3 1761 07967560 9

PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

FRENCH

CHRYSOSTOMUS MATANASIUS. Dr. Q.S.M.D.Ll.
Quand il ecrit ce Docteur si parfait,
Quelque grand que soit le volume,
Les Graces tiennent le Cornet
Et Mercure conduit La plume.
Apelles Pinxit
Calestin Sculpsit

LE CHEF-D'OEUVRE
D'UN
INCONNU,

Poëme heureusement découvert & mis au jour, avec des Remarques savantes & recherchées, par M. le Docteur

CHRISOSTOME MATANASIUS.

On trouve de plus une Dissertation sur HOMERE & sur CHAPELAIN; deux Lettres sur des Antiques; la Préface de CERVANTES sur l'Histoire de D. QUIXOTTE DE LA MANCHE; la Déification d'ARISTARCHUS MASSO, & plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives.

NEUVIEME EDITION.

Revuë, corrigée, augmentée, & diminuée.

Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant, quæ non intelligunt. Lib. Inc. §. 1. Art XV

S. D. L. R. G.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,

Chez MARC-MIC. BOUSQUET & Comp.

Anno Æ. V. MDCCLVIII.

Ab Instauratione Litterarum vigesimo quinto.

LIBRARY
MAY - 4 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

—— Juvatque novos decerpere Flores,
Insignemque meo capiti petere inde Coronam
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.

LUCRET. I. 297.

PQ
2063
S45C5
1758

LE LIBRAIRE

AU

LECTEUR.

LA premiere Edition de cet Ouvrage fut commencée sans le consentement de son Auteur, & continuée par cette déférence qui lui est naturelle pour les volontés de ses Amis. Elle fut suivie de deux autres Editions si subites, que M. le Docteur MATANASIUS ne put ni revoir, ni corriger la premiere, sur laquelle la seconde & la troisieme furent faites. Il espera dans la quatrieme publier le CHEF-D'OEUVRE d'une maniere plus

digne de lui & du Public, & en effet cela fut exécuté pour le Texte, &, à quelques négligences près, pour les Remarques qui l'accompagnent. Mais les Editeurs, à qui elle fut confiée, pendant une longue absence que l'Auteur fit alors, grossirent cette Edition de plusieurs choses inutiles. Ils abuserent même d'une Lettre de M. le Docteur MATANASIUS à M. le Professeur BURMANDOLIUS. Ils la tronquerent, y mirent un commencement de leur façon, & l'employerent pour un but tout different de celui pour lequel elle avoit été écrite ; on a purgé cette Edition de tous ces défauts, & on y a ajouté deux Pieces nouvelles. L'une est la Traduction de la *Préface de Michel* CERVANTES *sur l'Histoire de Don* QUIXOTTE DE LA MANCHE, & l'autre *la Déification* du fameux ARISTARCHUS MASSO. Ce n'est pas le seul avantage de cette Edition.

On

On n'a qu'à jetter les yeux sur la beauté du papier & des caracteres, pour être convaincu qu'on n'y a rien épargné, afin qu'elle donnât de la satisfaction à l'Auteur, de l'utilité au Public, & du profit au Libraire.

AU LECTEUR.

Hoc igitur modico, ſed juſto quære volumen
Ære, dabit gratis cætera Chalcographus.

Lou que critique Matanaſe,
Nou pot eſtre res qu'un Maſſou,
On pot li dire ambé razou,
Quel as las oureilles d'un aze.

APPRO-

APPROBATION.

JE soussigné Commis à la *Douane* des Pensées, certifie avoir lû un Ouvrage intitulé : *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, Poëme heureusement découvert & mis au jour, avec des Remarques* &c. *par M. le Docteur* MATANASIUS. Comme il n'y a rien dans cet Ouvrage, qui ne soit conforme aux opinions & aux préjugés reçûs, je n'y vois aucune vérité qui puisse en empêcher l'impression. Fait à *Calfcity* ce 1. Avril 1714.

Signé GALBANO.

APPROBATION

Du R. P. BARBAFOIN, *Gardien du Couvent* d'Eſelsberg.

J'Ai lû le Manuſcrit intitulé : *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, heureuſement découvert & mis au jour, avec des Remarques ſavantes & recherchées par M. le Docteur* CHRISOSTOME MATANASIUS. J'ai admiré la modeſtie & la retenue du Commentateur, en même tems que j'ai été ſurpris de l'immenſe érudition, qui paroit dans ce bel Ouvrage. Ainſi je ne doute pas que le Public n'y trouve beaucoup d'utilité & de plaiſir. Il n'y a rien d'ailleurs, qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait dans notre Couvent d'*Eſelsberg* ce 5. Avril 1714.

FR. PANCRACE DE BARBAFOIN.

APPRO-

APPROBATION

De Messieurs BOUGAYOS & BRIOCHIS, *Licentiés en Théologie & Censeurs des Livres.*

NOus avons examiné avec soin un Livre, qui a pour titre : *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, Poëme heureusement découvert, &c. par M. le Docteur* MATANASIUS. Nous n'y avons rien trouvé qui ne soit très-conforme à nos sentimens, & par conséquent rien qui ne soit très-orthodoxe. Comme d'ailleurs l'art de faire des Commentaires, est celui de tous qui est le plus important aux Théologiens, nous jugeons cet Ouvrage d'autant plus digne de l'impression, qu'il réünit en lui les diverses méthodes, dont les plus habiles Litterateurs se sont servis. Fait à *Molinople* ce 10. Avril 1714.

BOUGAYOS. BRIOCHIS.

IN HONOREM ET GLORIAM EXCELLENTISSIMI ÆQUE AC SAGACISSIMI VIRI DOCTORIS CHRISOSTOMI MATANASII,

Criticorum non tantùm hujuſce temporis, ſed & ceterorum longè Principis,

CARMEN.

ראבבינש נה ואנתונש פלש נותרח ראַרה שביהנשה
נוהרה כאפאשיתה ני נותרה ינתהלליגהנגשה
לדה שואונת מאתאנאזה אויורדוי נוש פאית וויר
קות ריהן נחשת קומפאראבלה א שון פרופונך שאוויר
שון הרודישיון נהות יאמאיש דה פארהיללה
סה שתרא דהשורמאיש לאנהוויהמה מחרוהיללה
דון שידף דהוורה יל שאית פאירה ון שיהף דהוורה
נוואהאו
יאמאיש נול הכריואין נהות וו תאלהנת שי בהאו
קון סהשהה דה ואנתהר לא גרהשה הת ליתאליה
יאמיש הללהשנונת וו דה יש ראַרה גהניה
קוהללה ויואשיתה דימאגנאתיון
קוהללה שובתיליטת דה פהנהטראתיון
יו לא שאנאסיתה קוהן שון ליורה יל התאלה
שורפאשה דה ביהן לוין תוות לארתדה לא קאבבאלה
הת יאמאיש הן ון מות אוקון קוממהנתאתהור
נא שי בוהן פהנהתרה להשפריה דה הון אותתור

Cecinerunt
- Rabbi GAMALIEL ACOSTA, Gymnaſii Olyſſiponenſis Archi-Synagogus. Cabbalæque Profeſſor primarius
- Rabbi MAHALALEEL BEN JUDA, Synagogæ Amſtelodamenſis Moderator, Thalmudique Explanator.

TRA-

TRADUCTION FRANÇOISE
DES VERS PRECEDENS.

POËME

A LA LOUANGE DU TRES-EXCELLENT ET TRES-SUBTIL DOCTEUR CHRISOSTOME MATANASIUS,

Prince des Critiques tant Anciens que Modernes.

RAbbins, ne vantons plus nôtre rare Science,
Notre Capacité, ni notre Intelligence :
Le savant Matanase aujourd'hui nous fait voir
Que rien n'est comparable à son profond Savoir.
Son Erudition n'eut jamais de pareille :
Ce sera desormais la neuvieme Merveille.
D'un Chef-d'Oeuvre il fait faire un Chef-d'Oeuvre nouveau.
Jamais nul Ecrivain n'eut un Talent si beau.
Qu'on cesse de vanter la Grece & l'Italie :
Jamais elles n'ont vû de si rare Genie.
Quelle vivacité d'Imagination !
Quelle subtilité de Pénétration !
Oui ; la Sagacité, qu'en son Livre il étale,
Surpasse de bien loin tout l'art de la Cabale :
Et jamais, en un mot aucun Commentateur
N'a si bien pénétré l'Esprit de son Auteur.

Par son très-humble & très-obéissant Serviteur CHRISOLOGOSCARITIDES *Professeur en langues Orientales dans l'Université de Nieuwe Hove.*

* *

Εἰς τὸν Σόφον Τρισμέγιστον

Τὸν ΧΡΙΣΟΣΤΟΜΟΝ ΜΑΤΑΝΑΣΙΟΝ.

Θις ἄνκνωυ ἄθορ λόγγ δὶδ ϛανδ
Οὐντζζτ τὶλ υἔρ βικτώριας ἀνδ
Δὶδ Φρόμ ἶς ἠδ θις γάρλανδ βἔς
Θατ νω ἔπον ἰορ ὦμ υὔ ἔἦρ
Ἀ Γαρλανδ μἠδ ὁΦ σωζ νευ βῆς
Ανδ σὸικτ ἰν σωζ ωντροδεν ἔἦς
Ας νῶ μανς τεμπελς ἦρ διδ κρῶν
Σηβ θις γρητ ἄθορς ανδ ἰὸρ ὦν.

ΤΑΒΟΥΛΑΤΙ

IN

IN

Clariſſimi, Doctiſſimi, Ornatiſſimique Viri

D. CHRISOSTOMI MATANASII,

Q. L. E. C. L. H.

Commentarios.

O Sapiens quiſquis gaudes Auctore doceri
Atque animum paſci fertiliore cibo,
Huc ades, & pulchros ex omni tempore verſus
Perlege, quos paucis iſta tabella notat.
Invenies quæ digna legi, quæ digna reponi
Pectore; quæ genium dantque probantque bonum.
O male conſultos ſibi! queis male ſana juventus
Deſidiæ & luxus victa tepore jacet?
PHOEBUS in excelſo conſedit vertice Pindi
Aonidum caſto conſociante choro,
Nec niſi veſanos capiti allatura dolores
Proſilit e cerebro Docta MINERVA Patris.
Vos animi ſtudiis, veræque cupidine Laudis
Diſcite perpetuo vincere vulgus iners.
Perſarum Regi non plures arcula gemmas
Cluſit, quam hoc varias nobile cludit opus.
Et ſapida & ſalſa eſt hic omnis pagina libri,
Diſcite, ſunt paſſim ſeria mixta jocis.
Non poſſet liber hic fulvo mercarier auro.
Hoc perit, hic nunquam deperiturus erit

Cecinit. P. D. S. H. D. T.

To the ingenious & Learned Doctor MATANASIUS, on his most elaborate Commentary on the Excellent Master-piece of an unknown Author.

GReat MATANASE *in quest of this rich Ore*
You've boldly lanched out new Worlds t'explore.
You've found a fruitful soil by none yet trod,
Reserved for Heros or some demi God.
The product here you've bravely made your own,
And by just title you deserve a Crown.
No undisputed Monarch govern'd yet,
With universal sway, the Realms of Wit.
Nature could never such expence afford;
Each several Province had a several Lord;
But now become extravagantly kind.
With all her treasures she adorns your mind.
Her different Powers are here united found,
And you Wit's Universal Monarch crown'd.
Your mighty sway, your great desert secures,
And every Muse & everi Grace is yours.
To none confin'd by turnst you all enjoy,
Sated with this you to another flye:
So Sultan like in your Seraglio stand,
Whilst wishing Muse wait for your command.
Thus no decay no want of vigour find,
Sublime your fancy, boundless is your mind,
Not all the blasts of time can doe you wrong,
Young spite of age, in spite of weakness strong,
Time like Alcides strikes you to the ground,
You like Antæus from each fall rebound.

HENRICUS DE BOLINBROKE
Annæ à Secretis.

LOF-

LOFBAZUIN

Geblazen over de Weêrgalooze

PUIKAANTEKENINGEN

Van't Pronkjuweel der Aarts-Letter-Helden,

DOCTOR MATANASIUS,

Over't meesterstuk van een onbekenden, hem door een gunstig noodlot ter hand hekomen.

MAnmoedig Letterheld, ô MATANASIUS,
Gun, dat myn Zang Godin u groete met een kus,
Of om haar eerbied met meer ootmoet te betuigen,
Gun datze zich mag voor uw voeten nederbuigen,
En lekken nederig uw Tabbarts wyden boord.
Waar heeft ooit eeuw van zulk een Godlyk Man gehoord?
Wie ooit, o *Febus*, kon uw heilge Kabinetten
Met braaver kunst voor'toog der wyzen openzetten?
Wie trof met beter geest eens Dichters oogenwit,
En trok dus uit zyn werk het rechte merg en pit,
Heeft *Servius*, de Tolk van *Maroos* zegenzangen,
Zynnaam in PindusKoor voor eeuwig opgehangen,
Gevolgt van duizenden, wiens onvermoeide vlyt,
Der Dichtren geest ontwrong de tand en van penyt,

En wiens vernuft, ten schrik der raazende Zoylen,
Ging in de woeste Zee der Griekſche wysheid zeylen,
Ontdekkende in Homeer al wat de sterveling
Door't naarstig onderzoek ooit met't verstant om ving,
Hoe zal men MATANAAS spits vindigheid beloonen?
Wat Palmtak, wat Lauwrier zal zyn paruik bekroonen?
Hy die uit een Gedicht van weinig woorden, haalt
Een reeks van schatten, door zyn schrandren geest bestraalt?
Hy die, om op het spoor des rechten zins te stappen
Den boezem opent der geheimste weetenschappen,
Die uit de beste Aaloude en Nieuwe Schryvren't licht.
Weet uit te storten op dit onwaardeelyk Dicht;
Hydie Wysgeerte met Geleertheid weet te paaren.
En't sterk geheugen met ryp oordeel te evenaaren,
Dus vliegt voor eeuwig's Mans onsterfelike naam.
En street de wolk en door op wieken van de Faam.
Wyk *Burmans*, *Scaligers*, *Gronoven* en *Salmazen*,
Hoogstratens, *Kupers*, wyk, wyk *Bentleis*, *Kusters* *Haazen*.
En gy *Daceria* met uw *Dacerius*,
Uw roem schiet veel te kort by MATANASIUS.
Gy ook, die steeds verwart in nutte bezigheden,
Uitpluist der Grieken dragt en Romes zwier van kleeden;
Hun Mantels, Tabbarts en hun schoenen, op den leest
Zeer werkzamlyk gepast van uw berichten geest.
De pen van MATANAAS zal uwe pen doen zwichten
Gelyk de zilvre Maan verdooft de mindre lichten.

Reeds

Reeds kraakt de Drukpers en zy zucht in baarens-
nood
Van honoderd Boeken, nooit te schenden van de
dood.
Hier zal men zien gestaast met puik en klem van
reden,
Wie d'eerste vinder was van meel tot brood te
kneden;
Wie eerst zich wapende met Helm en met Rondas;
Wie dat de Moeder van *Eneas* Voedster was,
Wie de eerste Stad voorheen in't Ryk der Maan
deedt vesten; [sten:
Wat slag van Vogels klooft de lucht in die gewe-
Of in't Trojaansche puin gesmoort is *Hectors* krooft
Of heeft in ballingschap zyns Moeders ziel ver-
trooft;
En andre stoffen van myn Zangnimf niette melden,
Wel waardih't eel vernuft van Phœnix-Letter hel-
den.
O *Vondel*, tweede *Apol* van Neerlands Helikon,
Die blinkt aan Findus zwerk gelyk een heldre Zon
Mogt MATANASIUS u tot een Tolk gebeuren,
Hoe zou de *Boekzaalist* zyn euveldaad betreuren,
Hy die uw zuivren roem, ô Agrippyner zwaan?
Ve smetten met zyn inktheeft scheudig onderstaan.
Wat zag ik Ambrozyn, wat andre lekkernyen,
Wat schant getrokken uit uw trotse Poëzyen?
Hoe zou dat Franch gebroed, 't vervaant brood-
rottenneft,
Voor ieder staan beschaamt, geschuwt gelyk de pest.
O MATANAAS, hangt toch ann *Vondels* werk uw
Zegels:
Val de *Aristarchen* aan, bestorm die Lettervlegels;
't Saa wapen u met Speer, met Beukelaar en Helm:
Wie *Vondels* eer bevlekt, is aller schelmen schelm.
Geen schelmstux wordt zo schelms van d'Acheron
bozeeten

Of't kan die laſtertong met reden zyn verweeten;
Slaa dan de hand aan't werk; en toon dit ſnoode Ras,
Dat nooit de Helikon aan reden ſchatbaar was;
Dat't menſchen niet betaamt der Goden taal te ziſten,
Noch't minſt te vitten op Held *Vondels jammerſchriſten.* †
Vat *Febus* edle drift geen laffe regels kent,
En buiten't nauw begrip det ſtrenge wetten rent.
Val aan, met ſchelden, op de ontaarde Franſche Benden,
Ja ruk vry *Marſyas* den huid van zyne lenden.
Dus blyft het Gulde Beeld van onzen Aards-Poëet
Od t'heilig Outer door u eeuwig vaſt geſmeed.
Zo wordt die Phœnix geeſt voor eeuwig aangebeded.
Zo zult ge in *Febus* Koor God *Vondels* zy bekleeden
Zo trotſt uw naamdentyd; uw glori blyft aldus
Met *Vondeis* roem vernocht, ô MATANASIUS

Namque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

Amiciſſimo cecinit

BERNARDUS FRANCISCUS RUDOLPHUS

ASTREOLIDES ELEPHANTIUS,

Artium Secretarum Magiſter, & Scholæ Utopianæ Conrector.

† *Treurſpeelen.*

Au

Au très-Illustre, très-Docte & Savantissime Docteur

MATANASIUS,

Touchant ses judicieuses Remarques sur l'admirable

CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

COmme l'on voit, Illustre MATANASE;
Parmi cailloux resplendir la topaze,
Ainsi ton los luit parmi les Savans.
Ou comme on voit parmi ces feux brillans,
Astres nommés, la claire lune luire,
Ainsi ton los, par ce que viens d'écrire,
Resplendira parmi les doctes gens.
On voit chez toi raison, esprit & sens,
A mon avis, plus qu'en autre qui vive:
Bien il appert, par cette œuvre tant vive,
Que viens donner tant liberalement
Aux gens de bien pour leur enseignement.
Tu n'as voulu, pour consacrer ton Livre,
Et pour qu'il pût tous les Siecles survivre,
Choisir Marquis, lequel pût désormais
Par son nom seul l'établir à jamais.
Mal-aisément on sort franc & délivre,
Lorsque l'on veut en ses actes ensuivre
Le veuil des Grands, & répondre à leurs faits:
C'est se charger d'un trop pénible faix.
Trop mieux que moi tu sais cela, beau Sire.
Ce nonobstant, octroye de te dire,
Qu'as moult bien fait, alors qu'as mieux aimé
Estre un homme, en sçavoir estimé,

Qui connoît prou tout le prix d'un Ouvrage,
Et ſait trop mieux en faire un bon uſage,
Que grands Seigneurs, ayant plus de pouvoir:
Car la muſe aime un homme de ſavoir
Plus que celui, qui d'autre choſe a cure.
Partant ton Livre aura bonne avanture,
Nul envieux oncques ne lui nuira;
Ains quand ton los & renom finira.
In caput alta ſuum labentur ab æquore retro
Flumina, converſis Solque recurret equis.
Ovid. Triſt. Lib. 1. *Eleg.* 7.

CHILPERIC ASIATIDES.

A L'AOUNOU D'AQUEL GRAND CRITIQUE

CHRIS. MATANASE.

D'un cop qu'aurets legit l'Eſcriout de Matanaſe,
Noun ſarets pas ſupres s'el es tant recercat.
Qui ne lou legis n'es qu'un Fat,
Qui ne lou goute n'es qu'un Aze.

Per lou millou de ſous Amies
D. DE SATIRIAC.

A

MONSIEUR....

MONSIEUR,

LEs soins que vous prenez de composer l'HISTOIRE CRITIQUE DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES vous donnent un droit si légitime sur tous ceux qui mettent au jour quelqu'Ouvrage, que j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous adresser celui-ci. Je vous supplie, MONSIEUR, de l'agréer comme un hommage, dont je m'acquite avec un plaisir extrême, personne

ne

ne reconnoiſſant mieux que moi combien il vous eſt dû. Heureux ! ſi vous ne le jugez pas indigne de vous, & ſi vous le regardez comme une marque de l'eſtime pleine d'admiration que j'ai pour l'immenſe érudition, qui paroît dans tout ce que vous faites. En effet, pour ne parler, MONSIEUR, *que de vôtre* HISTOIRE CRITIQUE, *où voit-on avec plus de délicateſſe, de goût, de préciſion, regner une plus grande connoiſſance de toutes choſes ? L'antiquité n'a rien d'impénétrable à vos yeux ; les ſiecles préſens n'ont point de nouveautés qui vous échapent ; &* vôtre tête (*comme* M. DACIER *l'a dit d'un Savant du premier ordre*) eſt un tréſor qui vous fournit ſouvent des richeſſes peu communes, que nous ignorerions toujours ſans vous.

Quelle Langue vous eſt inconnuë ? L'on voit que vous ſavez non ſeulement le François, *l'*Anglois, *l'*Italien, *l'*Eſpa-

l'Eſpagnol, *l'*Allemand, *le* Hongrois, *le* Batavique, *le* Danois, &c. *non ſeulement le* Latin, le Grec, *l'*Hebreu, *l'*Arabe, *le* Chaldéen, *l'*Egyptien, *le* Samaritain, *le* Cophte, *le* Syriaque, *l'*Armenien; *mais encore le* Turc, *le* Chinois, *le* Georgien, *le* Finlandois, *le* Japonois, *le* Breſilien, *le* Malois, *le* Malabrois *même: Vous auriez pû*, MONSIEUR, *ſervir d'interprête à la confuſion de* Babel.

Que je plains le ſort de ceux qui, en s'attachant à quelque Science particuliere, négligent l'étude des Langues! Ne connoîtront-ils jamais, les avantages de la LITTERATURE? *Et la voix publique qui reſerve à ceux qui s'y appliquent, le Titre de* SAVANS *par excellence, ne leur ouvrira-t-elle point les yeux, ſur l'importance de cette Etude!*

Un Philoſophe, *ſelon la définition même du mot, n'eſt qu'un homme* amou-

amoureux de Sageſſe †. *Un* Mathematicien *n'eſt qu'un homme qui pourſuit la Vérité juſqu'au milieu des infinimens petits, un* Medecin *veut la ſanté du corps, un* Théologien *le ſalut de l'ame, & ainſi des autres. Mais le* Philoſophe *n'eſt que* Philoſophe, *le* Mathematicien *n'eſt que* Mathematicien. *Et l'on ſait que les* Medecins *& les* Théologiens, *loin de procurer la ſanté au corps, & le ſalut à l'ame, ne font ordinairement que détruire l'un, & égarer l'autre. Où eſt donc le vrai* SAVANT? *C'eſt le* LITTERATEUR, *comme nous venons de le remarquer. C'eſt* M. BURMAN. *C'eſt* M. BENTLEY. *C'eſt* M. *de* ROSEL BEAUMONT; *mais ſi ce ſont là des* SAVANS, MONSIEUR, *que n'êtes-vous pas? Vous qui ſavez rencherir ſur l'interpretation de* JESUS-CHRIST *même. Auſſi* M. CUPER, *comme vous*

† C'eſt ce que veulent dire ces deux mots Φίλος Σοφός.

vous nous l'aprenez dans vôtre Journal tom. 3. p. 312. , vous appelle VIRUM PROFECTO ERUDITISSIMUM , *& n'a pû s'empêcher de demander*, qui eſt donc l'Auteur de la belle Hiſtoire Critique qui paroît depuis quelque tems?

J'irois trop loin, MONSIEUR, *ſi je m'abandonnois au plaiſir de m'étendre d'avantage ſur vos louanges : je m'arrêterai en vous marquant avec ingénuïté , une crainte qui m'agite depuis du tems. C'eſt que quelque Souverain ne vous choiſiſſe pour être ſon Ambaſſadeur à la* Chine : *vous ſeriez l'homme du monde le plus propre à y avancer ſes affaires. Quel charme ne ſeroit-ce pas à l'*EMPEREUR CHINOIS , *ſi l'on vouloit le faire haranguer en ſa propre Langue par un Européen ! Si cela arrive*, MONSIEUR, *gardez-vous bien d'accepter cet honneur. Quelque gloire qu'il en revint d'un côté à la Litterature , elle y perdroit*

droit trop de l'autre. Songez que vous ne devez pas préferer l'éclat d'une pompe vaine, au soin de répandre cette haute érudition, où un grand nombre de Lecteurs ne sont pas capables de s'élever, *comme vous avez eu la bonté de nous l'apprendre dans* l'Avertissement du second Tome de l'Histoire Critique. *Qu'il vous suffise de vous contempler* † *au-dessus des Philosophes, des Jurisconsultes, des Mathematiciens, des Poëtes & des autres Savans, qui sont proprement* le Peuple *de la République des Lettres*, le Vulgaire, *que le* LITTERATEUR *voit bien loin au-dessous de lui. Je suis avec toute l'estime & la vénération que je vous dois,*

† *Catusque vulgare & udam Spernit humum fugiente penna.* Hor.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obéïssant Serviteur,

Le Docteur CHRISOSTOME MATANASIUS.

Q. S. M. D. L. L.

PREFACE

De la Quatrieme Edition.

VOICI une nouvelle Edition du CHEF-D'OEUVRE *d'un* INCONNU *avec des Remarques.* L'applaudiſſement avec lequel le Public en a reçu la premiere Edition, a été pour moi un puiſſant motif pour perfectionner celle-ci ; car, comme l'a dit un Ancien,

Immenſum Gloria calcar habet.

La premiere Edition étoit cependant bien éloignée de la perfection où elle devoit être. Ce n'étoit qu'une ébauche, que l'impatience d'un de mes amis enleva de mon Cabinet, & qu'il oſa publier ſans mon conſentement. J'avouerai toutefois, que je fus d'abord inſtruit de ce larcin, & qu'on n'avoit encore imprimé que deux

ou trois feuilles de cet Ouvrage, quand je voulus ravoir mon manuscrit. Mais les instantes sollicitations de quelques Personnes d'un très-grand merite, & d'une très grande qualité, avec qui d'ailleurs je vivois familierement, m'obligea de consentir à l'impression du reste : *Pace eorum dixerim.* Cette condescendance m'a couté quelques regrets. 1°. Je vis ce Livre imprimé avec un si grand nombre de fautes,

Que le méconnoissoit l'œil même de son pere.

2°. Je remarquai que l'Editeur y avoit fourré certaines choses de sa façon. 3°. J'appris que ce Livre avoit été défendu à *Paris*, de sorte qu'il y devint si cher, qu'il y fut acheté jusques à dix écus pour la Bibliotheque de son Eminence Monseigneur le Cardinal de ROHAN. La peine que je ressentois de tout cela, étoit telle, que j'en serois resté inconsolable, si malgré ces fautes, ces insertions, que

nous

appellons en Latin *Adulterinæ*, & les défenses de vendre ce Livre en France, le Public ne lui avoit rendu les témoignages les plus avantageux.

On a vû toutes les Dames se faire un plaisir de chanter les amours de COLIN & de CATOS. Un jour que j'allai voir un célebre † Magistrat de mes amis, je le trouvai qui chantoit le CHEF-D'OEUVRE avec la Basse continuë, qu'il jouoit admirablement sur son Clavecin. J'ai vû des Lettres écrites par des Savans de *Paris*, de *Bruxelles*, de *Wesel*, de *Maſtricht*, d'*Amſterdam*, de *Geneve*, de *Hall* en *Saxe*, de *Leipſic*, de *Berlin*, de *Londres*, qui étoient pleines de grandes louanges non seulement pour le *Chef-d'œuvre*, mais encore pour mes *Remarques*. Que dirai-je de très-renommés Négocians d'*Amſterdam*, qui nous assurerent, M. PA-

† M. HAASCLOPER dont tout le monde connoit le mérite.

GNIOTES & moi, que ce Livre y avoit été si fort goûté, que plusieurs jours de suite, on ne s'étoit presque entretenu en Bourse, d'autres choses que des éloges qui lui sont dûs. Que peut-on dire de plus en faveur de cet Ouvrage? L'on sait que la *Bourse* d'Amsterdam est un composé de toutes les Nations du Monde, & qu'ainsi, mériter les suffrages de cette Bourse, c'est mériter ceux de tout l'Univers. C'est pouvoir dire, qu'on est parvenu à ce goût universel qui charme toutes les Nations, & qui ne plait pas moins aux Peuples du *Levant* qu'à ceux du *Couchant* : degré de perfection auquel les Ouvrages d'HOMERE même n'ont pû parvenir.

Ne sait-on pas d'ailleurs, que malgré la défense qui fut faite aux *Libraires* & aux *Colporteurs* de France, de débiter le CHEF-D'OEUVRE, il s'en est fait deux Edi-

Editions dans ce Royaume, l'une à *Rouen*, & l'autre à *Orleans*. De sorte que dans quatre mois de tems, il s'est fait trois Editions de ce Livre.

M. MENKENIUS, Recteur magnifique de l'Université de *Leipsic*, m'a fait l'honneur de me dédier ses deux belles Oraisons de *Charlatanería Eruditorum*, quoique je n'eusse point l'honneur d'être connu de lui; & il ne fait pas de difficulté de m'y appeller *un homme incomparable & le Prince des Critiques de ce siecle.* VIRUM *incomparabilem & Criticorum H. T. Principem.*

M. de KRUYNINGEN, pour qui il y a un si bel Article dans le nouveau *Moreri*, m'a fait aussi l'honneur de me dédier quelques-uns de ses excellens Ouvrages. Certains Poëtes de *Hollande*, & entre autres, un nommé *Zeelus*, l'ayant attaqué d'une maniere peu respectueuse, pour avoir dit que

VONDEL, *celebre Poëte Hollandois, n'entendoit pas le Théatre;* ce Seigneur crut qu'il devoit confondre par la plaisanterie l'audace impertinente de ces *Barboteurs* de l'*Hippocrene*, & il m'adressa la Lettre où il les punissoit en se rejouïssant. Ce même Seigneur m'a encore dédié un autre Ouvrage, intitulé *de Zangberg ontzet*, c'est-à-dire, *le Parnasse délivré.* C'est un Poëme Héroï-comique, où *Zeeus* & ceux de sa clique sont drapés par des lambeaux tirés de leurs propres Ouvrages. Outre les titres de *Geleerden* & de *Roemruchtigen* que M de KRUYNINGEN me donne, il m'appelle encore *la Gloire & le Phœnix de nos jours.*

ô Roem, ô Fenix onzer dagen.

Il a fait plus. Il a cru qu'une Lettre qui paroit venir de moi, donneroit un nouvel éclat

à

à ſes excellens Ouvrages. Et pour cet effet, il a eu lui-même la bonté de ſe faire reponſe en mon nom. Cette reponſe ſe trouve imprimée à la ſuite de la Lettre qu'il m'avoit fait l'honneur de m'adreſſer.

A ce ſujet je me ſouviens qu'un Auteur qui m'eſt inconnu, a fait auſſi inſerer dans le *Mercure Galant* une Lettre qui n'eſt point de moi, quoi qu'elle paroiſſe ſous mon nom. Je le dis ici, afin qu'on ne la mette point au rang de mes Ouvrages.

Dans le tems que le Public rendoit ainſi juſtice au CHEF-D'OEUVRE & recevoit mes Remarques avec tant de bonté, quelques *Zoïles* oſerent toutefois s'élever contre nous. *Livor ſumma petit.*

Madame du NOYER, qu'un grand Plénipotentiaire au Congrès d'*Utrecht*, nomma avec beaucoup de juſtice, l'*Illuſtre Ambaſſadrice de la Princeſſe Renommée* ;

Madame *du* NOYER, dis-je, dont nous avons de si beaux Ouvrages, a bien voulu, dans *une de ses Quintessences*, nous instruire d'une dispute qui étoit arrivée à *Verdun*, au sujet du CHEF-D'OEUVRE.

Voilà la Copie fidele du recit qu'elle en fait.

Copie d'une Lettre écrite de Verdun, à &c.

„ Un Officier de la Garnison „ ayant apporté ici le *Chef-d'œuvre* „ *d'un Inconnu*, avec les *Remarques* „ du Docteur MATANASIUS, „ & vantant extrêmement cet Ou„ vrage, fut contredit par un Cri„ tique, qui prétendit lui prou„ ver que ce Livre ne valoit rien. „ La dispute s'échaufa de part & „ d'autre; chacun paria que son „ sentiment étoit le meilleur, & „ l'on convint de s'en remettre „ là-dessus à la décision d'un ami

„ com-

„ commun, homme d'esprit, qui „ étoit en liaison avec M. de FONTENELLE, & autres Savans du „ premier ordre, & qui par conse- „ quent, étoit Juge très-competent „ sur ces sortes de matieres. On lui „ écrivit le fait, & voici la reponse „ qu'on en reçut. Elle est datée de „ Paris, & adressée à celui qui sou- „ tenoit le parti du Livre.

„ Ta Lettre, MON CHER, „ a été vûë de plusieurs Savans, „ qui en ont été charmés. Ils ju- „ gent tous comme toi du Livre „ en question, & l'un d'eux pre- „ nant la parole ; Vraiment, a-t-il „ dit, "

Ce gentil Officier m'enchante
Il a le goût bon, l'esprit net :
Et je vois bien que de sa Tente
Il a sû faire un Cabinet.
Quant à ce perroquet qui jase,
Et se croit inspiré des Dieux,
Eh ! mon ami juge un peu mieux,
Ou bien que la foudre t'écrase.

„ En mon particulier, ajoute l'Au-
„ teur de cette Reponſe, j'ai une
„ vraye joye de voir nos Savans de
„ ton avis, & du mien là-deſſus:
„ mais j'aurois ſouhaité que leur em-
„ portement contre ton Antagoniſte
„ eut été moins violent, quoi que
„ franchement parlant, il eſt très-ſûr
„ qu'on n'a jamais mieux mérité l'A-
„ nathème en matiere de bel eſprit;
„ car il eſt conſtant, que tout le mon-
„ de approuve MATANASIUS.
„ L'idée ſeule de ce Livre eſt char-
„ mante. Il eſt écrit purement, &
„ avec beaucoup de légéreté. Cet
„ Ouvrage fourmille de traits qui
„ font voir clairement, que ſon Au-
„ teur a une érudition vaſte & choi-
„ ſie, une imagination forte & bril-
„ lante, & qui plus eſt, un ſens ex-
„ traordinairement droit.

L'on voit par ce jugement, que l'envie n'a ſervi qu'à relever la Gloire que le CHEF-D'OEUVRE s'eſt acquiſe. Dans l'*impromptu* que

je

je viens de rapporter, quelle imprécation terrible contre le Censeur de cet Ouvrage ? On a bien vû dans les disputes des Savans sur HOMERE, les défenseurs de ce Poëte, † vouloir faire passer pour ignorans, pour gens sans goût, sans pénétration, gens bouffis d'orgueil, sots, impudens, ridicules, téméraires, vanteurs d'eux-mêmes, ceux qui ont osé trouver quelques défauts dans ce grand Poëte. On a poussé la chose jusques à soutenir qu'ils étoient les séducteurs de la jeunesse, les pestes publiques d'un Etat; qu'ils ruinoient tout bon Gouvernement, en apprenant à la jeunesse qu'HOMERE peut avoir des défauts: mais jamais leur zèle n'a été jusques à souhaiter, du moins publiquement, que la foudre exterminât les *Critiques* d'HOMERE, comme on a souhaité que la foudre

† Voyez le *Traité des Causes de la corruption du goût* par Madame DACIER.

foudre écraſât ceux qui ont oſé critiquer le CHEF-D'OEUVRE *avec des Remarques.*

Eh, mon ami, juge un peu mieux,
Ou bien que la foudre t'écraſe:

De ſorte que, puis qu'il eſt paſſé en regle qu'on juge de la bonté d'un Ouvrage, par l'ardeur que ſes partiſans font paroitre dans ſa défenſe, j'oſe aſſurer qu'il n'a point encore paru de Livre qui mérite plus univerſellement l'approbation du Public,

Ou bien que la foudre t'écraſe.

La modeſtie m'empêche d'en dire davantage, ainſi je finis après que j'aurai dit un mot de ce qu'il y a de particulier dans cette Edition.

Je ne rendrai aucun compte des retranchemens qu'on y a faits. Pour ce qui regarde les additions, on verra qu'elles ſont très-conſiderables.

Outre

Outre quantité de nouvelles réflexions & de nouveaux passages tirés tant des Auteurs *Grecs* & *Latins*, que des Auteurs *François*, *Anglois* & autres ; on trouvera de grands Articles tous nouveaux sur le CHEF-D'OEUVRE en général, & sur les personnes de CATOS & de COLIN en particulier. On y trouvera aussi quelques Lettres sur des matieres très-importantes. Et de plus le CHEF-D'OEUVRE notté, tel que Madame d'AUSSONNE le chantoit, lors qu'elle eut la bonté de m'en apprendre les paroles. Le portrait de cette DAME se voit aussi auprès de cette admirable Chanson. Plût au Ciel, CHER LECTEUR, que j'eusse pu vous peindre sa voix, afin qu'en vous representant les traits de cette DAME, j'eusse pu aussi vous représenter la douceur des sons qu'elle formoit, lors qu'elle m'apprit COLIN *Malade*. Mais il en est d'elle comme de CICERON, dont

dont un ſavant *Jeſuite* a dit, que perſonne ne pouvoit repréſenter la voix.

Ora MYRON, *humeros* CHRYSIPPUS, *lumina finxit* PRAXITELES, *vocem fingere nemo poteſt*

C'eſt-à-dire, MYRON a *repréſenté le viſage de* CICERON, CHRYSIPPUS *les épaules*, PRAXITELES *les yeux, perſonne ne peut en repréſenter la voix.*

Donné à *Pedanſtadt* le 12 Octobre de l'Ere Chrétienne 1715. la quarante-huitieme de *mon age*, & la ſeconde de *mon Regne Scholaſtique.*

PREFACE

De la Premiere Edition.

L'On ſait qu'en 1577, PIERRE PITHOU fit imprimer a Paris chez *Mamert Patiſſon*, un petit Poëme qu'il avoit decouvert parmi des MSS. & qui a pour Titre *Pervigilium Veneris*. Cette découvette parut ſi heureuſe à tous les Savans, qu'ils s'empreſſerent à l'envi l'un de l'autre, à retablir dans ſa perfection ce petit Ouvrage, qui étoit corrompu en une infinité d'endroits.

JUSTE-LIPSE, ce fin Critique, y travailla avec quelque ſuccès dans le premier Livre de ſes *Elect. cap.* 5. JANUS DOUZA, fils, & JEAN WEITZIUS, tenterent la même choſe, mais tout cela auroit été peu ſans un nou-

nouveau Manuſcrit, ſur lequel CLAUDE SAUMAISE, & enſuite PIERRE SCRIVERIUS travaillerent, & par le moyen duquel, s'ils n'ont pas entierement retabli les endroits défectueux de cet Ouvrage, ils en ont du moins corrigé un grand nombre. SCRIVERIUS ſe chargea de le faire paroitre, & le fit en effet, non ſeulement avec ſes Notes & celles de SAUMAISE, mais encore avec celles de pluſieurs autres, dans un petit Livre imprimé à la Haye. Ce Livre a pour Titre DOMINICI BAUDII *Amores*, *edente* PETRO SCRIVERIO *inſcripti Th. Graſwinkelio Equiti.* Quoi que le *Pervigilium Veneris* fut publié avec un grand nombre de Notes de PITHOU, de LIPSE, de SCRIVERIUS, de WEITZIUS, de SAUMAISE, & de pluſieurs autres, ANDRE' RIVINUS fit encore ſur ce Poëme un nouveau Commentaire, qui parut

parut à *Leipſic* en 1664. Enfin un Savant, dont la modeſtie nous dérobe le nom, en a donné en 1712 un Edition nouvelle, où il a réüni toutes les autres avec beaucoup d'ordre & de netteté. L'Edition s'en eſt faite à *Amſterdam* pour *Henri Scheurleer*, Libraire à la *Haye*. On trouve à la fin du même Livre, le *Cupido Cruci adfixus* d'AUSONE, accompagné des notes de MARIANG. ACCURSIUS, d'ELIE VINET, de PIERRE SCRIVERIUS, & d'un Anonyme, outre des obſervations de JOSEPH SCALIGER & de GASPAR BARTHIUS, qu'on a ajouté à la fin de cet Ouvrage.

Les ſoins que tant de Grands Hommes ont pris pour donner au Public ces deux petits Poëmes, m'ont ſervi d'exemple pour lui offrir celui-ci, intitulé LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

NU. Je me flate que le public le recevra avec autant de joye qu'il a reçû les deux autres, qu'il le lira avec autant de plaiſir, & qu'il en tirera autant, ou même plus d'utilité.

Pour moi, je n'en vois point qui ſoit plus propre à détromper du faux brillant de cette éloquence vaine, où la Raiſon épuiſée s'efforce à ſurprendre l'imagination, & à étourdir ainſi l'intelligence d'un Lecteur. Toutes les Graces qui y paroiſſent, y ſont naturelles. L'Auteur n'y fait point gliſſer de penſées fauſſes ſous des ornemens étrangers; ſi cette Piece plait, c'eſt par un mérite qui lui eſt propre. *Ab omnibus longe accerſitis ornamentis aliena, & nativa pulchritudine placente.*

Præf. *Pervigil. Ven.* p. v. Ed. de 1711.

La ſeule choſe que le Public auroit à ſouhaiter, c'eſt qu'une plume plus habile & plus délicate

que

que la mienne, eut travaillé à faire sentir l'excellence de cet Ouvrage. Car, disons-le, malgré la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, le goût du siecle est si corrompu, qu'il ne suffit pas d'offrir au Public de belles choses, il faut encore lui désiller les yeux, trop obscurcis pour être frappés du beau qu'on leur présente. La beauté, la douceur, les graces qui regnent dans ce CHEF-D'OEUVRE, demanderoient, pour être mises dans tout leur jour, un homme qui joignit au goût fin & délicat de la Cour, toute l'Erudition du College; un Docteur élevé dans la poussiere de l'Ecole, n'a pas assez de ces sentimens vifs, où les personnes du Grand monde excellent, & qui leur fournissent de ces expressions heureuses, qu'on n'apprend point dans les Universités.

Mais ce qui me console de l'imperfection qui se trouvera dans mes Remarques, c'est l'espérance que quelqu'un, plus habile que moi, viendra suppléer à mon insufisance, & qu'un troisieme, suivi encore de quelqu'autre, pourra faire enfin poroitre ce CHEF-D'OEUVRE dans tout son éclat.

Je n'arrêterai pas l'impatience du Lecteur par un plus long discours, je vais seulement lui apprendre, comment j'ai eu le bonheur de découvrir cette excellente Piece, & quels sont les Poëtes à qui des Savans du premier ordre l'ont attribuée..

Ce n'est point un vieux Manuscrit qui nous a conservé cet Ouvrage; il est venu jusqu'à nous par la voye de la Tradition. Madame d'AUSSONNE, qui aime sur toutes choses la *Poësie* & la *Musique*, où elle réüssit également bien, apprit cette piece de M. BRIGNOL-

GNOLLES de *Toulouſe.* Comme la beauté des paroles les ont fait mettre en chant, cette Dame faiſoit de cette Piece ſa chanſon favorite. Un jour que je la lui entendis chanter, autant, ou plus charmé, ſi j'oſe le dire, de la beauté des Vers que de la douceur de la voix, je la priai de me les apprendre ; j'écoutai avec tant d'attention, que je ſûs bien-tôt ce que je voulois ſavoir, & que j'en fus regaler ſix de mes amis, avec qui je devois ſouper. Ces Meſſieurs, plus reſpectables encore par leur grand ſavoir, que par la dignité de leurs charges, écouterent cette Piece avec des tranſports d'admiration que j'aurois peine à repréſenter ; l'applaudiſſement fut univerſel : il falut la répéter pluſieurs fois, & Monſieur le Docteur IXIXIUS, qui naturellement aime peu les Vers, ne pût s'empêcher de lui

donner les plus grands éloges.

J'avouë ingenûment que cette fois, je commençai à avoir bonne opinion de mon goût, puis qu'il étoit conforme à celui de tant d'excellens personnages; car on doit dire, que, si j'étois du mérite de ces Messieurs, on auroit pu, en copiant leur conversation, faire comme PLUTARQUE, un *nouveau Banquet des sept Sages.*

Je leur fis part du dessein que j'avois déja formé de donner avec des Remarques, ce CHEF-D'OEUVRE au Public. Ils m'exhorterent fort à le faire, & chacun à l'envi, m'offrit tous les Livres de sa Bibliotheque.

On rechercha ensuite, quel pouvoit être l'Auteur de ce CHEF-D'OEUVRE. Quelques-uns crurent que c'étoit GUILLAUME DE LORRIS ou JEHAN de MEUNC, Auteurs du fameux *Roman de*

de la Rose. D'autres pensoient, que ce pourroit bien être GEOFROY RUDEL, PIERRE d'AUVERGNE, ou bien ANSEAUME; mais après queques réflexions, l'on convint que la Piece étoit plus moderne, & que le tems le plus reculé où l'on devoit la rapporter étoit le regne de FRANÇOIS premier; entre CHARTIER, VILLON, CEVES, CRETIN, BOUCHET, dont on parla, les sentimens ne furent gueres partagés; on l'attribua plutôt à CRETIN qu'à aucun autre; mais il arriva encore un nouveau sujet de discussion. On me fit répéter la Piece, & quelques-uns crurent, qu'on devoit encore la juger postérieure au Regne de FRANÇOIS I: & la raprocher jusques à celui de HENRI IV. On parla de MALHERBE, de la JESSE'E, de VAUQUELIN, & tout ce qu'on

dit, ne put faire conclure que cette Piece fut d'eux. Ainſi comme toutes les raiſons qu'on apporta pour & contre, ne parurent que de ſimples probabilités, & que des probabilités ne peuvent jamais former un raiſonnement même probable, (comme l'ont fort bien remarqué M M. les Auteurs *du Journal Litteraire* †.) content d'admirer l'Ouvrage, on ne s'inquiéta plus de ſon Auteur. Et moi, après avoir fait réflexion, que tant d'habiles gens n'avoient oſé décider ſur cette affaire, je crus que je ne pourois le faire ſans témérité ; qu'ainſi je devois me contenter d'appeller ce Poëme LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

Quelqu'extraordinaire que ce Titre paroiſſe, il convient parfaitement à l'Ouvrage ; car ſi quelqu'un

† Tom. I. p. 152.

qu'un demande, comment l'on ſait que cet Ouvrage eſt le CHEF-D'OEUVRE de ſon Auteur, puis qu'on ne le connoit pas, on lui répondra, que, quel que ſoit cet Auteur, ce POËME doit être ſon CHEF-D'OEUVRE, puis qu'on ne peut rien faire de plus beau. Ceux qui ne ſont pas de mon ſentiment, peuvent ſe diſpenſer de lire ce Livre; je n'écris que pour les perſonnes qui ont de la connoiſſance & du goût, & qui en ont aſſez pour diſcerner, non ſeulement le bon d'avec le médiocre, mais encore, l'excellent d'avec le bon. Pour les autres, je les regarde comme des profanes indignes d'entrer dans le Sanctuaire des Muſes,

. . . . . *Cicer ingere large*
Rixanti populo, noſtra ut floralia poſſint

Aprici meminisse ſenes. Quid pulchrius ?

Donné à *Pedanſtadt* le 15. d'Août de l'Ere Chrètienne 1714. la 47 de *mon âge*, & de mon *Regne Scholaſtique* la premiere.

EPITRE

DE

MONSIEUR CHLOEUS

A MONSIEUR

LE DOCTEUR

MATANASIUS.

J'Apprends avec plaisir que ta savante plume,
GRAND MATANASIUS, veut produire un volume,
Que tu vas mettre au jour le CHEF-D'OEUVRE accompli
D'un Auteur recelé dans l'ombre de l'oubli.
Ta main ravit au Tems une si belle proie,
Mais le Tems se la voit arracher avec joie,
Puis que, malgré l'effort du *Zoile* irrité,
Tu vas la consacrer à l'immortalité.
Poursuis SAVANT DOCTEUR, & qu'un beau Commentaire
Eclaircisse les yeux du stupide Vulgaire;
Que son goût retabli par tes belles Leçons,
Préfere le bon sens à l'amas des vains sons.

Mon-

Montre lui que des mots rangés avec cadence ;
Du ſublime ſouvent n'ont rien que l'apparence,
Et qu'en vain d'un Auteur l'eſprit abatardi,
Veut fixer avec art LA VERITE' qui fuit.
La ſimple VERITE'veut ſans fard, ſans parure
Marcher par les ſentiers de la belle nature.
Quiconque ſent pour elle un véritable amour,
Ne doit point employer de ruſes, de détour.
Il faut que ſimplement. . . . mais quoi ? Que vais-je dire ?
Oubliai-je, ô DOCTEUR, que tu vas nous inſtruire,
Et ſi tu dis un mot, qu'il faut avec reſpect
Que ma Muſe attentive arrête ſon caquet ?

ODE

A MONSIEUR LE DOCTEUR

MATANASIUS,

Sur ſes Remarques ſur le Chef-d'œuvre d'un Inconnu.

MUſe, quel eſt ce feu divin,
Qui m'anime & qui me tranſporte?
Il ne faut point de voix ſi forte,
Pour chanter l'Amour & le Vin.
Je ne touche jamais la Lire,
Que pour les amoureux accords;
Si tu ne daignes me conduire,
En vain je ferai des efforts.

Inſpire-moi pour célebrer
Le fameux nom de MATANASE:
Souffle-moi ta plus vive emphaſe,
J'en ai beſoin pour le louer:
Malherbe, *Deſpreaux*, *Homere*,

Dans

Dans un ſujet ſi grand, ſi haut,
N'auroient tous fait que de l'eau
claire;
Le ferois-je comme il le faut?
Non, non, je me connois à fond,
Je ſens trop bien mon impuiſſance;
Et je ne pourois ſans jactance
Oſer chanter un ſi grand Nom.
Prenne donc qui voudra ma place.
Je la lui cede ſans regret;
De plus, ma fougue qui ſe glace,
M'ordonne de finir. J'ai fait.

Par ſon très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

PAGNIOTES.

TEMOIGNAGES DES SAVANS.

Madame du NOYER *dans la* QUINTESSENCE *du* 23 *Août* 1714.

ON trouve chez la Veuve Uytwerf à la Haye, un livre nouveau intitulé Le CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU..... On trouve dans ce Livre un savoir & une érudition très-profonde, avec un ingénieux badinage, par lequel l'auteur sait adroitement mêler l'agréable à l'utile.

Et dans une autre Quintessence.

Il est constant que tout le monde approuve MATANASIUS. L'idée seule de ce Livre est charmante. Il est écrit purement & avec beaucoup de légéreté. Cet Ouvrage fourmille de traits qui font voir clairement, que son Auteur a une Erudition vaste & choisie, une imagination forte & brillante, & qui plus est un sens extraordinairement droit.

Mes-

Messieurs les AUTEURS *du Journal Litteraire, dans les mois de Septembre & Octobre* 1714,

On trouve de l'esprit répandu dans cet Ouvrage.

Monsieur le FEVRE *dans*

son Mercure du mois d'Octobre 1714.

Tout Paris retentit du bruit du nom du GRAND CHRISOSTOME MATANASIUS & bien des gens qui n'entendent ni le Grec ni le Latin, & qui par consequent, ne lisent guere plus de la moitié de son Livre, s'imaginent que les Eloges qu'ils lui donnent, leur établissent une réputation de Savans.

Monsieur du SAUZET *dans*

ses savantes Nouvelles Litteraires p. 74. *T. I.*

Suivant le sentiment du Docteur MATANASIUS p. 176. de ses EXCELLENTES Remarques sur le CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

Monsieur MENKENIUS *Recteur magnifique de l'Université de Leipsic dans la*

la dédicace qu'il fait de deux Excellens Discours à l'Auteur de ce Livre, appelle cet Auteur,

Virum incomparabilem, Criticorum hujusce Temporis Principem. *Homme incomparable, Prince des Critiques.*

Et plus bas :

. . . . . *Docte* MATANASI
Parens optime dulcium leporum,
Censor candide, fautor & chorage
Phœbi, qui ausus es elegante vena
Doctum doctius explicare carmen.

„ Savant MATANASE, pere excel-
„ lent des Graces les plus touchantes,
„ Agreable censeur, le protecteur &
„ l'apui d'APOLLON, vous qui avez
„ expliqué avec beaucoup d'élegance
„ un Poëme savant d'une maniere en-
„ core plus savante.

Les RR. PP. AUTEURS *des Mémoires pour les arts & pour les Sciences qui s'impriment à Trevoux* en parlant du CHEF-D'OEUVRE avec les Remarques.

***** L'idée

L'Idée de ce Livre a plu à tout le monde.

Monſieur de KRUYNINGEN *dans la Lettre qu'il a adreſſée à l'Auteur de cet Ouvrage ſur le* Zangberg in gevaar, le traite de *Geleerde*, *Rœmruchtige*, *Wydvermaarde*. „ Savant, Renommé, „ Très-Fameux.

& à la page 9.

ô Geleerde MATANASIUS, die reeds zulk eenen onſterfelyken Roem behaalt hebt door uwe *Aanmerkingen op het Meeſterſtuk van een onbekenden!*

ô Savant MATANASE, qui déja „ avez acquis un renom immortel par „ vos Remarques ſur le *Chef-d'œuvre* „ *d'un Inconnu.*

à la page 11.

Zal men eerlang by het uwe, berœmde MATANASIUS, als eene held're *Morgenſtar*, ja waarom niet als een ſchitterende *Middagzon*, in *Pindus* Tempel-Koor heerlyk te pryk zien ſtaan.

„ Le

„ Le comparera-t-on au vôtre, re-
„ nommé MATANASE, qui comme
„ une brillante étoile du matin, ou
„ comme un Soleil en son midi, étes
„ honorablement vû dans le Sanctuaire
„ du Pinde.

Le même Monsieur de KRUYNINGEN *dans la Dédicace de son* Zangberg ontzet, *appelle l'Auteur de ce Livre,*

ô Roem, ô Fenix onzer dagen.

„ ô Gloire, ô Fenix de nos jours.

Messieurs les AUTEURS *du Journal Hollandois intitulé* Maandelyke Uittrekfels, *lors qu'ils annoncent dans le mois de Novembre* 1715 *la quatrieme Edition du Chef-d'œuvre.*

P. *Huffon* den derden Druk van het berucht *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, op verscheide plaatsen verbeetert en veel vermeerdert. De waard van dit Werk is zo bekent, dat men niets tot des zelfs lof behœft te zeggen.

„ P. *Huffon* débitera dans peu, la troi-
„ sieme édition du célebre CHEF-D'OEUVRE *d'un Inconnu*, considera-

„ blement augmenté & corrigé. Le
„ mérite de cet Ouvrage eſt ſi connu,
„ qu'il eſt inutile de dire ici quelque
„ choſe à ſa louange.

Et Nomine & Re

Doctori Doctissimo Criticorum

INCLITO PRINCIPI

CHRISOSTOMO

MATANASIO.

Novam incogniti Apollinis cujusdam Poëmatis Editionem præparanti.

FAllitur eheu, nimium qui se putat esse beatum
Dummodo nugando nobile tempus abit.
Sed Tu callidior multo es, mi suavis amice,
Qui petis Aonias Doctus adire Domos.
Ergo age. Doctores doceas. Tibi plaudit Apollo;
Et merito plaudet docta Caterva tibi.
Ergo age, sic pergas, nec te labor iste gravabit,
Præmia, quo clarus non peritura feres.
Hæc vel invitâ Musarum Turba, in
Τὸ τῆς Φίλιας σηλεῖον
Amico amicus cecinit

F. S. C. DEVON.

TABLE
DES LIVRES
ET DES
MANUSCRITS,

Dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, ſans avoir marqué le nom des Auteurs.

A

Amadis de Gaule.
Anacreon du Poëte ſans fard.
Anti-Rouſſeau.
Atlas hiſtorique.
Atis.

B

Bible de Guiot.

C

Des Cauſes de la corruption du Goût.
Le Cenſeur.
Le Critique ou l'Apologiſte ſans fard.

D

Dialogues des grands hommes aux champs Eliſées, appliqués aux mœurs de ce ſiecle.
Dictionnaire de l'Academie Françoiſe.

E

L'Europe Galante.

L'E-

L'Etat de l'Homme dans le Peché originel.

H

L'Heroïne incomparable, ou la belle Hollandoise.
Hiſtoire amoureuſe & badine du Congrès d'Utrecht.
Hiſtoire Mythologique des Dieux & des Héros de l'Antiquité.
Homere vengé.

I

Idée générale des Etudes, choix qu'on en doit faire &c.
Journal Hollandois.
Journal Litteraire.
Journal des Savans.

L

Les trois Dames.
La juſte balance de la Crainte & l'aſſurance Chrétienne.

M

Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des Sciences & des beaux Arts.

N

Nouveau Recueil de Chanſons.
Nouveau Secretaire de la Cour, ou Lettres familieres ſur toute ſorte de ſujets.

O

Oeuvres diverſes du Sr. D.

P

Paſtor fido.
Pervigilium Veneris.

Poëme sur la superstition, & les malheureux effets qu'elle produit.
Pseaumes paraphrasés en vers par. M. D.
Pseaumes de Penitence paraphrasés en Sonnets.

R

Reflexions sur les Grands hommes qui sont morts en plaisantant.
Roman d'Alexandre.

S

Salseleth Hakkabala.
Spectateur.
Suite des nouvelles d'Amsterdam.

T

Les Tablettes de l'homme du Monde.
Les Tours de Maître Gonin.
Traduction du Songe de Bocace.
Traité sur l'homme en quatre propositions.

JUDITH BESERAIGE V.E DE Mre JEAN D'AUSSONNE.
Celle par qui ce beau Chef-d'Oeuvre
S'est sauvé des mains de l'oubli;
Mérite bien que dans cet Oeuvre
Son portrait se rencontre ivre.
Comte Mathanasius

LE

CHEF-D'OEUVRE

D'UN

INCONNU,

POEME.

L'Autre jour COLIN *malade*
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir,

De trop ſonger à ſes amours
Ne peut dormir ;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

Le Galant y fut habile,
Il ſe leva,
A la porte de ſa belle
Trois fois frapa :
CATIN, CATOS, BELLE BERGERE, *dormez-vous ?*
La promeſſe que m'avez faite,
La tiendrez-vous ?

La fillette fut fragile
Ell' ſe leva,
Toute nue en ſa chemiſe
La porte ouvra.

Mar-

Marchez tout doux, parlez tout bas,
Mon DOUX AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

Le Galant, qui fut honnête,
Droit se coucha,
Entre les bras de sa Belle
Se reposa.
Ah! je n'ai pas perdu mes peines
Aussi mes pas,
Puisque je tiens celle que j'aime
Entre mes bras.

J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,
Amant si vous est' honnête
Retirez-vous.

Marchez tout doux, parlez tout bas,
Mon doux AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

REMAR-

REMARQUES
SUR LE
CHEF-D'OEUVRE
D'UN
INCONNU.

STROPHE I.

L'autre jour COLIN *malade*
Dedans ſon Lit,
D'une groſſe maladie
Penſant mourir,
De trop ſonger à ſes Amours
Ne peut dormir;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

REMARQUES.

POUR peu que l'eſprit ſoit diſtrait, on lit une petite Piece ſans ſavoir ce qu'on a lû. L'habileté d'un Poëte dans

ces sortes d'Ouvrages, se peut donc connoître à la maniere dont il rend d'abord son Lecteur attentif, afin qu'il ne perde rien de ce qu'il va lui chanter. C'est ainsi qu'HORACE commence ordinairement ses Odes par quelque chose de frapant :

Descende cælo, & dic age Tibiâ,
Regina longum CALLIOPE *melos :*

„ Descendez du Ciel, CALLIOPE,
„ & commandez-moi en Reine de joüer
„ un grand air sur ma flute. *lib.* 3. *Ode IV.*

Cælo tonantem credidimus Jovem
Regnare. Ode V.

„ Lorsque JUPITER tonnoit, nous
„ avons crû qu'il regnoit dans les Cieux.

Voilà une MUSE qui descend du Ciel. Voilà JUPITER qui roule le Tonnerre. Quelles idées !

Pour s'attacher son Lecteur, HORACE va quelquefois jusqu'à demander formellement silence, en promettant des choses nouvelles.

„ Faites silence, dit-il, *Ode I. liv.* 3.
„ moi Ministre des Muses, je chan-
„ te pour les jeunes filles & pour les
„ jeunes

„ jeunes garçons, des Vers qui n'ont „ point encore été entendus.

Favete Linguis, Carmina non prius
Audita, Musarum Sacerdos
Virginibus, puerisque canto.

Il continue.

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo Triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

„ Les Rois sont à craindre à leurs „ Sujets, mais JUPITER est le Maître „ des Rois-mêmes. Ce DIEU est fa- „ meux par le Triomphe qu'il a rem- „ porté sur les Géans. Tout se meut au „ seul mouvement de son sourcil.

Et cela pour conclure qu'*il ne changeroit pas sa petite Vallée de* Sabine, *contre des richesses plus onereuses.*

Cur valle permutem Sabinâ
Divitias operosiores?

ANACREON, le tendre ANACREON, dont on peut dire que l'Amour étoit l'ame, voulant parler de sa Lyre, qui ne respiroit que tendresse, va chercher les ATRIDES & CADMUS pour reveiller son Auditeur.

Θέλω λέγειν Ατρείδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ἄδειν.
Αβάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ἐρωτα μοῦνον ἠχεῖ. Ode I.

Je voudrois bien chanter les ATRIDES, *je voudrois bien chanter* CADMUS, *mais ma Lyre ne veut chanter que l'Amour.*

Et M. DE LA MOTTE dans son Ode intitulée l'*Academie des Médailles*, (dont il dit que le Sanctuaire est *consacré par un noble orgueil*) ne commence-t-il pas ainsi,

Docte Fureur, divine Yvresse.
En quels lieux m'as-tu transporté!
C'est ici qu'avec la Sagesse,
Préside l'Immortalité.

Notre Poëte ne va point chercher toutes ces idées extraordinaires, & si étrangeres à son sujet. Il va d'abord au cœur du Lecteur exciter les sentimens les plus capables d'attacher, je veux dire, la compassion & la tendresse. COLIN *malade*; & *malade d'Amour*: Qui ne s'intéresse à un pareil objet, & à tout ce qu'on en va dire?

VERS I. *L'autre jour*]. Les moindres circonstances sont intéressantes en Amour. Elles ne peuvent manquer de faire

faire un effet agréable, pourvû, comme le remarque M. DE FONTENELLE, * qu'*elles ne ſoient pas abſolument inutiles, ou priſes de trop loin.*

* Diſcours ſur la nature de l'Eglogue.

C'eſt ainſi que cet habile homme dit lui-même dans une Paſtorale :

Tantôt de leurs Amours l'Hiſtoire eſt retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut bleſſée,
Le LIEU, même l'HABIT que ZELIDE avoit pris.
Rien n'eſt indifférent à des cœurs bien épris *Egl.*2.

Mais parmi les circonſtances on voit bien que celle du *Temps* n'eſt pas du nombre de celles qu'on peut appeller *inutiles*. Auſſi notre Poëte l'a-t-il marquée, & cela de la maniere la plus convenable. S'il eut mis, il y a *quelque temps*, *un jour*, ces expreſſions auroient été vagues, indéterminées ; s'il eut mis le quantieme, cela auroit ſenti le Gazetier ou le Voyageur ; *L'autre jour* marque poëtiquement un jour fixe que le Poëte a en vûe.

Dans un lieu ſolitaire & ſombre
Je me promenois *l'autre jour*,

dit M. DE LA MOTTE, dans l'Ode Anacreontique, intitulée l'*Amour reveillé*.

M. BOILEAU dans l'Epigramme, *ſur*

ſur ce qu'on avoit lû à l'Academie des Vers contre HOMERE *& contre* VIRGILE, ne dit-il pas.

CLIO vint l'*autre jour* ſe plaindre au *Dieu* des Vers,
Qu'en *certain lieu* de l'Univers
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſtériles,
Les HOMERES & les VIRGILES.

L'on voit que l'*autre jour*, *certain lieu*, marquent un temps, & un endroit déterminé que le Poëte ſe repréſente.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans ce qui regarde l'Amour, que la remarque des circonſtances fait un bon effet, c'eſt encore dans le recit de toutes les choſes où il entre de la paſſion.

RACINE, gêné par la meſure du Vers, qui ne lui permet pas d'employer l'*autre jour*, pour déterminer un jour auquel il penſe, a ſoin de le faire remarquer par les choſes qui s'y paſſerent.

Helas! je m'en ſouviens; le jour que ſon courage
Lui fit chercher ACHILLE, ou plûtôt le Trépas,
Il demanda ſon Fils, & le prit en ſes bras.
Chere Epouſe, dit-il, en eſſuyant mes larmes,
J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes;
Je te laiſſe mon Fils, pour gage de ma foi.
S'il me perd, &c. ANDROMAQUE, *Act.* 3. *Sc. dern.*

On dira peut-être, que ce jour dont parle ANDROMAQUE, étoit passé depuis si long-temps, que pour le désigner RACINE ne pouvoit pas se servir de l'*autre jour*, parce que cette expression marque un tems peu éloigné ; j'avouerai que cela peut être, mais que cependant ma remarque subsiste.

II. *Calm*] A mesure que nous nous éloignons des premiers siecles, notre corruption augmente. A la noble simplicité de la nature, nous faisons succeder une *fausseté* contagieuse, qui se repand sur tout. L'homme ne se sentoit pas assez honoré d'être homme, quoi qu'il n'y ait rien de si grand dans l'homme, que l'homme même, selon la remarque de M. ABBADIE. Il a voulu être *Marquis*, *Comte*, *Duc*. On quitte le nom de ses Peres, on se *Moiseigneurise*, on appelle sa Femme *Madame*, on se fait traiter par ses Enfans de *Monsieur*, comme s'il y avoit quelque nom plus respectable & plus doux que celui de *Pere* ou d'*Epouse*. Enfin nous avons porté jusques dans nos Poësies Pastorales, où l'innocence & la simplicité doivent toujours regner, cette marque de notre corruption & de notre orgueil. Nos Bergers n'oseroient plus s'appeller PIERROT, HEN-

Art de se connoître.

HENRIOT, COLIN; Il nous faut des *Tircis*, des *Celadons*, des *Ligdamis*; nos Bergeres doivent être des *Silvanires*, des *Delphires*, des *Floriſes*. Cependant RONSARD a appellé HENRI II. HENRIOT, & CATHERINE DE MEDICIS, CATIN. M. de FONTENELLE remarque même, que c'eſt tout ce qui fait le Paſtoral des Eglogues de ce Poëte.

Si l'on dit que ces noms de *Colin*, *Pierrot*, *Henriot*, ne ſont pas doux à l'oreille, & que c'eſt pour cela qu'on leur en a ſubſtitué d'autres; je repondrai, qu'outre qu'il n'eſt pas vrai que ces mots ne ſont pas doux à l'oreille, puis que COLIN eſt certainement plus doux que LICIDAS, PALEMON, DAMON, TIRCIS, LIGDAMIS, & n'eſt pas ſi romancier: c'eſt que même quand cela ſeroit vrai, on auroit tort de les rejetter, & de vouloir être plus délicats qu'HOMERE, le divin HOMERE, qui n'a pas fait difficulté de nommer une Nymphe ABARBARE'E.

Νηΐς Ἀβαρβαρέη τέκε ἀμύμονι Βουκολίωνι.
Iliad. liv. 6.

Si un petit Poëte François avoit une Mai-

Maîtreſſe de ce nom, il la débaptiſeroit, je m'aſſure, plûtôt que d'écrire jamais, *Stances à la belle* ABARBARE'E. Fi, diroit-il, ABARBARE'E ! c'eſt un nom à *conjurer le farcin*; puis prenant pour des bonnes raiſons cette expreſſion de Petit-Maître, il iroit fadement l'appeller *belle Iris*, *charmante Dorimene*, & croiroit alors dire les plus belles choſes du monde. Ce n'eſt pas le goût d'un Petit-Maître qui me ſurprend; ce qui m'étonne le plus, c'eſt que Madame DACIER ait oſé proſcrire de ſon admirable Traduction de l'*Iliade* le nom d'*Abarbarée*, qu'elle l'ait trouvé *deſagréable en notre Langue*, & qu'elle ait oſé dire, *c'eſt une choſe aſſez ſinguliere qu'un nom qu'*HOMERE *n'a pas trouvé trop dur pour ſon Vers, ni mal né pour les oreilles, me paroiſſe trop dur pour ma Proſe.*

Mais pour revenir au nom de COLIN; JEAN MOLINET, REMY BELLEAU, CLEMENT MAROT, & pluſieurs autres s'en ſont ſervis ſans héſiter.

Le Roi Henri eſt ravalé,
In hac lacrimarum valle,
Omneſque noſtros capit mors.
COLIN mon Frere vaut que mors.

dit MOLINET.

J'ai

J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naître,
Le petit Veau de Lait, dont COLIN me fit maître,
L'autre jour dans ces Prez, &c.

dit BELLEAU.

Puis toi, COLIN, qui de chanter fait rage.
A PAN ne veut rabaisser son hommage. . . .

MAROT.

Je trouve encore, que non seulement on a dit COLIN, mais de plus qu'on a dit COLINETTE

COLIN en gardant son Troupeau,
Sur le temps du gai renouveau,
Auprès d'une Onde claire & nette,
Vid venir par les beaux herbis,
Un Troupeau laineux de Brebis,
Et derriere lui sa COLINETTE. *Cab. Sat. p.* 128.

Mais hélas !

Σοφίη τρόπῳ παρεῖται.

Le savoir & les bonnes mœurs sont méprisés.

Au reste, j'ai dit dans les précédentes éditions, qu'il y avoit lieu de croire que le nom de COLIN n'étoit pas un nom de famille, parce qu'après plusieurs recherches

cherches je n'avois pû trouver une généalogie suivie de la *Maison Colin* ; bien que j'aie découvert, que celui dont il s'agit ici descend de Souverains, comme on le verra à la remarque sur CATIN, CATOS. Mais comme je ne suis point du nombre de ces Docteurs, à qui un orgueil plus grand encore que leur ignorance ne permet pas d'avouer les plus petites mépriſes :

> —— *quas aut incuria fudit,*
> *Aut humana parum cavit natura* ;

que loin de leur ressembler, je tâche au contraire de rendre ma modestie égale à mon savoir ; j'avouerai ici sans détour que j'ai peut-être été un peu trop vite sur ce sujet. Un Maître de la Chambre des Comptes de Paris m'a dit, qu'il y avoit une très-bonne & ancienne Maison du nom de *Colin*, que cela étoit inconteſtable, puis que COLIN-TAMPON & COLIN-MAILLARD, n'étoient que deux Branches de cette illustre Maison. Quoiqu'il en soit ; peut-être que l'Homme, * connu par quelques Ouvrages que le public a bien reçus, & qui travaille depuis plus de 20 ans à un Nobiliaire, choisi de la plus ancienne & de la plus

* V. Mémoires de Trevoux. Octobre 1713. p. 1853.

plus illuſtre Nobleſſe du Royaume de France, nous donnera dans cet admirable Ouvrage quelque éclairciſſement, dont je pourrai profiter.

III. *Malade*) C'eſt-à-dire, *qui ne ſe porte pas bien*, ou comme MM. DE L'ACADEMIE FRANÇOISE le remarquent, *qui ſent quelque déréglement, quelque altération dans ſa ſanté.* COLIN étoit malade; non pas toutefois que ſa ſanté fut dérangée, par la fievre, ou quelqu'autre maladie, qui eut beſoin d'un Docteur en Medecine. Il étoit proprement ce qu'on appelle dans le ſtile familier, *être tout je ne ſais comment*, dans le ſtile bas, *être tout choſe*, & dans le ſtile poliſſon, *être tout Evêque d'A. . . .*

Cette maladie de COLIN rappelle en ma mémoire celle du fils de SELEUCUS *Nicanor*, ou *Nicator*, un des Capitaines D'ALEXANDRE *le Grand.* C'eſt ce même SELEUCUS, qui le premier de ce nom fut Roi de *Syrie*, qui fonda le Royaume des *Seleucides*, l'an du Monde 3742. & qui depuis ſoumit la *Perſe*, la *Medie* & *Babylone*, comme nous l'apprenons d'APPIEN, de JUSTIN, & de quelques autres que je ne cite point ici, pour éviter un trop long détail. Je ſuis perſuadé que le Lecteur équitable n'exige pas

pas de moi dans les citations l'exactitude qu'il exigeroit d'un autre.

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta.

Ce SELEUCUS eut de sa premiere Femme un fils nommé ANTIOCHUS, qui dans la suite fut surnommé Σωτὴρ, c'est-à-dire, *Sauveur*. Ce Prince devint si éperduément amoureux de STRATONICE, que le Roi son Pere avoit épousée en secondes Nôces, qu'il en tomba du moins aussi malade que nous voyons que COLIN l'a été d'amour pour CATIN. SELEUCUS allarmé de la maladie d'ANTIOCHUS son fils unique, le confia aux soins d'un célebre Medecin nommé LEPTINE, mais plus communément ERASISTRATE, & que SPON reconnoit pour Auteur d'une Secte de Medecine.

Cet habile homme prenant garde que le poulx du Prince étoit extraordinairement déreglé, quand la Reine lui venoit rendre visite, connut que l'amour étoit la cause de sa maladie. Il en avertit SELEUCUS, & ce Roi, quoi que Pere, vieux, & Epoux d'une jeune Femme, aima mieux la ceder à son Fils, que de courir risque de le perdre. Heu-

reux (s'il n'eut pas aimé cette Reine) de se défaire d'une Femme, & de sauver en même tems les jours de son Enfant! mais, quoi qu'il en soit, bel exemple de l'amour paternel, & de la justice qu'un Vieillard sut se rendre. MITHRIDATE, le fier & dissimulé MITHRIDATE, n'avoit garde d'en faire autant, lui qui dès qu'il connut les amours de XIPHARES & de MONIME, quoi qu'il ne l'eut pas encore épousée, dit,

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouoit de nous.
Ah! Fils ingrat, tu vas me repondre pour tous.
Tu périras.

Ensuite :

Perfide, je te veux porter des coups certains.

Et plus bas :

Qui suis-je? est-ce Monime? & suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, & je me reconnois :
Immolons en partant trois ingrats à la fois,
Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, & commençons par XIPHARES lui-meme.

Et en effet, il les auroit fait périr, si les blessures mortelles qu'il reçut des Romains,

mains, qui vinrent l'attaquer fort à propos pour les deux amans, n'eussent prévenu sa cruauté.

IV. *Dedans son Lit.*) Il n'étoit pas seulement *dessus*, il étoit *dedans*. Voilà pourquoi le Poete s'est servi du composé *dedans*, au lieu du simple *dans*. Car quoi que ce dernier soit plus du bel usage que l'autre, il y a pourtant des occasions où *dedans* est plus expressif; il y en a même où il est de la regle de s'en servir. Par exemple, lors que le substantif, auquel il se doit rapporter, le précede, comme en ces Vers du *Papefiguiere* de la FONTAINE :

Raves, Navets, Carottes, tout est bon,
Dit le *Lutin*; mon lot sera hors terre,
Le tien *dedans*, &c.

Et en ceux-ci de l'*Ecole des Femmes*.

La douceur me chatouille, & là *dedans* remuë
Certain je ne sai quoi dont je suis toute émuë.

Ce que M. DE LA MOTTE employe aussi fort éloquemment dans ce beau Vers de la fable intitulée : *Les Singes matelots*, qui est la 6. du 2. Livre,

Voulant fuir les rochers, ils vont donner *dedans*.

On doit absolument s'en servir en pareil

reil cas, mais LA FONTAINE ne fait pas difficulté de l'employer d'une autre maniere.

J'ai sur les bras une Dame jolie,
A qui je dois faire franchir le pas.
L'Époux n'aura *dedans* la Confrairie,
Si-tôt un pied qu'à vous je reviendrai ;

dit encore *le Diable de Papefiguiere.* On trouve dans un autre Conte, intitulé *le Cuvier*, un Vers qui commence même par ce mot, *dedans.*

dedans un Bourg ou Ville de Province.

Il est vrai que le stile de Conteur ne veut pas cette scrupuleuse exactitude, qui lui feroit perdre toute la naïveté ; & je ne doute pas que dans un Ouvrage d'un autre genre M. DE LA FONTAINE n'eut employé *dedans* avec plus de précaution. Il savoit sa Langue tout au moins aussi bien que BOILEAU, dans les Vers duquel je ne crois pas qu'on trouve une seule fois *dedans*, non plus que dans ceux de M. DE FONTENELLE.

Mais il n'est pas inutile d'observer ici que l'usage du composé *dedans*, est plus fréquent chez nos anciens Poëtes, que celui

celui du ſimple *dans*. On ne trouve preſque jamais ce dernier dans leurs Ouvrages, c'eſt toujours *dedans* ou *en*; nous n'apporterons des exemples que du premier. THIEBAULT DE MAILLI, qui a vécu après l'an MCLXXIII. dans ſa Satire intitulée, *l'Eſloire li Romans de Monſeignor* THIEBAULT DE MAILLI, dit :

Bien ſe leſſa veoir que ſa Terre en guerpi,
Dedans une Foreſt en eſſil s'enfoui,
Là devint Charbonniers i tel ordre choiſi.

CHISTIAN DE TROYES, *au Cayer de la Table ronde.*

Et li cuers prent *dedans* le ventre
La voix qui par l'oreille y entre.

GUILLAUME DE LORIS, au commencement *du Roman de la Roſe.*

Ce Vergier en moult beau lieu fiſt,
Qui *dedans* mener me voulſiſt,

JEHAN ou JAN MAROT, dans le *Doctrinal des Princeſſes*, IX. *Rond.*

Le contenir montre ce qui réſide
Dedans le cueur.

CLEMENT MAROT, dans *ſes Chanſons.*

Celle qui m'ha tant pourmené
A eu pitié de ma langueur :
Dedans son jardin m'ha mené.

La Reine MARGUERITE DE NAVARRE, dans *sa Farce de Trop, Prou, Peu, Moins*, fait dire à *Trop* :

Au fonds de votre cœur *dedans*
Je voy, soit plaisir, ou regret.

Ainsi l'on voit que notre Poëte auroit pour lui un grand nombre d'Auteurs fameux qui ont employé le mot *dedans*, quand même la maniere dont il l'employe ici n'autoriseroit pas l'usage de ce mot.

Je ne puis m'empêcher, pour égayer mes Remarques, de rapporter ce que j'ai ouï conter sur *dans* & *dedans* à un Savant, dont j'honore infiniment le mérite. Il me faisoit l'honneur de me dire, qu'au commencement de chaque année, un Monsieur de sa connoissance composoit des Vers pour une jeune Demoiselle. Parmi ceux qu'il lui présenta une fois, il y avoit celui-ci.

Que puis-je vous donner *dedans* cette journée ?

Ce *dedans* déplut à la Demoiselle, elle

le s'en expliqua ; le Monſieur paſſa condamnation, & fit les quatre Vers ſuivans.

Puis que *dedans*, Iris, déplait,
Et que mon but eſt de vous plaire,
Rien d'offenſant vous ne me verrez faire ;
Non je ne mettrai plus jamais *dedans* ; ſoit fait.

J'ajouterai ici une obſervation, qui a échapé aux Grammairiens. C'eſt que *dedans* n'eſt pas ſeulement une prépoſition ; mais encore un nom ſubſtantif. Car *dedans* ſignifie ſouvent l'intérieur d'une choſe, & alors il ſe décline *le dedans*, *du dedans*, *au dedans*. C'eſt ainſi qu'on voit dans le quatrain par MELIN de SAINT GELAIS, ſur *La Couverture des Heures de* Mademoiſelle de SAINT LEGER.

Ce papier eſt moins honoré,
Que *le dedans* peint & doré ;
Mais ce n'eſt pas peu d'avanture
De vous ſervir de couverture.

On voit en cet exemple que *le dedans* eſt au nominatif ; c'eſt comme s'il y avoit que *l'intérieur peint & doré.*

V. *Son Lit*] Le lit eſt naturellement la place d'un malade. Témoins ces Vers des *Oeuvres diverſes de* M. D.

IRIS, ce Chef-d'Oeuvre des Cieux,
Eſt au *lit* toute languiſſante.

Et témoin encore ce que nous apprend QUINTE-CURCE, d'ALEXANDRE LE GRAND. Ce Prince, dans la maladie, dont il mourut, dit de ſon lit adieu à tous les Soldats de ſon Armée, *qui vinrent tous, juſqu'au dernier, lui faire la révérence.... Trad.* de VAUGELAS *Liv.* 10.

VI. *Lit*] Ce mot a un grand nombre de ſignifications. On dit un *lit de plume*, un *lit de repos*, un *lit de gazon*, un *lit de fleurs*. Et *lit* dans ce cas ſe prend pour la choſe ſur laquelle on couche : les deux derniers ſont fort en uſage dans les Opera. On dit un *lit de ſoye*, un *lit de drap*; & *lit* alors ſe prend pour les rideaux, ou autres choſes ſur leſquelles on ne ſe couche point. On dit auſſi un *lit à colomnes torſes*, & alors *lit* ſe prend pour le bois ſur lequel on met le lit de plumes, les matelats, &c. Et cela ſe dit ainſi par la figure que les Rhéteurs appellent *ſynecdoche*, lors que l'on prend la partie pour le tout, *quando pars ſumitur pro toto*; ou par celle qu'ils appellent *metonymie*, lors que l'on prend le contenant pour le contenu, *continens pro contento*

zento. C'eſt ainſi, que dans un Voyage que je fis en Hollande, j'écrivis à une illuſtre Abbeſſe de mes Amies, que j'avois couché dans un *lit de fayence*; parce que le lit ſur lequel j'avois couché, étoit dans une eſpece d'Armoire, pratiquée dans la muraille de la chambre, & par tout, (excepté le guichet par lequel j'y étois entré) incruſtée de carreaux de fayence. On dit de plus un *lit de vent*, mais alors *lit* a bien une autre ſignification; c'eſt une expreſſion marine, qui marque un air de vent diſtant du lieu de la route, par un intervalle de cinq à ſix Rumbs. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres ſignifications du mot *lit*: j'ajouterai ſeulement que ce que je viens de remarquer ſur *lit de vent*, me fait ſouvenir que, dans les Vaiſſeaux de Guerre, les lits ne ſont que de grands morceaux de Toiles ſuſpendus, & dans leſquels on va ſe jetter pour dormir, on les appelle *Branles*. Le Chevalier DE LA FERTE' dans les paroles qu'il a faites ſur la *Chaconne de* PHAETON, parle ainſi de cette maniere de coucher.

Coucher vétu, ſans draps,
Parmi les Poux, les Rats,
Dans un lit ſuſpendu
Comme un malheureux Pendu.

VII.

VII. *D'une groſſe Maladie.*] Ce *Groſſe* eſt bien choiſi. Si cette maladie étoit petite, on ne s'en embarraſſeroit pas ; mais ce mot *Groſſe* intéreſſe tout-à-fait. *Malade d'une Groſſe maladie.* Ce pleonaſme relevé par le mot *Groſſe*, émeut la compaſſion du Lecteur, le touche. Car quoi que *malade de maladie*, ſoit *un pleonaſme décidé*, pour me ſervir de l'heureuſe expreſſion de Mr. HOUDART de LA MOTTE, celà ne dit pourtant pas tant que *malade d'une Groſſe maladie.* Cependant, j'oſe avancer que ce *Groſſe* n'eſt point original ; je croi qu'on l'a ſubſtitué à *Grande.* Car il n'y a que depuis quelques années que l'adjectif *Gros* s'eſt fouré par tout en place de l'adjectif *Grand* : ceux qui ont quelques lumieres de la Critique, ne l'ignorent pas ; & ceux qui l'ignorent, peuvent voir l'excellent Livre des *Mots à la Mode* (*), où, pour ſe moquer de l'abus qu'on faiſoit de ce mot, l'on trouve l'Epigramme ſuivante :

Une *Groſſe* Beauté dérange la cervelle,
Et fait pouſſer de *Gros* ſoûpirs ;
La *Groſſe* qualité peut flater nos déſirs,
On ſe donne des airs, & l'on s'enrête d'elle ;
Mais avec un *Gros* bien l'on a ce qui s'apelle,
Un *Gros* bonheur, de *Gros* plaiſirs.

Ainſi

(*) *Edit. de Holl. p.* 157.

Ainſi au lieu de *Groſſe*, j'oſe dire, *Meo periculo*, liſez *Grande*.

VIII. *Penſant mourir*] Notre Poëte auroit bien pû mettre, *croyant mourir*. Mais *croyant* n'auroit ſignifié que la ſimple croyance, & l'on ſait que cette croyance eſt ſi peu de choſe, qu'elle reſſemble tout à fait à une opinion légere qui n'a nul fondement, au lieu que *penſant* marque une croyance fondée ſur la réflexion, une *croyance réflechie*.

Mourir eſt ici dans le figuré; car *mourir* en terme d'amour, ne ſignifie point *rendre l'ame*, d'où vient qu'un Poëte a dit:

Faudra-t-il de ſang froid, & ſans être amoureux,
Pour quelqu'IRIS en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant *mourir* par métaphore?

C'eſt pourquoi BENSERADE a très-judicieuſement remarqué dans ſon Balet de *La puiſſance de l'Amour*, que

Ce n'eſt pas tout qu'aimer, il faut de la pâture,
Et bien des gens ſont morts d'amour,
Qui reglement deux fois par jour,
Ne laiſſent pas d'avoir beſoin de nourriture.

IX. *Mourir*, en Amour marque ſeulement l'excès de la paſſion, ſoit que cet excès

excès jette l'ame dans une douleur exceſſive, ſoit même qu'il lui cauſe un plaiſir extrême : on le voit par cette Chanſon, que je fis autrefois en Grec pour une belle perſonne, & pour qui je la traduiſis enſuite en François.

Ma deſtinée eſt de *mourir*,
En vous aimant, belle SYLVIE :
Vos rigueurs m'ôteront la vie
Ou je la finirai par l'excès du plaiſir,
Si d'un parfait retour ma tendreſſe eſt ſuivie.

Mais donnons-en un exemple plus étendu. Voyons la premiere Scene de la 3. entrée de l'*Europe Galante*, & nous entendrons Dom PEDRO Cavalier Eſpagnol chanter ſous le Balcon de ſa Maitreſſe,

Sommeil, qui chaque nuit jouïſſez de ma belle,
Ne verſez point encor vos Pavots ſur ſes yeux :
Attendez pour regner ſur elle,
Qu'elle ait apris mes tendres feux,
Je vai parler, c'eſt aſſez me contraindre,
C'eſt trop cacher les maux qu'elle me fait ſouffrir;
Du moins il eſt temps de m'en plaindre,
Lors que je ſuis prêt d'en mourir.

Ah! s'il plaiſoit à l'objet que j'adore,
De ſoulager mon amoureux tourment,

Le

Le ſort fatal que je déplore,
Deviendroit un deſtin charmant.

Mais ma mort eſt toujours certaine,
Quelque ſuccès qu'Amour daigne me préparer:
Que LUCILE ſoit inhumaine,
Ou ſenſible à l'ardeur que je viens déclarer,
Il faudra toujours expirer
De mon plaiſir ou de ma peine.

Les Eſpagnols, les Italiens, les Anglois, les Alemands, les Flamands mêmes ſe ſervent de cette phraſe; & je ne doute pas que je ne trouvaſſe des exemples dans la Langue des Chinois, ſi je la ſavois auſſi bien que l'Illuſtre Auteur de la feu *Hiſtoire Critique de la Republique des Lettres.*

Mais quoi qu'il ſoit vrai que *mourir* en *amour* ne ſignifie pas *rendre l'ame*, il faut pourtant remarquer, que l'amour porte quelquefois à ſe donner la mort. On voit dans le *Spectateur*, Tom. 2. p. 24. qu'un jeune homme de grande eſpérance fut trouvé au deſſous du Pont de Londres avec du plomb dans ſes poches, qu'il y avoit mis dans le deſſein de ſe noyer; & cela parce qu'une Femme qu'il aimoit (c'étoit la Maîtreſſe d'un Caffé) avoit voulu rincer la Taſſe dans laquelle elle avoit bû du Thé, avant que d'en

d'en laiſſer boire à ce jeune homme dans cette meme Taſſe Je rapporterai les propres paroles par leſquelles on nous a aſſuré de cette Hiſtoire. *Certain it is, that a very hopeful young man was taken with leads in his pockets below Bridge, where he intented to drown himſelf, becauſe his* Idol *would waſh the dish in which she had juſt before drank Tea, before she would let him uſe it.* Et ne voyons-nous pas dans les anciennes Hiſtoires, que MACARIUS ſe tua avec ſa ſœur CANACE dont il étoit paſſionnément amoureux & aimé, de même qu'il arriva à PAPYRIUS avec ſa ſœur CANULIE. L'Amour porta MARC-ANTOINE à s'ôter la vie lorſqu'il crut que CLEOPATRE l'avoit perdue. JULIE femme de POMPE'E fut ſi ſaiſie de l'idée d'avoir perdu ſon mari, qu'elle en fit une fauſſe couche & qu'elle en mourut. PORCIA privée du ſecours du fer pour ſe priver du jour après la mort du Brutus, ne craignit pas d'avaler des charbons ardens : Pillules aſſurément qui doivent être très-difficiles à prendre. PANTHE'E la femme d'ABRADAT, ſe tua ſur le corps de ſon mari, comme fit THISBE' ſur celui de ſon cher PYRAME. PHILA femme de Demetrius, avala du poiſon. La femme de LIGA-

RIUS

RIUS se laissa mourir de faim dans sa maison, LEODAMIE ne tomba-t-elle pas comme morte au départ de PROTESILAS pour l'armée, & ne mourut-elle pas effectivement dès qu'elle apprit qu'il n'étoit plus ? LUCRECE CAMILLE, dont ÆNEAS SILVIUS a écrit les amours, ne mourut-elle pas de douleur après le départ de son cher EURYALE, qui eut la bassesse de s'en consoler & d'épouser une Dame Allemande, de même que le perfide ENE'E qui épousa la fille du Roi des Latins, après que l'aimable DIDON eut noyé son amour dans son propre sang,

S'enferrant du présent que lui fit le parjure,

pour me servir de l'expression de JODELLE, ou pour parler comme un autre vieux Poete.

Ayant percé son pis avec une Alumelle.

IPHIS & ATYS furent plus généreux qu'EURYALE & qu'ENE'E. IPHIS se pendit galamment à la porte d'ANAXARETTE, en lui disant que c'étoit avec de telles fleurs qu'elle aimoit que sa porte fut ornée.

Hæc tibi serta placent, crudelis & impia, dixit.
OVID. Metam. Lib. XIV. 736.

Après

Après qu'ALECTON eut par ordre de CYBELLE *inspiré au cœur* d'ATYS sa *barbare fureur*, & que dans ses transports furieux ce fidele Amant eut *fait périr ce qu'il aimoit*, ne sait-on pas, qu'il se poignarda lui-même ? Rien n'est plus touchant que ce qu'il chanta en rendant les derniers soupirs.

Je meurs, l'Amour me guide
Dans la nuit du trépas ;
Je vais où sera SANGARIDE,
Inhumaine ; je vais où vous ne serez pas.

Il eut encore la force d'ajouter,

Il est doux de mourir avec ce que l'on aime.

Que cela est touchant !

—— *quis talia fando*
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyssei
Temperet à lacrymis.....

Æneid. II. 6.

Est-il Dolope assez pendard,
Myrmidon, d'Ulysse gendarme,
Qui soit assez chiche de larme,
Pour n'en verser pas un petit,
A ce pitoyable recit ? ....

SCARRON, *Virg. Trav.*

Ces

Ces exemples prouvent assurément, qu'il n'est pas impossible qu'on ne puisse mourir d'amour, & justifient bien ces deux vers, par lesquels EST. JODELLE finit sa *Tragedie de Didon.*

Nul vivant ne se peut exempter de furie,
Et bien souvent l'Amour à la mort nous marie.

X. *De trop songer à ses Amours.*] *Trop*; parce que lors qu'on n'y songe qu'un peu, cela ne va pas jusques à *causer du dérangement*, jusques à rendre malade. Ceux qui ont le mieux étudié le cœur de l'homme, assurent que, *lors qu'on ne songe qu'un peu à ses amours*, on est bien près à n'y plus songer du tout. Un Amant, qui n'y songeoit qu'un peu, fit cette Chanson pour sa Maitresse :

Depuis que j'ai vu vos apas
Je ne fais que quatre repas,
Lon lan la derirette,
Je ne dors que jusqu'à midi,
Lon lan la deriri.

Ceci, comparé avec l'état où se trouvoit COLIN, fait admirablement sentir la différence du *peu* ou du *trop* lors que l'on *songe à ses Amours.* Il y a des personnes qui prétendent que le *trop* marque l'ex-

cès, & que tout excès eſt vicieux. Je n'entrerai point en diſcuſſion ſur ce ſujet ; mais certes il me ſemble, en amour & en amitié, qu'il eſt beau de pecher ainſi ! *Et ſi, quid faciam, nunc quoque quæris, amo.* D'ailleurs, par ces paroles, *de trop ſonger à ſes amours*, le Poëte rend raiſon de la maladie de COLIN, il en découvre la cauſe ; ce qui fait voir qu'elle étoit différente de celle qui rendit malade un autre du même nom, dont il eſt parlé dans le *Cabinet de Vers Satiriques*, imprimé à Paris pour la ſeconde fois en 1620 avec Privilege du Roi, lequel Privilege eſt datté du huitieme jour de Juin 1618. On lit à la page 139 de ce Livre,

Le bon COLIN étoit au lit couché,
Atteint au vif de Fievre continuë,
Et pour avoir aux Dames trop touché,
Au bon COLIN la Fievre étoit venuë.

Notre COLIN étoit malade du contraire.

XI. *Songer.*] L'Eſprit de l'homme ſans doute, eſt fait pour quelque choſe de plus ſolide que la bagatelle. Dans les Ouvrages même qui ſont purement de bel Eſprit, ce qui attache, ce qui plait, c'eſt une certaine réflexion, un certain ſen-

ſentiment moral caché ſous les choſes les plus badines.

Qu'eſt-ce qu'Eſprit ? Raiſon aſſaiſonnée.

Or un ſeul mot fait quelquefois cet effet qui charme, qui attache.

Un Galant dans un Conte * DE LA FONTAINE, ſurpris du ſtratagême, dont une Dame s'étoit ſervie pour lui faire connoitre ſa paſſion, demande à cette Dame,

Qui vous a fait aviſer de ce tour ?
Car jamais tel ne ſe fit en Amour.
Sur les plus fins je prétens qu'il excelle ;
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, & n'en fut que plus belle.
Sur ſon Eſprit, ſur ſes traits, ſur ſon zèle
Il la loua. Ne fit-il que *louer ?*

Quelles belles réflexions ne fait pas faire cet *Elle rougit* ? Ne dit-il pas que, quelque violente que ſoit une paſſion, on a tort de chercher les moyens de la ſatisfaire, puis qu'ils nous cauſent de la honte, devant ceux même qui deviennent nos complices ? Et cette expreſſion, *Ne fit-il que louer ?* Que ne donne-t-elle pas à penſer.

Le charme des Ouvrages de M. DE FON-

* La Confidente.

FONTENEILE, qui ne feront jamais attaqués que par l'envie, vient de ce que ces Ouvrages sont pleins de sentimens. Ceux qui se plaignent qu'il y a trop d'esprit & de delicatesse, sont eux-mêmes à plaindre, de ce qu'ils trouvent du trop, lorsque ce sont des choses dont on ne peut avoir assez. DELIE voulant cesser d'aimer un Amant qu'elle croit volage, dit,

*Venez *remplir* ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquiles;
Ah! ne me laissez pas le loisir de songer,
Que l'on puisse avoir un Berger.

Ce *remplir*, pour ne faire ici attention qu'à ce mot, marque bien que, lorsque le cœur se trouve saisi d'une grande passion, quelque chose qu'on fasse, elle a bien-tôt repris le dessus si on lui donne le moindre moment pour se faire entendre. On peut remarquer en passant, la grande différence qui se trouve entre la façon de penser de DELIE, & la façon de penser de Madame DURAND. Celle-ci croit que le plus grand des malheurs, c'est de ne point aimer. Elle appelle la tranquilité d'un cœur qui n'aimoit plus, *un vuide affreux que rien ne sauroit remplir.*

Rien

* Poëfies Pastorales Eglogue 3.

Rien ne sauroit remplir le vuide affreux, que laisse
L'oisiveté d'un cœur qu'occupa la tendresse.

Elle ajoute :

D'un rigoureux pouvoir mon ame est affranchie,
Mais que ferai-je, ô Ciel ! du reste de ma vie ?
De l'Amour tous les jours je regrette les maux,
Moins à craindre cent fois qu'un si cruel repos.

Et en finissant cette belle Elegie, qui se trouve sous le nom de cette Dame dans le 2e. Tome d'un nouveau Recueil de Vers, imprimé à Paris chez de Witte, elle s'écrie,

Trop fortunés Amans, vous, qui, malgré les peines
Du Dieu qui fait aimer, portez encor les chaines,
Laissez à la mort seule à finir vos amours.
Il faut n'aimer jamais, ou bien aimer toujours.

Quoi qu'on aperçoive, quand on y réfléchit bien, que le fonds du sentiment est le même dans DELIE & dans Madame DURAND, il est cependant vrai de dire, que ce sentiment est si différemment modifié chez l'une, & si différemment chez l'autre, qu'on a peine à reconnoitre qu'il soit le même. Cela doit être aussi ; car entre une Bergere & une Dame de Paris, la différence est du tout au tout.

Je ne cite point ici d'exemples tirés des Poëtes Grecs, ni des Poëtes Latins. Tout le monde sait que leurs Langues sont beaucoup plus expressives que la Françoise. Le droit qu'on a dans les Langues Grecque & Latine, de joindre une ou même plusieurs épithétes à un substantif, leur donne le moyen d'exprimer en peu de mots un très grand sens. Traduisez, par exemple, en François l'*Aurea Libertas* d'HORACE & le Στιβαρὸν λαὸν d'HOMERE, & vous sentirez dans quelle disette est cette Langue par la suppression des épithétes. RONSARD, qu'ADRIEN TURNEBE reconnoit pour un Poëte qui chantoit des Vers dignes des MUSES & d'APOLLON même, qui répandoit dans ses Ecrits les graces des Muses Grecques & Latines,

RONSARDUS *Carmen Musis & Appolline dignum*
Qui pangit, qui Grajugenæ Latiæque Camœnæ
Ornamenta suis aspergit plurima chartis.

RONSARD, dis-je, surnommé le PRINCE DES POETES FRANÇOIS, a bien connu l'importance des Epithétes, il a voulu en retablir l'usage dans sa Lan-

Langue; mais les François privés de ce bon goût, que Madame DACIER nous assure être originaire d'Egypte, ont d'abord abandonné RONSARD. Ils ont mieux aimé se dédire des grands Eloges qu'ils avoient faits en son honneur, que de conserver dans leur Langue l'usage des Epithétes. Je dois pourtant en excepter quelques Poëtes, qui ont reconnu avec RONSARD, combien il étoit utile d'imiter en cela les Grecs & les Romains; & parmi ces Poëtes je n'en vois point qui m'en fourniſſe de plus beaux exemples que GARNIER. Ce fameux Tragique commence ainsi le premier Acte de sa PORCIE.

Des Enfers ténébreux les gouffres homicides,
N'ont encore saoulé leurs cruautés avides,
Encores m'y déserts, les Champs Tenariens
Demandent à PLUTON de nouveaux Citoyens.

Et dans le second Chœur de l'Acte 4 de CORNELIE;

O beau Soleil qui viens riant
Des lieux perleux de l'Orient,
Durant cette journée
De clarté rayonnée.

Voyez combien ces Vers sont expressifs,

combien d'idées ils préſentent à l'eſprit, & quels Eloges ne mériteroit pas GARNIER, ſi nous n'avions point abandonné cette maniere d'écrire. Auſſi BAÏF lui diſoit,

Si la Muſe Gregoiſe eſt encor écoutée,
La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.

Mais revenons au verbe de notre Remarque.

Ce verbe *ſonger* eſt admirable en cet endroit; car ſi l'on a dit que la vie de l'homme eſt un ſonge perpétuel, *Tota vita ſomniatio eſt*; à plus forte raiſon doit-on traiter de rêverie toutes les penſées où ſe plonge un amant, lors qu'il abandonne ſon cœur à la tendreſſe. C'eſt toujours le cœur qui ſéduit l'eſprit, il eſt le fonds de toutes les illuſions qui nous occupent, qui nous font *ſonger*, c'eſt ce que ce mot fait entendre.

Mais, dira-t-on, pourquoi le Poëte choiſit-il un ſujet plein de rêverie? N'en pouvoit-il trouver d'autre? helas! ſi l'on brûloit tous les Livres écrits ſur l'Amour, quels Livres ne brûleroit-on pas? On pourroit produire des endroits des Livres les plus révérés, où l'Amour eſt peint avec toute ſa force & ſa délicateſſe. Plus circonſpect que d'autres Commentateurs,

cateurs, je n'entreprendrai pas de justifier une chose profane par des exemples tirés de ces Livres. Je me contente, pour justifier COLIN, de rapporter ces beaux Vers *de la Traduction du Songe de* BOCACE.

Le soleil ici bas ne voit que vanité,
D'ignorance & d'erreur toute la Terre abonde :
Mais aimer tendrement une jeune beauté,
C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

XII. *A ses Amours.*) COLIN, peu semblable à ces gens qu'on nomme *faux dévots*, gens pétris d'orgueil, d'hypocrisie & de curiosité, ne s'inquiétoit point des intrigues du tiers & du quart. Il ne s'échauffoit pas non plus comme les SCUDERIS, à mettre des Heros *à la Sauce douce* ; ainsi qu'on a fait du Grand CYRUS & de plusieurs autres. COLIN n'étoit occupé que de ses amours. *Ses*, qui vient du pronom possessif, *suus*, *sua*, *suum*, fait clairement voir que les Amours dont il s'occupoit, n'étoient point des Amours étrangeres.

XIII. *Ne peut dormir.*] NE PEUT, il n'est pas en son *pouvoir* de dormir. Je suis persuadé qu'il n'y a personne qui ne sente que *peut*, dans cet endroit, vaut infiniment mieux que *sauroit* ; car soit que

ce dernier vienne de *ſapere*, *ſapio*, ou de *ſcire*, *ſcio*, il n'a point la force de *pouvoir*, *je puis*, *il peut* qui viens de *poſſe*, *poſſum*, avoir *la puiſſance*, *la faculté*.

Peut, d'ailleurs eſt fort uſité : nos meilleurs Auteurs s'en ſont ſervis. *Il eſt vrai qu'elle a été écrite avec quelque ſorte de gayeté*, dit M. de BALZAC, mais *elle* peut *être luë par les Triſtes mêmes.* Mr. RACINE dit dans MITHRIDATE, *Act. I. Sc. I.*

Ou MONIME à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétens lui faire,
Ou bien quelques malheurs qu'il en *puiſſe* avenir,
Ce n'eſt que par ma mort qu'on la *peut* obtenir.

XIV. *Dormir.*) Il n'y a point de ſi mauvais Auteur qui n'ait quelque expreſſion heureuſe : c'eſt l'effet du hazard & non de l'habileté. Ceux qui ont bien voulu perdre du temps à lire COLIN, ont trouvé des exemples de ce que je dis, ne fut-ce que celui-ci, tiré de l'*apparition du Comte* DE LA SUSE.

La nuit tombe du Ciel, la nuit qui lui préſente
L'image de LISIS pompeuſe & triomphante,
Et telle qu'il étoit, quand malgré les hazards,
Il arrachoit la foudre à l'Aigle des Céſars.

Ce

Ce dernier Vers eſt d'une beauté extrême : mais comme je viens de le dire, c'eſt l'effet du hazard, & non de l'habileté.

La différence qu'il y a donc entre un Auteur habile & un ignorant, c'eſt qu'un Auteur habile ſe ſoutient également par tout, comme fait le nôtre. *Songer* avoit été mis pour nous amener l'idée de *Songe* : il falloit par conſéquent mettre *ne peut dormir*, & non pas, *ne peut ſommeiller*. Car il auroit pû ſommeiller, *ſonger*, & *rêver*, tout à la fois. Les Songes ſont ordinaires dans le ſommeil. Mais lors que l'on *dort*, c'eſt-à-dire, lors que l'on eſt profondement aſſoupi, (car c'eſt ce qu'emporte avec ſoi le verbe neutre *dormir*) on ne rêve point. Ceux qui ſe connoiſſent à la force des expreſſions ſentiront bien la juſteſſe de cette remarque.

XV. *Il veut*) Ce verbe marque très-bien l'ardeur de COLIN, il ne *ſouhaite* pas ſeulement, il n'eſt pas ſimplement dans les *diſpoſitions* de tenir celle qu'il aime ; dans des *velleités*, comme on parle en Théologie, mais il *veut*. Sa volonté eſt abſolument déterminée. Si c'étoit par prémotion phyſique ou non, c'eſt ce que je laiſſe à examiner aux *Thomiſtes*

miſtes & aux *Moliniſtes* ; je déclare donc à ces Meſſieurs, que, par cet *abſolument déterminé*, je ne prétens point prendre de parti en leurs querelles, & pour l'amour des uns ou des autres, devenir ou perſécuteur ou perſécuté. J'aime mieux dire, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, *ô altitudo divitiarum*, que de déclarer auquel des deux Partis je donne raiſon.

XVI. *Il veut tenir celle qu'il aime.*] Voici encore un exemple de la force & de la beauté du choix dans l'expreſſion, ce verbe *tenir* qui eſt à l'*infinitif*, exprime parfaitement que COLIN ne veut pas que celle qu'il aime, ſoit ſeulement auprès de lui ; mais qu'il veut s'en aſſurer d'une maniere indubitable, d'une maniere tout-à-fait forte. C'eſt ce que ſignifie le verbe Latin, *Tenere*, *teneo*, d'où vient *tenir*, *je tiens*. Auſſi l'Abbé DANET dans le Dictionnaire *Latino-Gallicum*, qu'il a compoſé pour l'uſage de feu M. *le Dauphin*, interprete ce verbe *Tenere* par ces expreſſions Françoiſes, *tenir*, *avoir en ſes mains*, *occuper*, *être le maître d'une choſe*, *la poſſeder*, *en jouïr*, comme on peut le voir au titre TEN *de la page* 442. *col.* 2. *Edit. de Holl.*

XVII. *Celle qu'il aime.*] Ces paroles font bien voir, que l'Auteur de ce CHEF-D'OEU-

D'OEUVRE eſt auſſi habile à peindre un caractère, qu'à choiſir une expreſſion. COLIN eſt *malade* juſques à *mourir* pour trop penſer *à ſes Amours*. Il doit donc ſentir une ſi forte paſſion pour l'objet qu'il aime, qu'aucun autre ne puiſſe faire diverſion dans ſon cœur, ni ne puiſſe le dédommager de l'abſence de ſa Maitreſſe.

Quand on aime parfaitement, de bonne foi, le cœur ne ſouffre point de partage. La Coquetterie ſeule le permet, parce qu'elle n'eſt animée que par la fourberie & le gout pour le plaiſir.

On lit dans JEHAN MONIOT,

Qui aime ſans tricherie,
Ne penſe n'a trois, n'a doz,
D'une ſeule eſt deſiroz,
Cil que loyax amors lie,
Ne voudroit d'autre avoir mie,
Ses vouloir tot a eſtros
Car nuls ſolas n'a ſa vie,
Guerd ami s'il n'a amie,
Celui qui tient a ſavoros,
Qu'il contient par duerie.

Ainſi que faut-il à COLIN? *celle qu'il aime.*

D'ailleurs, par ces paroles, le Poëte fait

fait connoitre que cet Amant n'eſt pas un *Chymique*, qui n'aime les biens de la vie que pour l'uſage ; mais qu'il eſt un homme délicat, qui veut qu'un certain goût, qu'une certaine volupté, dont la ſource eſt dans le cœur, aſſaiſonne tous ſes plaiſirs. Un MECENAS qui ne voudroit pas troquer, pour toutes les richeſſes du monde, un cheveu de ſa chere LYCYMNIE.

Num tu. quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrigiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Lycymniæ
Plenas aut Arabum domos. HOR. lib. 2. Od. 12.

On objectera peut-être que ce que je dis ici de COLIN, tombe, ou qu'il faut corriger le Texte ; puis qu'on y voit que cet Amant n'étoit pas occupé d'*un Amour*, mais de *pluſieurs Amours.*

De trop ſonger à ſes Amours.

A cela je répons deux choſes. La premiere, que l'uſage veut que l'on diſe, *ſonger à ſes Amours*, plutôt que *ſonger à ſon Amour.* La ſeconde, que cette difficulté marque en ceux qui la font une grande ignorance de la choſe dont ils veulent

veulent parler. S'ils étoient habiles, s'ils avoient lû ANACREON, ils y auroient apris qu'un *seul Amour* devient (si je puis me servir de ces termes) *une legion d'Amours.* Voici l'Ode dans laquelle ANACREON nous l'apprend. Elle est adressée à l'*Hirondelle.*

Εἰς Χελιδόνα.

Σὺ μὲν, φίλη χελιδών,
Ετησίη μολοῦσα,
Θέρει πλέκεις καλιὴν,
Χειμῶνι δ' εἰς ἄφαντος
Η Νείλον ἢ 'πὶ Μέμφιν
Ερως δ' ἄεὶ πτέκει μευ
Εν καρδίη καλιὴν·
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ο δ' ὠδὸν ἐστιν ἀκμὴν,
Ο δ' ἡμίλεπτος ἥδη.
Βοὴ δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχηνότων νεοσσῶν.
Ερωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν.
Οἱ δὲ τραφέντες ἐυθὺς,
Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
Τί μῆχος ἔν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ερωτας ἐκβοῆσαι

En

En voilà la Traduction par le *Poëte sans fard*. Cette traduction suffit pour faire entendre la pensée d'ANACREON, à ceux qui n'entendent pas le Grec, & à leur faire comprendre en même tems la justesse de l'expression dont se servoit COLIN.

Chere HIRONDELLE, tous les ans,
Tu reviens d'une aîle légere;
Tu fais ton nid dans le Printemps,
Pendant l'Eté tu deviens Mere;
Et lasse de tant de travaux,
Tu vas l'Hyver aux Païs chauds.
Ah! que n'ai-je ta destinée?
Mais CUPIDON pour mon malheur,
Pendant tout le cours de l'année,
Fait son nid au fond de mon cœur.
A peine hors de la Coquille
Les premiers Amours sont sortis,
Que pour augmenter sa Famille,
Il songe à de nouveaux petits.
L'un sous le duvet est encore,
Que l'autre est sur le point d'éclore:
Les jeunes, dont j'entens les cris,
Par les plus âgés sont nouris,
Et les plus forts ne tardent guere
A suivre l'exemple du Pere.
En un mot, je sens tous les jours
Renaitre en mon cœur tant d'Amours,

Que

Que, malgré cette amitié tendre,
Que j'ai pour des hôtes si doux :
Je ne sais plus comment m'y prendre,
Pour les pouvoir contenir tous.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que cette Ode d'ANACREON fit naitre à LYSIS l'idée du commencement d'un Billet doux, qu'il écrivit à la belle CHARITE : on trouve ce Billet à la page 289. du 4. Livre de son Histoire. LYSIS y badine sur le double sens du mot *Poulet*, qui signifie quelquefois un jeune *Coq*, & quelquefois un *Billet doux.* Il y déguise la pensée d'ANACREON, & la tourne ainsi selon ses vues.

Billet de LYSIS *à la belle* CHARITE.

Depuis que l'Amour, qui est un des plus légers Oiseaux du monde, est venu faire son nid dedans mon sein, il s'est trouvé si gros de germe, qu'il a fallu que je l'y aye laissé pondre. Il lui est sorti un œuf du ventre, qu'il a couvé long-temps, & à la fin il en a fait éclore ce petit Poulet que je vous envoye. Il ne vous coutera guére à élever : il ne faut rien pour le nourrir que des caresses & des baisers. Il est si bien instruit qu'il parle mieux que ne sauroit faire un

Perroquet, & vous apprendrez auſſi bien de lui que de moi-même, les peines que je ſouffre pour vous, &c.

Voilà ce que c'eſt que de ſavoir imiter les anciens. Quelle agréable idée l'Ode d'ANACREON n'a-t-elle pas fait naître à LYSIS ? L'on voit par là que les Anciens ne ſont pas ſeulement la ſource du bon & du beau, mais auſſi de l'agréable ; & qu'à tous égards on doit ſuivre ce précepte d'HORACE :

——— *Vos exemplaria Græca*
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Feuilletez nuit & jour les Auteurs Grecs.

NB. *les Auteurs Grecs*, dit HORACE ; car ſi on ne fait qu'en lire des imitations ou des copies, on ne parvient jamais à cette beauté, qui doit être puiſée dans la ſource même. Les Livres modernes fourniſſent mille preuves de cette vérité ; & je n'en apporterois point d'exemple s'il ne s'en préſentoit un à ma mémoire extrêmement analogue avec le Billet de LYSIS, & par conſéquent, quoi qu'un peu de loin, analogue auſſi avec l'Ode d'ANACREON. Ce ſont des Vers qu'une Demoiſelle Françoiſe ajouta à la fin d'un Billet qu'elle écrivoit à un Miniſtre du S. Evan-

Evangile de la Haye, où elle eſt refugiée. Elle croyoit badiner comme SAPHO, ou comme ASPASIE; mais ſi je ne me trompe, elle ſe trompa. Voici ces Vers.

Ne prenez pas ce Billet
Pour être un petit poulet:
Je ſuis la poule qui l'a fait;
Et cela vous doit ſuffire.
Vous ſavez bien en un mot
Que je ne puis vous en écrire,
Car vous n'êtes pas mon cocq.

On ne peut pas nier que cela ne ſoit très ingenieux & délicat, cependant il faut avouer que ce n'eſt point encore cette mignardiſe Grecque, dont cette Demoiſelle, quoi qu'elle ait beaucoup d'eſprit, n'a vu que des Copies.

XVIII. *Toute la nuit.*] Je trouve ici deux choſes à remarquer. La premiere que COLIN veut la nuit. La ſeconde qu'il la veut toute. D'où l'on peut juger que cet Amant réünit en lui deux choſes preſque incompatibles, *la raiſon & l'Amour.* Si l'amour, ſelon la définition qu'en donne un Pere d'Afrique *, eſt *le déſir de s'unir à l'objet qu'on aime*; il eſt naturel de ne vouloir perdre aucun des momens qu'on peut employer à cette u-

 nion.

* St. Auguſtin.

nion. Si le jour nous eſt donné pour vaquer aux affaires & au travail, il eſt raiſonnable de ne le pas perdre entre les bras d'une Maitreſſe. Ainſi, pour s'unir à ce qu'il aime, l'Amant raiſonnable doit ſouhaiter de n'employer que la nuit; mais il doit ſouhaiter de l'employer toute entiere.

Une difficulté ſe préſente naturellement ſur ce ſujet; c'eſt de ſavoir quelle étenduë on doit donner à cette nuit. Si l'on doit, par exemple, fixer ſon commencement au moment que le Soleil paſſe ſous l'autre Hémiſphere, & ſa fin lors qu'il reparoit avec l'Aurore. Je ne doute point que les ſentimens ne ſoient partagés ſur cette difficulté. Les uns voudront, ſans doute, que la nuit ne commence qu'à dix heures du ſoir, & tireront leurs preuves de la coûtume de ſe mettre au lit environ cette heure-là. D'autres, dont la pratique eſt oppoſée à cette coûtume, prétendront qu'on ne doit déterminer le commencement de la nuit, qu'environ une heure après les douze heures du ſoir. D'autres, fondés ſur ce que ces douze heures s'appellent *minuit*, diront qu'il faut compter les heures qui ſuivent depuis minuit juſqu'au lever du Soleil, & qu'un nombre égal d'heures, pris

pris de celles qui auront précedé minuit, étant ajouté à celles qui ont ſuivi juſqu'au lever du Soleil, fera la nuit toute entiere. Mais bien que cela faſſe la nuit toute entiere, & que ceux qui le ſoutiendront ne ſoient point d'un ſentiment différent de celui que nous avons rapporté d'abord : on dira qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer ainſi la nuit en queſtion, vû la différence des nuits ſelon les divers Climats, & les différentes Saiſons. Pour moi, ſans entrer plus avant dans la diſcuſſion de toutes les difficultés qu'on peut faire ſur ce ſujet, je dirai ſimplement ; que cette nuit doit commencer dès qu'après avoir légérement ſoupé, la commodité permet qu'on la commence ; & j'oſe me flater que tous ceux qui en auront paſſé de cette eſpece, ſeront de mon ſentiment. Qu'on me pardonne cette digreſſion, l'importance de la matiere m'y a inſenſiblement engagé.

Si cependant l'on trouve que je n'ai pas déterminé cette nuit avec aſſez de préciſion, je veux bien m'en rapporter au R. P. BONJOUR, lui qui par ſes ſupputations admirables, a fait voir que le monde a été achevé le 21. d'Avril, & qu'ainſi il avoit été commencé le 15.

lequel ſentiment du Pere BONJOUR, pour le remarquer en paſſant, eſt conforme à celui de VIRGILE. Ce Poëte, tout privé qu'il étoit des lumieres de l'Evangile, après avoir fait une belle deſcription du Printemps, dit au ſecond Livre des *Georgiques*, v. 336.

Non alios prima creſcentis origine Mundi,
Illuxiſſe dies, aliumve habuiſſe tenorem,
Crediderim: ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis & hybernis parcebant flatibus Euri;
Cum primum lucem pecudes hauſere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis;
Immiſſæque feræ ſylvis & ſydera cœlo.

Ce que M. de SEGRAIS exprime ainſi dans la Traduction des *Georgiques*, qui n'eſt pas, à dire vrai, la plus belle Traduction du monde.

Ce fut ce beau Printemps, cette clarté féconde,
Qui ſans doute éclaira la naiſſance du monde.
Le printemps regnoit ſeul, Ame de l'Univers;
L'Eure ami des Glaçons, languiſſoit dans les fers,
Lors que les Animaux ce doux air reſpirerent,
Que dans les Forts épais les Bêtes ſe cacherent;
Et que l'homme inhumain éclos du champ pierreux
De l'Olympe étoilé vit reſplendir les feux.

Je

Je passe à la seconde Strophe de ce CHEF-D'OEUVRE, après que j'aurai fait les deux Remarques suivantes.

Ce Vers,

De trop songer à ses Amours,

est placé avec tant d'art au milieu de la Strophe, quon ne peut précisément dire s'il se rapporte au commencement ou à la fin, ou plutot qu'on doit dire, qu'il se rapporte parfaitement à tous les deux, puis qu'il leur convient également. Ce sont là de ces traits où l'on reconnoit une Main de Maître; de ces traits qu'une main du commun ne doit point hazarder.

Je dois d'ailleurs remarquer, à l'honneur de notre inconnu, qu'il y a dans le *Pastor fido* un passage qui est imité de la premiere partie de cette Strophe, dont il n'est que le Commentaire.

Che s'in un sol pensiero,
L'anima imaginando si condensa,
E troppo in lui s'affissa,
L'amor, ch' esser dovrebbe
Pura gioia e dolcezza,
Si fa malinconia,
E quel ch' è peggio, al fin morte ò pazzia. Act. 3. Sc. 6.

Que ſi l'ame eſt enſevelie
Dans cet unique ſouvenir,
Et qu'elle veuille entretenir
Cette ingenieuſe folie,
C'eſt alors que l'Amour, qui ne devoit avoir
Que Joye & que Plaiſir, que Douceur & qu'Eſpoir,
Dégenere en mélancolie,
Qui par un inſenſible effort
Nous ôte la Raiſon, ou nous donne la Mort.

SECON-

SECONDE STROPHE.

Le Galant y fut habile,
Il ſe leva,
A la porte de ſa belle
Trois fois frapa :
CATIN, CATOS, BELLE BERGERE, *dormez-vous,*
La promeſſe que m'avez faite,
La tiendrez-vous ?

REMARQUES.

XX. LE *Galant*] *Galant* eſt un de ces termes tellement originaux & propres à la Langue Françoiſe, qu'aucun terme dans les autres Langues n'y répond bien. Il eſt même ſi expreſſif, que je ne vois pas qu'il y ait quelque périphraſe qui puiſſe parfaitement le faire entendre. Le ſeul moyen d'y parvenir, c'eſt de faire une grande attention à tous les differens uſages où il ſe trouve employé. En effet, *Galant* ne ſignifie pas ſeule-

ſeulement *honnête*, *civil*, *ſociable*, *de bonne compagnie*, *de commerce agréable*; mais encore un homme *qui entend bien les choſes dont il ſe mêle*, *qui a du jugement*, *de la conduite*, *de l'agrément*, &c. pris ſubſtantivement, comme il l'eſt ici, il marque encore un *homme amoureux*. Ainſi le Poëte pouvoit-il choiſir un mot plus heureux pour déſigner COLIN ?

XXI. *Y fut habile.*] Je n'ai jamais ouï d'expreſſions qui préſentent plus de choſes à l'eſprit que celles-ci : *Le Galant y fut habile.* Nous venons de voir combien de choſes emporte le mot de *Galant* : Cet Y, quel beau ſens ne renferme-t-il pas ! Il nous fait connoître qu'on n'eſt point habile pour bien penſer, pour ſonger creux. Mais que l'habileté conſiſte à prendre par réflexion un parti convenable aux ſentimens où l'on eſt, & à ſuivre ce parti. *Un homme qui eſt habile dans ſes penſées*, pour dire un *homme qui penſe & qui ſe détermine à faire, ce qui lui convient* : qu'on médite bien cette expreſſion. Sa beauté & ſa force échaperont aux Eſprits ſuperficiels, mais pour moi, plus j'y penſe, plus je l'admire. Si SCALIGER a dit de la 3. Ode du 4. Livre d'HORACE, qu'il aimeroit mieux l'avoir faite que d'être Roi d'*Arragon* ; ſi NICOLAS

COLAS BOURBON auroit préferé d'être l'Auteur de la Paraphraſe des Pſaumes par BUCHANAN à l'honneur d'être Archevêque de *Paris*. Si PASSERAT eſtimoit l'Ode que RONSARD a faite pour le Chancellier de L'HOPITAL, plus que le Duché de *Milan*, & ſi MENAGE auroit voulu donner le meilleur de ſes Benefices pour être l'Auteur de ce beau Vers de M. REMI contre les Hibernois Logiciens,

Gens ratione furens & mentem paſta chimæris;

j'avouë que j'aimerois mieux avoir fait ce Vers

Le Galant y fut habile :

que d'avoir fait

I. *L'Anti-Rouſſeau.*

II. *Examen de deux Traites nouvellement mis au jour par* M. DE LA PLACETTE, *dont le premier a pour titre*, Reponſe à une Objection qu'on applique à divers ſujets, &c. *Et le ſecond*, Eclairciſſement ſur quelques difficultés, &c. par PH. NAUDE'.

III. *Voyage du Tour de la France par feu* M. DE ROUVIERE, *Conſeiller du Roi*, &c. & *Apoticaire de* Sa Majeſté.

IV.

IV. *Dialogues des grands hommes aux Champs Elisées, appliqués aux mœurs de ce Siecle, &c.*

V. *Réflexions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant*, &c.

VI. *La juste Balance de la crainte & de l'assurance Chrêtienne*, &c.

VII. *Idée générale des Etudes, choix qu'on en doit faire*, &c.

VIII. *L'état de l'Homme dans le péché originel.*

IX. *Discours sur l'origine de la Poësie, sur son usage, & sur le bon goût, par le Sieur* FRAIN DU TREMBLAY.

X. *Traité sur l'homme, en quatre Propositions importantes, avec leurs dépendances.*

XI. *Les tours de Maitre* GONIN.

XII. *Histoire mythologique des Dieux & des Héros de l'Antiquité, où l'on a ajouté diverses Histoires anciennes & véritables, enrichies de figures.*

XIII. *Pseaumes paraphrasés en Vers, par M. D****

XIV. *Le Critique, ou l'Apologiste sans fard.*

XV. *Le Gazetier menteur.*

XVI. *Le Nouveau Secretaire de la Cour, ou Lettres familieres sur toute sortes de sujets*, &c.

XVII.

XVII. *Des Causes de la corruption du Goût*, &c.

XVIII. *Les Pseaumes de penitence paraphrasés en Sonnets.*

XIX. *Les Tablettes de l'Homme du monde.*

XX. *L'Homere vengé*

Peut-être même *les Remarques sur le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, sans parler de quelques Livres tels que l'*Histoire amoureuse & badine du Congrès d'Utrecht*, de l'*Heroïne incomparable*, ou de la *Belle Hollandoise*, ni d'une certaine Feuille nommée le *Censeur*, ou d'un *in folio* appellé l'*Atlas Historique*

XXII. *Il se leva ; à la porte de sa belle, trois fois frappa.*) *Difficile est proprie communia dicere*, dit HORACE, dans l'Art Poëtique ; *Il est difficile de dire des choses communes, d'une maniere qui n'ait rien de bas.* Notre Poëte nous en va dire ; mais remarquez le choix de ses expressions. *Il se leva.* Par ce seul mot il nous donne l'idée d'un homme qui sort du lit, & qui se met en état d'aller en quelque part. Cette action est une suite des réflexions que COLIN avoit faites, & le commencement de ce qu'il va faire, pour soulager le mal que son amour lui cause. Il savoit sans doute ces Vers d'ALCE'E.

Οὐ χρὴ κακοῖσιν θυμὸν ἐπιτρέπειν
Πρηκτόν τοι γὰρ οὐδὲν ἀσάμενοι
Ω BAKXI φάρμακον δ' ἄρισον,
Οἶνον ἐνεικαμένοις μεθυσθῆναι

Il ne faut point s'abandonner au mal; car nous n'avançons rien, lors que nous nous laiſſons accabler de triſteſſe; mais ô BACCHUS! *il y a un remede sûr, c'eſt d'apporter du vin & de s'enyvrer.* Ce n'étoit pas le vin qui convenoit à COLIN, puis que cette liqueur eſt véritablement *le Lait de Venus*, *Lac Veneris*; mais il lui fut aiſé d'appliquer le ſens de ces Vers à l'état où il ſe trouvoit, & d'en conclure qu'il devoit ſuivre cette maxime que Madame DU NOYER rapporte de la Préſidente DROUILLET, *pour vaincre la tentation. il faut y ſuccomber.*

Que l'Amour eſt une choſe charmante, l'attente même de ſes faveurs eſt un très-grand bien. De quelles idées agréables COLIN ne ſe flatoit-il pas, lors qu'il ſe levoit, & qu'il n'étoit pas encore à la porte de ſa Maîtreſſe? Avec quelle joye ne ſe repetoit-il pas à lui-même juſques au fond du cœur ce Vers d'OVIDE

Collaque & os oculoſque illius ore premam.

„ que

„ que je baiſerai vivement & ſa gorge &
„ ſa bouche & ſes beaux yeux.

Mais après avoir conſideré, dans les deux précedentes Remarques, l'art & la force des expreſſions, examinons un peu quel raiſonnement ſe trouve renfermé dans ces paroles,

Le Galant y fut habile ;
Il ſe leva

Ceci, qu'on y prenne bien garde, renferme pluſieurs ſyllogiſmes. Car premierement, c'eſt comme ſi l'on diſoit, par un Argument en DATISI.

DA. *Tout habile homme doit prendre un parti conforme à ſes inclinations & le ſuivre.*

TI. COLIN *eſt habile.*

SI. *Donc il prendra un parti conforme à ſes inclinations, & le ſuivra.*

Plus, par un ſyllogisme complexe & disjonctif, qui, reduit, ſe trouve en CAMESTRES.

CA. *Puis que* COLIN *n'a pas* CATIN *laquelle il aime, & qu'il eſt conforme à ſes inclinations de la tenir entre ſes bras, ou il doit la faire venir ou aller la chercher.*

MES. *Il ne peut la faire venir.*

TRES. *Donc il doit l'aller chercher.*

Plus

Plus en DARII.

DA. *Lors que l'on eſt couché, & qu'on veut aller chercher quelque choſe il faut ſe lever.*

RI. COLIN *eſt couché & veut aller chercher ſa Belle.*

I. Donc COLIN *doit ſe lever.*

Et enfin,

Or on a remarqué que COLIN *étoit habile*, &c. & qu'il étoit couché, &c. *Donc* COLIN *s'eſt levé*; puis que ces deux choſes ſont relatives dans le cas où eſt COLIN.

Voyez quelle ſuite de raiſonnement! Voyez combien de choſes ſont renfermées dans ces deux Vers;

Le Galant y fut habile:
Il ſe leva.

Certes, ſi c'eſt une louange (comme il n'y a pas lieu d'en douter) d'être prodigue de ſens & avare de parole, où eſt le Poëte qui ait mieux mérité cette louange que notre INCONNU?

Tout ce qu'on peut dire contre ce raiſonnement de ce grand Poëte, c'eſt de diſtinguer la Majeure du premier Argument, & par conſequent la Majeure du ſecond,

ſecond, en niant, par exemple, que ce ſoit en COLIN *habileté* que de ſe lever pour aller chercher CATIN. Car, dira-t-on, ſi elle ne lui avoit pas ouvert la porte, il auroit fait un acte inutile; & un acte inutile ne procede point d'habileté. Mais ſans m'étendre à faire voir à combien d'égards cette Objection eſt fauſſe, je me contente de dire ſimplement, que dans l'état où étoit COLIN, il étoit certain qu'il ne tiendroit pas ſa belle entre ſes bras, s'il reſtoit dans ſon lit *penſant mourir*, & qu'en allant la prier de le recevoir chez elle, il rendoit au moins l'événement incertain: or en pareil cas l'*incertain* eſt préférable au *certain*. Reſter ſans ſa Belle étoit le pis qui pût arriver à notre Amoureux.

La vérité de ce que je dis, ſe trouve fort bien expliquée dans une Epigramme de M. l'ABBE' REGNIER DESMARAIS. Voici cette Epigramme,

EPIGRAMME.

Un Amant, pénétré d'Amour,
Pour une belle & noble Dame,
N'oſoit lui parler de ſa flamme;
Enfin il ſe hazarde un jour,
Et lui déclare qu'il ſoupire,
Depuis deux ans, ſans l'oſer dire.

Hé, pourquoi perdre ainſi deux ans,
Dit-elle, à ſouffrir ſans vous plaindre ?
En parlant, qu'aviez-vous à craindre !
Que de perdre au plus votre tems ?

L'Italien va plus loin, car il dit :

—— *chi troppo ſavia*
Tace il ſuo male, al fin da pazza il grida.

Quand on cache ſes maux, loin de les faire voir,
Ce ſilence forcé produit le deſeſpoir.

XXIII. *A la porte.*] Quoi que, pour aller voir ſa Maitreſſe, on entre quelquefois par la fenêtre, & même par la cheminée ; il eſt pourtant plus ordinaire d'entrer par la porte. On pourroit le prouver par pluſieurs endroits des Hiſtoires que nous ont données M. de BUSSI RABUTIN, M. de SCUDERI, Madame de VILLEDIEU, Mademoiſelle de la ROCHE-GUILAIN, Meſdames DU NOYER & MANLEY. L'on peut montrer par quantité de paſſages tirés, d'HORACE, d'OVIDE, de THEOCRITE, d'ARISTOPHANE, & de pluſieurs autres, que les Amans prioient leurs Maitreſſes d'ouvrir leurs portes pour qu'ils puſſent entrer chez elles, & même qu'ils enfonçoient ces

ces portes avec des leviers, si on ne les ouvroit pas. Ainsi je ne dirai rien pour prouver qu'il est très probable que COLIN voulant entrer chez sa Maitresse, fut frapper à sa porte.

XXIV. *De sa Belle.*] *Sa.* DE SA BELLE, & non d'une autre. Quand l'Amour conduit on ne se trompe point de porte.

XXV. *Belle.*] Quel terme heureux ! pour nous donner une idée avantageuse de la Maitresse de COLIN. C'est dire en un seul mot ce que plusieurs Poëtes n'ont pas eu l'adresse de bien dire en cent Vers.

XXVI. *Trois fois frappa.*] Un fameux Prédicateur de Louis XIII. a soutenu en Chaire, que le nombre de dix étoit le plus parfait. *Ce nombre de* DIX *est le plus parfait*, disoit-il, *& représente la perfection où tout nombre aboutit ; car étant parvenu au nombre de* DIX *on recommence à compter ; de sorte que ce nombre de* DIX *est le nombre de perfection.* Quelques-uns donnent cet avantage au nombre de sept, que les Grecs appellent ἑβδομάς. Ils croyent que ce nombre a plus de force dans la nature qu'aucun autre, comme M. VARRO l'a fait voir *in Hebdomadibus*, MACROBE dans le Songe de

SCIPION, *Liv.* I. *Cap.* 5. *& ſuiv.* Et nous apprenons d'APULE'E, *lib.* II. *Mileſ.* que c'eſt PYTHAGORE, qui le premier a fait joindre l'idée de *Sainteté* à celle du nombre *Sept. Septieſque immerſo fluctibus capite : quod eum numerum præcipue Religionibus aptiſſimum divinus iſte* PYTHAGORAS *prodidit.* „ Et il le plonge „ *ſept fois* dans l'eau, parce que PYTHAGORE, cet Homme divin, avoit „ découvert que ce nombre convenoit „ extrêmement aux Cérémonies religieuſes ". Sur quoi je remarquerai que HORNIUS dans le 3. Liv. de ſon Hiſt. Philoſ. p. 166. croit que le *Diable* avoit inſpiré ceci à PYTHAGORE, & qu'il l'avoit tiré du 2. *Livre des Rois*, *Chap.* V. *verſ.* 10. *&* 14.

Pour moi, je crois, s'il y a quelque nombre parfait, que c'eſt, ou celui de TROIS, ou celui qui comprend tous les autres nombres : or il n'y en a point qui comprenne tous les autres nombres, puis qu'il n'y a point de nombre qu'on ne puiſſe doubler ; il reſte donc à dire (ſelon mon ſentiment) que celui de TROIS eſt le plus parfait, ce que je crois par les raiſons ſuivantes.

I. *Parce que le nombre impair a toujours été agréable aux Dieux.*

II. *Par-*

II. *Parce que les plus grands Hommes ont toujours affecté de s'en servir, & qu'il semble en effet qu'il y a quelque chose de naturel & de surnaturel qui nous y porte.*

Que le nombre impair soit le plus agréable aux Dieux ; on le sait assez par cette maxime, qu'on peut regarder comme un Axiome touchant la nature des nombres.

Numero Deus IMPARE *gaudet.*

Et cela est fondé sans doute sur la remarque que MACROBE a faite au Ch. 6. du 1. Liv. du Songe de SCIPION ; Que le nombre impair est le nombre *mâle*, & le pair le nombre *femelle*, d'où vient, continuë-t-il, que les Arithméticiens appellent ce nombre impair, *le Pere*, & qu'ils appellent l'autre *la Mere*, *Impar numerus mas est, par fœmina vocatur. Item Arithmetici imparem Patris, & parem Matris appellatione venerantur.*

En effet, quiconque oseroit douter de cette vérité, *que le nombre impair est agréable aux Dieux*, prétendroit avoir non-seulement plus de raison que tous les Anciens qui l'ont universellement admise, mais encore, que les Modernes qui la confirment en une infinité de choses.

* Nous en avons un bel exemple dans ce qui se passa en Angleterre, au sujet du Committé secret, qu'on nomma pour tirer des Extraits des Papiers touchant les Négociations de la derniere Paix. M. le General STANHOPE étoit d'avis que ce Commité fut composé de 20. Membres: personne ne s'y opposoit, mais M. HUNGERFORD, Membre Tori, remarqua judicieusement, que *le nombre de vingt étoit malheureux, & proposa qu'on y en ajoutât un*; ce qui fut approuvé.

Je n'apporterai pas ici d'exemples sur le nombre impair en général. Je vais particulierement m'attacher à celui de 3. qui est principalement mon but.

A l'égard de la Religion, l'on voit,

Que les Anciens établissoient TROIS DIEUX pour le Gouvernement du Monde, JUPITER, NEPTUNE & PLUTON.

Que DIANE avoit TROIS NOMS & TROIS EMPLOIS differens, étant PHOEBE' au Ciel, DIANE sur la Terre, PROSERPINE, dans les Enfers. D'où vient l'HECATE TRIFORMIS.

Que MINERVE étoit aussi considerée comme TRIPLE, sur tout chez les Egyptiens. D'où vient qu'elle s'appel-

* Suite des Nouv. d'Amst. du 30. Avril 1715.

pelloit TRIGEMINA, GLAUCOPIS, SAIS.

Que TROIS Juges EACUS, MINOS, & RHADAMANTE occupoient le Tribunal où l'on devoit être jugé après la mort.

Qu'il y avoit TROIS MUSES, comme on l'a vû par les anciennes Peintures qu'on découvrit à *Rome* le siecle passé, dans le Sepulchre de la Famille NASONIA. Elles étoient représentées tenant chacune un Pot à la main autour du Cheval *Pegase*, qui faisoit sortir de la Terre la Fontaine d'*Hippocrene*.

Les Anciens avoient de même TROIS *Graces*, TROIS *Sibylles*, TROIS *Sirenes*, TROIS *Hesperides*, TROIS *Destinées*, TROIS *Parques*, TROIS *Furies*, TROIS *Gorgones*, TROIS *Harpyes*.

Les Divinités appellées *Matres* ou *Matræ*, & celles qu'on appelloit *Sulevæ*, & *Campestres*, dont M. FABRETTI nous à donné un Bas-relief, dans son Livre *de Aquæductibus*, sont représentées trois de compagnie.

On ne voit aussi que TROIS *Nymphes* à côté de DIANE, dans un Marbre de la Vigne MATHEI, & dans un autre Bas-relief que M. SPON nous a expliqué, l'on voit que les Nourrisses de

BACCHUS sont au nombre de TROIS.

Si l'on trouve le nombre des *Muses* ou des *Sibylles* augmenté, cette augmentation-là-même fait pour moi ; car remarquez qu'elles sont multipliées par TROIS, de maniere qu'elles n'excedent pas le nombre de *neuf*, qui fait TROIS fois TROIS.

L'on sait que dans tous les tours que les Prêtres faisoient à l'Autel, que dans les élevations des mains, dans les invocations, dans la maniere de frapper, ou de disséquer les Victimes, le nombre de TROIS étoit ordinairement consacré ; que plusieurs Fêtes se célébroient pendant TROIS jours, & se renouvelloient tous les TROIS ans.

Thias ubi audito stimulant Trieterica BACCHO
Orgia, nocturnusque vocet clamore cytheron.

L'on sait que la Prêtresse du plus fameux Temple de toute l'Antiquité pour les Oracles, les rendoit sur un TREPIED, & que les Augures regardoient le *Butor*, comme l'Oiseau du plus heureux Présage, parce qu'il a TROIS de ce que les autres n'ont que deux, d'où vient qu'il est nommé Τριτόρχης. TRIORCHEN, *vero, cui principatum dedere augures*

gures & falconem felicis eventus, futurique maximi boni ſpem habere, augurio expertiſſimo compertum eſt, eſt autem TRIORCHES, *quem bulconem antiquitas dixit, quod* TRES *teſtes habeat,* TRIORCHES *dictus.* Alex. ab Alexand. *dier. Genial. lib.* 5. p. 273. b. *Edit. Francof.*

Ceux qui ne ſeront pas ſatisfaits de ce que nous venons de remarquer, pourront conſulter l'Idylle onzieme d'AUSONE où il étale fort au long toutes les remarques qu'on pourroit faire ſur le nombre de TROIS, dans les myſteres de l'Antiquité. Et ſi l'on veut un paſſage d'un ancien Auteur Eccleſiaſtique, je rapporterai les paroles de DIDYME qui dit : *Trium appellatio ad id quod eſt perfectius & divinius referri ſolet.* Le nombre de TROIS ſe rapporte à ce qu'il y a de plus parfait & de plus Divin.

Parmi les Modernes, les Aſſemblées religieuſes ſe font ordinairement TROIS fois par jour, les Sermons ſont compoſés de TROIS parties, les benedictions ſe répétent TROIS fois.

Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit TROIS fois les noms, & TROIS fois les remuë. *Boileau, Lutrin, Chant.* 1.

Les proclamations ſe répétent auſſi par TROIS fois. Les Salutations dans

les Cérémonies Eccleſiaſtiques, comme dans les Civiles, ſe font au nombre de trois. LE PAPE a une TRIPLE Couronne, la Croix d'un Archevêque eſt à TRIPLES croiſillons, & les RR. PP. Jéſuites n'ont que trois Cornes à leur Bonnet, comme étant Vicaires nés du S. Siege, & devant par cette raiſon ſe conformer aux modeles d'Italie, où les Bonnets n'ont que trois Cornes. C'eſt ce qui a fait appeller les RR. PP. Jéſuites *Tricornigeri.*

Santol. pend. *Ecce* TRICORNIGERI *veniunt nigro agmine Patres.*

De même qu'à cauſe de la Barbe, on a appellé les RR. PP. Capucins *Barbiferi.*

Tu male compoſitam gaudebas pectere Barbam,
Cui cedant Capræ, BARBIFERIQUE *Patres.*

Vous, dit SANTEUIL, en faiſant parler le petit chien PLUTON à Madame la Princeſſe, *Vous aimiez à peigner mon poil mal rangé, & alors je l'emportois ſur les Chèvres & ſur les Peres Porte-Barbe.*

Si j'avois voulu entrer dans un certain dé-

détail, j'aurois pû augmenter ces Remarques d'une infinité d'exemples ; mais je me contente d'indiquer des choſes générales. Ceux qui voudront s'inſtruire plus à fonds de ce que peut le nombre de trois en fait de Religion, n'ont qu'à lire *les Voyages de Cyrus*, par M. le Chevalier RAMSAY. Ils y verront avec étonnement les progrès ſurprenans & toujours ſuivis qu'a fait le nombre de TROIS, chez toutes les Nations, & depuis le commencement du Monde juſqu'à nous. Montrons encore que ce nombre de TROIS eſt auſſi employé chez les Anciens & chez les Modernes, dans les choſes qui regardent & la Juſtice & les Cérémonies civiles.

(†) Nous ne diſons rien ſur l'obligation où l'on étoit dans l'Empire Romain, de publier pendant TROIS jours de marché les Loix qu'on vouloit établir, ni ſur ce que le Parlement d'Angleterre obſerve auſſi, de faire approuver dans TROIS Séances, & de faire confirmer par TROIS Voix différentes, ſavoir celles du Roi, des Seigneurs, & des Communes, les Bils qui doivent avoir force de Loi. Nous paſſons de même ſous ſilence pluſieurs choſes qui ont raport à ceci, & qui feroient pour nous. Nous remar-

† *Macr. Satur. Lib.* 1. *p.* 230.

remarquerons seulement que dans la Guerre qu'eurent les *Romains* avec ceux d'*Albe*, l'on choisit de chaque côté TROIS hommes qui devoient combattre les uns contre les autres, & dont les Victorieux acqueroient à leur Patrie, le droit de Souveraineté sur celle des Vaincus. Les TROIS HORACES combattirent pour *Rome*. Les TROIS CURIACES pour *Albe*. Aussi chez les Perses, les femmes qui étoient Meres de TROIS enfans mâles, avoient le droit de tester du vivant même du Pere, & celui de disposer de leurs biens, & d'agir dans toutes les affaires sans Curateur.

Pour ce qui regarde les choses de Cérémonies, nous voyons qu'aux Jeux dont ACHILLE voulut honorer les Funerailles de PATROCLE, il y eut TROIS Prix pour la Course.

ΠΗΛΕΙΔΗΣ δ' αἶψ' ἄλλα τίθει ταχυτῆτος ἄεθλα,
Ἀργύρεον κρητῆρα τετυγμένον . . .
Δευτέρῳ αὖ Βοῦν θῆκε μέγαν καὶ πίονα δημῷ.

Iliad. Lib. 23.

Alors le Fils de PELE'E *fit mettre au milieu de l'Assemblée les Prix de la Course.*

Le

Le premier *étoit une Urne d'argent admirablement bien travaillée.* Le ſecond *étoit un Taureau ſauvage bien engraiſſé, & d'une beaute ſurprenante.* Le troiſieme *étoit un demi Talent d'or.* L'on voit que dans les Feſtins ſolemnels on en diſtinguoit la ſomptuoſité par un ſervice à TROIS plats : ces TROIS plats étoient, l'un de *Lamproye*, l'autre de *Loupmarin*, le troiſieme *d'une certaine mixtion de Poiſſon*, que je ſoupçonne être du foye de *Cabeliau*, aſſaiſonné de ſoya (comme j'eſpere quelque jour le faire voir.) Ces plats étoient ſervis par TROIS perſonnes couronnées de fleurs, & ils étoient apportés au ſon des Inſtrumens. *Quin etiam vetuſti moris erat, fercula exquiſita & lautiora à Miniſtris coronatis cum cantu & tibicine in cœnis ſolemnibus afferri, poculiſque coronatis bibere, ſummamque cœnarum lautitiam* tripatina *diſtinguere*, una *murænorum*, altera *luporum*, tertia *mixtionis piſcis*, Alexand. ab Alexand. *Dierum Genialium Lib.* 5.

On voit dans la 19. Ode du 3. Liv. d'HORACE qu'il veut qu'on vuide TROIS ou NEUF *Cyathes.*

—— —— *Tribus aut novem*
Miſcentor Cyathis pocula commodis,

Je

Je ſuis la leçon de M. BENTLEY, qui a fort bien vû après RUTGERSIUS & NIC. HEINSIUS que *miſcentor* eſt préférable à *miſcentur*. J'ajouterai encore ſur ce paſſage que *Cyathus* ne ſignifie point ici *un Verre* comme DACIER l'explique dans ſes Remarques. CYATHE eſt une eſpece de Meſure. Voyez les Notes de M. BENTLEY ſur cette même Ode.

Je viens aux pratiques des Modernes ſur le nombre de TROIS, dans les choſes qui regardent la Juſtice & les Cérémonies civiles.

L'on ſait que les Etats de pluſieurs Royaumes ſont compoſés de TROIS Corps ; ſavoir, des Eccléſiaſtiques, de la Nobleſſe & du Peuple. Ce Royaume heureux qu'on peut appeller un *Païs d'hommes*, je veux dire l'*Angleterre*, eſt régi par TROIS Puiſſances ; l'Autorité Royale, l'Autorité de la Nobleſſe, l'Autorité du Peuple. Ces trois Puiſſances ſont ſi néceſſaires pour le maintien des Loix & la conſervation de la Liberté, qu'on remarque que les Loix ſont ſans vigueur, & la Liberté éteinte, dans tous les Royaumes où cela ne ſubſiſte plus ; d'où vient que les Princes qui ne reconnoiſſent de regles que celles de leur

bon

bon plaisir, comme si les hommes étoient faits pour être le jouet de leurs volontez; d'où vient, dis-je, que ces Princes ont un grand soin de ne point convoquer leurs Etats, & d'affoiblir sans-cesse l'Autorité de leurs Cours Souveraines. On voit par-là l'importance du nombre de TROIS. Après de si grands exemples, je n'ai pas besoin de parler ni des Sommations, ni des Publications qui se font toujours en Justice au nombre de TROIS.

Pour ce qui regarde les Cérémonies civiles, on sait que dans les plus éclatantes; par exemple dans celle de l'entrée d'un Ambassadeur, les Cours où cet Ambassadeur arrive le régalent pendant TROIS jours de suite. Et si l'on jette les yeux sur ces Talismans de l'orgueil humain, par lesquels les Sots s'éblouïssent & éblouïssent les autres; je veux dire sur les Armoiries, l'on verra que le nombre de TROIS est principalement affecté dans les Pieces dont on charge l'Ecusson.

Il ne me reste plus qu'à faire voir qu'il y a quelque chose de naturel & de surnaturel qui porte au nombre de TROIS, & pour le prouver je ne raporterai que deux ou trois exemples.

OVIDE nous fournit le premier. En parlant de son départ pour le lieu, où il étoit exilé, il dit de la maniere du monde la plus touchante:

TER *Limen tetigi*, TER *sum revocatus ab illa.*

L'autre exemple qui n'est pas moins touchant que le premier, nous sera fourni par la Femme du Perruquier L'AMOUR. Cette Femme se voyant abandonnée de son Mari, qui alloit placer un Pûpitre dans la *Sainte Chapelle*,

Demeure le teint pale & la vûë égarée: *
La force l'abandonne, & sa bouche TROIS fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.

A l'égard du surnaturel on n'a qu'à lire dans la *Pharmaceutria* de BARLEI ce que LODIPPE, la plus grande Magicienne qui ait jamais été, conseille à un Amant de faire pour forcer celle qu'il aime à l'aimer.

—— —— *Spumantia littora* NEVÆI.
Noctivagus spectator adi; dumque obvia lustras
Et modo suspensam miraris in aëre terram,
Inde catenatam objecta tellure profundum,
Conspue TER, TER *lacte novo consperge procellas,*

TER

* Boileau, Lutrin, Chant. 2.

TER *nivei mellis tumidis affunde liquorem*
Fluctibus , & veteris fragrantia numera
BACCHI.
TER *conversus , aquis fluidos* TER *tinge capillos ;*
Et tandem , in bibula demisso poplite avenâ ,
TER *tibi dilectæ nomen percurre puellæ ,*
Et magna TER *voce voca. Dumque ultima faris*
Oceani vicina subi , vestesque recinctas
Abjice , TER *que tuos undi fluitantibus artus*
Prolue , TER *salsa madeant aspergine lumbi ,*
TER *fluctus littusque feri. Solemnia* VIRGO ,
Ista tibi , dic , sacra paro , mitescе roganti ,
Nec porro gravis esse velis. TER *sulphure , flamma ,*
TER *Lympha lustratus abi* , &c.

Et après lui avoir défendu l'usage de certaines choses froides , & ordonné au contraire celui de quelques autres extrêmement chaudes] & veneneuses , elle ajoute ,

— *at postquam steterit tibi succus & omnes*
Fient gluten aquæ , lævam TER *inunge mamillam*
Et lumbos oculosque & cor violabile telis ,
Et partes , quas possit amor.

Enſuite

Et TER *cinge caput, rurſum* TER *deme corollas,*
Et dic Virgo, tuo triplex ſub pectore vernet
Gratia.....

Je ſai bien que PALÆMON prétend que tout cela ne ſert de rien pour forcer le cœur d'une Belle, mais je ſai bien auſſi qu'il n'en avoit point fait l'experience. J'oſe même aſſurer qu'il ſe ſeroit convaincu du contraire s'il l'avoit faite, & je ne crains point de dire que tout Amant malheureux, qui fera exactement tout ce que LODIPPE preſcrit, ſe verra tendrement & violemment aimé de la perſonne naturellement la plus inſenſible. La même choſe peut ſervir aux Belles qui ſe trouveroient tendrement diſpoſées pour quelque farouche HYPOLYTE. En effet ſelon PALÆMON la Magie & les Sortileges ſeroient donc une chimere. Mais avec quelle hardieſſe pourroit-on ſoutenir une telle propoſition ? Puiſque la pratique de la Sainte Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, qui a pluſieurs formulaires d'excommunications & de conjurations, outre les ordinaires contre les Sorciers, puis que ſa doctrine

ſi

ſi clairement énoncée dans ſes Conciles, & dans les livres de ſes Docteurs, prouve le contraire. Je n'en raporte point tant de faits hiſtoriques, qu'on peut voir dans BODIN & autres, auſſi bien que ceux qui ſe trouvent dans les Hiſtoires les plus graves; je n'en appelle pas à témoin les cendres de tant de malheureux, que la ſainte Inquiſition a fait & fait encore brûler tous les jours pour ſortilege, non plus que les tortures & les buchers où ont expiré tant d'hommes, de femmes & de filles de toutes Nations, par les Arrêts des Parlemens ou autres Tribunaux de Judicature.

Dire qu'il n'y a point de Magie ni de Sortilege, c'eſt donc dire, que non ſeulement l'Egliſe Oecumenique peut ſe tromper & dans ſes Conciles & dans ſes Docteurs; mais de plus, c'eſt dire, qu'il y a des opinions erronées qui ſont univerſellement reçues de toutes les Nations, & en conſéquence de quoi, de l'aveu des Eccleſiaſtiques & des Princes, les Magiſtrats font ſouffrir les plus cruels ſupplices, à des gens qui ne ſeroient tout au plus que des imbeciles ou des fous. Le Ciel nous préſerve d'avoir une ſi mauvaiſe opinion des hommes, & de douter que les choſes qui ſont crues généralement

ment & depuis long tems, ne soient pas si vrayes que c'est même une impieté que de les revoquer en doute,

— pro magno teste vteustas
Creditur, acceptam parce movere fidem.

Mais pour revenir plus particulierement au nombre de trois, comme je me pique de sincérité, j'avouë de bonne foi qu'il y a une chose où le nombre de TROIS gâte tout. C'est en galanterie : il n'est pas néceſſaire que je m'explique sur cela fort au long ; cette petite Chanson suffit.

Uu & un font deux :
C'est le nombre heureux
En galanterie.
Mais dès qu'une fois,
Un & un font TROIS,
C'est la Diablerie.

XXVII. *Frappa*] Afin que CATIN prêtât l'oreille du coté de la porte, qu'elle fut attentive pour venir l'ouvrir. Remarquons toujours l'heureux choix de l'expreſſion : d'où vient que le Poëte s'est servi de *frappa* au lieu de *heurta*, qui pouvoit aussi bien entrer dans le Vers ? C'est que *heurta* n'auroit signifié qu'un

qu'un certain bruit fait à la porte, au lieu que *frappa* réveille l'idée de *Frere* FRAPART, dont le nom convient fort au Rolle que COLIN venoit jouer.

Je laisse à penser quelle chere *
Faisoit alors Frere FRAPART....
LA FONTAINE.

XXVIII. *Catin, Catos, belle Bergere.*] COLIN traite ici sa Maitresse comme une Divinité; car c'étoit la coûtume des Anciens de donner plusieurs noms à leurs Dieux, afin de n'en point oublier qui leur fussent agréables : on le prouve par plusieurs passages d'HORACE, de CATULLE, d'ESCHYLE, de PLATON & des SIBYLLES. Je me contenterai de rapporter celui-ci du CRATYLUS de PLATON. C'est SOCRATE qui parle; ὥσπερ ἐν ταῖς εὐχαῖς νόμῳ ἐστὶν ἡμῖν εὔχεσθαι, ὅτινες τυγχάνουσιν ὄντες θεοὶ ὁπόθεν χαίρουσιν ὀνομαζόμενοι, ταῦτα καὶ ἡμᾶς αὐτοὺς καλεῖν, ὡς ἄλλο μηδὲν εἰδότας. *De même que dans nos Prieres nous avons une Loi qui nous ordonne d'invoquer les Dieux sous les noms qui leur sont agréables, comme si nous n'en connoissions point d'autres.*

Les Allemands ont d'ailleurs un Proverbe qui convient tout-à-fait ici, *Lieb*

* Les Cordeliers de Catalogne.

kinder haben viel nahmen, les enfans cheris ont plusieurs noms.

J'avois dessein de faire maintenant connoitre CATIN-CATOS, mais je differerai jusques à la fin, parce qu'après avoir vû dans le reste de cette Ode ce que cette Belle va faire, on sera plus en état de juger de la certitude de mes conjectures.

XXIX. *Dormez-vous?*] Par interrogation. COLIN après avoir frappé à la porte de sa Belle, parle pour lui faire connoitre qu'il est au Rendez-vous. Et ceci est une grande marque de sa prudence; puis que c'est rendre CATIN d'autant plus certaine, que celui qui frappe à la porte est son Amant. Il faut remarquer qu'à ces mots *dormez-vous*, on doit pour la mesure du Vers ajouter la derniere syllabe du mot qui finit le Vers precedent, & dire,

CATIN, CATOS, BELLE BERGERE, dormez-vous?

C'est ainsi qu'on trouve dans HORACE.

—— *Vagus & sinistrâ*
Labitur ripâ, Jove non probante UXORIUS
amnis. Ode 2. lib. I.

Omnes

Omnes eodem cogimur : omnium
Verſatur urna : ſerius, ocyus,
Sors exituræ : Et nos in ÆTERNUM
exſilium impoſituræ cumbæ.
Ode 3. lib. II.

Groſphe, non gemmis, neque purpura VENALE *nec auro.*
Ode XVI. lib. II. v. 7. 8.

Mugiunt vaccæ ; tibi tollit hinitum apta quadrigis equa.
Ibid. v. 34. 35.

M. PERRAULT *dans ſes Paralleles*, s'eſt moqué de cette verſification, & pour la tourner en ridicule, il fit la Chanſon ſuivante.

L'autre jour dans nos Bois, le Berger TIRCIS, qui
Endure de PHILIS cent rigueurs inhumaines ;
Lui faiſoit une longue Kirielle de ſes peines.
rielle de ſes peines.

Si cet Académicien avoit vû le CHEF-D'OEUVRE que nous donnons aujourd'hui au Public, il auroit apris à reſpecter dans HORACE une choſe qu'un excellent Poëte François n'avoit pas dédaigné de mettre en œuvre.

Dans le Voyage de *Munik* de feu M. REGNIER DESMARAIS, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoiſe, on trouve ces Vers :

Mais le chemin devient moins ſale,
En approchant du Village, *où*
La brave nobleſſe d'Anjou
Fut une nuit trouſſée en mâle
Par une Troupe Imperiale

Cet *où*, par exemple, qu'en doit-on dire ? Il eſt vrai qu'il n'eſt pas une partie d'un mot, comme *re* dans *bergere* ; mais il eſt vrai auſſi qu'il eſt ſi fort lié avec ce qui ſuit, que c'eſt à peu près la même choſe, toutefois je ne connois perſonne qui ait critiqué cet *où*, ſi ce n'eſt peut être quelque *Grammatiſte*, quelqu'un de ces Génies froids, qu'on nomme *Puriſtes*, qui ne voyent pas comme les honnêtes gens, que ne point s'aſſujettir à certaines Régles, marque qu'on eſt au-deſſus des Régles mêmes. Ces perſonnes devroient bien faire la même réflexion que fit LAINEZ, un jour que s'attachant à parler ſelon certaines regles Grammaticales, il s'écria tout d'un coup ;

Je crois que je deviens Puriſte
J'arrange au cordeau chaque mot ;

Je

Je ſuis les DANGEAUS à la piſte :
Je pourrois bien n'être qu'un ſot. '

Mais que diroient d'ENNIUS ces Cenſeurs téméraires ? ENNIUS qui a oſé ſeparer un mot en deux, non pour trranſpoſer une ſyllabe d'un Vers à un autre ; mais, pour placer un autre mot entre les ſyllabes du mot diviſé. Car ce grand Poëte a dit,

Nam *cere* comminuit brum.

XXX. *La promeſſe que m'avez faite la tiendrez-vous.*] Au lieu de *tiendrez-vous la promeſſe que m'avez faite.* Cette conſtruction que les Rhéteurs appellent *hyperbate*, eſt ici admirablement bien employée ; car l'*Hyperbate* *, comme BOILEAU l'a fort bien traduit de LONGIN, *eſt une figure qui porte avec ſoi le caractere véritable d'une paſſion forte & violente.*

* Traité du Sub. Ch 18. & notis.

TROISIEME STROPHE,

La fillette fut fragile
Ell' se leva,
Toute nue en sa chemise
La porte ouvra.
Marchez tout doux, parlez tout bas,
Mon DOUX AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

REMARQUES.

Anacreon εἰς ἔρωτα.

Χ Αλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι,
Χαλεπὸν δὲ ἢ φιλῆσαι,
Χαλεπωτερον δὲ πάντων,
Αποτυγχάνειν φιλοῦντα,

Il est dur d'aimer, il est dur de n'aimer pas: mais il n'y a rien de si dur que d'aimer sans joüir de ce qu'on aime.

XXXI. *Fillette.*] C'est un diminutif qui est encore du bon usage. Il marque assez

assez bien l'âge de 14. à 15. ans. C'est-là le bon age pour les COLINS. Si l'on s'étonne que CATIN encore si jeune, ait néanmoins tant de courage, de prudence & d'habileté (comme on le verra dans la suite) qu'on se souvienne de ces Vers de M. LE NOBLE *dans sa Comédie d'Esope.*

Dans ce Siecle rusé l'on ne voit plus d'enfans.
Une fille à quinze ans
Pénétre jusqu'au fond de l'amoureux mystere,
Les secrets les plus curieux;
A cet age elle en sait tout autant que sa Mere,
Et l'exécute beaucoup mieux.

Un autre Poëte ne veut pas même l'âge de 15. ans, celui de douze lui suffit.

A douze ans aujourd'hui, plus d'AGNE's à cet age.

Il est vrai que je ne sai point dans quel Siecle vivoit CATIN, mais quand je fais attention à ces paroles de Saint JERÔME, *Diaboli virtus in lumbis est*, je suis obligé de penser comme MONTAGNE, que „ l'habileté des Femmes en amour „ est une discipline qui nait dans leurs „ veines.

Et mentem Venus ipsa dedit.

que

», que ces bons Maitres d'Ecole, natu-
», re, jeuneſſe, & ſanté, leur ſoufflent
», continuellement dans l'ame : elles n'ont
», que faire de l'apprendre, elles l'en-
», gendrent, *T. 3. p. 126. edit. de Paris in* 12. Il en eſt de même des hommes. On lit dans la Piece intitulée *les Fureteurs.*

Ce métier que nous exerçons,
Nous fut appris par la Nature,
Comme il n'eſt point de Créature
Qui n'en retienne les Leçons.

XXXII. *Fut fragile*] Il ne faut pas ici prendre *fragile* comme ſignifiant *la diſpoſition vers le plaiſir, la fragilité habituelle* (pour parler en Theologien) car en ce ſens il n'y a point de moment où une Fille ne ſoit fragile. Mais il faut prendre ce mot comme marquant un *Acte de fragilité.* Or en ce ſens, ce tems *fut*, donne une belle idée de CATOS, il fait entendre qu'elle n'étoit point ordinairement fragile, mais qu'elle le devint dans ce moment.

Le penchant le plus vif que nous ayons reçû de la Nature eſt ſans doute celui de l'Amour, & ce penchant eſt égal dans les deux Sexes.

Omne

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.

L'homme avec sa Raison qui gouverne le Monde,
Et les Oiseaux dans l'air & les Poissons dans l'onde,
Les Bêtes dans l'horreur d'un sauvage sejour :
Sentent également les fureurs de l'Amour.

Ainsi, comme le dit un Pere, * *quæ sponte corruit, quid faciet si fuerit impulsa ?* Celle *qui tombe d'elle-même, que fera-telle si on la pousse ?*

Je ne conseille à aucune Prude de venir s'inscrire en faux contre ce que je dis ici, & prendre de là occasion de déchirer CATOS. Je ne doute pourtant pas qu'il n'y en ait qui l'entreprennent, car on ne voit que trop de ces personnes, dont la vertu cruelle dégoute le fiel & l'orgueil sous un manteau d'hypocrisie, qui (semblables aux Tigresses) *s'enflent d'un triste orgueil*, selon l'expression de M. COWLEY, *& font sortir de tous côtés leurs taches*, c'est-à-dire, le venin qu'elles renferment au-dedans.

They

* S. Cypr. *Serm. de spect.*

Thy ſwel with angry pride,
And call forth all thier ſpots on overy ſide.

Mais je leur appliquerai d'abord cette petite Chanſon.

Flatant ſon orgueil extrême,
La prude oſe me condamner,
L'hypocrite vient condamner
Ce qu'en ſecret ſon cœur aime.
Ah Prude ! tais-toi,
J'en connois, j'en connois.
J'en connois des prudes
Qui ſont pis que moi.

Enſuite je prouverai ce que je viens d'avancer, par des Vers d'OVIDE, qui ont eu l'approbation de tous les Siecles, & qui ſont aſſez bien paraphraſés en François dans les *Oeuvres diverſes du Sr. D....* Voici les uns & les autres.

Prima tuæ menti veniat fiducia, cunctas
Poſſe capi; Capies: tu modo tende plagas.
Verè prius volucres taceant, æſtate cicadæ;
Mœnalius Lepori det ſua terga Canis:
Fœmina quam juveni blande tentata repugnet,
Hæc quoque, quam poteris credere nolle, volet.
De Arte amandi. Lib. I. v. 270.

Tiens

Tiens pour grande maxime autant qu'indubitable,
Qu'il n'eſt point en amour de belle inexorable,
Oui les plus fiers objets s'humaniſent enfin,
Et l'amour les écrit au Livre du Deſtin.
Ce Dieu brule leurs cœurs auſſi bien que les nôtres,
Et triomphe à la fois & des uns & des autres.
Mais ce Sexe acceſſible aux amoureux ſoupirs,
Prend plus de ſoin que nous à trahir ſes déſirs :
S'étudie avec art à ſauver l'apparence,
Et de tous ſes tranſports cache l'impatience ;
Car enfin, puis qu'il faut l'avoüer entre nous,
Si vos cœurs n'aimoient pas, belles, que feriez-vous ?
Un jeune homme entrainé par ſon bouillant courage
Va du métier de Mars faire l'aprentiſſage,
La Chaſſe, les Chevaux, & mille autres emplois,
De l'amour ſur ſon cœur affoibliſſent les droits :
Mais à de tels emplois vôtre Sexe eſt contraire,
Aimez, belles, c'eſt tout ce que vous pouvez faire :
Vôtre ame d'elle-méme encline à la douceur,
S'ouvre plus aiſément à l'amoureuſe ardeur ;
Vôtre temperamment produit vôtre tendreſſe,
Et vous reglez vos mœurs ſur ſa délicateſſe.
Ainſi donc toi qui veux être heureux en amour,
Aime, & ſois aſſuré d'être aimé quelque jour.

PENELOPEN IPSAM, + PERSTA MODO, TEMPORE VINCES.

Eh,

* OVID. *de Arte amandi* l. 1. v. 479.

Eh, Mesdames les Prudes, souvenez-vous de ce petit couplet de l'Abbé REGNIER :

Qu'à chaque Femme qu'on rencontre,
On pût parier pour ou contre ;
Je le crois bien :
Mais que, des deux côtés, pariant même somme,
Bien-tôt l'un des paris ne put ruiner son homme,
Je n'en crois rien.

Et apres avoir fait vos réflexions là-dessus, pour amortir un peu cet orgueil qui est la Source de vôtre *Pruderie*, écoutez ce que dit *Uranie* dans la Scene 3. de la Critique de l'Ecole des Femmes.

„ L'honnêteté d'une Femme, dit-elle, „ n'est pas dans les grimaces, il sied „ mal de vouloir être plus sage, que „ celles qui sont sages. L'affectation en „ cette matiere est pire qu'en toute au- „ tre ; & je ne vois rien de si ridicule, que „ cette délicatesse d'honneur qui prend „ tout en mauvaise part, donne un sens „ criminel aux plus innocentes paroles, „ & s'offense de l'ombre des choses. „ Nous voyons que celles qui font tant „ de façon n'en sont pas estimées plus „ Femmes de bien : au contraire leur „ séverité mysterieuse & leurs grimaces affec-

„ affectées, irritent la censure de tout le „ monde contre les actions de leur vie ; „ on est ravi de découvrir qu'il y peut „ avoir à redire. Et celles qui font plus „ les précieuses ne sont pas toujours les „ plus sages ". En effet, ne savons-nous pas, toutes réflexions faites, ce qu'on dit communément, quoi que trop généralement, *qu'il n'y a point d'honnête femme qui ne soit lasse de son métier* ; que *les belles femmes sont comme les grandes Villes, aisées à prendre & difficiles à conserver* ; & que les vieilles & les laides, qui sont celles dont le corps des Prudes est composé, ne sont ce qu'on appelle communément *Sages*, que parce que la nécessité les y oblige. Il en est de même des hommes, car il y a aussi parmi les hommes des Prudes, de ces gens qui font parade de Christianime. J'en connois ici un entre autres, qui, sous un grand manteau pendant, n'est Chrétien que pour insinuer des calomnies contre son prochain, & pour le détruire ; & de qui l'on peut bien dire ce que LA FONTAINE dit de son *Hermite.*

—— Sous la houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux Paillard.

La différence c'est qu'il n'est pas si jeu-

ne que Frere LUCE. Mais laiſſons-là ces ſortes de gens.

Il n'y a courtoiſie ne ſen
En plait d'oiſeuſe maintenir,
Toujours doit li fumier puir,
Et Tahons poindre & maloz bruire,
Envious, envier & nuire,
CHRISTIAN *de Troyes.*

XXXIII. *Ell' ſe leva.*] *Ell'* pour *elle.* Ce retranchement de l'*e* eſt ordinaire à nos plus grands Poëtes. RONSARD a dit,

Madame but à moi, puis me bailla ſa Taſſe,
Buvez, dit-*el'*, le reſte où mon cœur j'ai verſé.

C. MAROT, dans l'Epitre de la belle MAGUELONE, à ſon Ami PIERRE de Provence.

—— O Fortune indécente
Ce n'eſt pas or, ne de l'heure preſente
Que tu te prens à ceux de la haute Touche,
Et aux loyaux, qu'*ell'* rancune te touche ?

Et l'on voit dans le *Vergier d'honneur* d'OCTAVIEN DE SAINT GELAIS & d'ANDRY DE LA VIGNE, que le premier *e* du mot *elle* eſt retranché, pour éviter l'hiatus.

Pour-

Pourquoi vers nous ſoit en pleurant venuë
Sera'*lle* pas encore ſoutenuë

ſera'lle pour *ſera elle.*

XXXIV. *Ell' ſe leva.*] Voyez la remarque ſur ce même mot dans la Strophe précédente.

XXXV. *Toute nuë en ſa chemiſe.*] L'on voit ici un empreſſement qui montre que CATOS étoit, non ſeulement très-amoureuſe, mais encore très-prudente ; car ſi elle avoit perdu du tems à s'habiller, peut-être que quelque paſſant auroit apperçu COLIN à ſa porte, & jugez ce qu'on auroit penſé de cette BELLE BERGERE.

Non peccat, quæcumque poteſt peccaſſe negare: *
Solaque famoſam culpa profeſſa facit.

Celle-là ne peche point qui peut nier avoir peché, on n'eſt coupable qu'autant que ce qu'on a fait eſt connu. D'où vient le Proverbe François, *Peché caché eſt à moitié pardonné.* Et la maxime,

Aimez, mais d'un amour couvert
Qui ne ſoit jamais ſans myſtère ;
Ce n'eſt pas l'amour qui vous perd ;
C'eſt la maniere de le faire.

* Ovid. Amor. lib. 3.

On pourra dire avec quelqu'aparence de raiſon, que CATIN auroit mieux fait de n'aller point du tout ouvrir la porte à ſon Amant, & que ſa prudence en cette occaſion ne faiſoit que l'expoſer à un plus grand péril. Je l'avouë. Mais cependant, outre qu'il ne faut pas porter ſes idées juſques où elles pourroient aller, c'eſt qu'elle avoit promis à COLIN de le faire entrer.

LA PROMESSE que m'avez faite.
La tiendrez-vous?

CATIN ſavoit qu'il n'y a rien de plus indigne ni de plus criminel, que de manquer aux promeſſes qu'on a faites; que ſi quelque choſe doit être inviolable dans le commerce de la vie, c'eſt l'engagement de ſa parole. En effet, ne la pas tenir, c'eſt être tout à la fois, & perfide & menteur. C'eſt pourquoi PINDARE dit dans un fragment que STOBE'E nous a conſervé. *Le fondement de la plus grande vertu, ô Souveraine Vérité, c'eſt d'être fidele à mes engagemens, de ne les violer par aucun menſonge.* Je ne puis traduire la force du Grec; ce ſont peut-être les deux plus beaux Vers qui nous reſtent de toute l'Antiquité.

Ἀρχὰ

Ἀρχὰ μεγάλας ἀρετᾶς ὤνασσ' ἀλάθεια,
Μὴ πλαίσης ἐμὰν σύνθεσιν τραχεῖ ποδὶ ψεύδει.

Ainſi quel parti CATIN pouvoit-elle prendre, que celui de faire entrer COLIN? Car enfin c'eſt un crime évident que de violer ſes promeſſes, & ce n'en eſt pas toujours un, que d'avoir un homme dans ſa Chambre, fut-ce la nuit. Je m'en rapporte helas! à une infinité de femmes qui ont un homme même dans leur Lit, ſans qu'il s'y paſſe la moindre choſe, bien que ces hommes-là ſoient leurs *Maris*, c'eſt-à-dire, qu'ils ayent un droit dont les Amans ſont privés, qu'on leur accorde par devoir ce que les Amans n'obtiennent que par faveur. En effet, pourquoi ne pas croire COLIN auſſi pur dans ſes affections pour CATOS, que l'étoit cet Amant dont il eſt parlé dans l'Idylle II. de THEOCRITE, lequel Amant dit à ſa Maitreſſe,

Καὶ μ' μὲν κὲ δεχεσθε τάδ' ἦς Φίλα· ἦ γὰρ ἐλα
Φρὸς.
Καί καλὸς πάντεσσιμετ' ἠϊθέοισι καλῦμαι.
Εἶδον τ' ἔκε,

Si vous m'euſſiez reçu, j'aurois été ſatisfait;

fait ; car de tous les jeunes gens, il n'en eſt point de meilleur ni de plus facile que moi, & je me ſerois endormi paiſiblement après n'avoir fait que baiſer votre belle bouche ; mais ſi vous m'euſſiez repouſſé, & que la porte ne m'eut point été ouverte ; aſſurément vous auriez vû voler ſur vous les flambeaux & les haches.

Ne croiroit on pas COLIN auſſi pur, parce qu'il eſt un Amant moderne, & que l'autre vivoit du tems des anciens Grecs ? En vérité cette raiſon ne me paroit point bonne. Je crois que les paſſions inſpirent par elles-mêmes certaine délicateſſe ou certaine brutalité, qui regne dans l'homme indépendamment des Siécles, & qu'ainſi COLIN pouvoit fort bien reſſembler au Berger de THEOCRITE. Enfin vû l'engagement où étoit CATIN, il eſt évident par toutes les circonſtances du tems, du lieu, des perſonnes, ſans compter les raiſons qu'avoient ces deux Amans d'être enſemble ; il eſt, dis-je évident, que ſi l'alternative étoit mauvaiſe, CATIN prit du moins le parti le moins mauvais. On n'a qu'à réflechir ſur les différentes ſuites de cette alternative, pour être convaincu de ce que je dis. Si CATIN n'ouvre pas la porte à ſon Amant, voilà une Fille inquiete, agi-

agitée, qui ne pourra dormir de toute la nuit. Son imagination lui fera regretter la douceur dont elle se prive, & qu'elle auroit goutée entre les bras de ce qu'elle aime. Sa tendresse lui fera craindre les effets que son refus aura pu produire. Voilà un amant infidele ou desesperé : quel trouble dans l'ame de CATIN ! en faut-il tant pour tomber dans des vapeurs terribles ? D'un autre côté COLIN prêt à mourir d'amour, se trouve abandonné au plus violent desespoir. Le Diable toujours aux aguets, *circuit quærens quem devoret*, se servira peut-être de cet instant fatal, pour porter COLIN à se pendre. S'il le fait, n'est-ce pas un crime que CATIN aura sur sa conscience ? n'est-ce pas assez que de faire souffrir un Amant, faut il encore avoir à se reprocher d'être la cause de sa mort ? Non, non, je le repete, CATIN a pris le meilleur parti, & si elle a fait une faute, elle a pu dire

Forma mali levis est, & dum peccare necesse est
Molle nefas meditor.

XXXVI. *Toute nuë en sa chemise.*) Quoi qu'il ne soit ici parlé que de *chemise*, il ne faut pas croire que CATOS fut

pieds nuds & déchevelée. Ainsi le Pere BOUHOURS auroit critiqué ce Vers par la même régle qu'il avoit critiqué l'Epitaphe du Maréchal de RANTZAU. Je veux bien ici rapporter cette Epitaphe, pour la satisfaction des Lecteurs qui ne la sauroient pas. Il faut, avant que de la lire, être informé que ce Général avoit perdu à l'Armée un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Epitaphe du maréchal de RANTZAU.

AU TOMBEAU.

Du corps du Grand RANTZAU tu n'as qu'une des pars,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa par tout ses membres & sa gloire,
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur.
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et MARS ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Le délicat *Jesuite* * trouve la pensée fausse, „ parce, dit-il, qu'outre le cœur „ on lui laissa les poumons & le foye en„ tiers, *sans parler du reste*". Ainsi, auroit dit cet admirable Critique, cette expression, *toute nuë en sa chemise*, ne dit pas tout; puis que CATIN avoit sans doute pris ses mules pour aller à la porte; & qu'elle n'étoit pas sans avoir du moins

* *La Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit.* Dialog. 1. pag. 84. Edit. de Holland.

moins un petit bonnet sur sa tête. Voilà ce que c'est que de savoir *la Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit.*

XXXVII. *Nuë*] *Quo nudus magis est, hoc minus alget amor.* „ Plus l'amour „ est nud, moins il a froid ". D'ailleurs, je ne doute pas que CATIN ne fut comme Madame YSABEAU DE NAVARRE, dont CLEMENT MAROT dit dans une Epigramme,

Soit en Drap d'or entier ou découpé,
Soit son gent corps de toile enveloppé,
Toujours sera sa beauté maintenuë;
Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
Qu'elle seroit plus belle toute nuë.

On voit aussi par ces Vers, que le Feminin adjectif *nuë* étoit en usage du temps de CLEMENT MAROT. Son adjectif masculin, c'est *nud*, qui vient du Latin *nudus*.

XXXVIII. *En sa chemise.*] Puis que l'habile homme qui a eu soin à Paris de l'Edition de BOILEAU, faite en 1713. a marqué que *la Fontange* est *un nœud de ruban que les femmes mettent sur le devant de la tête*, &c. p. 78. de l'Ed. de Holl. je n'ai garde d'oublier ici que *la Chemise* est *un vêtement de toile qu'on met d'ordinaire immédiatement sur la peau, & qui n'est pas*

tout-à-fait le même pour les femmes que pour les hommes. Je dis que c'*eſt un vétement de toile qu'on met d'ordinaire ſur la peau. D'ordinaire*, parce qu'on porte quelquefois ſous la chemiſe, de petites camiſoles de fine flanelle qui eſt extrêmement douce ; cela ſe pratique ſur tout en Angleterre & en Hollande, pour ſe préſerver des Rhumatiſmes. J'ajoute *qu'il n'eſt pas tout-à fait le même pour les femmes que pour les hommes.* Ce qui eſt ſi vrai, que les Anglois ont deux termes pour exprimer cette différence; ils appellent *Shirf* la Chemiſe d'un homme, & *Shmoak* ou *Shift* celle d'une femme ou d'une fille.

Il y a des Païs où on couche avec la chemiſe, d'autres où on la quitte pendant la nuit, & où quelquefois même on ne la reprend point pendant le jour. C'eſt de cette maniere qu'en uſent pluſieurs femmes Allemandes en Hiver, parce que la doublure de leurs habits eſt une peau de Lapin veluë & bien paſſée. Les Pariſiens prononcent le *che* de *chemiſe*, comme ils le prononcent dans *cheval*, dans *cheminée* : mais les Normands le prononcent comme ſi le *ch* avoit la valeur de la conſonne *K.* ainſi ils prononcent *Kemiſe*, de même que les Pariſiens prononcent *queſtion.*

Nos

Nos Kemiſes étoient trop courtes
L'on voyoit nos affutieaux,

dit M. LE MERCIER, dans la Chanſon qui précede celle de *Madame* SAINTE ELISABETH.

On dit pour marquer l'extrême pauvreté d'un homme, il n'a *que la chemiſe ſur le dos.* Et pour faire connoître qu'on ne veut rien épargner pour pourſuivre une affaire, on dit, *j'y mangerai juſques à ma chemiſe.* C'eſt ainſi que s'étoit exprimée une Sœur de SCARRON, & c'eſt ſur cette expreſſion que ce Poëte fit contre cette Sœur l'Epigramme ſuivante.

Grand nez digne d'un camouflet
Belle au poil de couleur d'Orange,
Machoire à recevoir ſouflet,
Portrait de quelque mauvais Ange:
Face large d'un pied de Roi,
Gros yeux à la prunelle griſe,
Tu veux donc plaider contre moi,
Juſques à manger ta chemiſe?
Ah! ſi tu gardes ton ſerment,
Soit que je gagne ou que je perde,
Que j'aurai de contentement
A te voir manger de la merde.

On voit par cette Epigrame quel avantage il y a d'être Poëte Burleſque, il n'y a rien qu'on ne puiſſe mettre en œuvre,

Au

Au reſte, ceux qui voudront s'inſtruire plus à fond des uſages où l'on employe le mot *chemiſe*, n'ont qu'à lire ce que MM. DE L'ACADEMIE FRANÇOISE en rapportent dans leur Dictionnaire, & ce que le Critique de cet Ouvrage a dit ſur ce mot.

XXXIX. *La porte ouvra.*] COLIN étoit bien plus heureux qu'OVIDE, qui nous dit, dans la 8. *Elegie*, du 3. Livre des *Amours*, v. 23.

Ille ego Muſarum purus Phœbique Sacerdos,
Ad rigidas canto carmen inane fores.

„ Moi chaſte Miniſtre d'APOLLON „ & des MUSES; je chante inutilement „ des Vers devant une porte qu'on me „ tient impitoyablement fermée.

COLIN étoit encore plus heureux que THEOCRITE, qui après avoir achevé ſa Chanſon, dit à ſa Maitreſſe.

dyll. III. Αλγέω τὰν κεφαλάν, τίνος ἕνεκ' οὐ μέλει, οὐκέτ' ἀείδω, Κείσεῦμαι δὲ πεσὼν, ὡς τοὶ λύκοι ὧδε μ' ἔδοντι.

La tête me fait mal, mais vous vous en inquiétez peu; je ne chante plus. Je vais

me

me coucher à votre porte, & assurément que les Loups *me mangeront.*

Voyez la remarque sur le mot *porte*, de la Strophe II.

XL. *Ouvra*] C'est ici que les envieux vont triompher : *ouvra*, diront-ils, quel barbarisme ! Quelle ignorance dans l'Auteur, de ne savoir pas qu'on doit dire *ouvrit* & non *ouvra* ! A ces gens-là, je ne répons rien : je me contente de les renvoyer à leur Patriarche *Zoïle* d'impertinente mémoire, qui fut brulé tout vif, ou lapidé, ou tout au moins mis en croix pour avoir critiqué HOMERE.

Ingenium Magni livor detrectat HOMERI,
Quisquis es ex illo, ZOILE, *nomen habes.*

Pour les honnêtes gens qui pourroient blâmer l'usage de cette terminaison, je dirai.

I. Qu'*ouvra* est un mot François, mais de l'idiome Parisien & Savoyard, qui aime, de même que le *Dorien* chez les Grecs, à faire dominer l'*A* par tout.

II. Que les plus grands Poëtes n'ont pas fait difficulté de se servir de différens idiomes, mais encore d'alonger des mots, de les raccourcir, de changer leurs terminaisons, leurs genres, de faire

faire même de nouveaux mots, comme on peut le voir, je ne dis pas chez les Grecs & les Latins, qui en fourniroient mille exemples, sur tout les premiers; mais je dis chez les plus fameux Poëtes François; qu'on lise les SAINT GELAIS, HEROET, LE MAIRE, les MAROTS, il n'y a point de pages où l'on ne trouve des exemples de ces nobles hardiesses.

Il est vrai que depuis le Regne de LOUIS XIII. la Poësie Françoise ne s'est plus donnée tant de licence. BOILEAU loue MALHERBE de ce qu'on lui en a principalement l'obligation. J'avouë que la Poësie un peu plus chatiée qu'elle ne l'étoit dans ce temps-là, n'en est que plus belle, mais aussi il faut convenir que nous avons donné dans un excès vicieux; & qu'à l'égard de la rime, sur tout, nous avons poussé le scrupule jusques au déraisonnable & au puéril. Avons-nous de la Raison de trop, je vous prie, pour asservir nos pensées les plus justes à la bizarrerie d'un son. Devons-nous préferer les oreilles à l'Esprit? Par une régle dont l'usage a d'abord quelque chose d'agréable, mais qui à la longue rend la Poësie fade & ennuyante; je veux dire la régle de mêler les

Vers

Vers masculins avec les feminins, nous nous privons de faire des Poëmes Epiques, qui sont pourtant ce que la Poësie peut produire de plus beau En effet, la Poësie n'étant qu'une espece de Musique, il est naturel que ses cadences toujours égales, finissant toujours de même, deviennent à la fin desagréables. Conservez les mêmes mesures, mais que les terminaisons varient. Privés déja de l'inversion des mots, ne voyons-nous pas que le retour des rimes nous jette dans une uniformité fade & desagréable, dans une monotonie ennuyeuse ? Il ne faut pas croire que ce que je dis ici touchant les Poëmes Epiques, soit sans fondement : l'expérience le prouve assez, & un homme de bon gout, je croi que c'est l'Abbé de BELLE-GARDE, l'a remarqué comme moi. Feu M. l'Archevêque & Prince de Cambrai étoit aussi de ce sentiment. M. de LA MOTTE, qui malgré son Iliade, ses Fables, ses Tragédies &

Les Roques corneurs de leurs Vers incommodes

a une Cour qui l'honore comme le Prince du Parnasse François, M. de LA MOTTE, dis-je, dont *l'Esprit comprend tous les Esprits*, pense la même chose. Et il

il y a quelque tems que chez Mylord TABULATI le Docteur PONCHIUS soutint aussi, & prouva fort bien contre l'*Auteur du Misantrope*, que ce seroit un grand avantage à la Poësie Françoise de bannir la rime de chez elle. On cita l'exemple des Anglois qui ont délivré leur Poësie de cet Esclavage. N'y a-t-il donc, que l'*Angleterre* où la liberté ait droit de perfectionner toutes choses ?

Il est vrai que les plus grands hommes de nôtre Siecle, ont bien senti que la Poësie Françoise étoit plus propre à des Ecoliers qu'à des gens raisonnables. C'est pourquoi ils ont mieux aimé, ou prendre le parti de ne point faire de Vers, ou celui d'imiter le stile de MAROT.

LA FONTAINE, par exemple, n'a pas crû qu'une syllabe de plus ou de moins, qu'un son foible ou entier dans un mot, dût pour une demie heure inquiéter un homme de bon sens, & arreter tout court sa raison & ses pensées. Quelle folie en effet ! qu'un *I* ou qu'un *A* puisse interdire toute l'imagination d'un Poëte ?

Je sai qu'on peut m'objecter l'autorité de MM. de PORT-ROYAL, qui ont dit que la rime étoit une des plus grandes

des beautés de la Poésie Françoise, mais je sai aussi (si je puis me servir d'un Proverbe,) que tout ce que ces Messieurs ont dit, n'*est pas mot d'Evangile*; témoin cent & une Propositions qu'on vient d'extraire d'un de leurs Livres, & parmi lesquelles, s'il s'en trouvoit une seule qui fut conforme à l'Ecriture Sainte, il faudroit bruler la Constitution qui les condamne.

Voyons la peinture que les Anciens nous font d'un Poete.

—— *Putes hunc esse Poëtam* HORAT.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os Sat. 4.
Magna sonaturum, des nominis hujus ho- Liv. I.
norem.

Croyez celui-là Poëte, qui joint à un heureux genie un Esprit sublime, & qui manie tous ses sujets avec dignité. C'est celui-là qu'on doit honorer du nom de Poëte. On voit par cette définition que *le Poëte* n'est pas celui qui va se refroidir sur une syllabe ou sur le son d'un mot, mais celui qui s'affranchit de ces minuties où les BOILEAUX ont trouvé leurs suplices & tant d'autres, qui, sans ce qu'ils ont pris des Anciens, auroient plûtôt été des rimailleurs que des Poetes.

Je demande, par exemple, ce qu'on doit penser de l'Epithete qui finit le 3. de ces Vers,

Et j'approuve les soins du Monarque guerrier *,
Qui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier,
Entreprit de tracer, d'une main *criminelle*,
Un Portrait reservé pour le Pinceau d'APELLE.

Que veut dire-là ce *criminelle* ? Quoi, parce qu'un Peintre n'est pas aussi habile qu'un autre, sa main est *criminelle* d'*entreprendre* (prenez garde à ce mot) de tracer un Portrait ? Assurément si cette Epithete a quelque sens qui doive empêcher de la condamner, il faut un Commentaire pour le faire entendre : Voilà ce que produit la rime. En voici encore un autre effet. Dans les Bergeries de RACAN, un Berger rencontrant celle qu'il aime dans un Bois, lui dit :

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre ;
Une Déesse en Terre, & le soleil à l'ombre!

Peut-on voir quelque chose de plus pitoyable ? Mais RACAN avoit besoin de deux Vers feminins, le bois lui présente l'idée de *sombre*, *ombre* est admirable pour y servir de rime ; allons, cousons les ensemble, *faciam bene venire*.

On

*Boileau, Discours au Roi.

On ne finiroit jamais si l'on vouloit s'étendre sur les mauvais effets que la rime a produits ; terminons cette remarque en justifiant par des exemples l'usage d'*ouvra.*

Tout le monde sait que les terminaisons en *ai* pur, dans les verbes, se prononcent comme *é.*

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

RACINE *Andr.* Scen. 4. Act. I.

Au lieu que dans les substantifs, *ai* garde sa prononciation naturelle.

Cependant T. CORNEILLE, dans la Comédie intitulée l'*Amour à la Mode*, dit,

Le coup à mon amour sera rude, il est VRAI ;
Mais dussai-je en mourir, je vous OBEÏRAI.

Et plus bas,

Encor qu'en croyez vous de bon ?
R. Je ne SAI ;
Mais il est excusabl enfin s'il m'a dit VRAI.

D'où vient que T. CORNEILLE a fait ainsi rimer ces deux mots ? c'est qu'il a parlé comme on parle dans son Pais, qu'il a suivi l'idiome *Normand.*

Mais, dira-t-on, dans les Vers que vous venez de rapporter, il ne s'agit pas du changement d'une lettre comme dans *ouvra*, où *i* eſt changé en *a*. Je prétens que, puis que la rime dépend de la prononciation, ce que je viens de dire, fait abſolument à ma cauſe, mais s'il ne faut que donner l'exemple d'une lettre changée en une autre lettre, en voilà.

Mortuus eſt Papa PAULUS,
Qui eſtoit grand & eſpaulus.

dit JEHAN MOLINET à Maitre DAVID WALLE; & plus bas,

Si vis vivere honeſte,
Tant en Yver comme en Eſté.
Fuge fatuos cum quibus
On te tiendra pour *Coquibus*.

L'on voit dans ces Vers que *Eſpaulus* eſt mis pour *Eſpaulé*, & *Coquibus* pour *Coquin*; de ſorte que dans le premier l'*e* eſt changé en *us*, & dans le ſecond l'*n* eſt changée en *bus*. Et pour refuter ici l'autorité de MOLINET, duquel CRETIN a dit *que les impulſions bruyent en forme de Canon*, on diroit en vain que les Vers que je viens de citer ſont maccaroni-

roniques, car quand même j'en conviendrois, il ſera aiſé de voir par la Piece même d'où ils ſont tirés, que le ſecond Vers doit être tout François, comme le premier doit être tout Latin, ainſi qu'ils ſont en effet l'un & l'autre dans tout le reſte de la piece. Ce qui prouve indubitablement, que c'eſt par une licence indépendante de la licence Maccaronique, que MOLINET a changé ainſi les dernieres lettres de *Eſpaulé*, & de *Coquin*. Mais je veux que cela ne ſoit pas, que répondra-t-on à l'exemple ſuivant :

Non, l'amour que je ſens pour cette jeune VEUVE
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui TREUVE.

dit MOLIERE dans la plus belle de* ſes Pieces.... MOLIERE, que BOILEAU même reconnoit pour un *rare & fameux Eſprit*, pour un homme *que la rime venoit chercher, qu'on ne vit jamais broncher au bout du Vers.* Sat. 2.

Or, ſi ce grand homme n'a pas fait difficulté de changer un *o* en *e*, de mettre *treu* pour *trou*, pourquoi nôtre Poëte n'aura-t-il pû mettre *a* au lieu d'*i* ? Il l'a pû ſans doute, & ceux qui le condamnent ignorent ce beau mot de CI-

* *Le Miſantrope* Act 1. Sc. 1.

CERON *Orat. Cap.* 23. *p.* 478. *Non ingrata negligentia hominis de re, magis quam de verbis, laborantis.* Ils ignorent auſſi qu'il y a moins de gloire, à ſuivre les Modernes qu'à imiter les Anciens.

Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat,
Potius quam iſtorum obſcuram diligentiam.

TERENCE. Prol. de l'Andr.

Enfin, quand même nôtre Auteur ne ſeroit pas juſtifié par tout ce qu'on vient de lire, toujours ne peut-on pas dire qu'*ouvra* eſt un *Soleciſme*, puis qu'un Soleciſme eſt, ſelon la définition de CRENIUS, dans ſes Notes ſur un Diſcours de BUDDE'E, „ Une conſtruction „ vicieuſe des Parties d'Oraiſon, contrai„ re aux régles de la Syntaxe, & con„ damnée par l'uſage de ceux qui par„ lent bien ". SOLECISMUS *eſt vitioſa partium Orationis conſtructio, regulis ſyntacticis contraria, nec uſu recte loquentium adprobata.*

XLI. *Marchez tout doux, parlez tout bas.*] Remarquez combien ce ſtile eſt ſimple & naturel.

Ille

——— *Ille profecto* *

Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.

Quand je me repréſente ici CATIN ouvrant la porte à ſon Amant, il me ſemble voir la beauté que *Loris* nous peint ſous le nom d'*Oyſeuſe*, & qui ouvre auſſi la porte du Verger à l'Amant qui cueillit la Roſe. Cet Amant dit,

Me l'ouvrit une Pucellette,
Qui aſſez étoit cointe & nette,
Cheveux eut blons comme un baſſin,
La chair plus tendre qu'ung Pouſſin,
Front reluyſant, ſourcils voultis,
L'entrœil ſi n'eſtoit pas petit,
Ains fut aſſez grand par meſure,
Le nez eut bien fait par droicture,
Les yeux eut vers comme faulcons,
Pour faire l'envie à tous homs,
Doulce allaine eut & ſavourée;
La face blanche & coulourée,
La bouche petite & groſſette
Et au menton une foſſette,
Le col fut de bonne moiſon,
Gros aſſez & long par raiſon,
Si n'avoit tache ne malon,
N'y eut juſques en Ihieruſaleon,
Femme qui ſi beau col portaſt,
Poly eſtoit ſemblable au taſt,

* Art. Poët. HORAT.

La gorge elle avoit auſſi blanche,
Comme la noix eſt deſſus branche.
Quand il a fraichement negé :
Si eut le cueur bel & rangé ;
Ne convenoit en nulle terre,
Nul plus beau corps en femme querre.

ou celle dont il dit,

Tendre eut la chair comme roſée,
Simple fut comme une Epouſée,
Et blanche comme fleur de lys,
Viſaige eut bel, doulx & alis,
Elle étoit greſle alignée,
N'étoit fardée ne pignée,
Car elle n'avoit pas métier,
De ſoi farder ne affaiter.

Au reſte de ces deux expreſſions, *Marchez tout doux, parlez tout bas*, la derniere eſt encore en uſage, & la premiere a vieilli. On dit marchez *doucement* & non pas *tout doux*. Parce que *Doux*, qui, anciennement étoit pris adverbialement, de même que *bas* l'eſt encore aujourd'hui, n'eſt plus à préſent pris que ſubſtantivement. Surquoi il eſt bon de remarquer que quoi qu'on diſe *baſſement*, *baſſement* n'eſt pas un ſynonyme de *bas* adverbe, on ne pourroit pas dire *parlez baſſement* ; comme on dit *parlez doucement*.

cement. Il faut dire *parlez bas. Baſſement* eſt bien un adverbe qui vient du ſubſtantif *bas*, en Latin, *humile*, *ſerpens*, *reptans*; mais *baſſement* eſt un adverbe technique. On ne l'emploie qu'en morale, où l'on dit fort bien, *c'eſt un homme* baſſement *flateur.* C'eſt *un homme* baſſement *livré a la Cour.* Et on ne pourroit pas dire, *c'eſt un homme bas flateur*, *bas livré.* Je pourrois ſur ce ſujet entrer dans une diſcuſſion très-curieuſe, où je rendrois raiſon de choſes dont les Grammairiens ordinaires n'en rendent aucune que l'autorité de l'uſage. Ils croyent qu'ils ont dit la choſe du monde la plus ſenſée, quand ils ont cité un

ſi volet uſus
Quem penes arbitrium eſt & jus & norma loquendi;

ſans faire attention que cela ne prouve que leur ignorance, puis qu'en effet, „ il y a lieu de douter, ainſi que le remarque le R. P. DU CERCEAU, *reflex. ſur la Poëſ.*, „ ſi le principe de „ l'uſage auquel on rapporte tout dans les „ bizarreries prétendues de la Langue, „ ne ſuppoſe pas lui-même un principe „ ulterieur, & s'il n'eſt pas fondé ſur „ quelque raiſon.... Je ſuis perſuadé, „ ajoute ce R. Pere, que les irregulari-

„ tés même les plus bizarres, en fait de „ langage, ont un principe caché que „ peu de gens pénétrent ". C'eſt ce principe que je pourrois développer ici ; mais il y auroit tant de choſes à dire que ce ſeroit plûtôt une Diſſertation qu'une remarque.

XLII. *Mon doux ami.*] Ce *doux* eſt bien choiſi. En effet, qu'un Amant eſt un *Ami* bien *doux* ! quel bonheur ! s'il étoit auſſi un Ami bien ſolide. Mais il eſt très-difficile que l'amitié ſuccede à l'amour : d'ordinaire l'Ami diſparoit quand l'Amant ſe retire. C'eſt un malheur, je voudrois qu'on eut aſſez de raiſon pour faire d'un amour expirant une amitié éternelle.

Ce qui en empêche, je crois, c'eſt que la nature de l'amitié eſt bien differente de celle de l'amour. Pour faire connoître ceci, je vais rapporter un fragment d'une belle Lettre, qui m'eſt heureuſement tombée entre les mains. „ L'amitié n'eſt autre choſe qu'une inclination, qu'un penchant qui vient de la „ conformité des mœurs qui ſe trouve „ entre deux perſonnes, d'où il faut remarquer que l'*amitié* ne ſe forme ordinairement que par l'uſage de la converſation, quoi qu'il ſe trouve de ſi „ belles

„ belles phiſionomies, que le premier
„ coup d'œil fait preſque tout en leur
„ faveur. L'*amour* au contraire, ſans
„ rien examiner, ſe gliſſe imperceptible-
„ ment dans le cœur. Pour donner quel-
„ qu'idée de la rapidité avec laquelle il
„ y pénétre, il faut s'imaginer, que le
„ cœur eſt compoſé de parties très-com-
„ buſtibles, & que depuis les yeux, ſans
„ parler des autres ſens, il y a juſques
„ à lui comme une trainée de poudre;
„ de ſorte qu'il ne faut qu'une étincelle
„ ou qu'un petit rayon de beauté, qui,
„ venant à frapper l'œil, fait bien-tôt
„ du cœur un incendie. *L'amour* entre
„ donc, comme vous voyez, par les
„ ſens; c'eſt ce qui fait qu'il eſt accom-
„ pagné de troubles, de tranſports. Au
„ contraire, la maniere dont l'amitié en-
„ tre dans le cœur eſt douce & tranquil-
„ le, parce qu'elle paſſe auparavant par
„ l'eſprit, & que toutes les opérations du
„ jugement ne ſe font que dans le ſein
„ d'une paix profonde.

Cette Lettre avoit dit auparavant,
„ *que* l'amitié eſt fille de deux meres,
„ l'*eſtime* & la *ſympathie*; *qu*'elles tra-
„ vaillent enſemble avec une ſi grande
„ dépendance pour la produire, *que* l'a-

mi-

„ mitié ne peut être ni tendre ni soli-
„ de sans la coopération de l'une & de
„ l'autre. *Que* de même que l'estime est
„ stérile en matiere d'amitié, si la sym-
„ pathie ne la rend féconde, par le rap-
„ port qu'elle lui fait sentir entre la per-
„ sonne qui doit être aimée; de même
„ la sympathie n'est qu'un accord de mau-
„ vaises humeurs, si l'estime n'en a jet-
„ té les premiers fondemens; qu'en un
„ mot, l'estime sans la sympathie n'a rien
„ de tendre; la sympathie sans l'estime
„ n'a rien de bon, puis qu'on ne peut
„ aimer avec justice, tout ce qu'on ne
„ peut estimer avec raison.

Ceci fait voir combien ces paroles, *mon doux ami*, nous marquent de perfection dans la tendresse de COLIN & de CATOS. Qu'ils étoient heureux, puis qu'ils réünissoient l'un pour l'autre tout ce que l'estime, la sympathie, la beauté peuvent produire de meilleur, de plus agréable! On ne pouvoit leur appliquer la Maxime qui dit, que *de deux personnes qui s'aiment, il y en a toujours une qui est la dupe de l'autre*; l'on voit par ce qu'ils font qu'ils s'aimoient d'*amour*, & parce que CATOS dit, qu'ils s'aimoient d'*amitié*. Ainsi toute supercherie étoit bannie de leur commerce.

C'est

C'eſt ainſi que nos devanciers aimoient.

Dans ce bon temps qu'un train d'amour regnoit,
Qui ſans grand art & dons ſe demenoit.

Ce qui ſe voit par l'uſage qu'ils faiſoient du mot *ami* & du mot *amie* : ils employoient toujours l'un & l'autre pour marquer l'Amant & la Maitreſſe. C'eſt de cette maniere que MAROT dit dans un Rondeau, où *il incite une jeune Dame à faire un Ami.*

A mon plaiſir vous faites feu & flamme,
Pourquoi ſouvent, je m'étonne, Madame,
Que vous n'avez quelqu'*ami* par amours,
Au Diable l'un qui fera ſes clamours,
Pour vous prier quand ſerez vielle lame.

Dans la *Comédie d'*EUGENE, faite par JODELLE, GUILLAUME dit d'ALIX,

Monſieur, pour elle, grand merci, Act. dern.
M'*amie* faites bien ainſi.

Mais on ne peut en donner un plus bel exemple que celui-ci, pris d'un Poëme d'HEROET qui a même pour titre *de la parfaite Amie*, c'eſt du Livre I.

Puis

puis que l'*ami* qui l'Esprit possede,
Corps & beauté de moi s'*amie* cede;
A qui n'en chault.....

Au reste, la proprieté du terme *Doux*, pour marquer combien le cœur aime, & combien il est ravi d'aimer, se peut remarquer en ce que les *Mystiques* le conservent toujours dans les expressions même d'où l'usage ordinaire l'a banni.

XLIII. *Car si*] MM. DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, ne disent point dans leur excellent Dictionnaire, ce que c'est que *car*, s'il est de la nature des prépositions, ou des particules. Il semble même qu'ils ne veulent pas le reconnoître pour un mot, puis qu'ils se contentent de dire, CAR, *qui sert à marquer la cause, la raison, les consequences dans la suite d'un discours, d'un raisonnement*, au lieu de dire CAR, *mot qui sert*; &c. On auroit espéré, puis que CAR est si utile, que ces Juges du beau Langage l'auroient traité plus honnêtement. Il n'y a que cinq ou six lignes sur son chapitre, au lieu qu'il y a plusieurs grands articles sur SI, que ces MM. ont soin de faire connoitre pour une *conjonction* & *particule conditionnelle*. Cela fait voir que les Ouvrages des plus grands Hommes

ne ſont pas exempts de partialité.

XLIV. *Mon*] De même que *ſon*, *ſa*, *ſes*, *leurs*, viennent du pronom poſſeſſif Latin, *ſuus*, *ſua*, *ſuum*, ainſi *mon*, *ma mien* ou *mienne*, viennent du pronom *meus*, *mea*, *meum*; comme on peut le voir dans DANET, TACHARD, CALEPIN, &c.

D'ailleurs, on peut faire une Obſervation très-curieuſe ſur ce pronom : je crois que je ſuis le premier qui l'a faite, du moins ne ſai-je perſonne qui en ait écrit avant moi. C'eſt que dans preſque toutes les Langues vivantes ce pronom commence toujours par une M., par exemple, on dit en Latin, *meus*, *mea*, *meum*, en François, *mon*, *ma*, *mien*, *mienne*, en Italien *il mio*, *la mia*, *il mio* : en Eſpagnol, *el mio*, *la mia*, *lo mio*, en Anglois, *my*, *myne*, en Hollandois, *myn*, *myne*, en Allemand, *mein*, *meine*.

XLV. *Papa.*] Terme enfantin qui veut dire *Pere*, mais qui amene avec lui une certaine idée de douceur, de complaiſance & de bénignité.

XLVI. *Vous entend*] VOUS : afin que COLIN ſongeât particulierement à lui.

XLVII. *Morte je ſuis.*] CATIN donne ici l'idée d'un Pere ſévere, juſqu'au

qu'au parricide ; MORTE JE SUIS. Il ne se donnera pas le tems d'écouter la moindre raison, apprendre que sa Fille est avec un Amant, & tuer cette Fille, c'est une même chose pour ce Pere cruel. D'où vient se sert-elle donc du mot PAPA ? C'est pour mitiger cette idée de cruauté. Afin que son Amant ait toute la prudence & toute l'attention qu'il doit avoir, elle est obligée de lui faire connoitre l'extrême sévérité de son Pere ; mais parce que c'est de son Pere dont elle parle, il faut qu'en bonne Fille, elle tâche d'affoiblir l'impression desavantageuse qu'elle en pourroit donner. Admirez comme le Poëte observe les bienséances, comme il mêle utilement des préceptes pour les mœurs. Mais l'on voit par ce que fait ici CATIN combien l'amour a de pouvoir sur le cœur d'une fille, puis qu'au risque (cela fait trembler) d'être tuée par son propre Pere, elle reçoit de nuit son Amant dans sa chambre. *Proprium est Virginis metuere semper*, dit St. AMBROISE : ce Pere ne s'y connoissoit pas, ou CATIN avoit un courage bien au-dessus de sa condition : peut-etre aussi étoit-ce la cruauté de son Pere qui la rendoit plus entreprenante, car l'on

fait

fait qu'on néglige souvent de faire ce qu'on a le pouvoir de faire, & que la gêne irrite les passions.

Cui peccare licet peccat minus, ipsa potestas
Semina nequitiæ l nguidiora facit.

OVID. *Amor.* lib. 3 Eleg. 7.

Cependant quel parti prendre ? Si on laisse une fille dans une entiere liberté, il se trouve trop d'occasions d'échoüer pour qu'elle puisse les éviter toutes ; si on lui laisse une liberté médiocre, elle saisit avec d'autant plus d'avidité le moment favorable, que ce moment est rare pour elle ; si elle est enfermée, son imagination travaille tant, & le Diable est si fin, qu'il lui fait bien trouver quelque moyen de perdre une chose, de la perte de laquelle on lui fait avoir une si grande idée, par la captivité même où on la retient.

La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles. Le Rossignol.
Les surveillans, les verroux & les grilles,
Sont une foible digue à leur temperamment.
A douze ans aujourd'hui, point d'AGNÈS à cet âge
Fillette nuit & jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les argus de son pucelage.

Auſſi dans les Vers Latins que nous venons de citer, OVIDE ne dit pas qu'une fille qui n'eſt point gênée *non peccat*, ne peche point; mais ſeulement *peccat minus*, peche moins. De ſorte qu'on peut dire des Peres, ce qu'un Juriſconſulte dit des Maris.

* Pauvres gens qui n'ont pas l'eſprit
De garder du Loup leur Oüaille,
Un Berger en a cent; des hommes ne ſauront
Garder la ſeule qu'ils auront.

Le meilleur parti qu'on puiſſe donc ſuivre à cet égard, c'eſt d'inſpirer à une fille de vrais ſentimens d'honneur, & bien faire attention à ce que dit ARISTE dans l'*Ecole des Maris*.

Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté, †
On le retient fort mal par trop d'auſtérité;
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes & des filles;
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.

Que ſi par malheur cela manque, il ne faut pas toutefois qu'un Pere tuë ſa fille, ni un Mari ſa femme; car ſi cela étoit, la femme au moins prétendroit avoir le même droit à l'égard de ſon Mari

* Conte de la Fontaine, le Maitre d'Ecole.
† Act. 1. S. 1.

Mari ; eh ! que deviendroit alors la Société ? Il faut donc seulement plaindre les cœurs dont l'amour se rend Maître, & pardonner ce qu'en pareil cas on auroit peut être fait soi même.

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être,
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévere Censeur.

Mais graces à l'humanité qui regne parmi des Peuples aussi polis que nous le sommes, je n'ai pas besoin de m'étendre là-dessus, l'expérience prouve assez que les Peres sont indulgens & les Maris benins.

QUATRIEME STROPHE.

Le Galant qui fut honnête
Droit ſe coucha,
Entre les bras de ſa belle
Se repoſa.
Ah! je n'ai pas perdu mes peines,
Auſſi mes pas,
Puiſque je tiens celle que j'aime
Entre mes bras.

REMARQUES.

XLVIII. LE *Galant.*] A ce que j'ai déja dit de ce mot dans mes dernieres Remarques ſur la ſeconde Strophe, l'on peut ajouter ce qui ſuit. C'eſt que bien que *Galant* ſoit en quelque maniere ſynonime avec *honnête*, comme néanmoins il emporte quelque choſe de plus, je n'approuve pas trop qu'on le joigne aux noms propres des Savans, en diſant, par exemple, le *Galant* BENTLEY, ou bien comme on le lit à la page 151, *de l'Hiſt. Crit. de la Répub.*

Répub. des Lett..... du Docteur BENTLEY *qui eſt trop Galant homme pour*, &c. Il me ſemble que *Galant* & *Docteur* ne ſont pas faits l'un pour l'autre ; à moins que par *Docteur* on n'entende ces petits Abbés qui ont pris un Bonnet de Sorbonne, & qu'on appelle *Doctores non docti :* mais lors que par *Docteur* on entend un homme qui ſait le Grec, le Latin, l'Hebreu, qui fouille dans l'Antiquité, qui connoit mieux Rome & Athenes qu'il ne connoit Paris ou Londres, je ne puis ſouffrir qu'on joigne à ſon nom l'Epithète de *Galant.* Il me ſemble que ce mot, qui par tout ailleurs nous donne une idée avantageuſe de la perſonne à qui on le joint, ravale ici l'idée qu'on a d'un Savant, & je crois que de dire le *Galant* BENTLEY, le *Galant* MASSON, le *Galant* GRONOVIUS, le *Galant* BURMAN, c'eſt tomber dans une faute plus groſſiere que celle où tomba cet étourdi de Colonel, qui diſoit que *Monſieur de Turenne étoit un fort joli homme*, & qui pour cette impertinente expreſſion, mérita que ſon Pere lui répondit, & vous, mon Fils, *vous êtes un fort joli Sot*, de parler ainſi d'un des plus grands Hommes que la France ait produit. En effet, le nom ſeul d'un grand

Homme en fait l'Eloge. Auſſi voyons-nous que dans l'Epitre que BOILEAU adreſſe à Mr. ARNAULD, ce Poëte n'ajoute aucune Epithète au nom de ce Docteur.

Oui, ſans peine, au travers des Sophiſmes de CLAUDE,
ARNAULD, des Novateurs tu découvres la fraude.

En un autre endroit :

N'en doutons point, ARNAULD, c'eſt la honte du bien.

Plus bas encore :

Moi-même ARNAULD, ici qui te prêche en ces Rimes.

XLIX. *Qui.*] C'eſt un de ces pronoms que les Grammairiens appellent *relatifs*. QUI, ſe met fort bien pour *lequel*, *laquelle*, *leſquels* & *leſquelles* ; ainſi l'on voit qu'il eſt auſſi bien en uſage pour le *maſculin* & le *neutre*, pour le nombre ſingulier, que pour le nombre plurier.

Je te laiſſe à penſer ſi ſur cette matiere,
Il voudroit me tromper, lui QUI me conſidere.
MOLIERE.

Le

Le voilà au masculin & au singulier.

Je la vois (*la Satire*) qui pleine d'audace,
Chassant mille Auteurs du Parnasse.....
LA MOTTE.

Voilà *qui* au feminin & au singulier.

.... Que verrois-je, & que pourrois-je apprendre,
QUI m'abaisse si fort au dessous d'Alexandre...
RACINE.

Le voilà au neutre, & encore au singulier, au lieu que dans les exemples suivans il est toujours au pluriel dans tous les trois genres.

J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
QUI portent vers le Ciel leurs regards effroyables.
SANLEC.

Pour le masculin.

Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
QUI toutes accourant vers leur humide Roi...
BOILEAU.

Pour le feminin.

Pour ce qui regarde le neutre plurier il ne s'en presente point maintenant d'exemple à mon esprit, mais je suis per-

ſuadé qu'on en peut trouver un trés-grand nombre.

L. *Fut.*] Il eſt là mis pour *étoit*; C'eſt ainſi, ſelon la Remarque de M. DACIER, qu'Horace dit dans l'Ode 8. du Liv. 4. *obſtàret* pour *obſtitiſſet.*

— *Quid foret* ILIÆ
MAVORIS*que puer*, *ſi taciturnitas*
Obſtaret *meritis invida* ROMULI ?

Il eſt vrai qu'on peut avec aſſez de raiſon douter de la vérité de cette Remarque; mais, quoi qu'il en ſoit, ces changemens de tems ſont ordinaires aux Poëtes. En voici un exemple inconteſtable. Il eſt tiré d'un très-beau Poëme, qu'un Savant de ma connoiſſance prépare ſur *la Superſtition* & ſur *les malheureux effets qu'elle produit.* Après avoir parlé des grandes Croiſades, & dit,

Rois, Sujets acharnés aux Projets d'outre-Mer,
Une Indulgence en poche, & l'Oriflame en l'air,
Inondant l'Univers d'un deluge de crimes,
Et de l'orgueil Papal execrables Victimes,
Se muoient pêle-mêle à l'antre du Lion,
S'alloient faire empâler pour la Sainte Union, &c.

Il ajoute ſur les cruautés qu'on a exercées contre les *Vaudois.*

Il

Il faudroit un HOMERE & plusieurs ILIADES,
Pour tracer les exploits des nouvelles Croisades;
D'un VIRGILE allarmé réunir les cent voix,
Pour peindre un Monstre horrible égorgant les Vaudois
D'affreux Moines poussés de fureurs infernales,
Marchoient en Colonels sous les Aigles Papales,
Dans la crasse du Froc, volant de rang en rang,
Respiroient, Croix en main, le carnage & le sang,
On eut vû chaque jour les Villes saccagées,
De morts & de mourans les Campagnes jonchées;
Et l'innocent Agneau qui fuyoit son boucher,
Consumé par la faim, ou conduit au bucher.
On eut vû, des NERONS, ressuscitant la rage,
Ces Prêcheurs mesurer le supplice au courage;
Et des Chrétiens souffrés par ces pieux Bourreaux,
Exposés dans la nuit pour servir de fanaux.
On eut vû, d'un Rocher rouler dans les Vallées
Maris, Enfans, aux yeux des Meres empalées.
On eut vû fendre en l'air des corps humains minés.
D'autres encor vivans à la broche tournés,
On eut vû des *François* devenir des Sauvages,
Des Chrétiens l'emporter sur les *Antropophages*.
Le Catholique (on tremble à ces affreux recits)
Manger du *Huguenot*, & le mettre en hachis.
Tant d'autres faits hideux séans à l'*Atheisme*,
O Ciel! ô juste Ciel sont les jeux du *Papisme*.
L'habit rouge est pour lui l'habit de tous les jours,
Mais Tigre en négligé qu'est-il en ses atours?

Il eſt aiſé de remarquer que ces *on eut vu*, ſont mis pour *on voyoit*; nous ne rapporterons point d'autre exemple de ces changemens de temps.

L I. *Honnête.*] C'eſt un *adjectif* qui vient du Latin *honeſtus.* Honnête en François, ſignifie un *homme complaiſant, poli, qui ſait vivre, qui fait ce qu'il fait avec décence, avec politeſſe.* Lors que cet *adjectif* eſt joint avec le *ſubſtantif*, *homme*, comme dans cette expreſſion, *honnête homme*, il marque quelquefois, quoique très-rarement, un *homme de probité*; mais il faut obſerver, que dans le temps même qu'il a cette ſignification, il conſerve encore celle d'*homme affable*, d'*homme qui ſait vivre.*

Honnête joint à *femme* ne veut pas dire la même choſe; une *honnête femme*, c'eſt ſeulement une femme qu'*on croit n'avoir aucun Amant favoriſé.* Je dis, *qu'on croit*, car

Ch' altro al fin l'honeſtate
Non è, che un' arte di parere honeſta.

„ Qu'eſt-ce enfin que l'honnêteté?
„ Le ſeul art de paroître honnête.

Ainſi l'on appelle une *honnête femme*, une femme qui ſouvent eſt une Diableſſe,

ſe, qui déſeſpéreroit BELPHEGOR même, comme BOCACE nous le rapporte de Madame HONESTA.

Mais lors que je conſidere ces paroles enſemble, *le Galant y fut habile*, & que je réflechis que *Galant* & *honnête* (ſelon l'explication que nous en avons donné) ſont preſque ſynonymes; je ſuis contraint d'y chercher ce que notre Poëte y a ſans doute voulu exprimer, & je ſuis perſuadé qu'*honnête* ne ſert ici d'adjectif à *Galant*, que pour dire que COLIN dans ſes Galanteries, ne s'écartoit jamais des régles de la douceur, de la politeſſe, de la complaiſance; plus parfait en cela, que le plus parfait de tous les Amans, je veux dire ABELARD, qui pour forcer ſa belle à lui accorder des faveurs, s'emportoit quelquefois juſques à lui donner le fouet. C'eſt ainſi qu'il s'en explique lui-même dans une de ſes Lettres, *Noſti, quantis turpitudinibus immoderata mea libido, corpora noſtra addixerat, ut nulla honeſtatis, vel Dei reverentia in ipſis diebus dominicæ Paſſionis, vel quantarumcumque Solemnitatum, ab hujus luti volutabro me revocaret. Sed & te nolentem & diſſuadentem quæ natura infirmior eras, ſæpius minis ac flagellis, ad conſenſum trahebam.* „ Vous ſavez dans quel excès de

dé-

», débauches ma passion immodérée nous
», avoit jetté. Nul égard, nul respect
», pour le Ciel, les jours de la Pas-
», sion même de *Notre Seigneur*, les Fê-
», tes les plus solemnelles, rien n'étoit
», capable de m'arrêter ; mais quoi ! lors
», que d'un tempérament plus foible &
», plus timide, vous me refusiez les fa-
„ veurs que je vous demandois, ou que
„ vous m'exhortiez à m'en priver, ne
„ vous ai-je pas très-souvent forcée par
„ des menaces & par des coups de fouët
„ à vous livrer à mes désirs ?

LII. *Droit se coucha.*] DROIT. Il ne faut pas croire que ce *droit* soit une cheville pour le Vers, ou que le Poëte l'ait mis pour faire un pitoyable jeu de mots. *Droit* a bien là une autre signification, les personnes qui ont aimé la devineront aisément. Le tems l'apprendra aux autres :

A buèno entendor, pocas palabras.

Voyez dans *les faits & dits* de JEHAN MOLINET, ce qui se trouve au trente-neuvieme Vers de son *Confiteor*, après ces deux-ci :

Je suis déja vieil & chanus,
Jam sol recedit igneus.

Le

Le pauvre homme alors ne pouvoit se coucher *droit.*

LIII. *Se coucha.*] A la troisieme personne du tems présent de l'indicatif du verbe *coucher.* SE COUCHA est opposé à SE LEVA. D'ailleurs, ce SE marque que COLIN *se coucha* soi-même, & qu'il ne fit pas comme ce Romain nommé CAMILLE, qui se fit deshabiller par la belle CONSTANCE.

.... L'amoureuse CONSTANCE
Veut aujourd'hui de Laquais vous servir.
Accordez lui pour toute recompense
Cet honneur-là : le jeune homme y consent.
Elle s'approche, elle le déboutonne,
Touchant sans plus à l'habit, & n'osant
Du bout du doit toucher à la personne.
Ce ne fut tout. elle le déchaussa.
Quoi de sa main? Quoi CONSTANCE elle-même?
Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Aussi le cas est il différent. CONSTANCE étoit venue chercher CAMILLE, & ici COLIN vient chercher CATOS.

LIV. *Entre les bras de sa Belle.*] Prenez bien garde à cet ENTRE : qu'il est expressif! Combien de choses ne donne-t-il pas à entendre!

LV. *Sa belle.*] A ce qu'on a remarqué, page 67. sur les mots *ſa Belle*, ajoutons qu'ils ſont d'autant mieux employés dans cette Ode, qu'outre leur ſignification naturelle, ils font même entendre que CATIN & COLIN étoient pleins d'amour, & qu'ils s'aimoient; car il n'y a rien de ſi beau pour un homme, que ce qui eſt l'objet de ſon amour. *Le plus beau ſpectacle qu'on puiſſe voir*, dit LA BRUYERE, *c'eſt le viſage de la perſonne qu'on aime.* Ainſi CATIN doit être à COLIN la *Belle* par excellence, *ſa Belle.*

De plus, c'eſt que l'Amour embellit toutes choſes, rien n'eſt beau ſans lui. C'eſt l'Amour qui répand ſur le viſage ces airs inexprimables qui vont droit au cœur; il anime les traits, il donne la beauté, les graces; de ſorte qu'on peut dire, que les gens qui n'aiment pas, ſont des eſpeces d'automates qui ne ſont propres qu'à embaraſſer: ils peuvent avoir du blanc, du rouge, remuer des yeux, mais qu'eſt-ce que cela? J'ai vû des Machines en faire autant, des Poupées, & ces Poupées même n'étoient belles qu'autant que l'Ouvrier leur avoit fait imiter les airs d'un viſage que l'Amour anime.

Je

Je ſai bien qu'on diſtingue *le beau* en *beau abſolu* & en *beau relatif*, une choſe qui eſt belle en elle-même par ſes proportions, où l'on trouve l'*unité aſſaiſonnée de varieté*, comme l'a remarqué M. de CROUSAZ, & une choſe qui eſt belle par rapport à nos ſentimens particuliers, de ſorte que l'une plait à l'eſprit & l'autre au cœur : mais ſans vouloir ici traiter ce ſujet en Philoſophe, ni examiner ſi une femme ou un homme peuvent être beaux, parce qu'on verra en eux l'*unité aſſaiſonnée de varieté*, & ſi cette définition ne regarde pas plutôt un Parterre qu'une Femme, je me contenterai de dire, que quand même des traits reguliers feroient une belle perſonne, cette beauté n'eſt agiſſante, & ne s'augmente qu'à proportion que l'Amour regne dans le cœur. C'eſt ce que MELIN DE SAINT GELAIS a fort bien exprimé dans ce Douzain.

Toujours vous me ſemblates belle,
Mais encor le cognu je mieux
Après que la flamme immortelle
D'Amour m'euſt ouvert les deux yeux.
Puis quand les voſtres gracieux,
Receurent la meſme eſtincelle,
Lors voſtre beauté devint telle,

Qu'il

Qu'il en eſt de moindres aux Cieux :
Soit donc voſtre cœur ſoucieux
De m'aimer avec loyauté,
Non que le mien ambitieux
Mérite bien ſi précieux,
Mais pour garder voſtre beauté.

LVI. *Se repoſa*] Que ce mot eſt bien choiſi ! qu'il eſt admirable ! qu'il ramene bien tout ce que le Poëte a dit de l'agitation & des déſirs de COLIN ! En effet, puis que l'Amour, comme on a déja remarqué, n'eſt que *le déſir de s'unir à l'objet que l'on aime*; on doit être dans une agitation continuelle, juſques à ce que le déſir ſoit accompli. Et lors qu'il s'accomplit, l'on peut dire qu'on jouït du repos; l'expérience apprend à tous les *Maitres es arts d'Amour*, que rien ne tranquiliſe plus que d'être entre les bras d'une Belle.

LVII. *Ah* !] Que cet AH eſt beau ! qu'il eſt éloquent, qu'il exprime bien que COLIN étoit entierement pénétré de ſon bonheur ! AH ! eſt une voix de la Nature, qui marque cette dilatation de cœur, que cauſent les grandes paſſions. Cela eſt ſi vrai, que toutes les Nations du monde, les Hébreux, les Turcs, les Chinois, les Iroquois, les Fran-

François, les Anglois, les Hollandois même ont cette exclamation. Mais qu'on peut bien appliquer ici à Colin ces deux Vers de PINDARE,

Οἰνιχῶν δὲ λοιπὸν ἀμὲὶ βίοτον,
Ἔχει μελιτόεσσαν εὐδίαν.

Le vainqueur jouït d'une tranquillité plus douce que le miel.

LVIII. *Je n'ai pas perdu mes peines, auſſi mes pas.*] Voyez quelles expreſſions ſimples & naturelles, il ne s'agiſſoit point là de Rhétorique.

LIX. *Puis que.*] Cela marque qu'il en va rendre raiſon. C'eſt ainſi que MONTAGNE employe ce mot au *premier Chapitre du 2. Livre de ſes Eſſais.* „ Ce n'eſt pas merveille, dit un Ancien, que le hazard puiſſe tant ſur „ nous, puis que nous vivons par hazard ". C'eſt auſſi en ce ſens que BAJAZET s'en ſervit en écrivant à ATALIDE.

N'exigez rien de plus, ni la mort ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
-- *Puis que* jamais je n'aimerai que vous.

On peut encore obſerver que *puis que* ſe

met très-élégamment au commencement de la Période, lors qu'au lieu d'exposer d'abord la *Thèse*, ou si vous voulez la *Proposition*, on la fait préceder de sa *Preuve*. Un Argument de cette espece s'appelle chez les Logiciens & les Rhéteurs, un *Enthymene*, ou *Syllogisme tronqué*, *Enthymena mutilus est Syllogismus*, ce qu'il ne faut pas confondre avec le *Dilemme*, qui est un *Syllogisme cornu*, *Dilemma seu cornutus Syllogismus*, ce qui fit dire à Madame la Baronne de M. que son Mari, grand raisonneur, n'étoit qu'un *Dilemme*.

Je rapporterai deux exemples de cette maniere d'employer *puis que*; l'un tiré du même Chap. des Essais que je viens de citer; l'autre pris d'un Manuscrit.. Voilà celui des Essais. „ *Puis que* l'Ambition „ peut apprendre aux hommes, & la „ vaillance, & la temperance, & la li„ béralité, voire & la justice; *Puis que* „ l'Avarice peut planter au courage d'un „ garçon de boutique, nourri à l'om„ bre & à l'oisiveté, l'assurance de se „ jetter si loin du foyer domestique, à „ la merci des vagues & de Neptune „ courroucé, dans un fiele batteau, & „ *qu*'elle apprend encore la discrétion & „ la prudence: Et *que* Venus même four-

„ nit

„ nit de resolution & de hardiesse la
„ jeunesse encore sous la discipline & la
„ verge, & gendarme le tendre cœur des
„ Pucelles au giron de leurs meres :

Hoc duce custodes furtim transgressa jacentes, *
Ad juvenem tenebris sola puella venit.

„ ce n'est pas tour d'entendement rassis
„ de nous juger simplement par nos ac-
„ tions de dehors, il faut sonder jus-
„ qu'au dedans, & voir par quels ress-
„ sorts se donne le branle ". Voici l'exemple tiré d'un Manuscrit.

STANCES

A ERATO.

*Puis qu'*un cœur fidele & sincere,
Ne peut auprès de vous mériter de retour,
Que mon Rival heureux avec que moins d'amour
A cependant trouvé le secret de vous plaire.

Puis que tout mon amour a fait tout mon malheur
Que mes soins n'ont servi qu'à vous rendre plus fiere,
Je vous cede à lui toute entiere,
Je ne veux plus disputer votre cœur.

Adieu je meurs pour vous, &c.

* Tibul. l. 2. Eleg. 1.

Ce n'eſt pas tout d'entendement, &c. *Je vous cede à lui*, &c. Voilà les deux Propoſitions qui auroient pu fort naturellement être placées devant les *puis que* qui les précedent.

LX. *Je tiens.*] Voyez la remarque ſur *tient* de la premiere Strophe.

LXI. *Celle que j'aime.*] Voyez au même endroit les remarques qui ſuivent.

LXII. *Entre mes bras.*] Quelle adreſſe ! quelle délicateſſe ! Notre Auteur fait ici paroitre à peindre, l'heureuſe ſituation où ſe trouvoient nos deux Amans ; quelle ſimplicité & quel art ! quel naturel, & en même temps quelle décence ! Qu'il connoiſſoit bien

Quid deceat, * *quid non*, *quo virtus*, *quo ferat error.*

Qu'on liſe des endroits d'OVIDE, de CATULLE, de PETRONE, qui ont, par rapport aux choſes, quelque conformité avec celui-ci, & l'on verra quelle différence il y a dans l'expreſſion ; on ne peut lire les autres ſans allarmer la pudeur, au lieu qu'il n'y a rien dans celui-ci que d'aimable, que de doux, que d'engageant.

Avec quelle adreſſe ! je le répete, notre

* HORAT. *Art. Poët.*

notre Auteur fait-il voir que COLIN & CATIN, goûtoient la douceur d'un embraſſement reciproque. L'un & l'autre (je crois) *ſe ſerroient plus étroitement que le Lierre ne s'attache aux Chênes.*

Arctius atque edera procera aſtringitur Ilex,
Lentis adhærens brachiis.

Que ſi les perſonnes dont j'ai prévenu les mauvais jugemens dans ma remarque ſur *fut fragile*, veulent ſe prévaloir de ce que dit ici le Poëte, je les prie de faire attention que c'eſt juſtement ce qui montre l'innocence de nos deux Amans. En effet, ils ſe tenoient ſimplement embraſſés, y a-t-il là du crime ? Quoi de plus tendre & de plus innocent ! Je prétens qu'en ceci l'on doit regarder COLIN & CATOS, comme étant tout à la fois deux modeles de tendreſſe & de vertu, & qu'on a lieu de croire que le Poëte a eu pour but dans ce Poëme, de nous inſtruire par de ſi beaux exemples.

Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ :*
Aut ſimul & jucunda, & idonea dicere vitæ.

„ Les Poëtes ont deſſein de plaire ou

„ d'inſ-

* HORAT. *Art. Poët.*

„ d'inſtruire ; ou bien ils veulent plaire &
„ inſtruire.

Si malgré tout cela, ces perſonnes opiniâtres à ſoutenir le mal, prétendent que le Poëte laiſſe à penſer plus qu'il ne dit, & qu'ainſi l'on doit louer la modeſtie de l'expreſſion, & blamer la conduite des deux Amans. Je demande un peu à ces gens-là, pourquoi ils veulent en penſer plus qu'on n'en dit, c'eſt juſtement là ce qu'on leur reproche. Madame A..... eſt ſeule avec le Miniſtre Z... Il peut ſe faire qu'il lui tienne des diſcours fort differens de ceux qu'il tient en Chaire, qu'il lui faſſe même pratiquer ce qu'il condamne en public, cela eſt poſſible ſans doute, & ce ne ſeroit pas le premier Miniſtre, qui reſſembleroit en ceci à l'Abbé * dont il eſt parlé dans la Converſation du Maréchal d'HOQUINCOURT & du Pere CANAYE ; mais pourquoi irai-je juger au déſavantage de cette Dame & de cet Eccléſiaſtique ? Quand j'aurois cent probabilités pour en juger mal, devrois-je m'expoſer à faire un mauvais jugement, & à ſaper ainſi le fondement de toutes les vertus, en bleſſant la charité ? A ce ſujet qu'il me ſoit permis, je vous ſupplie

* Voyez Oeuvres de *St. Evremond.*

plie, de m'étendre un peu ſur ce qu'on appelle *ſcandale.*

J'entens tous les jours répeter par ces gens qui aiment à juger mal des autres, *qu'il ne faut point donner de ſcandale.* Mais qu'eſt-ce que c'eſt que ſcandale? Eſt-ce faire une *action qui peut être interpretée en mal?* Eſt-ce *en faire une réellement & évidemment mauvaiſe? ou* eſt-ce *agir contre les préjugés communs?*

Si c'eſt *agir contre les préjugés communs*, il faut donc, pour ne pas donner de ſcandale, que tous les gens d'eſprit deviennent des ſots, en ſacrifiant leur raiſon & leur goût aux préjugés vulgaires. Il faudra qu'ils ne reconnoiſſent plus de régle, ni de vertu, que celle qu'il plait à la corruption des ſiecles d'établir; de ſorte qu'ils ſeront *Hottentots* avec les *Hottentots*, *Chinois* avec les *Chinois*, ſuperſtitieux en *Portugal*, hypocrites en *France*, pédans en *Hollande*, fantaſques en *Angleterre*, Biberons en *Allemagne*; mais une telle conduite eſt ſi contraire à la vertu, & ſi oppoſée à la dignité de Créature raiſonnable, que ce ſeroit tout confondre que d'admettre une maxime qui l'autoriſât.

Si le ſcandale vient d'une *action qui peut être interpretée en mal*, il n'y a rien

au monde qui ne puiſſe être un ſujet de ſcandale, car il n'y a point d'action qui ne ſoit ſuſceptible d'un mauvais ſens. Si je donne l'aumône, ce peut être par oſtentation; ſi je m'humilie, ce peut être par un rafinement d'orgueil; ſi je ſuis reconnoiſſant, ce peut être par un nouveau motif d'intérêt; ſi je jeûne, ſi je ſuis aſſidû aux Egliſes, ce peut être par pure hypocriſie, &c. Or, qui ne voit, que juger ainſi des actions d'autrui, ſeroit anéantir toute la confiance que les hommes ſe doivent pour vivre en ſocieté.

Diſons donc que le ſcandale ne doit venir que d'*une action réellement & évidemment mauvaiſe*. Et on en voit peu qu'on puiſſe aſſurer telles. Mais parmi celles qu'on voit, il n'y en a point de plus communes, ni qui doive plus réellement ſcandaliſer, que la médiſance même, car il y a peu de circonſtances, où ce ne ſoit un crime que de dire, quoi qu'avec vérité, du mal de quelqu'un; & il n'y en a aucune où ce ne ſoit un crime évident que de juger mal, lors qu'il eſt poſſible que le jugement ſoit faux; or mille apparences, cent mille apparences, n'ôtent pas la poſſibilité qu'une choſe qui paroit mauvaiſe ne ſoit bonne.

bonne. Qu'on faſſe là-deſſus ſes réflexions ; & l'on verra que de même qu'il n'y a preſque point d'action, pour bonne qu'elle ſoit, qui ne puiſſe être interpretée en mal ; il n'y en a point auſſi, pour mauvaiſe qu'elle paroiſſe, qui ne puiſſe être interpretée en bien ; qu'ainſi il ne faut point juger, ou juger favorablement. *La charité couvre tout, croit tout, eſpere tout, ſupporte tout.*

D'où vient donc faut-il qu'il ſoit vrai que

.. Tout médiſant & Prophête en ce monde, La Fon-
Qu'on croit le mal d'abord, mais qu'à l'égard taine,
du bien, Conte.
Il faut que la vuë en réponde

Qu'on liſe là-deſſus le XIV. Chap. du I. Liv. de cet admirable Ouvrage attribué à THOMAS A KEMPIS. *Ad te ipſum oculos reflecte*, dit-il, *& aliorum factа caveas judicare. In judicando alios, homo fruſtra laborat, ſæpius errat, & leviter peccat : ſe ipſum vero judicando & diſcutiendo, ſemper fructuoſe laborat.* „ Tournez „ les yeux ſur vous-même, gardez-vous „ de juger des actions des autres. En „ jugeant les autres, on travaille en „ vain, on ſe trompe ſouvent, & on pe„ che aiſément ; mais l'on travaille tou-

„ jours avec fruit, lors qu'on se juge &
„ qu'on s'examine soi-même.

Apportons ici quelque exemple sensible : Voilà une jeune fille qui se promene seule avec un jeune homme, ils se voyent fréquemment & à toute heure, une *Prude* l'apprend, s'en scandalise, & ne manque pas en compagnie, de faire sur cela ses réflexions caustiques. Il est pourtant très-possible, qu'il ne se passe rien que d'honnête entre ces deux personnes, & il est certain, que quand même ils feroient du mal, on auroit tort de le croire, & même de l'insinuer, puis qu'on n'en auroit aucune preuve qui détruisit la possibilité du contraire.

Disons plus. Voilà un homme qui va souvent dans un lieu infame; n'est-il pas vrai, qu'il peut non-seulement y aller pour n'y point faire de mal, mais même pour y faire du bien ? L'Histoire Ecclésiastique nous apprend, que Saint VITALIAN fréquentoit souvent ces lieux-là pour amener à résipiscence les femmes perdues qui les occupent. Ainsi en toute équité, on ne doit point juger mal d'un homme qu'on verroit souvent aller dans de tels endroits, quoi qu'assurément on regarde ces démarches comme très-scandaleuses.

Ce

Ce qu'on peut dire de plus fort contre ce que j'avance ici, c'eſt qu'en faiſant certaines choſes, on s'expoſe à un peril qu'il eſt de la prudence d'éviter. Mais qui peut aſſurer, que les perſonnes que nous accuſerions, ne ſe ſentiroient pas une force ſuffiſante pour ſe ſoutenir, où nous ſuccomberions nous-mêmes. Jugerions-nous d'eux, par ce que nous ferions? Qui ne voit que c'eſt s'expoſer à commettre une injuſtice manifeſte. *Meſurer les autres à ſon aûne* eſt un Proverbe, pour reprocher aux hommes l'injuſtice de ces ſortes de jugemens.

Ajoutons encore, que l'Equité & la Charité exigent qu'on ne demeure point dans le ſcandale, quand même on auroit été ſcandaliſé par une action évidemment mauvaiſe. Et la raiſon en eſt, que la même heure qui voit commettre une mauvaiſe action, en peut voir auſſi former le repentir, & le former de maniere, que la perſonne qui eſt tombée dans une faute devienne incapable d'y retomber de ſa vie. Mais, dira-t-on, la charité veut donc faire de nous des *ſots* & des *dupes*, elle nous fera, ſur ces principes, confondre l'homme de bien avec le ſcélerat. Point du tout; la charité ne veut point qu'on ſoit *dupe*, elle veut

feu-

seulement qu'on soit doux & circonspect dans ses jugemens. Si je vois une personne riche au-delà du nécessaire, solliciter une Charge qui ne lui convient absolument point, & tâcher par ses brigues de l'enlever, ou du moins d'en priver un homme dont il se dit Ami, un homme chargé d'une grande famille, & auquel cette Charge est dûe plus qu'à qui que ce soit. Si je vois encore cette même personne, faisant le Patelin auprès d'une grande Dame, briguer par des soins hypocrites ses bonnes graces, & détruire dans son esprit un autre homme, un Confrere, de sorte que ce Confrere se trouveroit sans pain, sans des secours imprévus. Certes, je ne peche point contre la charité, de me sentir l'ame irritée de la plus vive colere. Toute la fureur & l'indignation de JUVENAL à la vuë de ces gens

Qui Curios simulant & Bachanalia vivunt ;

ne sera point en moi peché ; & je regarderai comme un acte de modération, de penser simplement de lui, qu'il n'est pas un régéneré, puis qu'un *Régéneré*, selon la définition de M. JAQUES SAURIN (*Sermon* sur l'assur. du Salut,)

lut,) *eſt un homme qui, par un acte continuel de méditations & d'actions pieuſes, a ſurmonté cette pente que la Nature nous donne pour le crime.*

Quand je verrai un homme affecter de ne voir que des gens au-deſſus de lui, quand je le verrai donner ſon Portrait au public, & n'étant pas content de l'avoir fait graver par PICART, le faire encore graver à Paris, pour le publier enſuite à la tête de ſes Ouvrages, je ne croirai point qu'il le faſſe par humilité, fut-il auſſi beau que ce Miniſtre, auſſi laid qu'un autre, auſſi ſavant qu'un autre. Si je vois de même un homme ignorant & hautain, regarder les autres avec mépris, parce que ſix bêtes le traînent dans un char bien doré, ou parce que ſes Peres, ſouvent des Coquins, ont pourtant été chargés de Titres & d'Emplois, je ne dois point croire que cet homme-là ait beaucoup d'humanité, & qu'il ſoit digne de la moindre eſtime. Mais dans le moment que je quitte ces ſortes de perſonnes, ou que je ne les vois plus, j'aurois tort de juger à leur déſavantage de ce qu'ils ſont actuellement, quoi que j'aye lieu de juger de ce qu'ils ont été. Et quoi que ces perſonnes-là ayent quelque action noire, quelque trahiſon ſur

leur

leur compte, bien que je ne doive pas juger qu'ils ſont actuellement traitres & ſcélerats, je dois pourtant être ſur mes gardes, & n'agir pas avec eux comme avec un homme qui n'auroit rien à ſe reprocher. Voilà le moyen, ce me ſemble, d'accorder la Raiſon avec la Charité, d'être charitable ſans être ſot.

Je finis ſur ce ſujet. Les bornes de mon travail ne me permettent pas d'en dire d'avantage, & ceci d'ailleurs paroit ſuffiſant pour faire voir, qu'on auroit grand tort de juger mal de la conduite de COLIN & de CATOS.

CINQUIEME STROPHE.

J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,
Amant, ſi vous eſt' honête
Retirez-vous.
Marchez tout doux, parlez
tout bas,
Mon DOUX AMI,
Car ſi mon Papa vous entend
Morte je ſuis.

REMARQUES.

LXIII. C'EST maintenant que je ſens le beſoin que nous aurions d'un Manuſcrit pour décider de quelle maniere on doit lire ces quatre premiers Vers. La différente ponctuation dont ils ſont ſuſceptibles, & que la Tradition n'a pû nous conſerver, y peut faire deux leçons ſi différentes, que l'une ne ſera qu'une Proſe toute pure, au lieu que l'autre ſeroit une Poéſie admirable & ſublime.

Si l'on met un point après le second Vers, c'eſt ſimplement CATOS qui parle. Mais ſi on ne le met qu'après le 4. c'eſt le Poëte. C'eſt lui, qui, par un enthouſiaſme digne du grand PINDARE, ſe tranſporte, pour ainſi dire, aux fenêtres de nos Amans, les voit, leur parle, & les avertit qu'il eſt jour. Comme cette derniere leçon me paroit la plus digne de ce CHEF-D'OEUVRE, je la ſuivrai ici. J'avoue pourtant, que quelques Savans que j'ai conſultés ſur ce ſujet, ont été de differens avis; mais je crûs que ceux qui étoient de mon ſentiment, avoient plus de goût pour la Poëſie que les autres.

En effet, qu'on reliſe ces quatre Vers en ſe repréſentant que c'eſt le Poëte qui parle, & l'on verra combien la narration paroit alors vive & agiſſante. Le recit qu'il vient de faire eſt ſi naturel, ſi beau, que c'eſt plutôt peindre que parler. Ainſi l'idée du Poëte échauffée, doit lui préſenter ſi vivement ce qu'il raconte, qu'il lui ſemble après cela, le voir de ſes propres yeux, faire un tiers dans l'intrigue de nos deux Amans, s'y intéreſſer juſques au point de veiller pour leur ſûreté. Préſuppoſer qu'ils ſoient attentifs à toute autre choſe qu'au bonheur

heur qu'ils goûtent ; c'eſt affoiblir en effet l'idée qu'on a de leur tendreſſe & de leurs plaiſirs, au lieu que c'eſt la relever encore, que de faire voir qu'ils ont beſoin de quelqu'un qui veille pour eux, & qui les avertiſſe du tems où ils doivent ſe ſeparer.

J'entens l'Alouette qui chante
Au point du jour :
Amant, ſi vous eſt' honête
Retirez-vous.

Le Poëte les avertit qu'il eſt jour, que l'Alouette chante, & qu'elle exhorte l'Amant à s'en aller ; Quoi de plus beau ! C'eſt engager toute la Nature dans les intérêts de nos Amans, les hommes, les oiſeaux.

Si l'on m'objecte que je fais ici *garder les manteaux* à notre Poëte ; que j'en fais *un Mercure galant*, & que c'eſt lui faire jouer un très-vilain perſonnage. Je répons, qu'une pareille objection n'a point lieu à l'égard d'un Poëte, parce que la ſeule volupté qui le touche, eſt le plaiſir de faire de beaux Vers : tout le reſte lui eſt indifferent, & ce plaiſir l'éleve ſi haut, qu'il n'y a point de relation entre ſon état & les autres conditions hu-

maines, par conſéquent il n'y a rien de ce qui s'applique aux autres hommes qui puiſſe ici lui convenir. Demandez à HORACE l'idée qu'il a du Poete : il répondra, dès ſa premiere Ode à MECENAS ;

Me doctarum ederæ præmia frontium
Di miſcent Superis : me gelidum nemus,
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo : ſi neque tibias
EUTERPE *cohibet* : *nec* POLYHYMNIA.
Lesboum refugit tendere Barbiton :
Quod ſi me Lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Ce que le R. P. TARTERON traduit:

„ Pour moi, MECENAS, le Lierre
„ dont on couronne les Têtes ſavantes,
„ me touche & me ravit : ce ſont les
„ Muſes qui me donnent droit de me
„ placer parmi les Dieux. C'eſt en
„ chantant la fraicheur des Boccages, les
„ danſes légeres des Nymphes & des
„ Satyres, que je me diſtingue du vul-
„ gaire ; pourvu qu'EUTERPE me
„ donne une veine facile & abondante,
„ & que POLYMNIE veuille bien ac-
„ corder mon Luth. Si vous me jugez
„ digne d'être mis au rang des bons
„ Poë-

„ Poëtes Lyriques, je ne vois pas que „ rien puiſſe m'empêcher de prétendre „ à l'immortalité ". Ce que le R. P. Jeſuite auroit pû traduire plus fidelement de cette maniere :

„ Les Lierres, recompenſe des Fronts „ ſavans, me mêlent avec les Dieux ſu„ prêmes. Une Foret extrêmement fraî„ che, les légers Chœurs des *Nymphes* „ & des *Satyres*, me ſeparent du Peuple. „ Si EUTERPE n'empêche point mes „ Flutes de jouer, ſi POLYMNIE ne „ refuſe pas d'accorder mon Inſtrument „ à corde, qui a un ſon plus fort * qu'u„ ne Guittare : Et ſi vous me mettez au „ nombre des Poëtes Lyriques, je fra„ perai les Aſtres avec le haut ſommet „ de ma tête.

Sublimi feriam ſydera vertice.

D'ailleurs, je ſuis perſuadé que quand on ne voudroit pas croire que c'eſt le Poëte qui parle ; mais que c'eſt CATIN, il faudroit cependant convenir qu'elle fait dire par l'Alouette ces deux Vers :

Amant,

* BARBYTON, *Inſtrument à Cordes qui a un ſon plus fort qu'une Guitarre.* C'eſt ainſi & non pas *Luth* que l'explique le R. P. TACHARD dans ſon Dictionaire Latin & François.

Amant, ſi vous eſt' honête
Retirez-vous.

Et dans ceci il y a toujours une délicateſſe charmante, puis que cette Belle, malgré la crainte où elle eſt que ſon Pere ne la découvre, n'oſe dire comme d'elle-même qu'il faut que COLIN la quitte; mais elle ſe ſert d'un détour, qui marque également la tendreſſe de ſon cœur, & l'enjouëment de ſon Eſprit: elle le lui fait dire par un oiſeau.

Cela ſuffit pour juſtifier la ponctuation que j'ai ſuivie. Paſſons à une remarque importante que j'aurois pû faire dès la ſeconde Strophe; mais que j'ai différée juſques à préſent, parce qu'il s'en trouve des exemples dans toutes les Strophes. Elle roulera ſur ces *tranſitions imprévuës*, par leſquelles le Poëte fait parler COLIN & CATOS, ſans avertir que ce ſont ces Amans qui parlent.

A la porte de ſa Belle
Trois fois frappa.
CATIN, CATOS, &c.
Toute nuë en ſa Chemiſe
La porte ouvra.
Marchez tout doux, parlez tout bas, &c.

Ces

Ces transitions, comme LONGIN l'a fort bien remarqué, *Traité du Sublime, Chapitre XXIII.* empêchent le discours de languir. Et ce qui fait beaucoup pour notre Poëte, c'est que *le véritable lieu où l'on doit user de cette figure, est quand le tems presse & que l'occasion qui se présente ne permet pas de differer.*

Raportons ici les exemples qu'employe LONGIN. Je me sers de la Traduction de M. DESPREAUX.

Le premier de ces exemples est pris de l'Iliade Liv. 4. v. 85.

Mais HECTOR, qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage :
D'aller droit aux Vaisseaux sur les Grecs se jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussi-tôt dans son sang je cours laver sa honte.

Le second est pris d'HECATE'E.

Ce Heraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux Descendans des HERACLIDES *de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelqu'autre Peuple.*

Le troiſieme exemple eſt tiré de DEMOSTHENE, dans ſon *Oraiſon contre* ARISTOGITON. Et le quatrieme eſt tiré de l'ODYSSE'E *liv.* 4. *v.* 108. Je paſſe ſous ſilence ces deux derniers exemples, l'uſage que DEMOSTHENE & HOMERE y font de la *Tranſition* n'étant pas tout-à-fait conforme à celui dont il s'agit ici.

Mais je ne puis paſſer les Tranſitions admirables qu'on trouve dans LA FONTAINE, vers le milieu du Conte intitulé *le Tableau*.

TERESE en ce malheur perdit la tramontane,
CLAUDE la débuſqua, s'emparant du timon.
TERESE pire qu'un démon
Tâche à la retirer, & ſe remettre au trône;
Mais celle-ci n'eſt pas perſonne
A ceder un poſte ſi doux.
Sœur CLAUDE, prenez garde à vous;
TERESE en veut venir aux coups;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait... C'eſt bien répondre;
Quiconque eſt occupé comme vous ne ſent rien.
Je ne m'étonne pas que vous ſachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

LXIV. *J'entens.* Ce verbe ne pourroit ici ſe rendre par le Latin *intelligo*; mais bien par l'Anglois *heard*: car *j'entens* dans

dans cet endroit ne signifie pas *comprendre*, mais *oüir*, *audio*, *auribus percipio*. Il se rendroit bien en Italien par *udio*; mais je crois que ce verbe n'est plus guere en usage qu'à l'infinitif *Udire*.

D'ailleurs le verbe *entendre* est fort François; Madame des HOULIERES s'en est servie plus d'une fois.

Craint, adoré .... mais *j'entens* la Victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux;

dit-elle au ROI *sur son Voyage de Flandres en l'année* 1684. Et dans *un Rondeau*,

Contre l'Amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous & de voir & d'*entendre*,
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.

Dans l'*Opera* d'ATYS Acte 4. Sce. 4.

Dieux qu'est-ce que *j'entens*. ....

Et Mr. RACINE dans BERENICE Acte 5. Scene 5.

Ne l'*entendez*-vous pas cette cruelle joie?

Nos anciens Poëtes se sont aussi servis de ce verbe. THIEBAUT DE MAILLI, en parlant des Avocats, & de la Justice, dit

Pledeor Loëis *entendez*, *entendez*,
G.os dolors vos vient pres mes pou vos en gardez,
Avec vous mes que vendre quant vo sen vous vendez.

CHRISTIAN *de Troyes.*

Puis que vos plait or m'escoutez,
Cuer & oreilles me prestez;
Car parolle ouie est perdue,
S'elle n'est de cuer *entendue.*

Et dans le *Roman de la Rose.*

S'il estoit prins en bonne veine
Pitié auroit de vostre peine,
Si devez souffrir & *entendre*
Tant qu'en bon point le puisses prendre.

LXV. *L'Alouette*) C'est un petit oiseau que les Grecs ont nommé *Coridale*, *Coridos*, ou *Coridalos*. Les Latins *Gelerita*, *Cassita*, *Alauda*, & les François *Alouette* & *Cochevis*. On appelle principalement *Cochevis* une espece d'Alouette qui a une crête; car l'Alouette proprement dite n'en a point. Voici ce qu'en dit P. BELON dans son Traité *de la nature des Oiseaux* liv. 5. pag. 267.

„ ARISTOTE, dit-il, parlant de

„ ces

„ ces oiſeaux a dit : *Coridalus* eſt de „ deux manieres, dont l'un eſt terreſtre „ & creſté, qui ne vole en troupe : „ l'autre eſpece n'eſt trouvée ſeule, & „ auſſi n'eſt point creſtée, & eſt de „ plus petit corſage. Cette différence „ n'eſt pas auſſi-bien obſervée en un „ lieu comme en l'autre : car le *Coche-* „ *vis* étant oiſeau terreſtre, & qui chan- „ te mieux que l'Alouette, & plus plai- „ ſamment, eſt ſouventefois prins pour „ l'Alouette. Le *Cochevis* a le bec „ longuet, pointu, & peu voulté. Les „ racines de ſa creſte ſont juſtement „ ſituées entre les deux yeux, & de la- „ quelle les plumes ſont quelque peu „ noyrettes, & n'y en a que quatre de „ principale grandeur. Son dos étant „ de couleur cendrée paliſſante, eſt „ moucheté de blancheur, & le deſ- „ ſous du ventre & des ælles eſt blan- „ chaſtre. Les plumes de ſa queuë ſe- „ roient toutes noires, n'étoit que les „ deux premieres de chaque côté ſont „ de même couleur aux ælles. Il a une „ petite langue quaſi fourchue. Et pour „ ce qu'il ſe poſe rarement ſur branche, „ ſes ongles ſont longuets.

L'une & l'autre eſpece d'Alouette eſt bonne à manger, quoi que le *Cochevis*

ſoit moins délicat que l'autre. DIOSCORIDE, GALIEN, & après eux PLINE diſent que le bouillon dans lequel ſont cuites les Alouettes, guérit la maladie nommée *Celiaque* & la Colique. Elles font auſſi le même effet lors qu'on les mange rôties.

On prend cet oiſeau au miroir & avec des filets. Il s'éleve ordinairement de terre juſques à perte de vuë, & cela toujours en chantant; ce que BAPTISTE* MANTOUAN exprime admirablement dans ces beaux Vers.

Prole nova exultans, galeaque inſignis alauda
Cantat; & aſcendit ductoque per aera Gyro
Se levat in nubes: Et Carmine ſydera mulcet.

Enſuite il retombe quelquefois comme une motte qu'on jetteroit de haut en bas.

C'eſt ce que RONSARD a auſſi très bien exprimé dans la piece de ſes *Gayetés*, intitulée l'*Alouette*. Il dit :

Hé Ciel que je porte d'envie
Aux plaiſirs de ta douce vie,
ALOUETTE qui de l'Amour
Degoiſes dès le point du jour,
Secouant en l'air la roſée,
Dont ta plume eſt toute arrouſée !

Devant

* *Bapt. Mant.* Alphonſi lib. 5. fol. 43. au revers Edit. d'*Aſcenſius*.

Devant que PHOEBUS soit levé
Tu enleves ton corps lavé
Pour l'essuyer près de la nuë.
Témoussant d'une aile menuë
Et te sourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toi devenir oiseau.
Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au fouyer elle someille,
Frappant son sein de son oreille:
Ou bien quand en filant le jour
Void celuy qui luy fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourvuë,
De honte elle abbaisse la vuë,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu roules, ALOUETE,
Ma doucelette mignonette;
Qui plus qu'un Rossignol me plais,
Qui chante en un bocage épais.

On a observé que l'Alouëtte couve trois fois l'année, en Mai, en Juillet, & en Août, & qu'elle vit neuf à dix ans.

CESAR

CESAR leva une Legion Gauloiſe, qui il fit porter le nom d'*Alouette*, parce que la figure de leur caſque repréſentoit la crête des *Cochevis*.

Il y a auſſi une Alouette de mer plus groſſe, plus brune par deſſus le corps, & plus blanche par deſſous le ventre; mais ce n'eſt pas d'elle dont il s'agit ici, c'eſt uniquement de celle de terre; & comme cet oiſeau n'habite que la campagne, on a ici une preuve que CATIN ne demeuroit pas en Ville. Ce qu'il eſt important d'obſerver.

Mais il faut remarquer que ce Vers

J'entens l'Alouette qui chante,

a une ſyllabe plus que les autres: ce qui m'a fait douter quelque tems ſi je ne mettrois point *Alouet'*, ou ſimplement *Alouet*. La raiſon de cette incertitude, c'eſt I, que pour la meſure du vers, les anciens Poetes ne ſe faiſoient pas une affaire de retrancher d'un mot une lettre, & même quelque fois deux.

Dans le Fablio intitulé *Les trois Dames*.

Ma peine metray & *m'entente*
Tant *com'* ſeray en ma jovente.

LAMBERT LICORS, au commencement

cement du *Roman* d'ALEXANDRE.

La verté de l'*Hiſtoir'* ſi *com'* li Roy la fit.

JEHANLI NEVELOIS, au Livre de la vengeance d'ALEXANDRE.

Seigneurs or faites pes, un petit vos taiſiez
S'orrez bon vers nouviaux, car li autres ſont viez.

L'Auteur de la *Bible de* GUIOT.

Sus moy cherra treſtous li gas,
Porce que je *poat'* les noirs dras :

THIEBAULT Roi de Navarre en *ſa ſeconde chanſon.*

Je ne dis pas que nus *aim'* follement :

Et dans la cinquieme.

Ains veuil qu'*el'* me truit bault.

Mais pour donner des exemples d'Auteurs plus voiſins de notre ſiecle ; JEHAN MAROT, un des meilleurs Poëtes de France, & des plus corrects, *dans le* 43. *Rondeau.*

Pour mon plaiſir j'aime une Créature,
Mais s'elle m'aime, il giſt à l'aventure,

Je

Je n'en ſçay rien, ſi non que de ſes yeux
*Et m'*a repeu d'un regard gracieux.

Et ſon fils CLEMENT MAROT, dans ſon Epitre au Chancelier DU PRAT.

Que de la *grand'* dignité Cardinale.

Et plus bas.

S'on ne le veut d'aventure ſceller.

La Reine MARGUERITE de Navarre dans *ſa Comedie de la nativité de Jeſus-Chriſt.*

Plus *grand'* faveur que dehors te faut mettre.

MELLIN DE SAINT GELAIS,
Devant vos yeux, ô *Grand'* Royne, humilie.

ODET DE LA NOUE Poëte auſſi inconnu qu'il eſt eſtimable dans ſon admirable *Paradoxe.*

Qu'en ſa plus *grand'* vigueur on le peut oublier.

Et plus haut.

Or je *pri'* ſa bonté de benir mon deſſein.

GUILLAUME DE SALUSTE dans *le cinquieme jour de la premiere ſemaine.*

Flam-

Flambeaux Latoniens, qui d'un chemin divers
Or la nuit, or' le jour guidés par l'Univers.

La seconde raison qui me faisoit douter si j'écrirois simplement *Alouet*, c'est que je pensois que notre INCONNU l'avoit, peut-être, mis pour marquer que l'*Alouette*, dont il parle, étoit un mâle; & cela parce que, selon les observations des Naturalistes, les mâles des oiseaux chantent mieux, & plus souvent que les femelles. D'ailleurs, qu'il vouloit peut-être encore, par une hardiesse approuvée d'HORACE, enrichir notre Langue d'un nouveau mot, & donner aux Auteurs un exemple à suivre. C'est de distinguer ou par l'Article, ou par la terminaison les mâles, & les femelles des animaux qui sont confondus en notre Langue, sous la même appellation. C'est ainsi qu'on dit *un Renard* & qu'on ne dit pas *une Renarde*, *une Perdrix* & non *un Perdrix*, *une Linotte* & non *un Linot*, *un Tarin* & non *une Tarine*. Quoi de plus ridicule cependant, & de plus insuportable à un Grammairien, que d'être obligé de dire, *le Renard que vous avez est une femelle*, ou, *cette belle Perdrix est un mâle*? Au lieu que s'il étoit de l'usage de distinguer l'un de l'autre par l'*Article*

ou

ou par la *Terminaiſon*, on s'exempteroit d'une maniere de parler ſi defectueuſe

La troiſieme raiſon, c'eſt que Meſſieurs LES AUTEURS *du Journal litteraire*, dans l'extrait qu'ils ont donné de *ce Chef-d'Oeuvre, vol. 5. 1re part. de leur Journal*, ont fait imprimer *Alouet*, & leur autorité m'a preſque déterminé à ſuivre cette leçon, en conſultant d'ailleurs l'air ſur lequel cette belle Ode ſe chante, (& que j'ai fait notter dans cette édition,) je croyois être abſolument obligé de mettre *Alouet*. Mais, qui le croiroit : c'eſt juſtement cela qui m'a fait prendre un parti tout oppoſé, lorſque j'ai chanté ces vers ainſi.

J'entends l'Alouët qui chante.

J'ai trouvé que l'air en étoit languiſſant, & que par conſéquent il ne convenoit pas aux paroles, où il s'agit d'un oiſeau qui vole & qui ramage, au lieu qu'en chantant ce vers

J'entends l'Alouette qui chante,

quoi que ce ſoit le même air, la neceſſité où l'on eſt, à cauſe qu'il ſe trouve une ſyllabe de plus, de changer la ſyncope, & mettre une noire en la place du point, fait que ce chant naturellement

ment tendre & languiſſant, devient gai, vif, & exprime parfaitement l'action & le ramage de l'oiſeau, en quoi certes, je n'ai pû aſſez admirer l'art du Poëte, d'avoir ainſi obligé le chant de ſe prêter à ſes paroles. Je me ſouviens même que quand j'apris cette chanſon de MADAME d'AUSSONNE, je ſentois un plaiſir inexprimable lors qu'elle en venoit à ce couplet.

J'ajouterai encore à ceci, que ſi les anciens Poëtes n'ont pas fait difficulté de retrancher une lettre ou même deux dans la compoſition d'un vers, ils n'en ont pas fait auſſi de mettre quelquefois dans leurs vers une ſyllabe de plus qu'il n'en falloit pour la meſure. Il y en a mille exemples dans le *Vergier d'honneur*, compoſé par OCTAVIEN DE SAINT GELAIS, & ANDRY DELA VIGNE. Je me contenterai de rapporter ſeulement celui-ci.

Que c'étoit France la Princeſſe des hommes.

Il eſt tiré *de la Complainte & Epitaphe du feu Roi* CHARLES. En le comptant avec celui de notre INCONNU, on remarquera que ce Vers,

J'entens l'Alouette qui chante,

eſt un bon vers, & que s'il a trop d'une ſyllabe, ce n'eſt que par rapport aux autres qui ſont des feminins de huit ſyllabes, au lieu que ce vers d'OCTAVIEN DE SAINT GELAIS,

Que c'étoit France la Princeſſe des hommes,

n'eſt pas proprement un Vers, car c'eſt un feminin de douze ſyllabes, & nous n'en avons point en François de cette eſpece. Ce qu'il y a de plus contre la Licence de l'*Evêque d'Angouleme*, [car c'eſt de lui qu'eſt la Complainte d'où ce vers eſt tiré,] c'eſt qu'en tranſpoſant un ſeul mot, il lui auroit été très-facile de faire un bon vers feminin d'onze ſyllabes.

Que France étoit la Princeſſe des hommes.

Ainſi donc, ſi ce Grand Poëte a négligé, pour la meſure d'un vers, de faire une petite inverſion ordinaire dans l'uſage de ſon ſiecle, qui oſera blâmer l'INCONNU d'avoir commencé la derniere Strophe du *Chef-d'Oeuvre* par un vers bon, mais ſeulement d'une ſyllabe plus long que les autres ? Quelques-uns de ceux qui ſoutiennent les Modernes s'éleveront peut-être contre cette licence, mais il ſera glorieux à notre Auteur d'être attaqué

qué par des profanes. Il eſt avantageux de n'avoir pour ennemis que ces *pygmées* audacieux pour qui la ſacrée Antiquité n'a rien de reſpectable. Quand ils mettront nôtre INCONNU au rang d'HOMERE, de THEOCRITE, d'ANACREON, ce ne lui ſera pas un grand déſavantage, il aura de quoi ſe conſoler en ſi bonne Compagnie.

LXVI. *Qui chante.*] P. BELON vient déja de nous dire que cet oiſeau chante *plaiſamment*, mais ce n'eſt pas aſſez dire à mon gré, je trouve que cet oiſeau chante ſi bien, ſur tout lors qu'il s'éleve de terre juſques aux nues, qu'on peut dire de lui ce que BERSAMUS dit du *Roſſignol.*

Verſatilem namque cantuum nectit ſonum,
Frataſque titillationes fabricat
Peritia artis ſingulari muſicæ.

D'ou vient qu'ANEAU devant ſa traduction du 3e. Livre de la Metamorphoſe, dit de CLEMENT MAROT.

CLEMENT MAROT ce bon PoëteFrançois
Qui en hault vol, plus hault chant reclama,
Chantant mourant ainſi que l'Aloëtte.

LXVII. *Au point du jour.*] C'eſt une

maniere de parler très-Françoise & très usitée. MENAGE n'en a rien dit dans son *Dictionaire Etymologyque*, elle méritoit bien toutefois qu'on en découvrit l'origine, & il lui auroit été très-facile de le faire en découvrant celle de *Poindre*. En effet, le substantif *point* vient de ce vieux verbe neutre *poindre*, usité chez nos anciens pour signifier, *se faire ouverture*, *percer*, *piquer*. C'est ainsi, comme l'observe fort bien FURETIERE, qu'on appelle *point* la douleur que cause un vent qui voudroit sortir, & qui se trouve trop compressé. C'est aussi de même qu'on dit *l'herbe point*, pour dire *l'herbe commence à pousser*,

MOLINET. p. 116.

Vien paistre en mon verd bois fleuri,
Où l'herbette verdoye & point.

Et c'est ainsi apparemment qu'on dit *le jour point*, parce que les premiers Rayons de la lumiere *percent*, *se font* ouverture au travers des nuages & de l'obscurité. Mais j'ai là-dessus un soupçon que je ne crois pas mal fondé, c'est qu'on n'auroit pas tant dit, *le jour point*, eu égard à ces rayons de lumieres qui percent les nuages, qu'eu égard à un certain froid qui pique quand le jour commence à paroitre; d'où vient qu'on dit, *sentir la pointe*

te du jour. Dès que je ſens le point du jour. Auſſi les Hollandois ont-ils en leur Langue cette expreſſion de *Kirkije van den dag*, la pointe du jour. Or *la pointe* & *le point* ſont deux mots à peu près ſynonimes qui dérivent du même verbe *poindre.*

Après cette remarque Grammaticale, faiſons-en une autre en faveur de notre Poëte, obſervons que c'eſt l'*Alouëtte* qu'il fait chanter au point du jour, & que cet oiſeau chante effectivement aux premiers rayons de la lumiere, ce que ne font pas tous les oiſeaux. Ceci fait voir combien notre INCONNU avoit une grande connoiſſance de la Nature, auſſi bon Philoſophe qu'il eſt excellent Poëte.

LXVIII. *Amant.*] Remarquez toujours la proprieté des termes. *Amant* eſt ici beaucoup mieux que *Galant.* Au lieu que dans ce qui précede, *Galant* a plutôt dû être employé qu'*Amant.* Qu'on réflechiſſe ſur ceci, & l'on verra combien il y a de goût & de fineſſe dans le choix de ces deux mots. Peu de gens pourroient les placer ſi bien.

Non cuivis datum eſt adire Corinthum.

LXIX. *Si vous eſt' honête.*] Remar-

quez * qu'auparavant le Poëte a dit que COLIN étoit *honête.*

Le Galant qui fut honéte.

Et à préſent il met un SI, comme s'il y avoit lieu d'en douter. Cette figure que les Latins appellent *dubitatio*, & les Grecs ἀπορία, eſt d'une très grande force, pour convaincre, pour perſuader. Par elle, on fait que celui à qui on s'adreſſe devient lui-même ſon propre juge, il faut qu'il prononce ſur l'état où il eſt, & qu'il le prouve en faiſant ce qu'on lui demande. Et s'il ſe trouve dans l'état dont on fait ſemblant de douter, le SI, prend alors la force de *puiſque*, & la propoſition devient un vrai enthymème. Ainſi cette propoſition, *Amant, ſi vous eſt' honête retirez-vous*, eſt comme ſi l'on diſoit, *Amant, puiſque vous eſt' honête retirez-vous.* C'eſt ainſi que dans la Traduction des Epitres d'OVIDE, MEDE'E dit à JASON.

Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoitre,
Et qu'avec un viſage auſſi beau que menteur,
Tu me tins ce diſcours auſſi doux que flateur:
Sous vos divins appas la fortune aſſervie,
Vous a fait aujourd'hui l'arbitre de ma vie;

Et

* p. 132. Strophe 4.

Et par un peu de haine ou par un peu d'amour,
Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour
Si vous pouvez me perdre avec tant de puiſſance,
Vous pouvez me ſauver avec plus de clémence :
Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,
Suit l'excès de bonté que l'excès de rigueur.

C'eſt à peu près dans le même uſage que M. RACINE a employé le ſecond SI des vers ſuivans. ANDROMAQUE parle d'HECTOR.

Chere Epouſe, *dit-il*, en eſſuyant mes larmes,
J'ignore quel ſuccès, le ſort garde à mes armes ;
Je te laiſſe mon fils, pour gage de ma foi,
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi ;
Si d'un Epoux cheri, la mémoire t'eſt chere,
Montre au fils à quel point tu ſus aimer le Pere.

LXX. *Eſt' honête*,] Avec une éliſion, & non pas *êtes honête*. Le Poëte a pris cette licence avec d'autant plus de raiſon, que les perſonnes qui parlent le mieux n'ont aucun égard à l's dans la prononciation d'*êtes*, lors que c'eſt une voyelle qui ſuit. *Vous eſt' un brave homme*, & non *vous êtes un brave homme*. *Vous eſt' aſſez heureux*, & non *vous êtes aſſez heureux*.

Auſſi VOITURE, qui peut-être a

vû ce CHEF-D'OEUVRE, n'a pas fait difficulté de prendre cette même licence. Il dit dans une Elegie,

Car vous ne croiriez pas tant vous ét' inhumaine,
Qu'il ait beaucoup d'amour s'il n'a beaucoup de peine.

Je sai bien qu'il y a des personnes, & j'en connois même, qui n'estiment pas assez VOITURE, pour croire que l'exemple que j'en rapporte soit d'une grande autorité. Mais sans m'amuser à refuter des gens que la voix publique condamne, & condamnera toujours, je les renvoye seulement à la 3. Satire de BOILEAU. Là un Campagnard qui veut faire le Docteur, dit

La Pucelle est encore une Oeuvre bien galante,
Et je ne sai pourquoi je bâaille en la lisant:
LE PAÏS, sans mentir, est un boufon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce VOITURE.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.

Je ne veux que ce trait de Satire pour les rappeller à eux. Peut-être que par là ils apprendront du moins à se taire.

LXXI. *Retirez-vous.*] *Retirez* est le véritable terme.

LXXII. *Marchez tout doux, parlez tout*

tout bas &c.] Le Poëte fait ici répéter à CATIN quatre Vers qu'il lui a déja fait dire ailleurs, & cette fourmilliere de *Poëteraux* dont l'*Envie* eſt la *Minerve*, ne manqueront pas d'attaquer par-là ce CHEF-D'OEUVRE. Mais c'eſt trop peu de choſe pour que je daigne leur répondre, je les renvoye aux Remarques de l'Illuſtre Madame DACIER ſur le 8. Livre de l'*Iliade* d'HOMERE. Là ils apprendront qu'il eſt ordinaire à ce divin Poëte de répéter quelquefois juſques à dix & douze Vers.

C'eſt pourquoi EUSTATHE remarque, comme l'obſerve très à propos Madame DACIER, „ qu'HOMERE fait „ voir par là, que lors qu'on a trouvé „ ce qui eſt fort bien, il ne faut pas „ chercher autre choſe, ni éviter ces ré„ pétitions. Nous avons aujourd'hui ſur „ cela (continue cette admirable Inter„ prête des anciens Grecs) nous avons „ une délicateſſe qui me paroit plutôt „ une maladie qu'une marque de bon „ goût. Le bon goût reçoit avec plaiſir „ deux & trois fois la même image & „ dans les mêmes termes.

M. DE LA MOTTE a donc eu grand tort dans ſon *Iliade*, de ſuprimer les répétitions qui ſont dans HOMERE; il

a sans doute vû ce CHEF-D'OEUVRE, & cela seul, devoit suffire pour le faire rentrer en lui-même, & donner chez lui du poids aux raisons de MADAME DACIER. Car enfin, il ne s'agit pas de s'entêter de son opinion. M. DE LA MOTTE aura beau dire dans ses *Réflexions sur la Critique*. „ Rien ne décele „ plus l'Esprit des partisans outrés de „ l'Antiquité, que l'envie de justifier, „ jusqu'aux répétitions de l'*Iliade*". Il aura beau ajouter „ ce seroit une folie „ après cela, d'esperer la moindre com„ position avec eux "; tout cela dans le fond n'est qu'une déclamation inutile, & quand ce Chef des conjurés Modernes viendra se plaindre „ qu'HOMERE, par „ exemple, décrit la maniere dont PA„ RIS s'arme pour combattre MENE„ LAS, & qu'il employe ailleurs la mê„ me description pour un autre Heros ; „ que le même sacrifice revient plus d'u„ ne fois ; que la même peinture sert „ à plusieurs Batailles ; que dans le com„ bat des Dieux, un des Combattans „ dit à son adversaire les mêmes fanfa„ ronnades que quelque *Grec* a dites à „ un *Troyen* ; qu'il n'y a que deux ou „ trois formules pour la mort de plus „ de deux cens hommes". On n'a qu'à répon-

répondre ſimplement ces deux mots : *Le bon goût reçoit avec plaiſir deux & trois fois la même image.* MADAME DACIER à l'abri d'HOMERE, d'EUSTATHE, & du CHEF-D'OEUVRE, ſera toujours en droit d'établir ceci comme un principe, un axiome, dans la maniere de bien juger des ouvrages d'Eſprit.

Mais pour revenir à CATIN, ce n'étoit pas ſans peine, il n'en faut pas douter, qu'elle étoit obligée de ſe ſeparer ainſi de ſon cher Amant ; il falloit pour l'y obliger qu'elle eut un motif auſſi puiſſant que la fureur de ſon pere : elle répétoit ſans doute dans ſon cœur ces paroles que MINERVE dit contre JUPITER, dans le 8e. livre de l'*Iliade. Mon pere toujours cruel & inflexible, n'a pas les ſentimens qu'il devroit avoir.*

Ἀλλὰ πατὴρ ἡμὸς φρεσὶ μαίνεται οὐκ ἀγαθῇσι
Σχέτλιος. .

Et pourquoi ne les auroit-elle pas dites, puis que MINERVE la Déeſſe de la Sageſſe, oſoit bien les proferer contre JUPITER le Maitre des Dieux & des hommes.

Co-

COLIN, de ſon côté, diſoit bien auſſi comme MALHERBE.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis conſentir,
Et dont je n'oſe me défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir !
Et que tu me fais bien apprendre,
Quel Tyran c'eſt que le Devoir !

Mais comme le dit encore le même MALHERBE.

L'AMOUR a cela de NEPTUNE.
Que toujours à quelque infortune,
Il ſe faut tenir préparé ;
Ses infideles flots ne ſont point ſans orage ;
Aux jours les plus ſereins on y fait des naufrages
Et même dans le port on eſt mal aſſuré.

Ce qu'on peut penſer de conſolant dans la néceſſité où étoient nos deux amans de ſe quitter, c'eſt qu'on dit que la difficulté aiguiſe le plaiſir.

L'Amour aime ſur tout les ſecrettes faveurs,
Dans l'obſtacle qu'on force, il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la Beauté qu'on aime,
Quand il eſt défendu devient grace ſupreme.

D'où

D'ou vient que CLAUDIEN a dit,

* *Non quiſquam fruitur veris odoribus*
Hyblæos latebris nec ſpoliat favos.
Si fronti caveat, ſi timeat rubos.
Armat ſpina Roſas, mella tegunt apes,
Creſcunt difficili gaudia jurgio.
Accenditque magis quæ refugit Venus.

Voici ce que nous avons fait de remarques ſur cet admirable Ouvrage. Quelques ſoins que nous ayons apportés à les bien faire, nous ſommes très-perſuadés qu'elles ſont fort au-deſſous de ce qu'elles devroient être; mais quoi!

Primitias dedimus quas noſter agellus habebat.
Quales ex tenui rure venire ſolent.

Il faut eſperer, comme je l'ai déja dit dans la Préface de la premiere édition, que quelques ſavans hommes viendront ſuppléer à mon inſuffiſance.

Je vais finir en raportant ici ce que j'ai pu découvrir de la Maiſon de CATIN, je ferai connoitre ſa perſonne & celle de ſon Amant, & j'ajouterai quelques remarques ſur tout l'Ouvrage.

DIS-

* Claud. in Feſcennin de nup. Auguſ. Honor.

DISSERTATION

SUR L'ORIGINE DE LA MAISON DE CATIN.

L'an du Monde, selon le Pere PETAU, 1656. 2329. avant l'Ere Chrêtienne, un petit-fils de METHUCHELAC nomné par les Armeniens OLYBAMA, fut averti que tout ce qui étoit sur la Terre devoit perir. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, si ce fut par un chatiment du Ciel, comme le disent les plus anciennes Histoires, ou si ce fut par la rencontre de la Terre, & de la queüe d'une Comete, qui étoit chargée d'exhalaisons, comme le prétendent quelques nouveaux Astronomes. Sans une longue discussion, un seul fait que nous allons voir ici, & c'est le premier, montre combien il y a d'erreur dans l'opinion de ces derniers.

OLYBAMA averti du malheur qui le menaçoit, fut aussi averti que pour s'en préserver, il devoit se faire une maison qui put subsister sans toucher la Terre, & qui fut en même tems si vaste & si forte, qu'il put y rassembler quelques paires de toutes ces créatures vivan-

vantes, que les Carteſiens croyent des machines, & les Pythagoriciens des eſpeces d'hommes. OLYBAMA s'aquita de tout cela par merveille. On dit, mais avec moins de certitude, qu'avant le tems malheureux, pour lequel il ſe préparoit un tel logement, il avoit fait toute une cloche de bois de platane Indien, longue de trois coudées, & large d'une coudée & demie. Il la ſonnoit trois fois par jour, le matin, à midi & le ſoir; & alors il aprenoit à tous ceux qui s'aſſembloient, le malheur dont ils étoient menacés. Lors qu'OLYBAMA fut entré dans cette maiſon extraordinaire, lui, toute ſa famille, & tout ce qu'il avoit voulu y raſſembler; voilà que cette maiſon eſt peu à peu élevée dans les airs, & que pendant plus de 150 jours elle eſt tantôt portée d'un coté, tantôt d'un autre, & cela ſi haut qu'elle ſurpaſſoit de beaucoup les plus hautes montagnes. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que malgré le déſordre d'une ſituation ſi peu commune, ce grand homme ne laiſſoit pas que d'étudier; on dit qu'il avoit avec lui un Livre de la compoſition d'ADAM, & un autre de celle d'ENOC, dans leſquels il liſoit tous les jours. Quel dommage qu'il n'en ait pas

fait

fait tirer un si grand nombre de copies, que quelques-unes soient échapées à la fureur des tems ! Après avoir été plusieurs mois renfermé dans cette maison, OLYBAMA sortit enfin, & peu après, il établit une Academie où il professoit lui-même la Theologie & la Philosophie. Il fit, assûre-t-on, un Livre *des Secrets de la Nature*, que conservent encore les Prélats des Scythes Armeniens, & que ces Prélats seuls ont la permission de voir. C'est ce qui fait qu'il n'est pas possible d'en avoir une copie, & que le faux BEROSUS même qui en parle, ne l'a pas vû. OLYBAMA enseigna aussi l'Astronomie & l'Agriculture ; ce fut lui qui le premier regla l'année selon le cours du Soleil, & les mois selon le cours de la Lune. Ce fut lui aussi qui, le premier cultiva cette Plante que les Allemans aiment sur toutes choses, & que les autres Nations ne haïssent pas. Et ce fut alors que sa vaste connoissance le fit prendre pour un *Dieu*, & que les Armeniens lui donnerent le nom d'OLYBAMA & d'ORSA ; car auparavant ils l'apelloient SAGA, comme qui diroit *Magicien*, à cause de sa grande pénétration dans les choses les plus abstraites.

Après

Après avoir long-tems gouverné en Armenie, il vint au Païs de *Kitim*, que les naturels du Païs appellent à present *Italia*. Les Armeniens privés d'OLYBAMA, crurent que son ame étoit passée dans des corps célestes, & lui décernerent les honneurs divins. Il continua en Italie les mêmes choses qu'il faisoit en Armenie, & il y composa sur tout, un grand nombre de Livres de Theologie & de Physique, que la négligence de ses descendans nous a fait perdre.

Comme dans ces tems-là, les noms qu'on donnoit aux hommes, étoient des noms qui marquoient quelques-unes de leurs qualités, & qu'OLYBAMA avoit toutes les bonnes qu'on peut avoir, on lui donna tant de noms differens, que nous ne finirions point si nous voulions les rapporter tous. Car outre les noms de SAGA, d'OLYBAMA & d'ORSA, dont nous avons déja parlé, on lui donna encore ceux de VANDIMON, d'URANUS, de COELUS, de SOL, d'OGYGES, de JANUS, OENOTRIUS, GALLUS, PROTEUS, VERTUMNUS, SISITHRUS, XISUTHRUS, PUONCUUS, OANNES, LEOTHZITZAMUS, AZO-

Edm. Dickinson differt. *Isaac. Vossius* lib. LXX. *Huet.* lib. 2. de Conc. rat. & fid. *Hornii.* Hist. Phi. *Góropius Becanus.*

NACES, OSIRIS, BACCHUS, PROMETHEUS, SATURNUS, DEUCALION, NOACH, NOA, NOACHUS & NOE'.

Sa femme de même fut appellée de tant de noms differens, que les Savans disputent tous les jours, sur le nombre qu'elle en a eu. Pour moi je préfere ceux de BARTHENOS & d'HAÏCAL à tous les autres. Et quoi qu'en dise le *Salsélet Hakkabala*, je le trouve encore moins certain que ce que rapporte SCIPION SGAMBATUS, dans ses *Archives du Vieux Testament*, *p.* 150.

Pendant qu'OLYBAMA avec toute sa maison, étoit transporté dans les airs plusieurs milles au-dessus de la Terre, tout le Genre-humain & tous les animaux perissoient au-dessous de lui; nul ne pouvoit échaper au châtiment universel, & la Terre devenoit un désert, de neuf mille lieues de tour, si ce grand homme n'eut eu de quoi reparer la perte qu'elle venoit de faire. Mais trois fils qu'il avoit, & qui étoient tous trois mariés, & tous les animaux mâles & femelles qu'il avoit sauvés avec lui, multiplierent bientôt chacun dans leur espece, & la Terre reparut presqu'aussi couverte d'animaux qu'auparavant.

Ce

Ce qui contribua à reparer bien vite* cette désolation universelle, c'est, selon le faux BEROSUS, que les femelles mettoient toujours au monde deux jumeaux, dont l'un étoit mâle, l'autre femelle; qui, s'unissant dès qu'ils étoient adultes, produisoient de nouveau des jumeaux de sexe different. Et il faut bien que cela soit ainsi, s'il est vrai qu'OLYBAMA ait fait en Armenie tout ce qu'on en dit, & qu'il soit ensuite venu en Italie faire les mêmes choses.

Quand ce grand homme se renferma dans la maison extraordinaire, dont nous avons parlé, il n'avoit que trois fils, trop connus pour que nous entreprenions ici de les faire connoître. Il suffit de dire, qu'ils diviserent entre eux la Terre, & qu'on croit communément que le troisieme vint avec son Pere en Italie, & qu'il eut l'Europe pour son partage. C'est peut-être lui qui avoit épousé la Sibylle ERYTHRE'E, du moins est-il sur qu'elle étoit une des brus d'OLYBAMA, puis qu'elle le dit elle-même dans ce vers du *Liv.* 3.

Τᾶ μὲν ἐγω' Νύμφη, ἀ'φ' ἁ'ίματος αὐτᾶ ἐτέχθην.

* Pseudo. *Berosus* Joan. Annii Viterbiensis Monachi lib. 3.

Portes, M. Bero a'd & d'autres.

On prétend, & je n'en doute pas, qu'OLYBAMA eut plusieurs autres enfans, mais l'Histoire attentive aux trois ainés ne nous parle presque point des autres, ce qui fait que dès là je trouve dans la Généalogie de CATIN un embarras dont je ne puis sortir. Car quoi que je puisse authentiquement prouver qu'elle descend d'OLYBAMA; je ne puis dire positivement si c'étoit du fils ainé ou d'un fils cadet. Ce qu'il y a de sûr encore, c'est que les Peres de COLIN sont aussi descendus d'un des fils d'OLYBAMA, de sorte qu'il est le Pere commun de toutes les branches de la Maison CATIN & de la Maison COLIN. Mais, comme j'aime à n'avancer que des choses certaines, je prens le parti de me taire sur toutes ces branches, plûtôt que d'amuser ici le Lecteur par des conjectures chimeriques. Si je voulois imiter les d'HOSIERS, les DUCHENES, les IMHOFF, & tant d'autres faiseurs de *Nobiliaires*, d'*Armoiries*, de *Généalogies*, il ne faut pas douter que je ne pusse composer à CATIN & à COLIN une très-noble filiation. S'il n'y a point d'Histoire généalogique de leur très-illustre Maison, c'est que ni eux, ni leurs peres n'ont voulu

don-

donner de l'argent pour en faire. Contens de savoir ce qu'ils étoient, ils n'ont point gagé des gens pour ériger un ridicule trophée à leur vanité, ils n'ont pas voulu donner, à leurs petits-fils un sot sujet d'orgueil, dans l'énarration de noms & de titres, qu'on donne ordinairement plûtôt à la fortune qu'à la vertu ; mais, quoi qu'il en soit, l'on voit toujours que CATIN sort d'une des premieres Maisons du monde, que ses premiers ayeux étoient renommés dans un tems, où l'on ne connoissoit pas encore ni la Maison de BOURBON, ni celle de BRUNSWIC, ni celle de HESSE, qui sont sans contredit les trois plus anciennes Maisons du monde : c'est-à-dire les trois plus anciennes Maisons nobles & souveraines ; car pour de roturieres, il faut bien qu'il y en ait d'aussi anciennes & même de plus anciennes. Mais pour revenir à COLIN & à CATOS, quand même leur Maison seroit tout à fait inconnuë, ne devroit-on pas dire d'eux,

Lors qu'on a les vertus qu'ils nous ont fait paroitre,
On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en etre.

Je finis cet Article en revenant à OLIBAMA, dont je vais rapporter une chose surprenante. C'est que bien des gens ont souhaité, que bien des gens souhaitent tous les jours, & pour laquelle des Rois même se démettroient de leur Couronne, mais chose qui depuis OLYBAMA n'est arrivée à personne, & qui selon toutes les apparences n'arrivera jamais, c'est de mourir à l'âge de neuf cens cinquante ans ; comme il arriva à ce grand homme d'y mourir.

DISSERTATION
TOUCHANT LA PERSONNE DE
CATIN,
ET CELLE DE
COLIN.

SI nous n'avons pû trouver une Généalogie suivie de *la Maison de* CATIN ni de *celle de* COLIN, nous avons du moins la consolation de pouvoir nous assurer de ce qu'ils étoient personnellement.

nellement. L'EXCELLENT POETE qui nous a laiſſé ce CHEF D'OEUVRE, a peint ces deux Amans avec tant d'art & d'habileté, qu'il ne faut pour les connoitre, que faire attention à ce qu'il en dit.

1°. Ils étoient jeunes l'un & l'autre. A l'égard de CATIN cela eſt hors de diſpute, puiſque le POETE l'appelle *fillette.* Et à l'égard de COLIN voilà ſur quoi je me fonde. 1°. Sur l'effet que cauſoit en lui l'excès de ſa paſſion. 2°. Sur la promptitude avec laquelle il fût d'abord à la porte de ſa belle. 3°. Sur la promeſſe que CATIN lui avoit faite de lui ouvrir. 4°. Sur l'ardeur avec laquelle elle s'en acquita dès qu'elle l'eut entendu. 5°. Sur la maniere dont elle le traite. Sans parler de la maniere dont COLIN ſe coucha, ce qui eſt pourtant une circonſtance qui prouve beaucoup.

En effet, ſi COLIN n'avoit pas été jeune, ſon ſang auroit-il pû s'enflamer au point que cet Amant ne pouvoit dormir & qu'il *penſoit mourir* par la violence de ſa paſſion ? S'il n'avoit pas été jeune, notre POETE n'auroit-il pas marqué, qu'après que COLIN ſe fut levé *il hâta ſa lente démarche*, puiſque, ſelon l'expreſſion de DESPRE'AUX, l'*âge alonge le chemin.* Au lieu que le POETE dit Lutrin, Chant. I.

ſeulement, *il ſe leva, à la porte de ſa Belle trois fois frappa* : ce qui marque une agilité ſurprenante. COLIN ſe leve, le voilà déja à la porte de ſa Belle, certes, cela n'eſt point d'un vieillard.

Ceux * à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats, ont des ſoins diligens ;
L'AMOUR eſt comme MARS ſes travaux & ſes peines,
Veulent de jeunes gens..

D'ailleurs, croit-on que CATIN jeune & jolie, eut promis à un vieillard de lui ouvrir ſa porte pendant la nuit, & qu'elle la lui eut ouverte avec tant de précipitation dès qu'elle l'eut entendu ? Il n'y a pas d'apparence, car les raiſons de prudence qui l'obligeoient d'aller ſans differer ouvrir la porte à ſon Amant, ne ſubſiſtoient qu'autant que c'étoit un jeune homme. Si c'eut été un vieillard elle ne devroit pas craindre qu'on le vit à ſa porte, puiſque ceux qui l'auroient vû auroient naturellement crû qu'il venoit là pour le pere & non pour la fille. CATIN ne l'auroit pas non plus traité de *mon doux ami*, elle auroit plûtôt dit *mon bon*, car le mot de *bon* eſt affecté aux vieillards plûtôt que le mot de

*, *Mal herbe* Poëſies.

de *doux*, qui ſemble être reſervé pour les jeunes gens bien élevés.

Mais pourſuivons. Nous venons de voir que COLIN & CATOS étoient jeunes, remarquons 2°. que ces deux amans étoient *beaux* & *vigoureux*. La queſtion à l'égard de la beauté eſt encore clairement décidée en faveur de CATIN. Le Poëte la nomme *belle*, *à la belle*, *à la porte de ſa belle*.

C'eſt dire quelle avoit cette bouche & ces yeux,
Par qui d'AMOUR PSYCHE' devint maitreſſe,
Et qu'elle avoit d'HEBE' l'air jeune & gracieux,
la taille libre & l'air d'une Déeſſe.

Ou ſi l'on veut un détail plus étendu de la beauté de CATIN, je m'en vais le prendre dans le *Traité du Beau*, que nous donna, il y a quelques années, un célebre Profeſſeur en Philoſophie & en Mathematiques dans l'Academie de *Lauſanne*. Il eſt tiré du chapitre IV.

CATIN n'avoit pas le corps d'une ſeule couleur, parce que la beauté demande plus d'une couleur, à cauſe qu'il faut de la varieté. Ses traits n'étoient pas petits, parce que les petits traits n'ayant pas aſſez de ſaillie, ne font pas aſſez ſentir leur diverſité; mais ſur cette varieté de couleur & de traits, une certaine uni-

for-

formité étoit repandue, qui faiſoit dire que tout étoit aſſorti. Un teint vif & un rouge médiocre étoit l'indice qu'elle étoit d'un temperament ſanguin, qui eſt le plus heureux, & pour la ſanté du corps, & pour l'humeur, & pour toutes les fonctions de l'ame; & formoit par conſéquent une beauté réelle, fondée en nature & non pas ſeulement en imagination. Comme le blanc approche plus de la lumiere que le noir & qu'il eſt ainſi naturellement plus beau, CATIN étoit très-blanche; mais ce n'étoit pas parce que la ſurface de ſon corps étoit raboteuſe & compoſée d'une infinité de petites éminences differemment tournées & poſées très-inégalement. Son teint étoit blanc parce qu'il ſe trouvoit compoſé de parties globuleuſes, & d'une infinité de demi-cercles polis, à peu près comme l'écume. Comme elle n'avoit point reçu les effets de quelqu'impreſſion extérieure qui eut pû nuire & déranger, & qu'aucune parcelle de ſang ne s'étoit élevée, & fixée là où elle ne devoit pas s'arrêter, elle n'avoit aucune tache; & comme elle étoit jeune elle n'avoit rien qui reſſemblat aux infirmités d'un âge où l'on tend à ſa fin. Elle n'étoit ni maigre ni trop graſſe, mais elle étoit

étoit dans cet embonpoint qui remplit ſans charger, beauté qui ne conſiſte pas dans un point indiviſible, mais qui a ſon étenduë entre les bornes du deſſéchement & de la peſanteur.

Si du teint & de l'embonpoint de CATIN, c'eſt-à-dire de ſa ſurface & de ſa plénitude, nous venons à ſa taille, nous trouverons qu'il y avoit un raport de ſa hauteur avec ſon épaiſſeur, & l'une & l'autre de ces deux choſes étoient ſi bien combinées, que l'une en donnant une juſte poſition à ſa taille, n'en diminuoit pas l'agilité.

Sa tête n'étoit ni trop petite ni trop groſſe, par raport au reſte du corps; ſa poitrine n'étoit point trop ſerrée, ce qui lui donnoit parfaitement la liberté de ſa reſpiration.

Les parties de ſon viſage n'étoient point trop enfoncées, car elles ne ſe ſeroient pas aſſez fait ſentir, elles ne s'avançoient pas trop non plus en dehors, car il ne ſe ſeroit pas aſſez trouvé d'égalité entre elles. Son menton n'étoit pas trop alongé, ſes joues étoient remplies, ſon front grand & voûté, outre qu'il marquoit une contenance aſſurée, preſentoit un Chapiteau d'une grandeur proportionnée à ce qui étoit au-deſſous.

Elle

Elle avoit les dents égales & blanches, qui plaiſoient par cela même qu'elles laiſſoient voir l'égalité dans la multitude & qu'elles étoient un indice de fermeté, de durée & de propreté. Elle n'avoit pas la bouche trop petite, parce que ſes mouvemens auroient eu un air contraint & auroient trop tiré la peau; elle n'avoit pas non plus les levres trop minces parce que cela auroit cauſé le même effet. Son nez n'étoit point trop ouvert, ni trop écraſé, ni trop reſſerré, de ſorte qu'elle avoit la reſpiration libre & n'étoit pas ſujette à d'autres inconveniens. Ses yeux avoient un certain degré de grandeur, ſe montroient d'une maniere majeſtueuſe, & par conſequent, n'étoient ni enfoncés, ni d'une petite circonference.

Elle avoit le jarret ferme & ſes pieds étoient aſſez tournés, ce qui faiſoit qu'elle ne balançoit pas; ſes muſcles n'étoient point trop roides, de ſorte qu'il ne ſembloit pas qu'elle ſe mût par reſſort. Ses bras n'étoient point trop ſerrés contre le corps. Ils n'étoient pas non plus trop ouverts. CATIN d'ailleurs n'avoit rien dans les mouvemens qui ſentit l'affectation, car elle n'avoit point cette envie démeſurée de paroitre

&

& cette impertinente démangeaiſon de ſe diſtinguer. Ceux de ſes yeux étoient naturels, paiſibles, maîtres d'eux mêmes, ſouples, accommodans, actifs néanmoins & fermes quand il falloit.

Voilà au juſte le portrait de CATIN. Admirons donc combien dans un ſeul mot le POETE a dit de choſes. Car le ſeul mot de *belle* ſelon M. de CROUSAZ, ſignifie abſolument tout cela.

Mais ſi CATIN étoit ſi parfaite en ſon eſpece, qu'on peut dire d'elle ce que François de ROSSET dit de ſa belle & généreuſe Princeſſe PHILIS qu'elle étoit *l'Ornement de ſon Siecle*, *la honte du paſſé & l'envie*, Nota bene, *l'envie du futur*. COLIN n'étoit pas moins parfait dans ſon genre. Je le prouve par le Paſſage de CICERON *de ſenectute*, qui dit, *pares cum paribus veteri proverbio*, *congregantur*. D'ailleurs l'Eſprit & le goût de CATIN, ne permettent pas qu'on la ſoupçonne d'avoir pû faire un choix indigne d'elle. Cette BELLE BERGERE avoit trop de diſcernement & de délicateſſe. Prouvons maintenant que l'un & l'autre étoient *vigoureux*; cela eſt facile; il n'en faut pas d'autre preuve que celle-là; c'eſt qu'ils entendirent l'*Alouëtte* au point du jour. D'autres qu'eux, après avoir ainſi

ainſi veillé toute la nuit, auroient été abbatus & ſe ſeroient laiſſé aller au ſommeil, comme firent RICHARD & une autre CATOS fille de Meſſire VARAMBON. On lit d'eux dans leur Hiſtoire écrite ſous le nom du *Roſſignol*,

Mais le malheur voulut que l'Amant & l'Amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardens déſirs,
Et laſſés par leurs doux plaiſirs,
S'endormirent tous deux ſur le point que l'Aurore
Commençoit à s'apercevoir.

Ils n'avoient pas la vigueur de COLIN ni de CATOS. Ils ignoroient, ou plûtôt ils ne pouvoient pas exécuter ce précepte que VOITURE donne dans *un de ſes Rondeaux*;

En cas d'amour il ne faut jamais être,
Foible ni lent; mais faut toujours paroître
Prompt, vigoureux.

Nous voyons donc que COLIN & CATOS avoient tous les avantages du corps, la beauté, la jeuneſſe, la vigueur. Mais quels que ſoient ces avantages, c'étoit peu, en comparaiſon des qualités de leur Eſprit & de leur Cœur.

Perſonne n'a jamais eu naturellement plus d'eſprit, cela ſe voit, puiſque perſonne

ſonne n'a jamais mieux aimé, COLIN l'emportant ſur ABELARD même.

Il y a bien des perſonnes qui ne regarderont pas cette raiſon comme valable. Mais qu'ils y prennent bien garde, ils verront que cet Amour fin, délicat, qui rend les Amans heureux par cela même qu'ils s'aiment, eſt un bien qui n'appartient qu'aux belles ames, & qui eſt infiniment au-deſſus des bêtes. Les Bêtes peuvent ſentir de la fureur. Un MAZET *de Lamporechio*, un *Muletier* au jeu d'amour pourront faire rage, ſelon l'expreſſion de LA FONTAINE, mais il n'appartiendra qu'aux LAURES & aux PETRARQUES, qu'aux HELOÏSES & qu'aux ABELARDS, qu'aux Ducheſſes de CLEVES & qu'aux Ducs de NEMOURS, qu'aux CATOS & qu'aux COLINS de ſentir cette douceur, ce charme, cette tendreſſe extrême qu'HORACE ne pouvoit exprimer qu'en diſant,

In me tota ruens Venus
Cyprum deſeruit. Ode XIX. lib. I.

Une autre preuve que COLIN & CATOS étoient pleins d'eſprit, c'eſt que dans leurs amours mêmes, ils faiſoient regner

regner un *goût Grec*, qu'ils aimoient les manieres des Anciens. Cela ſe voit lors que COLIN frappe à la porte de ſa belle. Il frappe *trois fois*, & appelle ſa Maîtreſſe par *trois noms* differens, CATIN, CATOS, BELLE BERGERE. L'on peut voir ce que j'ai obſervé là-deſſus pp. 67. & 85. & conclure de-là que non ſeulement nos deux Amans avoient naturellement beaucoup d'eſprit, mais encore qu'ils avoient l'eſprit très-cultivé. En effet, s'ils ne l'avoient pas eu très-cultivé, ils n'auroient pas ſu que les Anciens invoquoient ainſi leurs Divinités ſous des noms differens: Et s'ils n'avoient pas eu beaucoup d'eſprit, ils ne ſe feroient pas ſouciés d'en uſer de cette maniere. Mais COLIN ſavoit bien qu'en traitant ſa Maîtreſſe, comme les anciens traitoient leurs Divinités, cette aimable perſonne ſentiroit tout le délicat, tout le fin, de cette maniere d'agir.

Lors que le mérite d'une choſe qu'on admire eſt extrême, que ſa beauté eſt réelle, plus on examine cette choſe, & plus on y découvre de ſujets d'admiration. Ainſi plus j'examine COLIN, & CATOS, CATOS, & COLIN, plus je ſuis ſurpris de voir tant de perfections, réunies enſemble.

CLAU-

CLAUDIEN dit à la louange de STILICON,

..... Etenim mortalibus ex quo
Tellus cæpta coli, nunquam sincera bonorum
Sors ulli concessa viro: quem vultus honestat,
Dedecorant mores: animus quem pulchrior ornat,
Corpus destituit.....
..... Partitim singula quemque
Nobilitant: hunc forma decens, hunc robur in armis,
Hunc rigor, hunc pietas.....
..... Sparguntur in omnes
In te missa fluunt. Et quæ divisa beatos
Efficiunt, collecta tenes.

„ Depuis que la Terre a commencé
„ d'être cultivée par les hommes, per-
„ sonne n'a été comblé de tous les biens.
„ Celui que la beauté pare, est souillé
„ par ses mœurs: celui qui brille par
„ son Esprit, a un corps contrefait.....
„ Ce n'est qu'en partie que les hommes
„ sont recommandables: celui-ci l'est
„ par sa beauté, celui-là par sa force;
„ celui-ci par sa constance, celui-là par
„ sa pieté. Mais ce qui est partagé en-
„ tre les autres, se réunit en vous: vous
„ rassemblez en vous seul toutes les cho-

„ ſes dont une ſeule rend heureux ceux „ qui la poſſedent “. J'avois autrefois imité cette penſée de CLAUDIEN, dans des vers que j'avois faits à la louange d'un des Rois du Nord, & je brûlai ces vers après la punition de PATKUL & l'affaire de *Pultowa*. Mais ſi CLAUDIEN a dit ceci avec plus de raiſon que je n'en avois eu à l'imiter, avec quelle juſtice ne dois-je pas aſſurer, que tout cela convient parfaitement à COLIN & à CATOS? puis qu'à tous les avantages que nous avons déja reconnus en eux, ils joignent encore celui d'y réunir toutes les vertus. En effet, qu'elle *prudence* n'admire-t-on pas dans leur conduite; ſoit que COLIN ſe leve pour éviter la mort qui le menaçoit s'il reſtoit plus long-tems éloigné de ſa belle; ſoit que CATIN, de peur que quelqu'un n'aperçoive ſon Amant à ſa porte, aille toute nuë en ſa chemiſe la lui ouvrir; ſoit qu'étant entré, il marche *tout doux & parle tout bas* pour ne point éveiller le Pere de ſa maitreſſe: ſoit que s'embraſſant l'un & l'autre, ils ne ſe laiſſent point aller au ſommeil, mais qu'attentifs à tout, ils ayent le courage de ſe ſéparer au point du jour, Ils étoient trop prudens, ces Amans heu-

reux,

reux, pour se confier au hazard. Ils savoient que la fortune ne joue jamais de plus mauvais tours, que lors qu'elle paroit le plus favorable, selon le proverbe Castillan. *La fortuna quanto es mas amiga de la cancadila.* Mais quelle prudence ne font-ils pas paroitre,

En profitant d'un tems où la jeunesse
Leur presentoit en foule ses plaisirs,
Et que l'ardeur des plus charmans désirs
Fait sa félicité d'une extrême tendresse.
Ils pensoient que du Ciel la liberalité
Ne leur avoit donné les Graces, la Beauté,
Que pour en faire un bon usage,
Et CATOS étoit assez sage
D'en borner à COLIN la prodigalité.

Ils vouloient prévenir ce tems
Où lon ne parle plus de douceurs, de tendresse,
De jeux, de plaisirs, de caresse,
Ni de goûter d'amour les plus doux passe-tems;
Age qu'occupent seuls les chagrins, la jeunesse,

Où tous les désirs refroidissent, & où tous les soupirs se donnent

Aux disgraces de la vieillesse.

Ce n'est pas de mon chef que je loue à cet égard la prudence de nos Amans: ce n'est qu'après M. PAVILLON, ce

fameux Avocat Général du Parlement de *Metz*, ce grand Poëte, cet homme que M. DE SILERY Evêque de *Soissons* ne reconnoissoit pas seulement pour un bel Esprit, mais encore pour un homme dont *la vérité*, *la vertu*, *la religion faisoient le caractere*. Il dit dans des Conseils qu'il donne à une jeune personne;

IRIS, vous ne sauriez mieux faire,
Vous trouvez, vous voyant dans la belle saison,
Qu'un Amant est pour vous un meuble nécessaire;
Vous en voulez prendre un, & vous avez raison.

Sans la douceur d'aimer, la vie est insipide;
C'est de tous les plaisirs le plaisir le plus doux.

Mais si de la prudence de nos amans nous passons à leur bonne foi, quelle bonne foi COLIN ne reconnoissoit-il pas dans CATIN, puis qu'il n'a, pour l'obliger à lui ouvrir sa porte, qu'à la faire ressouvenir de la parole qu'elle lui en avoit donnée; & quelle confiance n'avoit pas CATIN en la sagesse de son Amant, puis que s'il avoit été un étourdi ou un indiscret, c'étoit assez pour faire mourir cette aimable fille par les mains de son propre pere. Mais sans entrer en un détail d'où nous ne sortirions jamais, ces paroles seules que CATOS adresse à CO-

LIN

LIN, *Amant ſi vous eſt' honnete*, ne prouvent-elles pas que ces deux Amans réuniſſoient en eux toutes les vertus ? Car premierement, pour que CATOS employât un pareil argument afin d'engager COLIN à la quitter, il falloit qu'elle connût bien ce que c'étoit que l'*honêteté*, quels en étoient tous les caracteres, & qu'elle fût perſuadée que COLIN en obſervoit ponctuellement toutes les regles. Or obſerver ponctuellement toutes les regles de l'honnêteté, c'eſt s'aquitter de tous les devoirs, de toutes les regles qui regardent les moindres parties & les moindres actions de la vie ; puis qu'on *n'eſt honnête ou malhonnête qu'à proportion qu'on les obſerve ou qu'on les néglige.* C'eſt CICERON qui le dit dans le *ſecond Chap. des Offices.* Dans tout ce livre l'on voit que ce qu'il appelle honnêteté, n'eſt autre choſe que ce que la raiſon, la ſageſſe, la vertu & la bienſeance demandent de nous. „ Tout ce qui ſe peut appeller *honête*, „ dit-il dans le Chapitre V, ſe réduit „ à quatre chefs, & conſiſte ou dans „ cette perſpicacité d'eſprit, qui fait „ chercher ou découvrir la Vérité, & „ c'eſt ce qu'on appelle *Prudence*, ou „ dans ce qui va à maintenir les Loix de

» la societé humaine, & *la foi des conventions*, & à rendre à chacun ce qui » lui apartient, & c'eſt ce qui s'appelle *Juſtice*; ou dans cette grandeur » d'ame que rien ne ſauroit abattre, & » qui rend capable des plus hautes entrepriſes, & de tenir bon contre les » plus terribles accidens; & c'eſt ce » qu'on appelle *Force*; ou dans cet ordre & ces meſures ſi juſtes, & ſi préciſes, qu'on doit garder dans ſes ac- Chap. XXIII. » tions, & même dans ſes paroles, & » c'eſt ce qui s'appelle *Modération* ou » *Temperance* ". L'honnêteté, dit-il dans un autre endroit, reſide dans les diſpoſitions du cœur, & les qualités de l'eſprit, & dans l'uſage qu'on en fait. L'honnêteté parfaite, ajoute-t-il encore dans *le IV. Chapitre du Livre troiſieme*, ne ſe trouve que dans les ſeuls Sages. Et qu'eſt-ce que le Sage! C'eſt un homme qui ſe commande à lui-même, que la mort, la pauvreté, ni les chaines n'épouvantent point, qui ſait reprimer ſes deſirs éfrenés, mépriſer les honneurs.

Horace Lib. II. Sat. VII.

— *Sapiens ſibique imperioſus*,
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent:

Reſpon-

Respondare cupidinibus, contemnere honores Fortis.

c'eſt un homme que la fortune attaque toujours en vain ;

In quem manca ruit semper fortuna :

qui regle lui-même ſa deſtinée,

Sapiens pol ipſe fingit fortunam ſibi.

Un homme qui, ſelon MONTAGNE,* Liv. I. Chap. 42. *eſt cinq cent braſſes au-deſſus des Roiaumes & des Duchés.*

Voila ce qu'étoit COLIN, & ce que l'AUTEUR DE CE CHEF-D'OEUVRE, Auteur qu'on ne peut aſſez louër, nous fait entendre par le ſeul mot *honête.* Mais voila auſſi ce qu'étoit CATOS. Car de même qu'il eſt impoſſible qu'un grand Fleuve remonte vers ſa ſource & ne ſuive pas ſa pente naturelle & le mouvement ſucceſſif des flots qui le pouſſent vers la mer, ainſi il eſt impoſſible, qu'un Sage aime quelque choſe qui ne ſoit pas digne de lui, qu'il agiſſe contre cette impreſſion qui le porte vers le bien & qui le caracteriſe ſi fort à ſon avantage au-deſſus des autres hommes. En effet pouvons nous concevoir COLIN *ſage,*

* *Plaut.* Trinum Act. II. Sc. II. 84.

honête & le croire en même tems sensible pour une personne qui ne seroit ni honnête, ni sage, & touché d'une passion aussi vive, aussi extrême que celle qu'il avoit pour CATIN. Non, non, l'excès même de cette passion est une preuve certaine que CATIN n'étoit que beauté & vertu; il ne l'aimoit tant que parce qu'il reconnoissoit qu'elle étoit infiniment aimable; & il ne la reconnoissoit infiniment aimable que parce qu'elle étoit parfaitement belle, honête, sage. C'est ce qui fait que je ne puis assez admirer COLIN, quand cet amant quitte le matin cette aimable personne. Quelle force ne falloit-il pas qu'il eut sur soi pour se résoudre à une telle séparation? car, comme M. SARASIN l'a fort bien remarqué,

On voit des Amans chaque jour;
Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre,
Mais de tout ce qu'on dit dans l'Empire d'Amour
l'Adieu coute le plus à dire.

Quand l'Envie voudroit ternir de ses noires vapeurs, le portrait que je viens d'ébaucher, je ne voudrois que cette seule action pour la confondre, elle & tous ses partisans. Oui certes, si COLIN & CATOS ont pû pousser l'*honêteté*

teté jusques où nous la voyons poussée dans leurs dernieres démarches, ce seroit commettre la plus grande injustice du monde, que de dire qu'ils n'ont pas sû parfaitement distinguer l'honête de ce qui ne l'étoit pas. Ainsi je ne puis que m'écrier en finissant ce discours : § Quel est donc mon étonnement ? car je vois tout d'un coup un prodige : je voix deux amans, qui, dans la fleur de leur âge, & contre la gradation marquée par la Nature à toutes les perfections des hommes, joignent aux avantages du corps les perfections de l'esprit & du cœur; qui nous font voir une sorte de tendresse, dont on n'avoit jamais vû de modelle, qui n'avoit jamais été imitée de personne & que personne n'a pu imiter depuis; une tendresse, qui pour l'excès, pour la bonne foi & la confiance réciproque des deux Amans; pour la prudence, la moderation, la sageſſe, pour l'artificieux mélange de la passion & de la retenuë, pour la noblesse des sentimens & les regles de la conduite, doit être à jamais regardée comme la tendresse la plus parfaite, qui ait jamais été parmi les hommes. Comment COLIN & CATOS ont-ils donc été exemts de la loi générale, qui n'a peut-être souffert que

§ Voyez le Livre des *Causes de la corrupt. du gout* par Mde. Dacier.

cette exception ? C'eſt ce que je ne ſaurois dire.

REMARQUES GENERALES

SUR CE

CHEF-D'OEUVRE.

POUR faire des remarques générales ſur le mérite de cet Ouvrage, je ne puis rien faire de mieux, que de l'examiner ſelon les préceptes qu'HORACE nous donne dans ſon Epitre aux PISONS. Cette Epitre, communément nommée l'*Art Poëtique* (à cauſe des préceptes qu'elle contient non-ſeulement pour compoſer, mais encore pour juger des plus beaux Ouvrages) eſt la regle la plus ſûre que nous devions choiſir pour examiner ce CHEF-D'OEUVRE.

Voyons donc ce que dit aux PISONS le Prince de leurs Poëtes Lyriques.

I.

Il veut d'abord qu'un Ouvrage ne ſoit point comme *une Femme, qui ſeroit belle de la ceinture en haut ; mais dont le reſte ſe termineroit en un vilain poiſſon.*

Ut

—— *Ut turpiter atrum*
Desinant in piscem mulier formosa superne.

C'est à dire qu'il veut que la fin d'un Ouvrage, soit fait pour le commencement, que tout soit uniforme, & naturellement lié.

Qu'il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, repondent au milieu;
Que d'un art délicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Boileau Art Poëtique.

Qu'on lise ce CHEF-D'OEUVRE sans prévention, & l'on verra s'il peut y avoir quelqu'ouvrage plus uniforme, plus lié, & où cependant la narration soit plus suivie, plus vive & plus agissante. COLIN est si amoureux de CATOS, qu'il va mourir s'il ne la tient entre ses bras. Il se leve, va la trouver, se repose entre les bras de cette belle : l'*Allouëtte* chante, qui avertit ces deux amans que le jour commence. Ils se séparent, parce qu'ils craignent d'être surpris. Tout cela n'est-il pas naturellement lié & suivi? Et n'est-il pas conforme au précepte qu'HORACE donne ensuite, & que le R. P. le BOSSU répete si souvent dan son excellent *Traité du Poëme Epique.*

—— *Sit*

— *Sit quodvis simplex duntaxat & unum.*

II.

HORACE veut que les personnages qu'on produit ne démentent point leurs caracteres.

— *Servetur ad imum*
Qualis ab incepto processerit & sibi constet.

„ Si, dit-il, vous représentez ACHILLE ; qu'il soit vif, colere, inexorable, „ cruel ; qu'il ne reconnoisse aucune loi, „ qu'il prétende tout par la force des „ armes. Que MEDE'E soit feroce, „ intraitable : INO pitoyable : IXION „ perfide : IO vagabonde, & qu'ORESTE soit triste.

. . *Honoratum si forte reponis ACHILLEM :*
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer :
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit MEDEA *ferox, invictaque ; flebilis* INO ;
Perfidus IXION ; IO *vaga ; tristis* ORESTES.

Et BOILEAU dans *le* 3. *Chant de l'Art poëtique*,

Q'AGAMEMNON soit fier, superbe, intereſſé ;
Que pour ses Dieux ENE'E ait un respect austere :
Conservez à chacun son propre caractere.

Or qu'on examine bien celui de COLIN & de CATOS, & l'on verra combien il eſt naturel & bien ſuivi.

Dans l'excès de leurs feux, dans leur vive peinture
L'eſprit avec plaiſir reconnoit la Nature.

Ils ſont toujours tendres, amoureux, polis, honnêtes.

III.

Il faut qu'un Poëte commence ſon Ouvrage par un début ſimple, & qui n'ait rien d'affecté. „ Ne commencés „ pas, dit HORACE, comme a fait „ autrefois un mauvais Poëte : Je chan- „ terai le ſort de PRIAM & cette guer- „ re illuſtre. Que nous donne cet hom- „ me qui puiſſe dignement remplir des „ promeſſes qui lui font ouvrir la bou- „ che ſi large ? Des montagnes vont en- „ fanter ; mais il n'en naîtra qu'un rat „ ridicule.

Nec ſi incipies, ut Scriptor cyclicus olim :
Fortunam PRIAMI *cantabo & nobile bellum.*
Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu ?
Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Il loue la conduite d'HOMERE qui commence ainſi l'*Odiſſée*. „ Mule, faites- „ moi

„ moi connoitre cet homme, qui après la „ ruine de Troye, a vu les villes & les „ mœurs de beaucoup de peuples.

Quanto rectius hic qui nil molitur inepte !
Dic mihi, Musa, virum captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

Et BOILEAU louë pareillement la sageſſe de VIRGILE, qui commence ſon *Eneïde* par ces Vers :

Je chante les combats & cet homme pieux, *
Qui, des bords Phrigiens, conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de LAVINIE.

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam fato profugus Lavinaque venit
Littora.

Mais quel commencement eſt plus ſimple que celui de notre Poëte :

L'autre jour COLIN malade
Dedans ſon lit,
D'une groſſe maladie
Penſant mourir.

Il eſt beaucoup plus ſimple que celui d'HOMERE ; puis qu'il ne fait point deſcen-

* *Boileau* Art. Poët.

descendre une Muse du Ciel. *Deus in machina* pour lui apprendre les avantures de COLIN. Il est beaucoup plus modeste que celui de VIRGILE ; puisque celui ci, malgré toute la simplicité, vient d'abord se présenter soi-même. *Je chante. Cano.* Quelle nécessité d'avertir qu'on chante ; est-ce qu'on ne le voit pas ? Ne vaut il pas mieux d'abord entrer en matiere, & ne point s'attirer avant son Héros l'attention du lecteur, en se mettant le premier sur les rangs par un *je* plein de vanité ? Mais que seroit-ce si nous comparions le commencement du CHEF-D'OEUVRE avec le commencement du Poëme, *du rapt de* PROSERPINE. CLAUDIEN le commence ainsi :

Audaci promere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete profani :
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia Phœbum.

„ Mon Esprit me commande de pu-
„ blier d'un chant plein d'audace les
„ choses que j'ai recueillies ; éloignez-
„ vous profanes. Déja la fureur a chas-
„ sé de chez moi tout ce qu'il y avoit
„ d'hu-

„ d'humain. Toutes mes entrailles ne „ respirent que les fureurs de Phœbus.

La raison pour laquelle ces commencemens doivent être simples, c'est qu'il ne faut pas donner du feu pour ne donner ensuite que de la fumée, *non fumum ex fulgore*; mais que de la fumée il faut tirer la lumiere, *sed ex fumo dare lucem.* En effet on voit, comme le remarque fort bien le R. P. LE BOSSU*, que ceux qui sont si hardis dans ce qu'ils proposent, le font avec plus de légereté & de vanité, que de connoissance de leurs forces & de leur Art. CLAUDIEN, continue ce savant Religieux, n'a pû pousser jusques au milieu de son premier livre, les terreurs qu'il avoit proposées comme la matiere de son Poëme.

Si dicto parere negas, patefacta ciebo
Tartara, Saturni veteres laxabo catenas:
Obducam tenebris lucem compage solutâ,
Lucidus umbroso miscebitur axis Averno.

Ces tenebres infernales, qui devoient obscurcir la lumiere du Soleil, n'ont pu ternir l'éclat des lambris d'ivoire, & des colomnes d'ambre du beau Palais de PROSERPINE.

Atria

* Traité du Poëme Ep. liv. 3.

Atria cingit ebur, trabibus solidatur ahenis
Culmen, & in celsas surgunt electra columnas.

IV.

Une grande regle à observer dans la composition d'un Poëme, c'est de ne commencer qu'avec ce qui commence l'action qu'on va chanter.

Nec gemino bellum Trojano orditur ab ovo.

HOMERE ne commence point le récit de la Guerre de *Troye*, par les couches de LEDA, & c'est une regle que notre INCONNU a fort bien suivie.

L'autre jour COLIN malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir.
De trop songer à ses amours
Ne peut dormir,
IL VEUT tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

Il est amoureux & il veut tenir : voilà par où l'action commence ; & tout ce que COLIN a fait auparavant (quoi qu'il soit le Héros de la piece) seroit étranger au sujet de ce Poëme.

V.

Ce n'eſt pas le tout que de commencer bien, il faut que la narration ne languiſſe point, qu'elle ne ſoit point interrompuë par des Epiſodes inutiles, ou des réflexions faites à contre-tems. Un bon Auteur va toujours à l'évenement, il paſſe par deſſus tout ce qui ne fait pas à ſon ſujet, & abandonne tout ce qu'il ne croit pas pouvoir faire briller.

Semper ad eventum feſtinat, & in medias res, Non ſecus ac notas, auditorem rapit, & quæ Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

STACE & SENEQUE le Tragique n'ont pas ſuivi cette regle : une abondance vicieuſe fait tort aux autres beautés de leurs Ouvrages.

Mais notre Auteur a bien ſû ſe préſerver de ces défauts, & aſſervir la grandeur & la vivacité de ſon imagination aux regles ſcrupuleuſes de l'art. Les *trois coups frappez à la porte*, *la colere du Pere*, l'*allouette qui avertit les deux Amans*, tout cela, loin de ralentir l'action, paroit ſi naturel au ſujet, qu'il ſemble concourir à e former.

VI.

VI.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores.

„ Marquez les mœurs qui ſont pro-
„ pres aux differens âges “. C'eſt encore une regle d'HORACE, que notre Poëte a parfaitement bien ſuivie ; & pour commencer par CATIN, quel eſt le caractere d'une jeune fille qui a beaucoup d'eſprit, qui eſt paſſionement amoureuſe, & qui doit craindre un pere cruel ? C'eſt de donner en cachette des rendez-vous à ſon Amant, d'être attentive au tems que cet Amant doit ſe trouver au rendez-vous, de ne ſe fier, autant qu'il lui eſt poſſible, qu'à elle ſeule, afin que la choſe ſoit plus ſecrette. Si elle introduit ſon Amant dans ſa chambre, elle doit l'avertir qu'il ne faſſe pas le moindre bruit, parce qu'elle ſeroit perdue. L'a-t-elle dans ſa chambre, elle doit profiter d'un tems précieux ; & ſans faire mal à propos l'hypocrite ni la petite bouche, ſe laiſſer aller entre les bras de ce qu'elle aime, ſans oublier toutefois qu'elle ne doit pas ſe laiſſer ſurprendre en cet état. Voilà ſans doute le caractere d'une fillette qui a de l'Eſprit & de l'Amour. Voilà auſſi ce que fait CATOS. Si a-

près cela nous examinons quel doit être le caractere de COLIN, nous verrons qu'ayant autant d'esprit & de discernement, que de courage & de tendresse, s'il aime CATIN, il doit l'aimer avec excès, puisque c'est le propre des grandes ames d'aimer de cette maniere les personnes qu'elles trouvent dignes de leur devouëment : qu'aiant d'ailleurs autant d'habileté que d'amour, & autant d'honêteté que d'habileté, il doit prendre un parti qui lui convienne, agir en conséquence de ses resolutions, mais agir avec cette politesse, cette prudence, cette honêteté, qui font le caractere d'un Amant parfait. Ainsi, il regardera sa maitresse comme une espece de Divinité, & la traitera de même,

Sans toutefois se piquer de bien dire,
Ni de pousser de grands helas,
Pour persuader un martyre
Que son cœur ne souffriroit pas.

Parce que lors que l'amour est sincere & pur, il touche le cœur sans le corrompre; il éleve l'esprit sans l'égarer. COLIN favorisé de sa Maitresse ne laissera point regner dans son Ame l'emportement des Sens, parce que les voluptés les plus innocentes & les plus pures, sont

les

les plus douces, les plus sensibles, les plus piquantes, & les plus longues. Il entrera dans tous les intérêts de sa CATIN, & lui sacrifiera ses plus ardens désirs : son principal bonheur est de l'aimer & de la satisfaire. Il n'usurpera point d'autorité sur elle ; car, comme M. PAVILLON l'a fort bien remarqué, dès qu'un amant usurpe quelqu'autorité sur une maitresse, ce n'est plus amour, c'est un mariage affreux. Mais quand même CATOS voudroit laisser prendre à COLIN de l'autorité sur elle, il la refusera sans qu'elle s'en aperçoive, il lui demandera toujours d'une maniere tendre & respectueuse, ce qu'il est sûr d'obtenir.

Catin, Catos, belle Bergere dormez-vous ?
La promesse que m'avez faite,
La tiendrez-vous ?

Si donc on examine bien de quelle maniere les mœurs de COLIN & de CATOS sont marquées dans ce CHEF-D'OEUVRE, on dira que, non seulement le Poëte a suivi le précepte d'HORACE que j'ai raporté d'abord, mais que ce grand Poëte François avoit encore bien pratiqué celui, par lequel HORACE

veut que de la connoiſſance des mœurs, on tire des expreſſions vives & naturelles.

Reſpicere Exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & vivas hinc ducere
voces.

VII.

Si de ces Remarques générales nous voulons examiner, ce que c'eſt que le ſujet de ce Poëme conſidéré en lui-même ; nous trouverons que c'eſt le ſujet d'un véritable Poëme Epique. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à conſiderer,

1°. Que la fable (c'eſt-à-dire le ſujet du Poëme regardé comme tel) eſt raiſonnable & vraiſemblable, qu'elle imite une action entiere & importante, & que d'ailleurs, elle renferme un point de morale qui peut ſervir d'inſtruction.

2°. Que les noms du Héros & de l'Héroïne qui en ſont les principaux Acteurs, ſont des noms connus, fameux ; que COLIN & CATOS ſont d'une maiſon ſi ancienne, qu'il faut remonter juſques au Déluge pour en trouver l'origine ; car il n'eſt pas néceſſaire que le ſujet d'un Poëme Epique, ne ſoit effectivement qu'une fiction.

tion. La vérité d'une action que l'on raconte, ne donne pas le nom de Poëte, mais elle ne l'exclut pas auſſi ; & comme dit ARISTOTE dans ſa Poëtique Chap. IX, un Auteur n'en eſt pas moins Poëte, quoi que les incidens dont il fait le récit, ſoient véritablement arrivés, parce que ce qui a été véritablement, peut avoir tout le vraiſemblable, & tout le poſſible que l'Art demande, & être tel qu'on auroit dû le feindre.

Κἂν ἄρα τυμβῆ γενόμενα ποιεῖν, ἀ'θέν ἦτλον Ποιητής ἐξιν. Τῶν γὰρ γενομένων ἕνια ἀ'δέν κωλύει τοιαῦτα εἶναι, οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι, καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνῳ αὐτῶν ποιητής ἐξιν.

3°. L'action qui eſt décrite dans le CHEF-D'OEUVRE, renferme toutes les qualités neceſſaires à une *action Epique* ; l'*Unité*, l'*Integrité*, l'*Importance* & la *Durée*. Cette action eſt un tout parfait ; elle a, dans toutes les regles de l'Art, ſon *commencement*, ſon *milieu* & ſa *fin*. Il eſt vrai qu'elle n'a ni *reconnoiſſance* ni *péripétie*, mais cela n'empêche pas que ce ne ſoit une vraie *action Epique* : la différence qu'il y a, c'eſt qu'elle eſt une action *ſimple*, au lieu que de l'autre maniere, elle ſeroit *implexe*. Mais cette *action ſimple* a ſes *cauſes*, ſes *effets*, ſon

nœud & ſon *dénouement*. Et ſa conduite eſt ſi juſte qu'elle fait naître naturellement l'un & l'autre, & laiſſe aux Lecteurs la ſatisfaction qu'ils ont recherchée dans ce CHEF-D'OEUVRE. De plus cette action a ſon *achevement*.

J'entens l'allouëtte qui chante
Au point du jour,
Amant ſi vous eſt' honête
Retirez-vous.

Cet avertiſſement de l'*allouëtte* fait ceſſer l'action de COLIN, & ſa retraite eſt *le dernier paſſage de l'agitation & du trouble au repos & à la tranquilité* : en un mot COLIN *malade d'amour, voulant tenir celle qu'il aime toute la nuit* : voilà la cauſe de l'action, ſa declaration & ſon but. COLIN *ſe leve & va fraper à la porte de ſa belle* : voila le commencement de l'action. CATOS *vient lui ouvrir la porte* : voilà le milieu de l'action & le nœud. COLIN *entre & ſe repoſe entre les bras de ſa maîtreſſe* : voilà la fin de l'action & le dénouëment. L'*allouëtte chante* & COLIN *ſe retire* : voilà l'achevement. Si COLIN frappe trois coups à la porte de CATOS, ſi cette belle l'avertit de ne point reveiller ſon pere, ſi l'allouëtte vient chanter ; tout cela pourroit ſervir de

de matiere à former des Epiſodes, ou même être conſideré comme tel ; mais cela, comme tout le monde le remarquera d'abord, n'empêchera point l'*unité* de l'action ni n'en corrompra point l'*intégrité*.

Pour ſa *durée* : l'on ſait que le tems de l'action épique n'eſt point déterminé comme celui de l'action tragique. La différence de cette action dans le ſeul HOMERE, eſt ſi grande, qu'une de ſes actions a moins de deux mois, & l'autre plus de huit ans. Auſſi le R. P. LE BOSSU n'a-t-il rien oſé décider là-deſſus, & je croi qu'en effet on ne peut déterminer au juſte la durée de l'*action Epique* ; ou que ſi on la détermine, ce ne peut être que comme a fait le ſavant M. DACIER dans ſes *judicieuſes Remarques ſur la Poëtique d'*ARISTOTE. Il dit : „ Quoique l'Epopée ſoit plus étenduë par ſes Epiſodes que la Tragedie, il y a pourtant une même regle „ pour la longueur de ces deux Poëmes. „ Il faut qu'on puiſſe les parcourir l'un „ & l'autre d'un coup d'œil, & que la „ mémoire puiſſe les embraſſer & les „ retenir ſans peine ; car ſi on a perdu „ l'idée du commencement, quand on „ arrive à la fin, c'eſt une marque que

„ ſon étenduë eſt trop grande, & cette „ grandeur exceſſive ruine toute ſa „ beauté ". Mais ſi cela eſt, l'*action* du CHEF-D'OEUVRE eſt certainement plus Epique que celle de l'*Iliade*. Ce Poëme d'HOMERE eſt compoſé de ſeize mille vers, ſelon le calcul de MADAME DACIER: ces ſeize mille vers occupent vingt-quatre livres, & traduits en François ils font trois volumes. Il faut avoir bonne mémoire pour embraſſer tout cela & le retenir ſans peine, & la vûë bien prompte & bien ſûre pour le parcourir d'nn coup d'œuil.

Mais ſans nous engager dans les diſcutions critiques; attachons-nous à l'*action* du CHEF-D'OEUVRE, & faiſons-en voir l'*importance*. HORACE remarque fort bien dans l'*Art Poëtique*, que les choſes qui vont à l'Eſprit par les oreilles, le touchent moins que celles qui y vont par les yeux.

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus...

Ainſi le Poëte Epique eſt plus obligé que le Dramatique, de ſuſpendre l'Eſprit des Lecteurs par l'admiration & par l'importance de l'action.

Une

Une action peut être importante en deux manieres : ou ſimplement par elle-même, ou par la qualité des perſonnes qui l'executent.

Le R. P. LE BOSSU dit qu'HORACE veut que les perſonnes ſoient couronnées. Mais j'avouë que je ne vois point du tout cela dans HORACE : il dit ſeulement qu'HOMERE a montré en quels vers on pouvoit écrire les actions des Rois & des Chefs, & les malheurs des guerres :

Res geſtæ Regumque Ducumque & triſtia bella,
Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus.

Mais ceci n'eſt point un précepte qui exige qu'un Poëte ne choiſiſſe que des Rois pour les perſonnages d'une action. Si ces vers renfermoient un précepte, les guerres ſeroient donc auſſi néceſſairement la matiere du Poëme Epique, & le P. LE BOSSU lui-même reconnoit que cela n'eſt pas néceſſaire ; ce qu'il juſtifie par l'*Odiſſée*. Il eſt vrai, ſi l'on regarde le Poëme Epique fondé néceſſairement ſur tout ce qu'on remarque dans la pratique d'HOMERE & de VIRGILE,

GILE, que les perſonnages de ce Poëme devront être abſolument Rois. C'eſt auſſi la doctrine d'ARISTOTE, qui dit, que le Poëme Epique eſt μίμησις σπουδαίων, *une imitation des actions des plus grands perſonnages*; mais, ſi j'oſe le dire, il me paroit que cela ſeroit ſuſceptible de quelque modification.

Si l'on conſidere les deux Actions d'HOMERE ſans noms & ſans être épiſodiées, comme ARISTOTE veut qu'on les dreſſe d'abord; on n'y trouvera rien que de commun, ou qui exige des qualités au-deſſus de celles des ſimples particuliers. Dans l'*Odiſſée*, c'eſt un homme qui retourne en ſon païs, & qui trouve bien du déſordre en ſa famille: choſe ſi commune qu'il n'eſt pas ſeulement néceſſaire pour cela qu'un homme ſorte de chez ſoi. Dans l'*Iliade*, deux autres hommes ſe quérellent pour une eſclave & ruinent leurs affaires par cette diviſion. C'eſt encore ce qu'on voit communément arriver entre deux ſoldats au quartier du Roi, ou de ces autres lieux que les honêtes gens déteſtent. Pour toucher l'Eſprit de ces Lecteurs, HOMERE a donc été dans l'obligation d'illuſtrer ces actions par des circonſtances qui répandiſſent du merveilleux dans

ſa

a narration, & par des perſonnages dont les noms jettaſſent une certaine idée de grandeur dans l'Eſprit, & rendiſſent ainſi les actions intereſſantes. Mais ſi les actions par elles-mêmes avoient été intereſſantes, il n'auroit pas eu beſoin d'un ACHILLE, d'un AGAMEMNON, d'un ULYSSE, ni de tant d'autres choſes pour attacher ſon lecteur. Suivant ce raiſonnement, qui eſt de la derniere évidence, on n'a beſoin de noms illuſtres, qu'autant que l'action l'eſt peu; par conſéquent l'*action du* CHEF-D'OEUVRE eſt une vraie action épique, puis qu'elle eſt infiniment intéreſſante par elle-même. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que des Sieges, des Batailles, des Champs enſanglantés, des Villes déſolées qui ſoient capables de faire de vives impreſſions ſur l'eſprit d'un Lecteur, & de l'attacher iuvinciblement. Si ces images l'occupent, ce n'eſt qu'en lui cauſant les émotions, que font naître la ſurpriſe & la terreur; elles éloignent le cœur en même tems qu'elles occupent l'eſprit. Mais ſi vous attachez un Lecteur, par des images qui joignent à la ſurpriſe & au merveilleux, l'agréable & le tendre, alors il ſemble que le cœur & l'eſprit reſſentent également tout ce que les émotions

tions les plus sensibles peuvent faire naître de touchant & d'agreable. Cela est si vrai que le 4e. livre de l'*Eneïde*, est le plus beau & le plus touchant des douze dont ce Poëme est composé. En effet, est-il quelque chose qui interresse plus généralement que l'Amour ? C'est à ses feux que tous les hommes doivent leur être ; c'est à ses feux que l'on doit tout ce qu'on a d'agrément & d'amabilité ; c'est à ses feux qu'on doit les plus charmans plaisirs, les plus douces voluptés de la vie.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure.
Tout flate en aimant, tout nous dit ;
Otez l'Amour de la Nature
Toute la Nature périt.

Je ne prétends pas pourtant que tout sujet d'amour pût être le sujet interessant d'un Poëme Epique ; car bien que tout ce qui roule sur l'amour soit interessant, il ne se peut néanmoins faire que certains sujets ne le soient pas assez. Mais s'il y a autant d'extraordinaire & de merveilleux, autant d'images accessoires, vives & touchantes, qu'on en trouve dans les Amours de COLIN & de CATOS, je suis persuadé qu'un tel sujet est préférable à tout autre, & qu'on n'a pas besoin

ſoin, pour le faire valoir, d'aller chercher ni dans la Fable, ni dans l'Hiſtoire, des noms fameux qui en impoſent à l'Imagination. Diſons plus, c'eſt que ces ſortes d'actions illuſtrent par elles mêmes, & illuſtrent extraordinairement les noms de ceux qui les font. L'Hiſtoire ne nous raporte que trop de ces ſcélerats, de ces ennemis du Genre-humain, á qui la lâcheté & la flaterie des autres hommes a fait donner le nom de *Conquerans*, de ces monſtres qu'on feroit bien d'étoufer au berceau,

Dont l'étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embraſſe tout ſi-tôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que ſon orgueil pour regle & pour raiſon,
Qui veut que l'Univers ne ſoit qu'une priſon,
Que maitres abſolus de tous tant que nous ſommes
Leurs eſclaves en nombre égalent tous les hommes.

Mais combien l'Hiſtoire nous nomme-t-elle de parfaits amans ? Helas ! preſque point. A peine pluſieurs ſiecles peuvent-ils en fournir une couple. Il eſt donc d'autant plus glorieux d'être Héros de cette eſpece d'héroïſme, qu'il eſt rare d'en trouver ; & ceux qu'on peut conſiderer comme tels n'ont pas beſoin de

de couronnes pour être les perſonnages d'un Poëte Epique.

Si le Sort n'a pas mis un ſceptre dans leur main,
Ils n'ont pas à rougir des fautes du Deſtin.

Non non, l'Amour les diſtingue aſſez de tous les autres hommes,

Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au-deſſus de ſoi.

En effet, ſeroit-il poſſible qu'on ne pût ſe diſtinguer du commun des hommes, qu'en les exterminant ?

Ne tient-il qu'à tuer des gens
Pour avoir laus & renommée ?

Il ſeroit bien dangereux qu'on établit cette maxime, & les Poëtes qui la célébreroient mériteroient bien d'être eux-mêmes exterminés.

VIII.

Si après cela nous voulons examiner ce qu'il faut principalement encore pour le Poëme épique ; le Titre, par exemple, la propoſition, la vraiſemblance, l'admirable, les paſſions, les mœurs, les machines, ne verrons nous pas, au titre près, que tout ſe trouve parfaitement

ment dans le *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu?* L'*Allouëtte* ne peut-elle pas être mise au nombre de ce qu'on appelle *Machine*? Et ne répand-elle pas en son genre le merveilleux, sans toutefois que cela doive être mis au rang des fables mixtes? J'ose même ajouter, que quoique le R. P. LE BOSSU ait remarqué, que cette coutume de faire parler les bêtes soit si peu au gout des derniers siécles, que l'exemple d'HOMERE ne la rendroit pas excusable dans des Ouvrages modernes; la liberté que le Poëte a pris de faire parler l'Alouëtte dans le CHEF-D'OEUVRE, n'a rien qui choque, tant il est vrai que des mains de Maîtres savent placer l'admirable & le prodigieux, sans s'éloigner des bornes de la vraisemblance. A l'égard du titre, quiconque voudroit faire dans les formes un Poëme épique de l'action de COLIN & de CATOS, pourroit nommer ce Poëme la COLINEÏDE. Ce nom me paroit plein de graces.

COROLLAIRE.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, il faudroit un volume entier pour examiner tout l'art qui regne dans ce CHEF-D'OEUVRE, & quelque belles choses que je pusse dire, je n'en dirois jamais assez. Ainsi je finis, en con-

cluant, que c'eſt avec juſtice que j'ai donné à cet Ouvrage le Titre de CHEF-D'OEUVRE, & que j'ai montré que celui qui l'a compoſé, *n'étoit point au Parnaſſe un de ces Auteurs téméraires, qui penſent atteindre la hauteur de l'Art des vers.* Certainement quiconque a écrit ce CHEF-D'OEUVRE, *ſentoit l'influence ſecrette du Ciel, ſon Aſtre en naiſſant l'avoit formé Poëte, il n'étoit point captif dans un génie étroit, pour lui* PHOEBUS *n'étoit point ſourd, ni* PE'GASE *n'étoit point retif.* Mais ſa bouche étoit plûtôt, comme on le dit après PLATON, une ouverture par laquelle il entroit des choſes périſſables & ſortoit des choſes immortelles. *Oſtium per quod intrant mortalia & exeunt immortalia.* Ainſi l'on peut dire de l'Ode de notre Inconnu ces paroles d'un Manuſcrit qui apartenoit autrefois à M. PITHOU.

Canczon audi qes bellantresca
Que fo de raſon eſpanesca,
Non fo de paraulla grezesca,
Ne de Lengua ſerrazinesca :
Dolz eſtuaus es plus que breſca,
E plus que nuls piments qom meſca
Qui bien la diz à lei francesca
Cuig men que ſosgranz pros lencresza
E qe n'eſt ſegle len paresca.

Ayant

Ayant de cette maniere joint l'utile & l'agreable, ce CHEF-D'OEUVRE doit valoir de l'argent aux Libraires, paſſer les mers & acquerir à ſon Auteur une reputation immortelle.

Hic meret æra liber Soſiis : hic & mare tranſit ;
Et longum noto Scriptori prorogat ævum :

Et l'Auteur auroit eu raiſon de dire comme HORACE, à la fin du troiſieme livre de ſes Odes ;

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique ſitu Pyramidum altius ;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Poſſit diruere, aut innumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum :
Non omnis moriar : multaque pars mei
Vitabit Libitinam : uſque ego poſtera
Crescam laude recens : . . . . .
. . . . . Sume ſuperbiam
Quæſitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

„ J'ai achevé un monument plus dura-
„ ble que l'airain & plus haut que le
„ Royal bâtiment des Pyramides ; que
„ ni la pluye qui mine tout, ni le fu-
„ rieux Aquilon ne pourront détruire,
„ ni l'éternité, ni la ſucceſſion des tems.
„ Je ne mourrai point tout entier : une
„ grande partie de moi évitera le cer-
„ cueil. . . . . Prenez l'air de fierté

„ que vos mérites vous donnent droit
„ d'avoir, & couronez-moi de bonne
„ grace, ô MELPOMENE, d'un
„ Laurier Délphique,
ou bien comme MALHERBE,

Le fameux AMPHION, dont la voix nonpareille
Bâtissant une ville étonna l'Univers,
Quelque bruit qu'il ait eu n'a point fait de merveille,
Que ne fassent mes vers.

Ou enfin ce que le R. P. SARBIESCHI Jesuite, dit dans son Ode pour le Pape URBAIN VIII.

Non solus olim præpes HORATIUS
Ibit biformis per liquidum æthera
Vates; olorinisve latè
Cantibus, Æoliove terras
Temnet volatu. ME *quoque desides*
Tranare nimbos, ME *Zephyris super*
Impune pendere, & sereno
CALLIOPE *dedit ire cælo.*

„ HORACE ne voltigera pas seul
„ dans le vague des airs: il ne sera pas
„ le seul, qui, par un chant qui surpasse
„ de beaucoup celui des cygnes, & par
„ un vol Poëtique mépriséra la terre au
„ dessous de lui. Je pourrai aussi tra-
„ verser les nuées en volant, je pour-
„ rai voler sur les Zephires. CALLIO-
„ PE m'a donné le droit d'aller aux cieux.

En

En effet si, selon MARTIAL, un Livre est bon lorsque la moitié de ce qui le compose est bon,

Triginta tòtò malà sunt Epigrammata Libro;
Si totidem bona sint, Lause, Liber, bonus est.

Que ne doit-on pas dire d'un Ouvrage où il n'y a pas un seul mot qui ne mérite les plus grands éloges ? Quel excellent genie n'avoit pas l'inimitable Auteur qui l'a composé ? Quel dommage qu'un si grand homme nous soit inconnu, dans le tems qu'on est sans cesse étourdi, & offusqué par une infinité de mauvais Poëtes ? Cela feroit que quelque vanité qu'il y eut souvent, pour ne pas dire toujours, à écrire sa propre vie, je permettrois quasi à chaque Auteur d'écrire la sienne, & je l'encouragerois même à le faire, s'il vouloit être attentif à conter simplement des faits, & se garder de ces expressions, de ces tours que l'insidieux amour-propre fait gliffer si habilement, qu'à peine l'Ecrivain s'en aperçoit-il lui-même.

NOUVELLES REMARQUES

Faites pendant le cours de l'impression de cet Ouvrage.

QUelques Savans du premier ordre ayant demandé des feuilles de ce CHEF-D'OEUVRE dans le tems de l'impression, ont fait quelques Notes qu'ils ont envoyées à l'Editeur. Le public verra sans doute avec plaisir que ces *Notæ Variorum* sont considérablement augmentées, marque certaine du mérite de cet admirable Ouvrage, & de l'applaudissement qui est dû au travail de l'excellent Auteur qui l'a publié.

VERS I. *Colin.*] Quand on considere bien le caractere de COLIN on diroit que M. DE FONTENELLE a voulu le faire connoître sous le nom de LIGDAMIS. ADRASTE demande à HILAS

Tu connois LIGDAMIS ?

HILAS.
Qui ne le connoit pas ?
C'est

C'eſt lui qui de CLIMENE adore les appas.

ADRASTE.

Lui même.

HILAS.

Quel berger ! il eſt du caractere,
Dont un amant m'eût plû ſi j'euſſe été Bergere.
Il ne connoit nul Art en aimant que d'aimer ;
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflâmer.
Il aime, mais forcé par les yeux d'une belle,
Et ſon amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'eſt pour lui qu'un bonheur,
Il en ſent le plaiſir & renonçe à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter ſon audace,
Les faveurs qu'on lui fait ſont toujours une grace.

CHLOEUS.

IV. *Mourir.*] Monſieur le Docteur MATANASIUS a obſervé * avec beaucoup de raiſon, que *mourir* en amour ne ſignifie point *rendre l'ame*, mais que ce verbe marque ſeulement l'*excès de la paſſion.*

Et même cet excès eſt ſi beau, ſi charmant, qu'on ſeroit fâché d'en ſortir ; d'où vient que THEOPHILE ſur le *Balet du* Roi *pour Monſieur le Duc* DE MONTMORENCY, dit

Celle pour qui je veux mourir,
Me fait un mal ſi favorable,

* Ci-deſſus p. 27.

Que si l'on me venoit guerir,
On me rendroit bien misérable.

Un Roi pour des tourmens si doux,
Quitteroit toutes ses délices,
Et me voyant seroit jaloux
De mes fers & de mes suplices.

D'ailleurs, il y a dans les Oeuvres de MELLIN de SAINT GELAIS un très-beau Dixain qui cesseroit d'être tel, si le verbe *mourir* n'avoit pas un sens figuré. Car comment pourroit écrire une personne qui seroit morte, ainsi qu'il est dit dans le Dixain dont nous parlons?

DIXAIN *à son ami absent.*

C'est trop peu dit, ami, que je vous porte
Present au cœur & absent à mes yeux:
C'est trop peu dit, qu'en moi *qui suis jà morte*
L'ame & l'amour qui vous suit en tous lieux,
Pour dire assez je voudrois dire mieux!
Mais mon tourment fait telle violence,
Que je ne puis exprimer qu'en silence,
Non seulement comme à vous suis unie,
Mais la douleur que j'ai de votre absence
Car plus est dite, & plus est infinie.

Cependant ce Dixain est très beau, digne d'être comparé avec tout ce que la Gréce a de plus tendre & de plus passionné, de sorte que je soupçonne CATIN de l'avoir fait; car certainement elle avoit beaucoup d'esprit & de goût pour la Poësie,

&

& il faut aimer comme elle pour s'exprimer ainſi. Mais ſi ce Dixain eſt d'elle, il faut qu'elle ait vécu du tems de FRANÇOIS I. & que celui qui a recueilli les Oeuvres de SAINT GELAIS ait confondu ce Dixain parmi les ouvrages de ce Poëte.

CHLOEUS.

V. *Songer.*] THEOPHILE s'eſt ſervi de ce verbe au commencement d'une Elegie. CLORIS, lorſque *je ſonge* en te voyant ſi belle..

CHLOEUS.

VII. *Il veut tenir.*] Il eſt plus facile d'entendre le CHEF-D'OEUVRE de l'INCONNU que de l'exprimer. Il y a même beaucoup de paſſages, que l'on a entendus ou crû entendre, en les liſant avec précipitation, & que ceux qui n'ont pas pour guide quelque choſe de plus que MINERVE, n'entendent point lorſqu'ils s'y arrêtent & qu'ils veulent les approfondir : c'eſt ce qui peut arriver ſur tout à l'égard de ces mots, *Il veut tenir*, pour marquer le déſir, l'empreſſement que COLIN a *de tenir celle qu'il aime.*

HAASCLOPERUS.

IX. *Le Galant.*] Toutes les explications qu'on apporte de ce mot ſont très-juſtes, témoin ſon origine, γαλάω. *Orno*...

TABULATI.

X. *Il se leva.*] Si COLIN ne se fut pas levé il auroit passé une cruelle nuit. Un amant souffre infiniment lors qu'il est absent de sa Maitresse, mais sur tout lors qu'il est couché, il n'est plus distrait par ses objets extérieurs; rentré absolument en lui même, il sent toute l'étenduë de son malheur. ANTOINE TYRON exprime cette peine avec beaucoup d'elegance dans sa Comedie de la fidelité nuptiale.

Toutes les nuits que sans vous je me couche,
Pensant à vous ne fais que sommeiller,
Et en revant jusques au reveiller,
Incessamment vous quiers parmi la couche,
Et bien souvent en lieu de votre bouche,
En soupirant je baise l'oreiller.

PAGNIOTES.

XI. *Belle.*] Un savant de mes amis, homme d'une grande literature, trouve ce terme de *Belle* trop vague. L'Auteur, me disoit-il un jour, auroit dû nous dire plus precisement quelle sorte de beauté étoit celle de CATIN: il nous auroit apris par là deux choses de très-grande importance; de quelle maniere CATIN étoit faite, & le gout de COLIN en matiere de beauté. Je lui répondis très judicieusement à cela, que comme les hommes se faisoient chacun des idées differentes de la beauté, la description que l'INCONNU auroit fait de celle de CATIN, n'auroit plu qu'à un certain petit nom-

nombre de gens de même goût que COLIN. J'ajouterai de plus, que le CHEF-D'OEUVRE n'étoit pas seulement pour les François ; mais pour tous les gens d'esprit de quelque Nation qu'ils fussent ; que par conséquent le terme *Belle* étoit le plus propre à donner une idée avantageuse de CATIN, chacun s'en faisant une idée suivant son goût. Un François s'imagine une grande Personne blanche, la taille fine, la gorge ronde *& cætera* ; un *Habitant de la Côte des Caffres* croit que CATIN étoit grosse, courte, noire, la gorge flasque, longue & pendante. Un *Chinois* lui fait les yeux & les pieds fort petits. Un *Persan* les lui fait fort grands. Mon Ami trouva ma remarque fort juste, & me donna beaucoup de louanges que je supprime par modestie.

J'ai encore une remarque très-savante sur BELLE, c'est que l'Auteur dit simplement de CATIN qu'elle étoit belle, & ne le dit point figurément comme font la pluspart des Poëtes. Je trouve cette simplicité tout-à-fait sublime, elle ne peut donner qu'une grande idée de CATIN. Les expressions, si figurées & si recherchées tombent ordinairement dans le bas & dans le pueril. Telle est la chanson *du Baron de Fœneste* lorsqu'il donne une serenade à sa Maitresse. Je raporterai ici ses propres paroles, afin que l'on n'en juge point sur mon raport, mais sur la piéce.

Sa-

„ Sachez que je continuai encore de lui
„ donner des auvades, j'abois trois honê-
„ tes fils de bille, & un soir comme nous
„ achebions de chanter, il y aboit tout plain
„ de louanges, entr'autres qu'elle étoit la
„ source de ma bie, fontaine de toutes ber-
„ tus, fontaine de grace : tout par fontaine,
„ comme nous finissions par ces deux bers ;

Sois de douceur la Fontaine,
Comme tu l'es de veauté.

„ me voila une terrace plaine de pissat abec
„ quauque bilainie parmi, qui me tira du
„ sang de la teste : mes compagnons se mi-
„ rent à injures, l'un l'appella Fontaine de
„ Merde, l'autre Fontaine de Pissat, &
„ nous en allons.

Ces dernieres expressions donnent une fort vilaine idée de la Maîtresse du Baron de *Fœneste*. On peut dire de cet Auteur ce que LONGIN dit d'AMPHICRATE, d'HEGESIAS & de MATRIS. *C'est que s'imaginant qu'il est épris d'un Enthousiasme, & d'une fureur divine, au lieu de tonner comme il pense, il ne fait que niaiser & badiner comme un enfant*.

PAGNIOTES.

XII. *Trois fois frapa.*] Lisez *grata*, car COLIN avoit à menager le Pere de CATOS ; comme il paroit par les derniers vers du CHEF-D'OEUVRE.

Car

Car ſi mon Papa vous entend
Morte je ſuis.

De plus la fille ayant l'oreille au guet, comme il paroit par la Strophe ſuivante, il ſuffiſoit de grater, le moins de bruit en de ſemblables occaſions eſt toujours le mieux.

HAASCLOPERUS.

Ajoutons que c'eſt la coutume à la Cour de grater au lieu de fraper, & COLIN ſans doute en ſavoit les manieres.

ASIATIDES.

Trois.] Ce nombre s'obſervoit dans les ſermens & dans les vœux. BERTRAND DU GUESCLIN nous en donne un exemple. Ce fameux Connétable jura de ne manger que trois ſoupes de vin à l'honneur de *la tres-Ste. Trinité*, juſqu'à ce qu'il ſe fut vengé d'un homme qui l'avoit offenſé. *Vie de Bertrand du Gueſclin compoſée en* 1387. *& imprimée à Paris* 1618. *miſe en lumiere par St. Claude Nenard.* PAGNIOTES.

M. le Docteur MATANASIUS n'auroit pas dû oublier ſur le mot de *trois*, ce paſſage de TITE-LIVE: *ejuſdem cauſa ludi magni voti ærii trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribis triente.* „ Pour la même „ raiſon on voua à JUPITER de grands „ jeux, où l'on depenſa la ſomme de trois „ cent trente trois mille trois cent trente „ trois livres d'airain & un tiers.

LES AUTEURS *du Journal Litteraire.*

XIII.

XIII. . . . . *Belle Bergere dormez-vous ?*

Aux exemples qu'on a rapportés p. 86. & 87. tirés de l'Ode 2. du 1. liv. d'HORACE de l'Ode 25. du même Livre & de l'Ode 3. du Liv. 2. on peut encore ajouter ceux ci : *Litibus implicitum* ; *mirabor*, *si licet* inter*noscere mendacem*, *verumque beatus amicum.*

Art Poëtique verſ. 424. & 425. *neque dulci mala vino lavere*, *aut* exanimari *metuentes patuæ verbera linguæ.*

Ode XII. du Liv. III. verſ. 2. & 3. *Grosphe*, *non gemmis*, *neque purpura* venale *nec auro.*

Ode XVI. Liv. II. verſ. 7. & 8. *Mugiunt vaccæ* ; *tibi tolli* hinnitum *apta quadrigis equa* . . .

Dans la même Ode vers. 34. & 35. HORACE eſt plein de cette verſification. Mais ce qu'il y a de plus étonnant pour les *Pigmées modernes*, qui oſent attaquer les Anciens, avec moins de forces que n'en avoient les Geans qui attaquerent les Dieux, & par conſequent avec plus de temerité, comme l'a fort bien remarqué MADAME DACIER *Traité des cauſes de la corruption du goût.* p. 1. 2. C'eſt qu'HORACE tranſpoſe ainſi la derniere ſyllabe d'un mot, non ſeulement de la fin d'un vers au commen-

cement du vers suivant, mais encore de la fin d'une Strophe au commencement de l'autre, comme on peut le voir Ode XIII. Liv. 2. où *venena Colchi* finissent la seconde Strophe, & *ca & quidquid usquam. . .* commencent la troisieme, de maniere que, pour passer de l'une à l'autre & éviter l'*hiatus*, il faut lire comme s'il y avoit *venena colchi-quet* ce qui fait aux oreilles des *Pigmées* un assez plaisant son, mais certes à celles des Savans un son fort agreable. . . . .

CHLOEUS.

XVII. *Fillette.*] LA FONTAINE s'est servi de ce mot dans cet excellent Conte de *la Courtisane amoureuse*,

L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune *fillette*.

BACCALAUREUS.

La fillette fut fragile ell' se leva.] MELIN DE St. GELAIS dans ses vers *d'un present de Cerises* a retranché *l'e* d'*elles* au plurier & a mis *ell's*.

Voiez ; est-il chose plus douce,
Ell's sont grosses comme le pouce,
Sauroit-on voir que vous en semble,
Rien qui mieux à un cœur ressemble ?
C'est signe que toutes vos vies,
De mille cœurs serez servies.

Dans ces vers sur un luth il suprime *l'e* de *supplie* & met *suppl'*.

Je

Je te *supplie*, fais moi entendre,
Comme touchant à la main tendre ;
Ton bois s'est garanti du feu.

BACCALAUREUS.

XVIII. *Elle se leva.*] C'est une circonstance fort remarquable. Par là le Poëte nous donne à connoitre l'expedient que CATIN imagina pour détourner tous les soupçons que son Pere pouvoit avoir du rendez-vous donné à son Amant ; c'est qu'*elle s'étoit couchée*. Il y a quatre ou cinq ans que me promenant à *Leyde* avec Mr. BAUDET, comme c'est notre coutume de nous entretenir d'antiquités & de critique, je lui fis part d'une remarque toute semblable à celle-ci, que j'avois faite dans PAUSANIAS : mais il me fit voir qu'elle ne lui étoit pas nouvelle, & qu'il s'en étoit servi, dans son Livre *des machines qu'on* INVENTERA *dans le siecle suivant*, imprimé à Amsterdam 1698. chez *Pootgieter*, à l'enseigne du *Jansenisme*. Je dis cela en passant, afin que ceux qui liront cet excellent Livre ne m'accusent pas de lui avoir fait un larcin.

HAASCLOPERUS.

XXII. *Ami.*] C'est un terme que les filles par dissimulation donnent d'ordinaire à leurs Amans, mais comme il ne paroit pas à notre Poëte assez fort dans la bouche de CATIN, il y ajoute le terme de *doux*, mon

mon *doux ami.* Peut-on mieux exprimer la tendreſſe d'une Amante ? Mais il faut remarquer dans tout ce paſſage une beauté, dont peut-être on ne s'eſt pas encore apperçu. C'eſt que notre Poëte pour marquer le conſentement de CATIN, & en même tems la crainte où elle eſt que ſon Pere ne ſe reveille, avertit ſon Amant par deux vers, l'un de huit & l'autre de quatre ſyllabes, compoſés tout de Monoſyllabes, entremêlés de trois mots qui n'en ont que deux, & d'une repetition du mot de *tout* & du mot de *doux.* Ceux qui ont de l'oreille ſentiront bien ce que je dis. HAASCLOPERUS.

XXV. *Honête.*] Non ſeulement ce mot emporte avec ſoi tout ce qu'en a dit Mr. le Docteur MATANASIUS dans ſes Notes *, mais de plus, c'eſt que je trouve dans un paſſage de MELLIN DE SAINT GELAIS, que ce mot ſert à faire voir l'obligation où étoit CATIN d'ouvrir la porte à ſon amant, & le tort qu'elle auroit eu de ne le pas faire.

La Dame qui l'*honête ami* refuſe ;
Non point l'ami, mais elle-même abuſe ;

dit SAINT GELAIS *dans ſes chanſons p.* 230. Edit. d'Ant. de Harſy.

CHLOEUS.

XXVII. *Entre les bras de ſa belle ſe repoſa.*]

* Pag. 138. & ſuiv.

L'Auteur du CHEF-D'OEUVRE a eu grand soin de marquer expressément l'excès de la passion de COLIN, mais il ne dit rien de celle de CATOS; d'où vient cela? C'est qu'on sait que l'homme le plus sage peut quelquefois, sans être extrêmement amoureux, *se reposer entre les bras d'une belle.* Au lieu qu'une fille vertueuse ne souffre jamais qu'un homme *se repose entre ses bras*, si elle n'a pour cet homme une tendresse excessive. Ainsi il étoit nécessaire de marquer expressément l'excès de l'Amour de COLIN, au lieu que pour faire connoître l'excès de l'Amour de CATOS, il suffisoit de raconter ce qu'elle faisoit en faveur de son Amant. De cette manier e quels embrassemens! quelles ardeurs! quels excès de tendresse le Poëte ne nous donne-t-il pas à entendre par ces vers!

Entre les bras de sa belle
Se reposa.

Car enfin tout le monde sait ce que CATULLE exprime dans ces quatre vers:

Nec tantum niveo gravisa est ulla columbo
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Oscula mordenti semper decerpere rostro:
Quantum præcipue multivola est mulier.

Ce que Mademoiselle de GOURNAY a traduit elle-même de cette maniere. *Nulle colombelle, ou s'il est rien de plus saffrement lascif,*

laſcif, pillant ſans fin les baiſers à ſon pair d'un bec mordillant, n'eſt point ſi aſpre & ſi gloutonne en ſes appetits qu'une femme.

A cela j'ajouterai qu'il eſt parlé dans les Chanſons de MELLIN DE SAINT GELAIS, d'un Amant qui n'étoit pas ſi heureux que COLIN, il s'en falloit même beaucoup, puiſque cet Amant ſouhaitoit de ceſſer d'être homme & de devenir oiſeau, (encore quel oiſeau ! une *hirondelle*) pour pouvoir entrer dans la chambre de celle qu'il aimoit. Je raporterai toute cette Chanſon, parce qu'il y a beaucoup de ſens analogues avec ceux qui ſe trouvent dans le CHEF-D'OEUVRE, & d'ailleurs qu'elle eſt pleine d'expreſſions tout-à-fait ſemblables.

Chanſon qui ſe trouve dans les Oeuvres de MELLIN DE SAINT GELAIS.

J'oy l'hirondelle,
Qui ſon chant
Renouvelle.

J'allai aux champs à la ſaiſon nouvelle,
Au tems qu'Amour les jeunes gens martelle ;
Si me trouvai chez une Damoiſelle
Honneſte & jeune, & gracieuſe, & belle :
Maintien avoit de Déeſſe immortelle,
Dont fus eſpris d'amoureuſe eſtincelle.
Amour me dit, prens accointance à elle :
Si grand' beauté n'eſt jamais trop cruelle.
Amour l'a dit, mais ſon cœur en appelle,
Car congnoiſſant ma bleſſeure mortelle

Elle se tient plus estrange & rebelle,
Sa beauté croist & mon mal renouvelle ;
L'un me reboutte & l'autre me rapelle.
Que pleust à Dieu estre de façon telle,
Qu'à mon souhait je devinsse *hirrondelle*
Je m'en irois au soir en sa ruelle
Lui dire, Amie, entendez ma querelle,
Le Dieu AMOUR m'a porté sur son aile
Pour vous offrir servitude éternelle,
Et descouvrir le mal que tant je cele,
Voudriez-vous bien estre si criminelle,
Que me voir vivre en mort continuelle ?
Je ne crois point qu'au cœur d'une pucelle
Il puisse avoir glaçon qui tant la gele
Qu'elle des dist un amant si fidelle.
J'oy l'hirondelle,
Qui son chant
Renouvelle.

BLONDIAUX de NESLE, dans la troisieme de ses Chansons, se plaint aussi d'une belle qui étoit si indifferente qu'elle ne s'embaraſſoit ni de la vie, ni de la mort de son Amant. Elle ne vouloit ni le faire mourir, ni guerir sa peine.

Encor pourroy-je à grant joye venir.
Mais pitiez est en li si endormie,
Qu'el ne me veulx occire ni guarir.

Ce qui opposé au caractere de CATIN, fait beaucoup d'honneur à cette belle Bergere. Car qu'est-ce qu'une personne sans pitié ? C'est la honte de la Societé, l'opprobre de la Nature. Aussi REGNAULT DE COUCY, ce gentil gaillard, & preux Chevalier, qui tant

tant aima Madame DE FAIET, dit fort bien

Mais bonne Dame doit savoir
Connoissance & merci avoir.

CHLOEUS.

Entre les bras de sa belle se reposa.] A l'exemple de SAINT VITALIAN que M. le Docteur MATANASIUS a raporté dans son excellente Note * sur le scandale, on peut encore joindre celui de Robert d'Arbrisel, qui selon des Lettres authentiques, quoi qu'en dise le P. de MAINFERME, couchoit avec les plus belles Religieuses de ses Couvens, & cela pour irriter la tentation, & en triompher avec plus de gloire ...

* Pag. 154.

TABULATI.

N'oublions pas St. ALDHELME Moine Anglois dans le VIII. Siécle, que son savoir & sa pieté éleverent à l'Episcopat. Sa chasteté étoit d'autant plus admirable qu'elle lui avoit coûté de furieux combats. Il couchoit souvent avec de jeunes filles, afin de triompher des tentations les plus dangereuses, & où les plus grands Saints auroient du moins eu l'envie de mettre un peu à l'écart la Sainteté. Tout autre auroit eu bien des distractions dans une situation si délicate. Pour lui il recitoit par ordre tout le Pseautier, & son cœur ne sentoit des émo-

motions que pour le Ciel. On dit que *le Démon* frémiſſoit de rage en le voyant braver le peril, & affermir ſa vertu dans des occaſions où elle ſuccombe d'ordinaire. L'Hermite qui vit BRANDIMART entre les bras de ſa chere FLEURDELIS ſe divertiſſant au jeu d'amour, laiſſa tomber ſon Breviaire.

Hor ſtando inginocchiato in oratione,
Vide far' a color quel gioco ſtrano:
Evennegli ſi fatta tentatione,
Ch'il Breviario gli cade dimano.

Voyez les Lettres de MARIGNI. Que ſeroit devenu ce bon Hermite dans un prélude? *Admiſſus circum præcordia ludens.* S'il avoit eu la force de S. ALDHELME, cela ne lui ſeroit point arrivé. Ce Saint pour avoir à ſes côtez de jolies filles, ne perdoit pas un mot de Breviaire ni de Pſalmodie, & je ne doute pas que ſi on lui eût propoſé le cas de conſcience que PIERRE DAMIEN examina, il n'eût repondu comme fit PIERRE DAMIEN. Vous trouverez le fait dans LA MOTHE LE VAYER à la 20. Homilie Académique. „ Agnez, „ dit-il, veuve de Henri II. fit par un „ Eveſque cette belle queſtion à PIERRE „ DAMIANI un des plus éclairés Eccléſiaſti-

„ ſiaſtiques de ſon Siecle, *Utrum liceret homini inter ipſum debiti naturalis egerium aliquid ruminare Pſalmorum* : doute qui fut jugé par l'affirmative, comme nous l'apprend BARONIUS, ſur l'autorité du Texte de S. PAUL qui porte dans la premiere Epitre à TIMOTHE'E Ch. 2. qu'on peut prier Dieu en tous lieux. Je ne pretends pas diminuer le mérite de l'action de S. ALDHELME, en rapportant une Hiſtoire à peu près ſemblable d'un des plus Illuſtres Philoſophes de l'ancienne Grece. Je parle de XENOCRATE. DIOGENE LAERCE aſſure qu'il avoit acquis un tel empire ſur ſes paſſions, qu'une très-belle Courtiſane (PHRYNE') qui avoit parié de le faire ſuccomber, perdit la gageure, quoiqu'ayant eu la liberté de ſe coucher auprès de lui, elle eut mis en uſage tous les tours de ſon métier pour animer le Philoſophe. Si l'on faiſoit, à cet égard le parallele de St. ALDHELME avec XENOCRATE, l'on devroit convenir que le triomphe de celui-ci eſt bien plus glorieux que celui du premier. Car enfin la fille avec laquelle S. ALDHELME couchoit, le laiſſoit en repos, au lieu qu'on irritoit la tentation de l'autre.

BURMANES.

XXXII. *L'Alouëtte.*] Outre tout ce que M.

M. le Doct. MATANASIUS a dit * de l'*Alouëtte*, il faut encor remarquer que cet oiseau est d'autant mieux choisi, que c'est un oiseau que les Dieux offroient sur l'autel lors que quelques-uns d'eux se marioient. On en a un exemple dans le *Dictier Poëtical* de MOLINET: ZEPHIRUS alloit épouser FLORA.

Tous les Dieux s'assembloient,
Phœbé la belle y vint, quand il fut nuyct,
Pour esclarer la noble charretée,
ZEPHIRUS prest & Flora préparée,
Vindrent au temple offrir une *Alouëtte*.
Dessus l'autel alors fut l'épousée
Pour decorer la joyeuse flourette

CHLOEUS.

M. le Docteur MATANASIUS n'auroit pas dû oublier ces vers de DU BARTAS,

La gentille Alouëtte avec son tirelire,
Tirelire à lire & tireliran tire
Vers la voute du Ciel, puis son vol vers ce lieu
Vire & desire dire adieu Dieu, adieu Dieu.

LES AUTEURS *du Journal Litteraire*

FIN.

DIS-

* Pag. 168. *& suiv.*

LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU,

Poëme heureuſement découvert & mis au jour, avec des Remarques ſavantes & recherchées, par M. le Docteur

CHRISOSTOME MATANASIUS.

On trouve de plus une Diſſertation ſur HOMERE & ſur CHAPELAIN; deux Lettres ſur des Antiques; la Préface de CERVANTES ſur l'Hiſtoire de D. QUIXOTTE DE LA MANCHE; la Déification d'ARISTARCHUS MASSO, & pluſieurs autres choſes non moins agréables qu'inſtructives.

NEUVIEME EDITION.

Revuë, corrigée, augmentée, & diminuée.

Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant, quæ non intelligunt. Lib. Inc. §. 1. Art. XV

S. D. L. R. G.

TOME SECOND.

A LAUSANNE,

Chez MARC-MIC. BOUSQUET & Comp.

Anno Æ. V. MDCCLVIII

Ab Inſtauratione Litterarum vigeſimo quinto.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans le Tome II. *qui commence à la page* 265.

On a marqué d'un Aſteriſque les Pieces qui n'étoient point dans les Editions précédentes.

I. DISSERTATION *ſur* HOMERE *& ſur* CHAPELAIN. 267

II. LETTRE *de M. de la* ROQUE *à M.* HEARNE. 301

III. LETTRE *de M. le Docteur* MATANASIUS *à M. de la* ROQUE *ſur ſa Lettre à M.* HEARNE. 309

* IV. EPITRE *à l'Auteur de la feuë* Hiſtoire Critique de la République des Lettres. 321

* V. PRE-

* V. PREFACE *de* MICHEL CERVANTES *sur l'Hiſtoire de Don* QUIXOTTE DE LA MANCHE, *en Eſpagnol & en François.* 325

* VI. DEÏFICATION *de l'Incomparable Docteur* ARISTARCHUS MASSO. 350

DISSER-

DISSERTATION

SUR

HOMERE

ET SUR

CHAPELAIN

A

*MONSIEUR***

PAR

MONSIEUR ****

AVIS

AU LECTEUR.

LA Dissertation suivante est de MONSIEUR... à qui la Republique des Lettres est redevable d'une infinité d'excellentes choses. Comme cette Dissertation étoit souhaitée de plusieurs personnes, nous avons crû ne devoir pas differer plus long-tems à la faire paroître, & nous esperons qu'on la recevra avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance.

MESSIEURS LES AUTEURS *du* Journal *des Savans* * *l'ont atribuée à M. de* CROUSAZ. *On espere qu'ils ne trouveront pas mauvais qu'on assure ici qu'elle n'est pas de ce celébre Professeur. Il seroit aisé de le prouver puis qu'il ne faudroit que nommer l'excellent Auteur à qui le Public en est redevable, mais sa modestie ne nous permet pas de mettre ici son nom. Quoi qu'il en soit, Ami Lecteur*, Vale & Fruere.

* Mois d'Août 1715. p. 123. Edit. d'Amst.

DIS.

DISSERTATION

SUR

HOMERE

ET SUR

CHAPELAIN.

A MONSIEUR....

VOus me demandez, MONSIEUR, si l'on peut mettre quelque moderne en parallele avec HOMERE; je reponds qu'on peut mettre en parallele avec HOMERE, CHAPELAIN, non en qualité de moderne, mais en qualité de futur Ancien. Cette reponse tient un peu de l'Oracle, & a besoin d'interpretation; je m'explique.

CHAPELAIN n'a pas travaillé quatorze ans à sa *Pucelle*, pour s'attirer les mépriſables applaudiſſemens de son ſiecle,

cle, & pour mettre une centaine d'années pour bornes à sa reputation. Ses vuës sont mieux proportionées à la juste étendue de son génie. C'est l'approbation de la Postérité la plus reculée qu'il brigue, & qui ne lui sauroit manquer. Il faut seulement qu'une vingtaine de siecles passent par dessus cet Ouvrage, pour le rendre l'étonnement de l'Univers, pour qu'on y trouve les mystéres les plus cachés de la Nature, le sublime le plus merveilleux, les expressions les plus énergiques, & la cadence la plus sonore & la plus majestueuse.

Pour moi, à qui APOLLON revele ce que son Art a de plus mystique, je sai par la force de mon imagination me transporter déja au véritable point de vuë, d'où nos derniers Neveux regarderont *la Pucelle*, & je prétends faire voir à l'œil, que CHAPELAIN égale & surpasse même le Prince des Poëtes. Qui plus est, je me fais fort de rendre ses plus obstinés critiques honteux de leur aveuglement ou de leur malice.

Ce n'est pas que j'ignore le respect qu'on doit à l'adorable HOMERE; je le connois à fond, je le lis sans Interprète & sans Commentateur, je l'admire

mire jusques dans les endroits où ses adorateurs même l'accusent de radoter un peu, & je ne crois pas l'admirer, parce que je raisonne bien, mais je crois raisonner bien, parce que je l'admire.

Pour juger de son Poëme, & pour le comparer à la *Pucelle*, il y faut examiner le choix du sujet, la conduite de l'Ouvrage, la maniere de penser, le stile & la versification. Voilà ce qu'on appelle avoir de l'ordre, & ce seul plan est une preuve authentique de l'étude sérieuse que j'ai faite de ces deux Auteurs inimitables.

HOMERE prend pour son sujet, Μῆνιν Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος, *Pelidæ stomachum cedere nescii*, & pour le dire en François, *la colere obstinée d'*ACHILLE.

On pourroit s'étonner que ce Poëte ait pris pour son Héros un Prince féroce & inexorable, qui rejette la décision des Loix pour n'avoir d'Arbitre que son épée; Un Guerrier brutal comme un cheval de Carosse, & mutin *comme un Ane qui renverse de sa queuë les épics dorés de la blonde Cerès.*

En effet il paroit que le but d'un Poëte est de rendre son Héros aimable

au Lecteur, afin qu'il le suive avec plaisir dans toutes les routes differentes où l'Auteur le conduit, & qu'il s'intéresse à ses avantures ; réjouï, quand la fortune rend justice à son mérite, & affligé quand elle se déclare ennemie de sa vertu.

Il semble même que pour le choix du sujet, non seulement les *Diamans* de CHAPELAIN, mais le *Clinquant du* TASSE surpassent *l'or en quoi* HOMERE *sait convertir tout ce qu'il manie.*

Cet Auteur Italien donne à ses Héros des foiblesses, mais des foiblesses qu'on se pardonne trop aisément à soi-même, pour n'y point conniver dans un autre. Du reste, la Probité, la Grandeur d'Ame, la Clemence, & les autres vertus, qui forment leur caractère, font qu'on se met avec plaisir en leur place, & qu'on sent selon leur differente fortune, ce flux & reflux des passions, qui est le but du Poëme Héroïque. LE TASSE prend même le contrepied d'HOMERE, en donnant le caractere d'ACHILLE au Sarrasin ARGANT, à qui il applique le même portrait que fait HORACE dans son Art Poëtique du fils de THETIS.

Et

Et à dire vrai, il me rend par là ce Payen assez odieux, pour que je sois bien aise qu'il tombe sous les coups de TANCREDE. C'est un fort joli homme celui là, & sa victoire me fait plaisir.

J'aime la bonne foi, MONSIEUR, cette critique a tout l'air d'être fondée; mais pour peu qu'on ait envie de faire quelqu'effort en faveur d'HOMERE, ne peut-on pas soutenir que ce défaut même est une preuve solide de la grandeur de son génie, qui nous attache, malgré nous, au sort d'un Héros que nous avons de la peine à estimer?

Sérieusement, on ne sauroit douter du mérite d'un Auteur, qui, malgré ce défaut essentiel, a donné de l'étonnement à tous les beaux génies que la Nature a produits pendant trente Siécles. Il y a même de l'apparence qu'il a affecté ce mauvais choix pour faire briller davantage la beauté de son esprit, & la richesse de son imagination.

CHAPELAIN pourtant doit l'emporter ici sur HOMERE. On doit lui savoir gré d'avoir évité cette bévuë, & d'avoir eu tout ce qui pourroit la rendre excusable.

Si son Héroïne n'est pas du sang le plus illustre, elle est quelque chose de plus, elle mérite d'en être ; C'est une *Pucelle*, une *Pucelle* de dix-huit ans, une *Pucelle* guerriere, & conquerante, rien de plus grand, rien de plus extraordinaire ; la basse naissance & la grandeur d'ame, le sexe & la fermeté, la pieté & la valeur, qualités d'ailleurs si incompatibles, sont chez elle d'un merveilleux accord. La Haine ou l'Ambition ne l'envoyent point sacrifier une Ville illustre au chimerique honneur d'un époux vindicatif ; non, la pieté & l'amour de la Patrie l'excitent à arracher un grand Empire des mains d'un injuste Usurpateur, & l'on ne sait s'il faut s'étonner le plus, de la hardiesse de son entreprise, de la justesse de ses mesures, ou du bonheur d'une réüssite qui paroît moins une faveur de la fortune, qu'un effet de la plus rare prudence.

Pour la conduite de l'Ouvrage, c'est là où brillent nos deux Auteurs par cette confusion apparente, qui sert de voile au plan du Monde le plus naturel, & le mieux suivi. On leur fait seulement à chacun une petite difficulté, qui ne vaut pas la peine dans le fond qu'on y reponde.

On

On critique dans HOMERE ce bizarre syſtème de la fable, dont nous l'appellons le pere, nous autres ſavans, croyant lui faire bien de l'honneur.

L'aveuglement du paganiſme ne fait rien en ſa faveur; le ſimple bon ſens eſt contraire à l'idée ridicule qu'il donne de ſes Dieux, paſſionés, vicieux, oppoſés l'un à l'autre, impuiſſans & inferieurs bien ſouvent à ceux qui s'amuſent ſottement à implorer leur ſecours.

MARS eſt étrillé d'importance par DIOMEDE; & ce pauvre Dieu ſemble avoir ramaſſé toute ſa force dans l'organe de la voix, pour faire trembler par ſes cris les montagnes d'alentour.

Ce marouſle de fils de TIDE'E frappe comme un ſourd, & VENUS cette pauvre petite, qui comme une bonne maman ſoigne un peu ſon poltron de fils, ne ſauroit échaper aux mains impolies & ſacrileges de ce Héros groſſier. Paſſe encore pour celle-là de crier un peu haut; jamais la dame n'avoit été à telle fête, & ANCHISE, ADONIS, & MARS même avec toute ſa brutalité, en avoient toujours uſé plus galamment avec elle.

Voilà à peu-près le stile Turlupin de quelques raisonneurs, qui prétendent tourner en ridicule le pere de la fable, qui n'est pas moins le pere du bon-sens.

Ne savent-ils pas les ignorans, qu'il y a déja deux mille ans, tout au moins, qu'on croit que toutes ces fictions sont autant d'emblèmes ingenieux, qui sous un dehors bisarre cachent les secrets les plus mysterieux de la nature, les preceptes les mieux raisonnés de la morale, & les plus utiles maximes de la politique? S'ils n'ont pas assez d'esprit pour y trouver un sens, tant pis pour eux; chacune de ces fables en a plus de mille, les uns plus beaux que les autres, à proportion du degré d'esprit & de pénétration de ceux qui tâchent à les débrouiller.

D'ailleurs supposons que les raisonnemens de ces critiques soient solides, je leur prouverai qu'ils ont le plus grand tort du monde de raisonner juste dans cette occasion.

Je leur conseillerois en vérité d'en croire plûtôt leur raison que l'autorité de tous les beaux génies de la Grece & de Rome; c'est se moquer du monde; il est infiniment plus beau de se trom-

tromper d'une maniere modeſte ſur la bonne-foi d'un million de grands hommes, que d'être aſſez inſolent pour avoir raiſon tout ſeul & de ſon propre fonds.

Vous ennemis injuſtes de l'antiquité, vous voulez des raiſons, & je vous donne des autorités : & vous critiques de CHAPELAIN vous voulez des autorités, & vous aurez des raiſons.

CHAPELAIN a grand tort ſelon vous de ne point enployer le ſyſtême ordinaire des fictions, & de mettre à la place des Dieux, des champs élyſées & du tartare, les Anges, les Demons, le Paradis & l'Enfer.

Homine imperito nihil quicquam eſt injuſtius, qui præter quod ipſe facit nihil rectum putat. Eh ! pourquoi eſt-il plûtôt permis à HOMERE de ſe former des chimeres poëtiques conformes à ſa religion, qu'il n'eſt licite à CHAPELAIN d'en employer de convenables à la ſienne ? Mais ces fictions-là vous paroiſſoient ridicules & extravagantes ; mais cette extravagance eſt plûtôt dans votre imagination que dans le ſujet de vos critiques.

Notre auteur fait combatre les Anges avec les Demons ; les uns ſont les

patrons de la vertu, les autres protegent l'impieté : exprimez cette vérité en stile poëtique, & vous trouverez justement les Anges & les Demons qui se combattent.

Qu'on ne me dise point que le seul nom de *Belsebuth* est capable de gater tout un poëme, que *Jupiter* & *Mercure* flattent bien plus agréablement l'oreille que ne font *Lucifer* & *Astaroth*.

Fadaises que tout cela, à moins qu'on ne me le prouve démonstrativement. Votre oreille trouve les noms Payens les plus doux ; & de grace qu'il soit permis à la mienne d'être plus amie des noms Chrétiens ; & croyez, je vous prie, que ce n'est pas faire la gageure d'un fou, que de parier ma tête, que dans mille ans d'ici, quand *Astaroth* sera mieux établi dans le poëme épique, toutes les oreilles savantes seront de mon sentiment.

Allons plus loin, & montrons que nos deux illustres pensoient d'une maniere sublime & délicate, & pour ne pas copier tous leurs vers, découvrons ces qualités dans les endroits de leur poëme, qui paroissent d'abord les plus exposés à la critique.

Dans le premier livre de l'*Iliade*,

ACHIL-

ACHILLE se querelle avec AGAMEMNON, & lui dit plus d'injures qu'un Héros en colére ne devroit dire naturellement. Mais s'apercevant à la fin qu'il soutient mal son caractere bouillant, qui semble demander plûtôt des actions que des paroles, il veut mettre flamberge au vent, quand PALLAS, la sage PALLAS, l'arrête par sa belle chevelure. Quoiqu'il ne doive pas avoir grand commerce avec cette divinité moderée, il la connoit tout aussi-tôt, & lui demande fort cavalierement, pourquoi elle étoit venuë là; si c'étoit pour être le témoin de l'injustice * d'AGAMEMNON, qu'*elle le pourroit bien être aussi de sa punition*; & que l'orgueuil de ce Prince pourroit bien lui couter la vie.

Là-dessus MINERVE lui conseille de *renguiner son compliment*, & de vomir plûtôt contre ce Roi toutes les injures qu'il méritoit.

Jamais DEESSE ne trouva mieux le secret de se faire obéïr. ACHILLE remet son sabre dans le fourreau, & en vrai fils de poissonniere, il se met à chanter pouille au chef des Rois Grecs, en lui prodiguant les titres d'*yvrogne*, de *visage de chien*, de *cœur de lievre*, de

*Ces mots sont ajoutés au Texte pour lier le sens.

poltron, & quantité de semblables douceurs. Certaines gens ont le front de ne pas trouver tout cela beau ; & à leur gré, la plus sage des divinitez, & les plus grands Héros de la Grece, font ici chacun en leur petit particulier un fort sot personnage, & tous deux ensemble une très-impertinente scêne.

Dii immortales ! Homo homini quid præstat ? Stulto quid interest intelligens ? Pour peu qu'on ait le véritable goût de l'antiquité, on ne sauroit rien trouver de si beau, de si bien pensé, & de si instructif.

MINERVE descend pour moderer la colere d'ACHILLE, & nous donne par là une idée forte de la violence de cette passion, qui mene d'ordinaire à des suites funestes, si le Ciel même n'y intervient. Par la maniere aisée dont ce Héros parle à la Déesse, nous voyons que la sagesse véritable n'est pas terrible & farouche ; & qu'au contraire sa douceur majestueuse la rend traitable & d'un accès facile. Le conseil que PALLAS lui donne d'injurier AGAMEMNON, exprime merveilleusement le caractère d'une prudence consommée. En effet, vouloir tout d'un coup faire passer un homme violent d'une colère bouil-

bouillante, à une profonde tranquillité, ce seroit méconnoitre entierement la plus fougueuse des passions; non, la prudente divinité veut remettre peu-à-peu le calme dans le cœur du fils de THETIS. Elle semble entrer dans son ressentiment, elle ne heurte pas sa fureur de front, elle la dissipe insensiblement, & la fait évaporer par des paroles injurieuses, qui ne faisoient pas la même impression sur les anciens que sur nous. Dans ce tems-là le point d'honneur n'avoit pas mis encore le comble à l'extravagance des hommes.

Aussi la politique de MINERVE a toute la réüssite imaginable, & HOMERE le fait sentir de la maniere du monde la plus ingenieuse. ACHILLE tonne, foudroye, *Exhale son courroux en discours furieux.* Enfin, *je vous avertis*, dit-il, *& j'en fais un grand serment, par ce sceptre qui ne produira plus ni verdure, ni branchage, après qu'il a été coupé sur la montagne; par ce sceptre qui ne reverdira plus, car le fer l'a dépouillé de ses feuilles & de son écorce, & à présent, c'est un signe d'autorité entre les mains des Juges Grecs, & de ceux qui veillent au maintien des loix, je fais serment;*

ment, dis-je, que les Grecs me regretteront un jour en vain, &c.

Ce discours n'exprime-t il pas parfaitement bien une colére épuisée, qui fait tarir en même tems l'éloquence impetueuse dont elle avoit été la source?

ACHILLE jure par son sceptre, & me prépare à un serment exprimé avec vivacité, & suivi aussi-tôt d'une menace effroyable, qui ne précédera que d'un moment la violence de l'exécution. Je crois le voir déja à la tête de ses sujets attaquer la tente d'AGAMEMNON; ou du moins se ranger du côté des Troyens, & disputer à HECTOR la gloire de défendre les murs de NEPTUNE. Point du tout, je le trouve encore à la troisieme période de la description de son sceptre, & il va bien-tôt menacer AGAMEMNON de rester les bras croisés, & de donner tout le loisir aux Grecs de regretter sa valeur; il finit enfin, jette son sceptre par terre pour derniere marque de sa fureur, & va se r'asseoir doux comme un agnau.

Allez, dit-il, je vous pardonne:
Car il avoit l'ame trop bonne.

Encore un coup, tout cet endroit ici est

est manié avec tout l'art, & toute la délicatesse, qu'on peut attendre du grand HOMERE.

Le discours de NESTOR, qui suit immédiatement après, seroit digne d'un pareil commentaire, mais le seul exemple que je viens d'alleguer satisfait abondamment au but que je m'étois proposé; je me hâte de rendre justice au mérite opprimé de CHAPELAIN.

Voici un endroit de la *Pucelle* qu'on a l'insolence de tourner en ridicule dans un dialogue satyrique*, qui se trouve parmi les *Oeuvres mêlées de Saint Evremond.* La *Pucelle* apostrophe le Roi de France en ces termes:

O grand Prince que grand dès cette heure j'appelle:
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle;
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur.
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contre mont la dure terre quitte.
Oh! que n'ai-je le ton désormais assez fort
Pour aspirer à toi sans te faire de tort!
Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe,
Que le coup brisât l'os, & fit pleuvoir le sang
De la temple, du dos, de l'épaule, & du flanc.

* C'est le Dialogue de BOILEAU intitulé *les Héros de Roman.*

Quelle langue parle-t-elle, dit le Pluton du dialogue. N'entendez-vous pas, pauvre Roi des Enfers, n'entendez-vous pas la langue des Dieux ? & un langage qui exprime des beautez au dessus du génie des HOMERES & des PLATONS ; ces grandes ames devant qui CHAPELAIN comparoit déja, & devant qui nous comparoîtrons un jour, pour gouter dans leurs entretiens les plaisirs les plus doux du séjour des bien heureux.

Paradis des Litterateurs

O grand Prince que grand dès cette heure j'apelle

On peut considerer ce vers de deux manieres, ou comme une prophetie, ou comme une louange fine & délicate.

Comme une prophetie il prédit au Roi sa grandeur future, qu'il exprime déja comme une chose présente, & c'est là le véritable caractere d'un Oracle.

Vous serez grand un jour, *Prince*, dit la Pucelle : *mon bras conduit par le Ciel, vous rendra bien-tôt vos Etats & votre gloire.*

Mais que dis-je, vous serez grand ! Rejouïssez-vous de votre bonheur comme d'une chose présente. La sureté de votre grandeur future égale la certitude des faveurs du Ciel dont on jouït actuellement.

O grand Prince que grand dès cette heure j'apelle.

Le ſecond ſens de ce vers n'eſt pas peut-être celui que l'auteur a prétendu y mettre; mais il eſt le plus beau & le plus digne d'être lû. Voilà ce qui arrive d'ordinaire aux eſprits du premier ordre, d'en dire d'avantage qu'ils n'en ont l'intention eux-mêmes, & l'on pourroit leur apliquer ce vers de MOLIERE d'une maniere très-ſerieuſe :

Mais quand vous avez fait ce charmant quoi qu'on die,
Avez-vous bien compris toute ſon énergie ;

On peut donc conſidérer en ſecond lieu cette penſée, comme une loüange fine & délicate, par laquelle la *Pucelle* attribue indirectement à ſon Roi, toutes les vertus héroïques qui ſont la véritable grandeur d'un Monarque.

Je vous appelle grand, quoique vous ſoyez encore dépouillé de ces heureuſes provinces qu'un injuſte uſurpateur arracha des mains de vos peres. On peut être grand Prince d'un petit Etat. La véritable grandeur eſt à l'abri des caprices du ſort, & ne dépend point de l'étenduë d'un Empire, ni du nombre des ſujets. Un Monarque eſt aſſez grand, s'il eſt aſſez juſte, aſſez

assez sage, assez vaillant, assez debonnaire. Deux millions de Perses armés ont reçû les ordres d'un Roi véritablement petit; & la sterile Ithaque a trouvé son bonheur dans le sage Gouvernement du plus grand d'entre les Rois Grecs.

Se peut-il rien d'aussi beau que ce sens-là, & la postérité ne doit-elle pas me savoir gré de lui avoir montré, au travers d'une simplicité apparente, tant de sublimes merveilles? Mais gardons un peu d'admiration pour les cinq vers suivans, qui n'expriment qu'une même pensée, mais qui en decouvrent toutes les differentes faces, & jettent par là l'esprit dans une agréable inquiétude, incertain, quelle de toutes mérite le plus son attention & son étonnement.

Cet admirable morceau de la *Pucelle* sert donc à mettre dans tout son jour l'embarras du cœur de cette Heroïne, partagé entre ce que le *zèle* a de plus inconsideré, & ce que le *respect* a de plus retenu; *zelée*, elle ne consulte que son cœur pénétré du mérite de son Prince, pour en entreprendre le panegyrique; *respectueuse*, elle jette les yeux sur la majesté de son maître, & sur sa propre bassesse, & n'y trouve

que

que des motifs de silence & de retenuë.

Voilà ce que le premier de ces vers exprime merveilleusement bien :

Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle.

Elle compare son *zèle* à un coursier fougueux, qui n'a reçû de la nature que le seul penchant de suivre l'impetuosité de son courage ; & la conduite du siecle, dont le *zèle* inconsideré est le vice regnant, justifie assez la justesse de cette comparaison.

Mais le *respect*, semblable à une bride dans la main d'un habile Ecuier, arrête la fougue de son cœur, sa raison revient de son égarement ; le sang froid succede à l'impetuosité, & réglant les mouvemens du *zèle*, fait une vertu utile du plus dangereux des vices. Allons plus loin.

Mais ton illustre aspect me redouble le cœur ;
Et me le redoublant me redouble la peur.

Ceux dont l'esprit paresseux ne se donne pas le loisir de creuser dans les pensées, pour en découvrir la beauté, traiteroient ceci de *galimatias* ; mais je leur ferai bien voir qu'il y a du sens & un sens incomparable.

Ce

Ce mélange de majesté & de douceur, continue notre Héros, *que je vois sur votre auguste visage, m'inspire en même tems, la hardiesse d'épancher mon cœur, & la crainte de pécher contre la vénération que je dois au maitre futur de tant de peuples.* La fierté majestueuse, & la douceur attirante, ces caracteres si opposés, qui se confondent dans votre air, confondent aussi dans mon ame le *respect* & le *zèle* également opposés l'un à l'autre, & semblent les exciter & les moderer tour-à-tour.

À ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contre mont la dure terre quitte.

Ce contraste de hardiesse & de timidité ne sauroit que faire naitre le trouble dans l'ame de la *Pucelle*. Il semble pourtant que le *zèle* l'emporteroit sur le *respect*, si ses droits n'étoient soutenus par la difficulté de dépeindre tant de qualités merveilleuses. Quand notre Héroine s'efforce à *s'élever jusqu'à son Prince*, elle sent la même fatigue qu'un courtier, qui voudroit d'une course rapide s'élever au sommet d'une montagne escarpée, & qui se sent arrêté à tout moment par les difficultés d'un chemin impraticable.

Je

Je vous ai promis des beautés incomparables, lecteur, & je crois pouvoir passer dans votre esprit pour homme de parole ; vous me croirez donc seulement si je vous assure que les vers suivants sont dignes de couler d'une même veine, avec ceux que je viens de commenter.

La *Pucelle* se défiant avec une modeste humilité des forces de son éloquence, a recours enfin aux vœux, derniere ressource d'un *zèle* impuissant ; & souhaite du moins de pouvoir égaler par ses éloges le mérite de son Roi.

Ah, que n'ai-je le ton desormais assez fort
Pour aspirer à toi sans te faire de tort !

Il faut admirer ici l'art de notre poëte, qui sans sortir de la liaison de son discours & comme s'il n'y touchoit pas, donne à tous les auteurs une leçon importante. Il leur fait comprendre qu'il ne faut jamais sortir des bornes de son génie, en choisissant le sujet de ses éloges ; & qu'un poëte médiocre fait plus de tort à son Héros par des loüanges, que par des censures.

On me dira, que cette pensée n'est pas fort singuliere, & qu'elle se trouve dans

dans BOILEAU, & peut-être dans bien d'autres *écrivains*; je le sai, mais outre qu'elle ne s'y trouve pas exprimée d'une maniere si indirecte & si gracieuse; il faut absolument que BOILEAU l'ait prise de CHAPELAIN, qui a écrit avant lui; il lui en a bien volé d'autres, & je suis sûr qu'il n'a fait semblant de mépriser cet esprit du premier ordre, que pour mettre par là adroitement ses vols à l'abri de nos soupçons.

Mais laissons là cet illustre plagiaire, & faisons voir, en dépit de lui, par le seul commentaire des quatre derniers vers de notre tâche, que CHAPELAIN auroit eu le plus grand tort du monde *d'écrire en prose*. Les voici :

Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe
Vers où l'épaule gauche à la droite est conjointe,
Que ce coup brisât l'os, & fit sortir du sang
De la temple, du dos, de la hanche, & du flanc.

Notre Héroïne au desespoir de ne pouvoir pas épancher son cœur par des paroles, y veut suppléer par des réalités, & souhaite de vérifier son amour pour son Prince & pour sa patrie, en s'exposant à des blessures mortelles; non-seulement, elle voudroit s'y exposer;

ser ; mais le bonheur de verser tout son sang d'une playe mortelle, aux yeux de son Roi, est l'objet de ses plus ardens désirs. Et dans le fond, de semblables marques de *zêle* sont moins sujettes à caution, que les pensées les plus délicates, & les fleurs les mieux choisies de la Rhétorique.

Mais outre la beauté de la pensée qui rend ces Vers remarquables, on y découvre avec plaisir le véritable goût de l'Antiquité, qui affectoit toujours de laisser dans ses Ouvrages, les monumens des Arts & des Sciences.

La blessure où la *zelée Pucelle* aspire, est ici dépeinte dans toute l'exactitude de l'Anatomie, & j'oserois bien prédire que dans quelques siecles d'ici, on prouvera par le dernier Vers que la circulation du sang étoit déja trouvée du tems de CHAPELAIN.

Continuons notre plan, & montrons que la beauté du stile repond parfaitement dans nos deux Auteurs à la noblesse des pensées. HOMERE est à l'abri de toute critique de ce côté-ci : le moyen de juger par la Raison si ses manieres de parler sont basses ou nobles ? La noblesse de l'expression dépend entierement du goût des peuples & des *Idées*

accessoires, qu'ils joignent aux *Idées principales* de leurs manieres de parler. Or les *Idées accessoires* des mots Grecs ne nous sauroient être connuës assez parfaitement, pour définir ce qui doit passer dans leur langue pour noble & pour bas.

Peut-être que le Lecteur versé dans les belles-Lettres, qui seules dans le fond sont dignes d'occuper un honnête homme, n'aura jamais vû dans les Anciens les termes d'*Idées principales & accessoires*, & par conséquent les traitera de Barbares, faute de les entendre. Mais que sa tendresse pour HOMERE n'en patisse pas; il verra bien-tôt la solidité de mon raisonnement en faveur de notre Poëte, par un seul exemple qui lui rendra ces termes de Logique plus intelligibles. *Bouvier* ne sauroit de bonne grace entrer dans une Pastorale Françoise; BISOLCO paroît dans une Eglogue Italienne avec SILVIO & CORIDON, sans choquer le goût le plus délicat. L'un & l'autre de ces mots cependant a la même *Idée principale*; c'est-à-dire, que l'usage a voulu que l'un & l'autre signifiât un Villageois, qui a soin d'un troupeau de bœufs. Mais les Italiens ayant vû souvent dans leurs meil-

meilleurs Poëtes, des *Bouviers* faire l'amour à leurs Bergeres avec délicateſſe dans les ſentimens & dans les expreſſions, joignent à l'*Idée* d'un conducteur de bœufs celle d'un homme tendre, délicat & ſpirituel; & ce portrait riant qu'ils s'en forment eſt une *Idée acceſſoire*, qui empêche le mot de *Bouvier* d'être bas.

Les François au contraire, n'ayant jamais vû dans leurs bonnes Poëſies, une deſcription fleurie de ces *Bouviers imaginaires*, & choqués tous les jours de la ruſticité des *Bouviers véritables*, joignent à l'*Idée* d'un Conducteur de Bœufs celle d'un Païſan groſſier, qui ſe reſſent beaucoup du commerce de ces animaux; & cette *ſeconde Idée* fait la baſſeſſe de ce terme. C'eſt par la même raiſon que *Berger* eſt plus noble que *Bouvier*, & que *Geniſſe* l'emporte de beaucoup ſur *Vache*.

On voit ſans peine que ces *Idées acceſſoires* doivent être fort ſujettes au changement; que ce qui eſt à preſent noble, peut être bas dans cinquante ans d'ici; & que pour juger du ſiecle d'HOMERE, il ſeroit utile d'avoir une Hiſtoire particuliere des differentes revolutions de chaque mot qu'il a employé.

Je ne sache pas que les Grecs ayent poussé jusques là leur fureur d'écrire, & par consequent, il s'en faut rapporter aux décisions des Anciens sur les phrases d'un Auteur qui leur étoit contemporain, ou qui a vécu peu de tems avant eux, & de cette maniere nous serons bien malheureux, si nous n'avons gain de cause.

On sera forcé de croire qu'HOMERE parle à l'avantage de la beauté de JUNON, en lui donnant *des yeux de bœufs*, & que cette expression, je ne sai par quelle *Idée accessoire*, ne marquoit de ce tems, que des yeux bien fendus & pleins de majesté; on restera seulement un peu surpris de la bisarrerie de certains termes, qui semblent ne devoir jamais s'introduire dans les Langues, & qui ne laissent pas de s'y glisser pourtant.

Je suis ravi au reste, de trouver ici l'occasion de refuter FONTENELLE & quelques autres *Modernes* de ce calibre, qui tournent en ridicule ce mélange de Dialectes, dont se sert HOMERE, & qui selon eux doit avoir eu le même effet chez les Grecs, que produiroit chez nous un Salmigondis de Normand, de Bas-Breton, de Gascon

con, & de sept ou huit autres Jargons confondus ensemble. Passe encore pour ces railleurs, de n'entrer pas dans les véritables vûës du Poëte Grec; mais je ne saurois pardonner ce manque de pénétration à ses Admirateurs mêmes. Voici donc le nœud de l'affaire: Les Grecs étoient un Peuple vain à l'excès, & chaque Province avoit son caractère d'orgueil à part: Les Athéniens étoient effrontés, babillards, & assez braves, quand ils s'y mettoient, c'étoient enfin les Gascons de la Grece, & se croyoient fort au dessus des Lacedemoniens, qui n'avoient pour eux en recompense que de la haine & du mépris.

Ceux-ci ne ressembloient pas mal aux Normands d'à présent, ils étoient du Païs de Sapience: penser beaucoup, parler peu, être dissimulé, fourbe & très-adroit voleur, aimer la guerre au défaut des Procès, & regarder tous les autres Grecs avec dedain; voilà justement ce qui constituoit l'essence d'un habitant de Sparte. En un mot autant de differentes Republiques dans la Grece, autant de differens mélanges de bonnes & de mauvaises qualités, & autant de differens peuples, qui regardoient tout du haut de leur mérite, &

qui croyoient *Que le troisieme Ciel ne tournoit que pour eux.*

Or HOMERE savoit que pour plaire à la postérité, il falloit commencer par plaire à toute la Nation Grecque en général, à quoi il ne pouvoit réüssir qu'en se liguant adroitement avec la vanité de chaque Peuple Grec en particulier, par l'affectation d'en aimer la *Dialecte*, & de l'employer volontiers. Et comme le caractère de l'orgueil est de multiplier tout ce qui le favorise, il prévoyoit que dans cette confusion de langages, chacun trouveroit le sien le plus dominant, & que cette préference imaginaire seroit payée au Poëte par une estime véritable.

C'est par le même principe qu'il a caché avec soin le lieu de sa naissance, & cette adresse de son esprit est digne d'admiration. Car si les Lacedemoniens l'avoient crû né à Athenes, ils n'auroïent pas manqué de trouver ses Vers déteſtables, & les Atheniens ne les auroient pas traités plus doucement s'ils les avoient crûs sortis d'une cervelle Lacedemonienne. Cette découverte n'avoit pas été faite avant moi, & pour peu que je ressemblasse à ces *Savans* toujours prêts d'encenser à leur péné-

tra-

tration, je ne manquerois pas de m'écrier ici avec folie,

Eh ! d'où prend mon esprit toutes ses gentillesses?

Le stile de CHAPELAIN n'a pas été moins attaqué par des Critiques ignorans, que celui d'HOMERE. On y trouve à redire, par exemple, qu'il est Allemand en François, & l'on ne songe pas que c'est le louer, que de le blâmer de cette maniere.

Les Latins ont-ils jamais condamné leurs Poëtes pour s'être servis de Phrases Grecques ? Au contraire, ils rendoient justice à leur Langue en la mettant infiniment au dessous de la Langue des Grecs, pour la force & pour la précision, & on leur faisoit plaisir d'emprunter des tours étrangers, pour remédier à la molle délicatesse de la *Latinité* ordinaire.

HORACE n'auroit jamais été les délices de la Cour d'*Auguste*, s'il n'avoit, pour ainsi dire, égayé son stile par l'imitation continuelle des Poëtes Grecs, & sans elle ses Vers n'auroient jamais été si soutenus ni si mâles. Pourquoi donc, Messieurs, blamez-vous dans CHAPELAIN ce que vous admirez dans votre cher HORACE ? Serez

vous toujours trop vains, ou trop aveugles pour reconnoitre la foiblesse & le decharnement que nos Grammairiens délicats ont introduit dans la Langue par leur rafinement outré. Rendons plûtôt graces à notre illustre Poëte, d'avoir donné de la vigueur à ses Phrases par les nerfs de la Langue Allemande, qui, sans doute aussi ancienne, aussi riche que la Grecque, la surpasse par sa Majesté que nos oreilles efféminées traitent impertinemment de rudesse. Il seroit beau certes, d'assujettir le langage des Dieux aux décisions de l'Academie, & de faire ramper ses Vers sous les regles ingrates des VAUGELAS & des MENAGES.

Le seul engagement du Poëte, c'est de se tirer du médiocre & de promener l'esprit du Lecteur de merveille en merveille; du reste, il doit avoir la liberté de prendre les tours dont il se sert, de sa Langue, d'une Langue étrangere ou de son imagination. Ce qu'il dit est grand, est Poëtique, c'est assez, il ne doit subir d'autre examen.

Il travaillera par là à n'être pas intelligible, j'en conviens; & c'est justement ce que je demande.

A quoi s'occuperoient les SCALIGERS fu-

futurs, si CHAPELAIN ne leur fournissoit charitablement, de quoi feuilleter pendant toute leur vie, les Poëtes Allemands & François, afin de repandre de la lumiere sur quelques-uns de ses passages;

Et s'il ne daignoit pas dans ses phrases nouvelles
Aux Savans à venir préparer des querelles.

Il nous reste à découvrir la beauté de la versification dans nos deux Originaux; & de ce côté-ci encore HOMERE est hors d'insulte. Je ne sache pas qu'aucun Ancien ait écrit sur la maniere de tourner un Vers Grec ou Latin; & les regles sûres & précises de cette sorte de versification me sont, je l'avouë, tout-à-fait inconnuës. Sur cette matiere, nous faisons nous autres Litterateurs, un petit raisonnement en cercle, le plus joli du monde. Nous tirons les regles des beaux Vers, de ceux d'HOMERE & de VIRGILE, & après cela, nous prouvons par ces regles-là que VIRGILE & HOMERE ont fait de beaux Vers. Le moyen d'en décider autrement? Par des regles raisonnées? Il n'y en a point. Par l'oreille? La nôtre n'est pas toujours d'accord avec celle des Anciens, à moins

qu'une forte prévention n'y contribuë ; & ceux qui croyent l'organe de leur ouïe le plus fait à l'Antique, font de si lourdes fautes qu'on ne sauroit s'y fier.

N'ont-ils pas crû, par exemple, que dans ce Vers,

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

HORACE n'avoit pas seulement condamné une pompe & une élevation hors d'œuvre, mais qu'il avoit été choqué encore, de la grande ouverture de bouche qu'il faut faire en prononçant *Cantabo*. Leur oreille a le plus grand tort du monde de trouver cet *A* plus long que les *A* longs de *Bacchatur* ou d'*Amatur* ; & s'ils ouvrent plus la bouche pour l'un que pour les autres, je leur déclare que je n'en puis mais, ni le pauvre Auteur de ce Vers non plus. Il faut donc sur la versification d'HOMERE, suivre respectueusement le sentiment des Anciens, & qu'il n'en soit plus parlé.

Quand à CHAPELAIN, je donne hardiment le dementi à toutes les oreilles qui s'avisent de trouver la dureté de ses Vers choquante. Je ne nie pas qu'il n'y

n'y ait dans son Poëme des Vers durs, & même très-durs ; mais je soutiens qu'ils doivent l'être, & qu'ils ne vaudroient rien s'ils avoient un seul degré de dureté de moins. Toute cette rudesse n'est que l'effet d'un art incomparable, & l'on verra toujours qu'elle accompagne quelque beauté merveilleuse, dont la découverte ne sauroit qu'être dûe à une mûre reflexion.

Or le flux rapide d'un Vers coulant entraîne trop vîte l'esprit, & il est nécessaire que la rudesse des sons l'arrête, & lui donne le loisir de pénétrer dans la pensée qu'elle enveloppe.

Quelquefois encore la dureté d'un Vers de CHAPELAIN ne sert qu'à exprimer, par sa cadence bisarre, la chose même dont il veut donner une idée forte & sensible ; à l'imitation de quelques Vers de VIRGILE, qui sont, comme chacun sait, l'admiration des Savans.

Et montant contre mont la dure terre quitte :

Ce Vers par exemple, dépeint admirablement bien par sa dureté recherchée, l'état violent où se trouve la *Pucelle*, quand son esprit veut prendre l'essor pour s'élever jusqu'à son prince, & que

que la difficulté de ce pénible dessein l'arrête à tout moment.

Remarquons que cette dureté est si grande qu'il faut que notre Auteur ait donné la gêne à son esprit pour y parvenir ; aussi faut-il avouer qu'il n'est pas permis de réüssir mieux.

En voilà plus qu'il n'en faut, MONSIEUR, pour montrer que CHAPELAIN vaut bien HOMERE, &

Que l'excellence d'un Auteur
Depend de son Commentateur.

LET-

LETTRE

DE M. DE LA ROQUE

A M. HEARNE.

Sur la Dissertation dont il est parlé dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts *du Mois de* Fevrier 1713. *laquelle Lettre avec le Jugement qui la suit se trouve imprimée dans les* Mémoires *de la même Année, Mois de* Septembre p. 1534.

J'Ai lu, MONSIEUR, avec beaucoup de plaisir dans les *Mémoires de Trévoux* du Mois de Fevrier dernier, l'extrait de votre Dissertation imprimée à *Oxford* sur des Antiquités trouvées dans la Province d'*York*, & je ne saurois marquer trop de reconnoissance aux Auteurs de ces Mémoires, qui ne laissent échaper aucune occasion d'obliger les amateurs de l'Antiquité. Ils m'ont rendu en particulier un service considerable en me faisant

ſant part de votre découverte & de vos lumieres, & en me fourniſſant l'occaſion de vous parler d'une découverte toute ſemblable qui s'eſt faite preſque ſous mes yeux, & de vous propoſer là-deſſus mes penſées.

J'étois en l'Année 1707 dans la Baſſe *Normandie* au Dioceſe de *Coutance*, ſur les terres de M. le Marquis de *Bethune*, lors que dans une Paroiſſe voiſine, nommée *le Menil-Huë* de la dépendance du Marquiſat *du Menil-Garnier*, qui appartenoit alors à M. *Moraut* Premier Preſident de *Toulouſe*, quelques Païſans faiſant des foſſes pour planter des pommiers, trouverent des inſtrumens de cuivre ſemblables à ceux qui ſont décrits dans votre Diſſertation, & ils en trouverent une grande quantité, en ſorte qu'ils en amaſſerent aſſez pour faire la charge d'un cheval qu'ils allerent vendre à une lieuë de là, dans le Bourg de *Ville-Dieu*, Commanderie de l'Ordre de *Malte*, dont tous les habitans ſont Fondeurs, ou Chaudroniers.

Averti de cette découverte par le Curé de *Menil-Huë*, qui eſt une perſonne habile & curieuſe, j'allai ſur les lieux, je vis tous ces inſtrumens entaſſés, & après les avoir examinés, ne doutant point

point que ce ne fussent des Antiquitez Romaines, j'en pris plusieurs pour les apporter à *Paris*.

Ce sont, comme vous l'avez dit, MONSIEUR, des pieces de cuivre qui ont la forme d'un *Coin* dont le bout le plus affilé paroit avoir été tranchant. Je dis, paroit, parce que dans les miens ce bout-là est assez émoussé. Il y a à l'autre bout une espece de trou ou de cavité, avec un anneau, ou une petite anse à côté. Ceux dont il s'agit ici, sont de deux grandeurs, savoir, les plus grands de cinq pouces de longueur, & larges d'un pouce & demi dans leur plus grande largeur, qui est au bout d'en bas sur un bon pouce d'épaisseur à l'endroit le plus massif. Les moindres sont longs d'environ trois pouces & larges d'un pouce. A l'égard de la cavité, elle est fort profonde, & rend ces Instrumens presque entierement creux; votre description ne marque pas cette profondeur, & afin, MONSIEUR, que vous & tous les Curieux puissiez bien juger des Instrumens que je possede, & s'ils sont entierement semblables aux vôtres, je vous en envoie un dessein qui a été fait avec toute l'exactitude possible.

Au reste, MONSIEUR, vous avez fort

fort bien fait voir que ces pieces ne ſont, ni des pointes de fleches, ou des haches d'armes des anciens *Bretons*, ni des têtes de catapultes des *Romains*; qu'elles n'ont point de rapport aux armes des *Gaulois*; que ce ne ſont point enfin des monumens *Saxons*, ou *Danois*, non plus que des haches de ſacrifices; & vous concluez fort juſte, que quoique ces inſtrumens à ce que vous eſtimez, ne fuſſent point des Armes militaires, ils ſervoient cependant aux Soldats Romains.

Toute la difficulté conſiſte à ſavoir à quel uſage ils étoient emploïés. Vous voulez, MONSIEUR, que ce ſoient des ciſeaux, qu'on emmanchoit, & dont on ſe ſervoit pour polir les pierres dont les *Romains* entouroient leur camp. La conjecture eſt fort ingénieuſe, & ſe trouve même ici fortifiée par la circonſtance du lieu où les monumens en queſtion ont été trouvés aſſez proche d'un autre lieu, que tout le païs veut avoir été un camp des *Romains*, dont on voit encore quelques veſtiges, & ces veſtiges des camps *Romains*, ſont aſſez fréquens en *Normandie*. Les plus conſiderables ſe voient auprès de la ville d'*Evreux*, où l'on trouve encore tous les jours de fort bonnes Médailles du haut Empire.

Cepen-

Cependant, MONSIEUR, j'ai de la peine à me defaire de ma premiere opinion, qui eſt que ces inſtrumens ſont de veritables coins, en ayant déja toute la forme, comme vous en convenez. J'avoue que je n'en comprens pas bien encore l'uſage, & je n'oſe me déterminer là deſſus de ma ſeule autorité. Il m'eſt venu en penſée que ces coins étant emmanchés d'une maniere convenable, les ſoldats pouvoient s'en ſervir pour eſcalader les murs, ou pour monter par dehors ſur des machines de guerre, en les faiſant entrer à force dans le joint des pierres, des poutres, ou des ais, ſur leſquels ils poſoient enſuite les pieds & portoient les mains, pour arriver comme par dégrés au ſommet du mur ou de la machine; chaque ſoldat en prenoit une quantité dans le beſoin & les portoit pendus à la ceinture, par l'anneau, ou l'anſe qui eſt à côté, & il les tiroit à meſure pour les poſer dans le mur, ou dans le bois. Mais comme je viens de vous dire, MONSIEUR, je ne vous donne cela que pour une conjecture.

Mr. FOUCAULT, Conſeiller d'Etat, dont tout le monde connoit le bon goût & la pénétration, ſur tout pour les matieres d'antiquité, & qui étoit Inten-

dant en Normandie, lorſque je lui envoyai quelques-uns de ces inſtrumens, me fit l'honneur de m'écrire, qu'il les eſtimoit des coins, ou de petites haches dont ſe ſervoient les ſoldats; les curieux à qui je les ai montrés depuis, penſent à peu près la même choſe, & ils concourent tous avec vous, MONSIEUR, à dire que ce ſont des monumens Romains.

La découverte faite en Normandie confirme, ce me ſemble, tout ce que vous avez dit là-deſſus au ſujet de ceux qui ont été trouvés en *Angleterre*, étant certain d'ailleurs, quand nous n'aurions pas la preuve que vous alléguez de la *Colonne Trajane*, où des inſtrumens à peu près ſemblables ſont repréſentés, que les *Romains* ont laiſſé dans l'un & dans l'autre païs, quantité d'autres monumens que l'on découvre tous les jours. Et pour ne point ſortir du Païs Normand où nos coins ont été trouvés, j'ai encore dans mon cabinet, les débris d'un vaſe antique de la même matiere, que des païſans du même canton avoient trouvés deux années auparavant, & qu'ils mirent en pieces, dans la penſée qu'il contenoit quelque treſor, il s'y trouva environ vingt-cinq livres peſant de médail-

dailles Romaines d'*Empereurs* & d'*Imperatrices*, depuis *Adrien* jusqu'à *Posthume*; je les racherai des Fondeurs de *Ville-Dieu*, avec les pieces du vase, que je fis exactement dessiner, après les avoir toutes rassemblées. J'envoyai une bonne partie des médailles à M. FOUCAULT, avec l'anse entiere du vase, qui me parut curieuse, à cause d'une espece d'*Idole*, ou de petite figure de divinité en relief, qui en faisoit l'ornement.

Peut-être ne serez-vous pas fâché, MONSIEUR; que j'ajoute ici un autre dessein en petit, tiré sur l'original du vase & de l'anse en question; vous nous direz aussi sûrement qu'aucun autre antiquaire, ce qu'il faut penser de cet *Enfant ailé* & tout nud addossé contre un pied-d'estal, & posé sur un marchepied, tenant de la main droite une bourse & de l'autre un *Oiseau* par le col, dont on ne voit point les pieds, semblable, à peu près, par sa figure, à ceux qu'on appelle *Oiseaux de Paradis.*

Je finis, MONSIEUR, en vous assurant que je suis, &c.

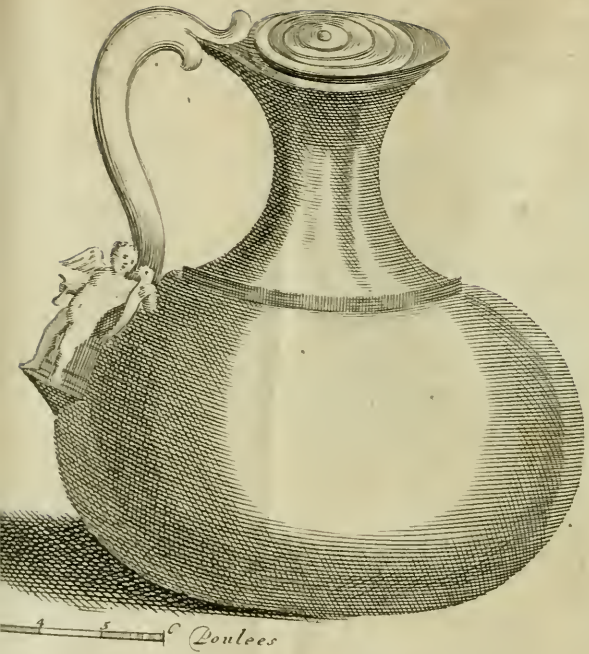
LA ROQUE.

A Paris ce 15. *de Mai* 1713.

Jugement des REVERENDS PERE AUTEURS *des* Mémoires pou l'Hiſtoire des Sciences & des Beaux-Arts.

L'Enigme de l'enfant ailé n'eſt pas difficile à déviner. C'eſt un emblême de la prodigalité de l'amour. On a voulu marquer que l'argent s'envole auſſi promtement des mains d'un Amant, que l'oiſeau de Paradis qui ne repoſe jamais à terre. Les Grecs l'appellent l'oiſeau ſans pieds, quoi qu'il ſoit certain qu'il en a comme les autres oiſeaux.

LET-


4
5
C Poulees

LETTRE DE

M. LE DOCTEUR MATANASIUS

A

MONSIEUR DE LA ROQUE ;

sur sa Lettre à M. HEARNE.

JE ne sai pas, MONSIEUR, si M. HEARNE a repondu à la lettre que vous lui avez adressée par le *Journal de Trévoux* du mois de Septembre 1713. & si vous étes content du jugement que les R. R. PERES Auteurs de ce Journal ont fait imprimer après votre lettre. Je ne veux point entrer en discussion au sujet des petits coins dont vous parlez, MONSIEUR, d'une maniere qui n'est pas moins instructive que la matiere est importante ; mais je vous avouerai franchement & avec tout le respect que je dois aux REVERENDS PERES, que je ne suis point content du jugement qu'ils ont porté du dessein de votre vase.

Je crois que vous ne serez pas fâché de voir ce que j'en pense, & j'espere que

ces REVERENDS PERES ne trouveront pas mauvais que je fois d'un sentiment opposé au leur. Il est certain, MONSIEUR, que votre vase n'est pas de l'espece de celui qu'on voit représenté dans une médaille de TIBERE, dont l'inscription est composée de ces mots. *Pietas Augusti*, puisque le vase de cette médaille n'est absolument qu'une *Egviere* de la façon de celles qui étoient en usage dans les bains. Cela se voit par sa *Figure* & par ses *accompagnemens* qui sont des frotoirs, que les Latins appellent *Strigillæ*, ou *Strigiles*, & d'où je ne doute pas (pour le remarquer en passant) que notre mot d'*Etrille*, n'ait pris son origine.

Je ne crois pas non plus que ce soit une *Urne*; car quoique la figure des *Urnes* soit extrémement variée, votre vase a trop de bec ou d'avance, le col trop étroit & son anse trop élevée pour avoir été une Urne. Lors qu'on le considere avec attention & qu'on se connoit en antique, on voit bien qu'il ne se peut faire que cela soit. Ce pourroit bien être un de ces vases que les anciens appelloient *Prefericules*. Quelque Prêtre avare (car les Prêtres des anciens ne l'étoient pas moins que le sont ceux d'àpresent) aura pris un de ces vases pour cacher de l'argent qu'il avoit

avoit apparemment tiré de quelque superstitieux, & l'aura ensuite enterré. Peut-être aussi que c'est un de ces vases dans lesquels on portoit dans les triomphes la *Pecunia signata*. Mais, quoique ceci soit très-probable, je crois que sans s'y arrêter, l'on peut aller jusqu'au certain, en disant, MONSIEUR, que ce vase est une vraye *Tire lire* des anciens. Antique d'autant plus précieux que je ne crois pas qu'aucun curieux se soit jusques à présent vanté d'en avoir un semblable.

Les raisons sur lesquelles je me fonde sont irréfragables, s'il en fut jamais. *Premierement*, la forme de votre vase dont l'entrée est extrémement étroite & le dedans d'une grandeur considerable, convient parfaitement aux *Tire-lires*. *Secondement*, sa matiere qui est fragile, ce qui est encore de l'essence des *Tire-lires*, lors qu'elles ne sont pas faites de bois ou de metal, & qu'elles ne s'ouvrent pas avec une clef. *Troisiemement* ses ornemens. Car l'on sait que les vases sur lesquels on en mettoit, n'étoient ainsi ornés que pour porter sur eux quelques signes de leur destination : c'est ainsi que les Urnes qui viennent d'Egypte & qui sont quelquefois pleines de mumies sont chargées

d'Hieroglyphes. Mais, MONSIEUR, comme l'explication de cette figure eſt le principal but de la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, je vais entrer dans un détail où je vous prie de me ſuivre pied-à-pied, afin de m'éclairer de vos lumieres, ſi je me trompe, & de ne me pas refuſer quelqu'applaudiſſement ſi je rencontre juſte.

Je dis donc, MONSIEUR, que la ſeule figure qui eſt repréſentée ſur votre vaſe, démontre inconteſtablement que c'eſt une *Tire-lire*. Ce qui ſe voit dans le ſeul examen qu'on en peut faire. L'idole qui y ſert d'ornement, eſt une eſpece de figure panthée dont la compoſition ſert à exprimer pluſieurs choſes, & toutes ces choſes ſont des Types propres aux idées qu'on doit avoir dans l'uſage d'une *Tire-lire*. L'argent ne s'amaſſe que par dégrés & avec peine, il n'y a que le ſoin d'entaſſer piéce ſur piéce, & de ne rien lâcher de ce qu'on tient, qui puiſſe augmenter & conſerver les richeſſes. Cela pouvoit il être mieux marqué que par les dégrés ſur leſquels l'*Idole* de votre vaſe eſt élevée, qui par ſes ailes & par ſa nudité marque l'*Amour*; par la bourſe qu'il a dans la main droite & dont il ſerre bien l'ouverture, qu'il eſt l'*Amour des richeſ-*

richeſſes : par l'oiſeau de Paradis, que d'autres appellent *Mamuce*, & qu'il tient par le col dans la main gauche, ne veut-il pas dire que l'argent reſſemble à cet oiſeau, que ſi on le lâche, il n'a point de pieds pour s'arrêter, & qu'il fuit & ſe perd ſans reſſources ? Les ailes & la nudité même de cet amour, ne marquent-elles pas qu'il faut être alerte & diligent pour acquerir, & qu'il faut ſe priver de tout pour amaſſer ? D'ailleurs remarquez, MONSIEUR, que cette *Idole* eſt non ſeulement appuiée ſur un pied-d'eſtal, ainſi que vous l'avez déja très judicieuſement obſervé, mais de plus, qu'elle eſt deſſous l'anſe du vaſe. Ce qui, à mon avis, ſignifie deux choſes. La premiere, que par l'adoſſement ſur le pied-d'eſtal ; l'ingenieux artiſan a voulu enſeigner que cet amour doit être perſéverant, ferme, inébranlable, puiſque ſi l'on n'eſt conſtant à entaſſer ſol ſur ſol, on n'amaſſe jamais de grandes richeſſes. La ſeconde, que par la ſituation de cet amour ſous l'anſe du vaſe, on a voulu montrer que l'argent eſt le moïen ſûr pour ſe rendre maître de tout, car vous ſavez, MONSIEUR, que l'anſe ſert à prendre & à bien tenir tous les vaſes ou autres uſtenſiles qui en ont. Combien de villes ont

été renduës par le moïen de l'argent ? Vous n'ignorez pas ce que disoit PHILIPPE Roi de *Macedoine* & pere d'ALEXANDRE LE GRAND, qu'*il n'y avoit point de ville imprenable, pourvû qu'un mulet chargé d'or y pût entrer.* Que de femmes ont immolé pour de l'argent, les plus justes & les plus doux sentimens de la nature & de l'honneur, en se prostituant sans reserve à des gens qui n'avoient d'autre mérite pour leur plaire, que celui d'avoir la bourse bien garnie ! De quelles charges, de quelles dignités, de quels titres ne se revêt-on pas par le moïen de l'argent ? On aquiert même le droit de juger de l'honneur, des biens & de la vie des hommes. *Quiconque est riche est tout.* En un mot, l'argent est l'*anse* par laquelle on peut se saisir & s'emparer de toutes choses, des choses même qui n'en ont point.

La clef du cofre-fort & des cœurs c'est la même :
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs.

Vous conviendrez, je crois, fort aisément de la justesse de mes remarques, si vous voulez seulement prendre la peine, MONSIEUR, de considerer l'HERMEROS qu'on trouve la XIV. figure du

du feuillet 98. des *Recherches curieuſes d'antiquités* par M. SPON. Vous y verrez, MONSIEUR, une petite ſtatuë de bronze qui repréſente un Dieu compoſé de *Mercure* & de *Cupidon*; c'eſt un jeune garçon nud & avec des ailes. De la main droite il tient une *Bourſe*, de l'autre il tient le *Caducée*. LES ANCIENS (remarque M. SPON) *vouloient ſans doute faire connoître par cet emblême, que l'éloquence & l'argent étoient néceſſaires à un amant.* Vous ſavez MONSIEUR, que ces figures étoient communes dans l'antiquité, & que PLINE traitant des beaux ouvrages des ſculpteurs, *Liv. 36. Chap. 5.* parle des HERMEROTES d'un certain TAURISCUS, qui étoient beaux par excellence. Vous ſavez auſſi MONSIEUR, qu'*Hermeros* eſt un ſurnom qui a ſouvent été donné par les Grecs & par les Latins. Et quand je conſidere notre ſiecle où la magnificence, l'eſprit & l'amour ſont ſi ſouvent réünis, je ſuis ſurpris qu'on n'ait pas franciſé ce terme d'*Hermeros*, pour marquer un amant liberal & ſpirituel; on auroit par un ſeul mot, exprimé ce qu'on ne peut dire qu'en trois. Et d'ailleurs pouvons-nous enrichir notre langue de trop d'expreſſions Grecques? Elle en ſeroit bien plus expreſſive

&

& plus harmonieuſe, ſi elle en étoit pleine; car il n'y a point de doute, qu'une expreſſion Grecque ne marque mieux l'idée qu'on y a attachée, que toutes les autres expreſſions des langues modernes. Mais ceci n'eſt pas maintenant de mon ſujet.

Une autre figure que je vous prie d'examiner, eſt celle d'un cachet dont GORLE'E nous a donné le deſſein dans la premiere partie de ſa *Dactyliotheca*.

Ce deſſein ſe trouve la 83. figure. C'eſt un *Cupidon* qui vogue ſur un vaſe à mettre du vin. Le profond M. GRONOVIUS qui ſeroit inconteſtablement le *Coryphée* de l'Univerſité de Leide, ſi M. *Burman* ne venoit de déclarer * que c'eſt lui qui l'eſt, ce coryphée, auſſi bien que celui de toute la République des lettres. M. GRONOVIUS, dis-je, dans la nouvelle édition qu'il a fait faire de cette *Dactyliotheca*, explique ainſi la figure dont je viens de vous parler: *Cupido cantharo velificans*, CUPIDON *faiſant voile ſur un vaſe à boire*. A cette ingénieuſe explication que la figure qu'on voit gravée repréſente parfaitement, je crois MONSIEUR, que ſans faire le *Cocceïen*, je puis ajouter, que par ce *Cupidon* voguant ainſi, on a voulu marquer qu'on

* Dans ſon oraiſon inaugurale de Leiden.

avance;

avance bien ſes affaires en amour, lors que l'on boit avec ce que l'on aime, ſelon cette petite chanſon :

Un peu de vin dans la tête
Porte l'amour dans le cœur.
Un tendre amant eſt ſûr de ſa conquête
Quand ſa Maîtreſſe a par bonheur
Un peu de vin dans la tête.

Or, ſi un *Cupidon* ainſi figuré ſur un vaſe à boire, marque ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, ne doit on pas conclurre, que l'*Amour* qui eſt figuré ſur votre vaſe, MONSIEUR, eſt l'amour des richeſſes marqué ſur ce vaſe pour montrer que c'eſt une *Tire-lire ?* Cette maniere de faire des *Tire-lire Symboliques*, ſubſiſte encore dans ces païs ou l'amour de la nouveauté n'a pas détruit tous les veſtiges de l'antiquité bienheureuſe. En Hollande, par exemple, où l'on porte encore des pendans d'oreilles tels que les Déeſſes en portoient du tems de la guerre de *Troye*, on fait des *Tire-lires* en *figure de pourceau* : d'où vient qu'on les appelle en langue du païs *Varkens*, des *Cochons*. Si cela ſe fait pour corriger le naturel avare des *Hollandois*, en leur marquant par ces ſortes de *Tire-lires*, que l'avarice nous rend ſemblables à des *Porcs*, ou

Voïez le XIV. Livre de l'Iliade.

ou si c'est au contraire, pour fortifier ce naturel en leur enseignant par cette figure; que pour devenir riche il faut faire profit de tout comme les cochons, qui s'engraissent des choses les plus viles; je n'en sai rien. Mais toujours est-il évident, que ces *Tire-lires* ainsi faites sont des *Tire-lires symboliques*. Mais MONSIEUR, ce qui confirme inconteſtablement tout ce que je viens de prouver, c'est qu'une *Tire-lire* est faite pour serrer de l'argent; & que votre vase a été trouvé plein de monnoye Romaine.

Sur ceci je finis, MONSIEUR, avec le plus grand regret du monde, mon dessein étant de vous envoyer mes conjectures sur un pot trouvé à Delft & sur une inscription que j'ai dans mon cabinet, inconnuë à GRUTER & aux plus savans antiquaires. Mais l'envie que j'ai d'aller partager avec vous le bonheur dont vous jouïssez sous votre nouvelle regence, m'enleve à mes importantes occupations. Je veux aller voir de près un Prince dont on n'apprend chaque jour, que des choses qui nous font à tout moment repeter:

Quis novit hic hominum Terrarumque, dienque
fretumque
Permutat? Certe sub Jove Mundus erit.

Tout

Tout ce qui m'inquiéte MONSIEUR, c'eſt que je ne ſai ſi SON ALTESSE ROYALE a beaucoup de littérature, car on a beau être Philoſophe, avoir un eſprit grand, ferme, droit, qui ſaiſiſſe les choſes juſques dans leurs principes : ſans littérature, tout cela n'eſt rien ou peu de choſe, & ne ſuffit pas pour le gouvernement des Etats. D'ailleurs, MONSIEUR, je crains que ce Prince ne favoriſe le parti des modernes ; on m'a dit qu'il honoroit quelques-uns de leurs chefs de ſa bienveillance, & même qu'un d'eux avoit un logement au Palais-Roial. Si cela eſt, adieu le *Bon goût* pour lequel Madame DACIER a ſi juſtement & ſi généreuſement combattu, tout eſt perdu MONSIEUR. Mais j'eſpere que cela n'arrivera pas, qu'au contraire, on verra bien-tôt paroître un Edit vérifié dans les Parlemens, par lequel il ſera ordonné que chaque perſonne ait à avoir le goût de Madame DACIER, de trouver tout ce qu'a dit HOMERE & ſes contemporains, des choſes merveilleuſes, de ne penſer, de n'imaginer, que comme ce Roi des Poëtes & les anciens Grecs ont penſé & ont imaginé, & cela, parce que le droit de penſer juſte & d'imaginer agréablement, a été un privilege accordé au ſiecle de

de † ces grands hommes, à l'exclusion de tous les autres siecles. Que le *bon goût* qui regne dans leurs ouvrages, étant d'ailleurs originaire d'Orient où il a été conçu par l'opération des rayons du Soleil, ce *bon goût* est le seul qui doit regner pour le bonheur des Etats & du commerce de la vie. J'espere même, qu'il sera ordonné qu'on ait à imiter les manieres & le savoir-vivre des anciens Grecs dont on a, dans l'*Illade* sur tout, des modeles si parfaits de générosité & de politesse. Si un tel Edit paroît, MONSIEUR, je ne verrai rien parmi les modernes qui puisse égaler votre Prince, je lui donnerai les noms de Σωτὴρ * & d'Εὐεργετὴς. Je le comparerai à TITUS & je dirai même, qu'il pourroit surpasser cet Empereur si TITUS étoit né moderne. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obéissant serviteur,
Le Docteur CHRIS. MATANASIUS.

† Voïez Traité des causes de la corruption du goût par Me. DACIER.

* Ce sont deux noms que les Grecs ont donné à leurs meilleurs Princes. Ils signifient *Sauveur* & *Bienfaiteur du Genre-humain.*

AU

AU FAMEUX AUTEUR DE LA FEU HISTOIRE CRITIQUE DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

MONSIEUR,

EN attendant que je vous envoye les amples Commentaires que je prépare, sur la Préface du livre intitulé Vida y hechos del Ingenioso Cavallero Don QUIXOTE DE LA MANCHA ; *j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction de cette même Preface. Les nouveaux traducteurs François de cet insipide Roman ne l'ont point traduite, & si vous en voulez savoir la raison, c'est sans doute parce qu'ils ont cru qu'elle ne feroit pas honneur à* MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA. *En effet on y voit un Ecrivain qui ose plaisanter sur les choses les plus considérables de la litterature, qui mépriſe les Prefaces, qui se moque des éloges, qui tourne en ridicule les citations, qui se rit des notes marginales, des remarques & des observations dont les savans ont*

*coutume d'orner leurs ouvrages. Selon lui il suffiroit pour faire un bon livre qu'avec un stile simple, noble, expressif on allât directement au but qu'on se propose, qu'on crût que c'est déguiser la raison en courtisanne que d'emprunter pour elle des ornemens étrangers ; qu'une chose qui est vraye par elle-même l'est indépendamment de l'autorité des anciens & des suffrages des modernes, & que toute la réputation d'*ARISTOTE, *de* CICERON *& de* VIRGILE *ne feront pas qu'une chose fausse soit vraye.* Exsultat demens, *C'est bien-là penser comme l'Auteur de* Don QUIXOTE. *Si cela étoit, je vous prie, que deviendroient la littérature & les Libraires, que de gens ne seroient jamais Auteurs, que d'Auteurs cesseroient de l'être ! J'en appelle à vous,* MONSIEUR, *j'en veux pour Juge votre érudition,*

Quæ maxima semper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper.
VIRG. Æneid. lib. VIII. 271

A quoi serviroit à bien des gens tant de Grec, d'Hebreu, de Latin, si ceux qui savent ces langues & qui composent des livres, ne pouvoient pas en détacher des lambeaux & les coudre avec art pour faire

briller

briller leur savoir ? Il vaudroit autant ne pas étudier.

Scire tuum nihil est nisi te scire hoc sciat alter.
PERS. Sat. I. 27.

Je m'en raporte encore à vous, MONSIEUR, *vous qui parlez si savamment des choses mêmes que vous ignorez, si tant est que vous en ignoriez quelques-unes. J'aurois bien des choses à vous dire sur ce sujet ; mais ce sera pour une autre occasion. Je vous supplie seulement aujourd'hui de favoriser mon entrepriſe*,

Da facilem cursum atq; audacibus annue cœptis.
VIRG. Georg. lib. I. 40.

Et je vous demande la grace de croire que

Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt. VIRG. Eclog. V. 77.

Y a tienda vuestra merced à su salud por aora. *Je suis toujours avec tout le respect & la veneration que vous pouvez vous imaginer*,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-obéissant serviteur,
Le Docteur CHRISOSTOME MATANASIUS.

PROLOGO

AL

LETOR.

Desocupado Letor

Sin juramento, me podràs creer, que quiſiera que eſte libro como hijo del entendimiento, fuera el mas hermoſo, el mas gallardo, y mas diſcreto que pudiera imaginarſe. Pero no he podido yo contravenir la orden de naturaleza, que en ella; cada coſa engendra ſu ſemejante. Y aſſi, que podia engendrar el eſteril y mal cultivado ingenio mio, ſino la Hiſtoria de un hijo ſeco, avellanado, antojadizo. y lleno de penſamientos varios, y nunca imaginados de otro alguno: bien como quien ſe engendrò en una carcel, donde toda incomodidad tiene ſu aſſiento, y todo triſte ruydo haze ſu habitacion? El ſoſſiego, el lugar apacible, la amenidad de los campos, la ſerenidad de los cielos, el murmurar de las fuentes, la quietud del eſpiritu, ſon grande parte para que las Muſas mas eſteriles, ſe muеſtren fecundas, y ofrezcan partos al mundo que le colme de maravilla, y de contento.

A

TRADUCTION

De la Préface du Livre intitulé : la vie & les actions de l'ingenieux Gentilhomme DON QUIXOTE DE LA MANCHE.

LECTEUR OISIF,

Tu croiras bien ſans que j'en jure, que je voudrois que ce livre enfant de mon eſprit fût le plus beau, le plus divertiſſant, le plus parfait qu'on pût imaginer ; mais je n'ai pû aller contre l'ordre de la nature qui veut que chaque choſe engendre ſon ſemblable. Ainſi que pouvoit produire mon eſprit ſtérile & mal cultivé, ſinon, un ſujet ſec, bizarre, extravagant, plein de mille fantaiſies qui n'ont jamais tombé dans l'imagination de perſonne. C'eſt ainſi que doit être ce qui nait dans une priſon, ſéjour rempli d'incommodité, de bruit & de triſteſſe. Le repos, un lieu agréable, la vûe d'une belle campagne, la ſérénité d'un beau Ciel, le murmure des ruiſſeaux, la tranquillité d'eſprit, ſont principalement cauſe que les Muſes les plus ſtériles deviennent fécondes & produiſent des choſes qui ne donnent pas moins de plaiſir que d'admiration.

Acontece tener un padre un hijo feo, y sin gracia alguna, y el amor que le tiene, le pone una venda en los ojos, para que no vea sus faltas: antes las juzga por discretiones, y lindezas, y las cuenta a sus amigos, por agudezas y donayres. Pero yo que aunque parezco padre, soy padrastro de D. QUIXOTE; *no quiero y me con la corriente del uso, ni suplicarte casi con las lagrimas en los ojos, como otros hazen, Letor mio, que perdones ò dissimules las faltas, que en este mi hijo vieres: y ni eres su pariente, ni su amigo y tienes tu alma en tu cuerpo, y tu libre alvedrio, como el mas pintado, y estas en tu casa, donde eres Señor della, como el Rey de sus alcavalas, y sabes lo que communemente se dize,* que debaxo de mi manto al Rey mato. *Todo lo qual te essenta y haze libre de todo respeto y obligacion: y assi puedes dezir de la Historia todo aquello que te pareciere, sin temor que calunien por el mal, ni te premien por el bien que dizieres della. Solo quisiera dartela monda, y desnuda, sin el ornato de Prologo, ni de la innumerabilidad, y catalogo de los acostumbrados Sonetos, Epigramas, y Elogios, que al principio de los libros suelen ponerse. Porque te sè dezir, que aunque me costo algun trabajo componerla*

Il eſt ordinaire que l'amour paternel mette ſur les yeux d'un pere un bandeau, qui, non ſeulement l'empêche de voir les défauts d'un fils dénué de toute ſorte de graces; mais de plus, que cet amour l'aveugle juſques au point de lui faire prendre les ſotiſes de cet enfant pour des gentilleſſes, & qu'il les conte à ſes amis comme des traits d'eſprit. Pour moi qui, quoique je paroiſſe le pere de DON QUIXOTE, n'en ſuis pourtant que le beau-pere, je ſuis réſolu de ne point ſuivre le torrent de la coûtume, en ne te ſuppliant point preſque les larmes aux yeux comme d'autres font, cher lecteur, que tu pardonnes ou diſſimules les fautes de cet enfant. Tu n'es ni ſon parent, ni ſon ami, tes penſées ſont à toi & tu as auſſi bien ton libre arbitre que celui qui fait le plus l'entendu, tu és dans ta maiſon dont tu és autant le maitre que le Roi de ſes gabelles, & tu ſais le commun proverbe, *je puis tuer le Roi ſous mon bonnet.* Ainſi donc tu és exempt de toutes ſortes d'égards & d'obligations, & tu peux dire de cette hiſtoire tout ce qu'il te plaira ſans crainte d'être calomnié pour le mal, ni recompenſé pour le bien que tu en diras. Je voudrois ſeulement te la donner pure & ſimple ſans les ornemens ordinai-

nerla ninguno tuve por mayor que hazer esta Prefacion, que vas leyendo. Muchas vezes tomè la pluma para escriverla, y muchas la dexe, por no saber lo que escriviria.

Y estando una vez suspenso, con el papel delante, la pluma en la oreja, el codo en el bufete, y la mano en la mexilla, pensando lo que diria, entrò à deshora un amigo mio, gracioso, y bien entendido. El qual viendome tan imaginativo, me preguntò la causa: y no encubriendosela yo, le dixe, que pensava en el Prologo, que avia de hazer à la Historia de DON QUIXOTE, *y que me tenia de suerte, que ni queria hazerle, ni menos sacar à luz las hazañas de tan noble Cavallero. Porque como quereys vos que no me tenga confuso, el que diràl el antiguo Legislador que llaman vulgo? quando vea que al cabo de tantos años como ha que duermo, en el silencio del olvido, salgo aora con todos mis años acuestas, con una leyenda seca como un*

espar-

res d'une Préface & d'un nombre infini de Sonnets, d'Epigrammes & d'éloges qu'on a coûtume de mettre à la tête d'un livre ; car je puis bien t'avoüer que quoique cette hiſtoire m'ait coûté quelque peine à compoſer, cette Préface que tu lis m'en a coûté encore davantage. Pluſieurs fois j'ai pris la plume pour l'écrire, pluſieurs fois j'ai remis la plume, ne ſachant ce que j'écrirois.

Une fois étant ainſi en ſuſpens avec du papier devant moi, la plume fourrée ſous mon bonnet, le coude appuyé ſur ma table & la joüe dans ma main, penſant à ce que je pourrois dire, un de mes amis homme agréable & délié entra inopinément, lequel me voyant ſi penſif m'en demanda la cauſe. Je lui dis ſans detour que je penſois à la Préface que j'avois à faire pour l'hiſtoire de DON QUIXOTE ; mais que cela me donnoit tant de peine, que j'avois envie de n'en point faire, & même de ne point publier les grandes avantures d'un ſi noble Chevalier. Comment voulez-vous, lui dis-je que je ne ſois pas couvert de confuſion ? Que dira cet ancien Legislateur, qu'on nomme le public, lors qu'après tant de tems que j'ai reſté dans le ſilence, & dans l'oubli, il me verra paroître chargé d'années avec

esparto, agena de invencion, menguada de estilo, pobre de concetos, y falta de toda erudicion, y dotrina: sin acotaciones en las margenes, y sin anotaciones en el fin del libro, como veo que estan otros libros, aunque sean fabulosos, y profanos, tan llenos de sentencias de ARISTOTELES, *de* PLATON, *y de toda la caterva de Filosophos, que admiran à los oyentes y tienen à sus Autores, por hombres leydos eruditos, y eloquentes? Pues que quando citan la divina Escritura, no diran, sino que son unos santos* TOMASES, *y otros Dotores de la Yglesia, guardando en esto un decoro tan ingenioso, que en un renglon han pintado un enamorado distraydo, y en otro hazen un sermoncico Christiano, que es un contento y un regalo, oyrle, ô leerle. De todo esto ha de carecer mi libro, porque ni tengo que acotar en el margen, ni que anotar en el fin, ni menos sè que autores sigo en el, para ponerles al principio, como hazen todos, por las letras del A. B. C. començando en* ARISTOTELES, *y acabando en* XENOFONTE, *y en* ZOÏLO *ò* ZEUXIS, *aunque fue maldiciente el uno, y Pintor el otro. Tambien ha de carecer mi libro de Sonetos al principio, alom-*

un écrit maigre, denué d'invention où l'on ne trouve ni ſtile, ni ſens, ni érudition, ſans notes marginales, ſans remarques à la fin, comme je le vois à d'autres livres, qui bien que fabuleux & profanes ſont ſi remplis de ſentences tirées d'ARISTOTE, de PLATON & de toute la bande des Philoſophes, que les lecteurs ſurpris en prennent les Auteurs pour des hommes éloquens, qu'ils les croyent d'une lecture immenſe & d'une vaſte érudition. Quand ils citent la Ste. Ecriture, vous diriez qu'ils ſont ou des Saints THOMAS, ou quelques autres Docteurs de l'Egliſe, & ils le font avec tant d'eſprit & de bienſeance, que dans une ligne ils vous peignent un amoureux fou, & que dans une autre ils font un beau petit Sermon Chrétien, tel, que c'eſt un grand plaiſir & un grand contentement que de le lire ou de l'entendre. Mon livre n'a rien de tout cela, je ne ſai quelle note mettre à la marge, ni quelle remarque mettre à la fin. Je ne ſai quels Auteurs j'ai ſuivi dans cet ouvrage, ainſi je ne puis, comme font les autres au commencement de leurs livres, en citer par ordre alphabétique; commençant par ARISTOTE, & finiſſant par XENOPHON, ZOÏLE ou ZEUXIS, bien que l'un fût un Médiſant & l'autre un

alomenos de Sonetos, cuyos Autores sean Duques, Marqueses, Condes, Obispos, *Damas, ò Poëtas celeberrimos. Aunque si yo los pidiesse à dos ò tres oficiales amigos, yo sè que me los darian, y tales, que no les yguala ssen los de aquellos que tienen mas nombre en nuestra España. Enfin Señor, y amigo mio, proseguì, yo determino, que el Señor* DON QUIXOTE *se quede sepultado en sus Archivos en la Mancha, basta que el Cielo depare quien le adorne de tantas cosas como le faltan, porque yo me hallo incapaz de remediarlas, por mi insuficientia, y pocas letras: y porque naturalmente soy poltron, y perezoso, de andarme buscando Autores que digan lo que yo me sè dezir sin ellos. De aqui nace la suspension y elevamiento en que me hallastes, bastante causa para ponerme en ella, la que de mi aveys oydo.*

Oyendo lo qual mi amigo, dandose una palmada en la frente, y disparando en una larga risa, me dixo: por Dios, HERMANO, *que aora me acabo desengañar, de un engaño en que he estado, todo el mucho tiempo que ha que os conozco,*

un Peintre. De même mon livre doit au frontispice être destitué de Sonnets, du moins de ceux dont les Auteurs sont *Ducs*, *Marquis*, *Comtes*, *Evêques*, ou qui sont faits par des Dames ou par les Poëtes les plus célebres, quoique je sache bien que si j'en demandois à deux ou trois Officiers de mes amis, ils m'en donneroient de tels, que ceux qui font le plus de bruit dans nos Espagnes, n'en feroient point qui les égalassent. Enfin, MONSIEUR & AMI, poursuivis-je, j'ai résolu que le Seigneur DON QUIXOTE demeure enseveli dans les archives de la Manche, jusqu'à ce que le Ciel envoie quelqu'un qui l'enrichisse de toutes les choses qui lui manquent, puisque je me trouve incapable d'y remedier par mon insuffisance & mon peu d'érudition. D'ailleurs paresseux naturellement, je n'ai pas le courage d'aller chercher des Auteurs qui disent ce que je sai bien dire sans eux. De là vient l'embarras où vous m'avez trouvé & je crois en avoir un assez grand sujet.

Mon ami, entendant ceci se donna du plat de la main sur le front, & éclatant de rire, parbleu, FRERE dit-il, vous me tirez d'une erreur où j'ai été depuis que je vous connois. Je vous ai toujours cru avisé & prudent, mais je vois bien à pre-

sent

nozco, en el qual siempre os he tenido por discreto, y prudente en todas vuestras acciones. Pero aora veo, que estays aun lexos de serlo, como lo está el cielo de la tierra. Como que es possible, que cosas de tan poco momiento, y tan faciles de remediar; puédan tener fuerças de suspender, y absortar un ingenio tan maduro como el vuestro, y tan hecho à romper, y atropellar por otras dificultades mayores? Alafe, esto no nace de falta de habilidad, sino de sobra de pereza y penuria de discurso. Quereys ver si es verdad lo que digo? Pues estadme atento, y vereys como en un abrir y cerrar de ojos confundo todas vuestras difficultades, y remedio todas las faltas que dezis que os suspenden, y acobardan, para dexar de sacar à la luz del mundo la Historia de vuestro famoso DON QUIXOTE, *Luz, y Espeio de toda la Cavaleria Andante. Dezid, le replique yo oyendo lo que me dezia. De que modo pensays llenar el vazio de mi temor, y reduzir à claridad el caos de mi confusion? A lo qual el dixo: lo primero en que reparays de los Sonetos, Epigramas, ò Elogios, que os faltan para el principio, y que sean de personages graves, y de titulo, se puede remediar en que vos*

mismo

ſent qu'il s'en faut du tout au tout que vous ſoyez tel. Comment eſt-il poſſible qu'un auſſi bon eſprit que le votre, & ſi propre à ſurmonter de plus grandes difficultés, puiſſe être inquieté & accablé, par des choſes de ſi peu d'importance, & auxquelles il eſt ſi facile de remédier ? Cela ne vient point en vérité d'un défaut d'habileté, mais d'un excès de pareſſe qui vous rend même chiche de paroles. Voulez-vous ſavoir ſi ce que je dis eſt vrai, écoutez-moi un peu & vous verrez qu'en un clin-d'œil je vais détruire toutes vos difficultés, & lever tous les obſtacles qui vous empêchent de publier l'hiſtoire de votre fameux DON QUIXOTE, miroir de toute la chevalerie errante. Dites-moi, lui demandai-je en l'entendant parler ainſi, comment voulez-vous remedier aux ſujets que j'ai de craindre, & me tirer de l'embarras où je me trouve ? A quoi il me répondit ainſi ; la premiere choſe qui vous arrête, dit-il, c'eſt que vous n'avez point de Sonnets, d'Epigrammes, d'éloges faits par des perſonnes graves & titrées, & que vous en voudriez pour mettre à la tête de votre livre ; mais à cela n'y a-t-il point de remede ? Vous n'avez qu'à prendre vous-même la peine d'en faire, & les faire paroître enſuite ſous quel nom

meſmo tomeys algun trabajo en hazerlos, y deſpues los podeys bautizar, y poner el nombre que quiſieredes, ahijandolos al PRESTE JUAN *de las Indias, ò al Emperador de* TRAPISONDA: *de quien yo sè que ay noticia, que fueron famoſos Poëtas: y quando no lo ayan ſido, y huviére algunos pedantes y bachilleres, que por detras os muerdan, y murmuren deſta verdad, no ſe os de dos maravedis porque y à que os averiguen la mentira, no os han de cortar la mano con que lo eſcriviſtes.*

En lo de citar en las margenes los libros, y Autores de donde ſacaredes las ſentencias, & dichos que puſieredes en vueſtra Hiſtoria; no ay mas ſino hazer de manera que venga a pelo algunas ſentencias, ò Latinas, que vos ſepays de memoria; ò alomenos que os cueſten poco trabajo de buſcarlo. Como ſera poner, tratando de libertad y cautiverio:

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Y luego en el margen citar à Orico, ò à quien lo dixo. Si tratardes del poder de la muerte, acudir luego con

Pallida mors æquo pulſat pede
Pauperum tabernas, Regumque turres.

Si

nom il vous plaira. Vous pourrez les attribuer au PRESTE-JEAN des Indes ou à l'Empereur de TREBISONDE. Je sai qu'on est informé qu'ils ont été de fameux Poëtes, mais quand cela ne seroit pas & que quelques pedants ou demi-savans offensés de cette vérité, viendroient vous mordre par derriere, & vous critiquer, ne vous en souciez pas d'un fétu, car quand on vous convaincroit de mensonge, on ne vous couperoit point la main qui l'auroit écrit.

Pour ce qui est de citer en marge des livres & des Auteurs dont vous tirerez pour votre Histoire des passages & des sentences, vous n'avez qu'à faire venir à propos quelques traits de Latin que vous sachiez déja par cœur, ou du moins, qui ne vous coûtent gueres de peine à trouver. Par exemple, en parlant de la liberté & de l'esclavage, vous mettrez :

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Et d'abord citez en marge HORACE ou celui qui l'a dit. Si vous traitez du pouvoir de la mort, ce passage se présente aussi-tôt.

Pallida, mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas, Regumque turres.

Si de la amiſtad y amor, que Dios manda que ſe tenga al enemigo, entraros luego al punto por la eſcritura divina que lo podeys hazer con tantico de curioſidad, y dezir las palabras por lo menos, del miſmo Dios: ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros. *Si tratauedes de malos penſamientos, acudid con el Evangelio.* De corde exeunt cogitationes malæ. *Si de la inſtabilidad de los amigos, aì eſtà* CATON, *que os dara ſu Diſtico*:

Donec eris felix, multos numerabis amicos,
tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Y con eſtos latinicos, y otros tales os tendràn ſi quiera por Gramatico, que el ſerlo no es de poca honra y prouecho el dia de oì.

En lo que toca el poner anotaciones al fin del libro ſeguramente lo podeys hazer. Tras eſto para moſtraros hombre erudito en

Si c'eſt de la bienveillance & de l'amour que DIEU veut que nous ayons pour nos ennemis, vous pouvez ſur le champ vous jetter dans l'Ecriture Sainte, & de-là vous pourrez ſans beaucoup de recherche citer pour le moins les paroles de DIEU même : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros.* Si vous parlez de mauvaiſes penſées, appuyez-vous ſur ce paſſage de l'Evangile, *de corde exeunt cogitationes malæ.* S'il s'agit de l'inſtabilité des amis ; CATON vous fournira ſon Diſtique :

Donec eris felix multos numerabi amicos,
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Avec ces petits traits de Latin & autres ſemblables, on vous prendra au moins pour Litterateur, ce qui n'eſt pas en ce tems-ci, ni peu d'honneur ni un petit avantage.

Pour ce qui regarde les remarques que vous voulez mettre à la fin du Livre ; certainement vous le pouvez faire. Si vous parlez de quelque Geant dans ce livre, faites que ce ſoit du Geant GOLIATH ; & ce nom qui ne vous coûtera rien ; vous fournira l'occaſion de faire une grande remarque. Vous pourrez dire que le Geant GOLIAS ou GOLIATH étoit un *Philiſtin*, que le Paſteur DAVID tua d'un grand coup de pierre dans la vallée de *Therebinte*, ainſi qu'il eſt raconté dans *le Livre des Rois* au *Chapitre* où vous le trouverez ;

en Letras humanas, y Cosmografo, hazed de modo, como en vuestra Historia se muestre el rio Tajo, *y vereysos luego con otra famosa anotacion, poniendo: El rio* Tajo *fue assi dicho por un Rey de las Españas: tiene su nacimiento en tal lugar, y muere en el mar Oceano, besando los muros de la famosa Ciudad de Lisboa. Y es opinion, que tiene las arenas de oro, &c. Si tratardes de ladrones, yo os diré la Historia de* CACO, *que la sè de coro. Si de mugeres rameras, ai està el Obispo de* MONDOÑEDO, *que os prestarà à* LAYDA, TAYDA, *y* FLORA, *cuya anotacion os darà gran credito. Si de crueles,* OVIDE *os entregarà à* MEDEA. *Si de Encantadores, y Hechizeras,* HOMERO *tiene à* CALIPSO, *y* VIRGILIO *à* CIRCE. *Si de Capitanes valerosos el mismo* JULIO CESAR *os prestarà à si mismo en sus Comentarios, y* PLUTARCO *os darà mil* ALEXANDROS. *Si tratardes de amores, con dos onças que sepays de la Lengua Toscana, toparèys con* LEON HEBREO, *que os hincha las medidas. Y si nos quereys andaros*

verez. Enſuite, pour faire voir que vous êtes très-verſé dans les belles-Lettres & dans la Coſmographie, faites en ſorte de pouvoir nommer le *Tage* dans votre Hiſtoire, & vous aurez d'abord lieu de faire une autre fameuſe remarque en mettant, que le fleuve du *Tage* fut ainſi nommé par un Roi des Eſpagnes : qu'il a ſa ſource en tel lieu : qu'il va ſe perdre dans la mer *Oceane*, lavant les murs de la celèbre Ville de *Lisbone* : que c'eſt la commune opinion que ſon ſable eſt d'or, &c. Parlez-vous de voleurs ? je vous dirai l'hiſtoire de CACUS, car je la ſai par cœur ; ou ſi vous parlez des femmes de joye, voilà l'Evêque de *Mondognedo*, qui vous fournira des LAÏS, des THAÏS & des FLORES, & ces remarques-là vous feront une grande reputation. S'il s'agit de femmes emportées, OVIDE vous offre une MEDE'E. S'il s'agit de ſorcieres ou d'enchantereſſes, vous avez une CALYPSO dans HOMERE & une CIRCE' dans VIRGILE. Parlez-vous de vaillans Capitaines ? JULES-CESAR s'offre lui-même à vous pour tel dans ſes propres Commentaires, & PLUTARQUE vous fournira mille ALEXANDRES. Avec deux onces que vous ſaurez de Langue Toſcane, LEON HEBREU vous fournira dequoi diſcourir abondam-

daros por tierras eſtrañas, en vueſtra caſa teneys à FONSECA *del* Amor de DIOS; *donde ſe cifra todo lo que vos, y el mas ingenioſo acertare à deſear en tal materia. En reſolucion, no ay mas, ſino que vos procureys nombrar eſtos nombres, ò tocar eſtas hiſtorias en la vueſtra, que aqui he dicho, y dexadme à mi el cargo de poner las anotaciones, y acotaciones, que yo os voto à tal de llenaros los margenes, y de gaſtar quatro pliegos en el fin del Libro.*

Vengamos aora à la citation de los Autores, que los otros libros tienen, que en el vueſtro os faltan. El remedio que eſto tiene, es muy facil porque no aveys de hazer otra coſa, que buſcar un libro que los acote todos, deſde la A *haſta la* Z, *como vos dezis. Pues eſſe miſmo Abecedario lo pondreys vos en vueſtro libro. Que puеſto que à la clara ſe vea la mentira, por la poca neceſſidad que vos teniades, de aprovecharos dellos, no importa nada: y quiçà alguno avrà tan ſimple, que crea que de todos os aveys aprovechado, en la ſimple y ſenzilla Hiſtoria vueſtra. Y quando no ſirva de otra coſa, por lo menos ſervirà aquel largo*

ment de l'amour si vous en traitez ; ou si vous ne voulez point avoir recours aux étrangers, vous avez chez vous les livres de FONSECA, touchant l'*Amour de* DIEU, dans lesquels vous trouverez developpé tout ce que vous & les plus rafinés pouvez souhaiter sur la passion de l'Amour. Enfin, nommez seulement dans votre Histoire, les noms que je viens de vous indiquer, ou dites seulement un mot des Histoires ou des choses dont j'ai parlé, & reposez-vous sur moi des citations & des remarques, je vous promets de remplir vos marges ; & de vous barbouiller encore quatre feuilles de remarques pour la fin du Livre.

Venons maintenant à la liste alphabetique des Auteurs. Elle vous manque pour votre livre, & elle se trouve dans les autres. Le remede est donc facile, vous n'avez autre chose à faire, qu'à chercher un livre où se trouve une liste complette de tous les Auteurs depuis *A* jusqu'à Z, ainsi que vous le dites, & mettre au votre ce même alphabet. Si le peu de besoin que vous avez de le faire, découvre l'imposture, qu'importe ? Cela n'empêchera pas qu'il ne se trouve peut-être des gens assez sots pour croire que vous avez employé tous ces Auteurs dans votre Histoire, quelque simple & ingenuë qu'el-

go Catalogo de Autores à dar de improviso autoridad al Libro. Y mas que no avra quien se ponga à averiguar, si los sequistes, ò no los sequistès, no yendole nada en ello.

Quanta mas, que si bien caygo en la cuenta, este vuestro libro no tiene necessitad de ninguna cosa, de aquella que vos dezis que le falta; porque todo el es una invectiva contra los libros de Cavallerias, de quien nunca se acordò ARISTOTELES, *ni dixo nadà San* BASILIO, *ni alcançò* CICERON. *Ni caen debaxo de la cuenta de sus fabulosos disparates, las puntualidades de la verdad, ni las observaciones de la Astrologia: ni le son de importancia las medidas Geometricas, ni la confutacion de los argumentos de quien se sirve la Retorica: ni tiene para que predicar à ninguno, mezclando lo humano con lo divino, que es un genero de mezcla, de quien no se ha de vestir ningun Christiano entendimiento. Solo tiene que aprovecharse de la imitacion, en lo que fuere escriviendo, que quanto ella fuere mas perfeta, tanto mejor sera lo que se escriviere. Y pues esta vuestra escritura no mira à mas, que à deshazer la autoridad, y cabida que en el mundo y en el vulgo tienen los libros de Cavallerias, no*

le soit, & c'est toujours quelque chose quand ce long catalogue d'Auteurs ne serviroit qu'à donner d'abord une haute idée de votre Ouvrage ; d'ailleurs, personne ne s'embarrassera à vérifier si vous les avez suivis ou non, parce que personne ne se trouve intéressé à en faire l'examen.

Mais disons mieux. Si je comprens bien de quoi il s'agit, votre livre peut se passer de tout ce que vous dites qui lui manque, ce n'est qu'une Satyre contre les livres de Chevalerie, dont ARISTOTE n'a jamais fait mention, dont SAINT BASILE n'a rien dit, & sur quoi CICERON n'a jamais discouru. Des véritez importantes, ni des observations de l'Astrologie, ne sont point cachées sous les extravagances fabuleuses de votre livre. Les mesures de la Geometrie lui importent aussi peu, que la refutation des argumens que la Rhetorique employe. Il n'est pas fait pour prêcher personne en mêlant le sacré avec le prophane, ce qui est une sorte de mêlange dont doit se garder tout esprit Chrêtien. Son affaire c'est de bien imiter : plus l'imitation sera parfaite, plus le livre sera bon ; & puisque votre livre n'a pour but que de détruire l'estime & l'autorité, que les livres de Chevalerie ont acquis dans le monde, vous n'a-

ay para que adays mendigando ſentencias de Filoſofos , conſejos de la divina Eſcritura , fabulas de Poëtas , oraciones de Retoricos , milagros de Santos ; ſino procurar que à la llana , con palabras ſignificantes , honeſtas , y bien colocadas ſalga vueſtra oracion y periodo , ſonoro , y feſtivo. Pintando en todo lo que alcançaredes , y fuere poſſible vueſtra intencion , dando à entender vueſtros conceptos , ſin intricarles , y eſcurecerlos. Procurad tambien , que leyendo vueſtra Hiſtoria , el melancolico ſe mueva à riſa , el riſueño la acreciente , el ſimple no ſe enfade , el diſcreto ſe admire de la invencion , el grave no la deſprecie , ni el prudente dexe de alabarla. En efeto llevad la mira pueſta à derribar la maquina mal fundada deſtos Cavallereſcos libros , aborrecidos de tantos , y alabados de muchos mas : que ſi eſto alcançaſſedes , no avriades alcançado poco.

Con ſilençio grande eſtuve eſcuchando lo que mi amigo me dezia , y de tal manera ſe imprimieron en mi ſus razones , que ſin ponerlas en diſputa , las aprové por buenas , y dellas miſmas quiſe hazer eſte

Pro-

n'avez que faire d'aller mendier des Sentences chez les Philoſophes, des conſeils dans l'Ecriture Sainte, des fables chez les Poëtes, des oraiſons chez les Rheteurs, ni des miracles chez les Saints. Faites ſeulement que vos termes ſoient clairs, expreſſifs, nobles & bien arrangés, que le diſcours ſoit vif, que les périodes ſoient coulantes & harmonieuſes, que votre intention ſe découvre par tout, autant qu'il ſera poſſible, exprimant vos penſées ſans équivoque ni obſcurité. Faites que la lecture de votre Hiſtoire inſpire la joye au melancolique, qu'elle l'augmente dans celui qui y eſt déja diſpoſé, que l'ignorant ne s'y ennuie point, que l'habile en admire l'invention, que les gens graves ne la mépriſent pas & que les Sages ne lui refuſent pas des loüanges; en un mot ne perdez point de vûe le deſſein de détruire ces inventions chimeriques des livres de Chevalerie, que beaucoup de gens déteſtent, mais que beaucoup plus encore admirent. Si vous y réüſſiſſez, vous n'aurez pas peu fait.

J'écoutai dans un profond ſilence ce diſcours de mon Ami, & ſes raiſons firent tant d'impreſſion ſur moi, que je les reçûs pour bonnes ſans nulle autre diſcuſſion, & que je reſolus de m'en ſervir

ici

Prologo. En el qual veràs , Letor ſuave , la diſcrecion de mi amigo , la buena ventura mia , en hallar en tiempo tan neceſſitado , tal Conſejero , y el alivio tuyo , en hallar tan ſinzera , y tan ſin rebueltas , la Hiſtoria del famoſo DON QUIXOTE DE LA MANCHA : *de quien ay opinion por todos los habitadores del diſtrito del campo de* Montiel , *que fue el mas caſto enamorado , y el mas valiente Cavallero , que de muchos años à eſta parte ſe viò en aquellos contornos. Yo no quiero encarecerte el ſervicio que te hago en darte à conocer tan notable , y tan honrado Cavallero : pero quiero que me agradezcas el conocimiento que tendras del famoſo* SANCHO PANÇA *ſu Eſcudero , en quien à mi parecer te doy cifradas todas las gracias eſcuderiles , que en la caterva de los Libros vanos de Cavallerias eſtàn eſparcidas. Y con eſto Dios te dè ſalud , y a mi no olvide.* VALE.

ici pour faire cette Préface, où tu verras CHER LECTEUR, & le grand sens de mon ami, & ma bonne fortune d'avoir trouvé un tel Conseiller, dans un tems que j'en avois si grand besoin, tu y trouveras de plus ton propre soulagement, puisque tu auras tout uniment & sans aucun rebutant préliminaire, l'Histoire du fameux DON QUIXOTE DE LA MANCHE, qui a la reputation parmi tous les habitans du Canton de *Montiel*, d'avoir été l'Amant le plus chaste & le Chevalier le plus brave qu'on ait vû depuis longues années dans ce pays.

Je ne te ferai point valoir le service que je te rends, en te faisant connoitre un si celèbre & si respectable Chevalier; mais je veux que tu me remercies de t'avoir procuré la connoissance du fameux SANCHO PANÇA son écuier, dans lequel selon moi, j'ai décrit toutes les belles qualitez d'écuier qui se trouvent partagées dans la vaine quantité de livres de Chevalerie errante, & avec cela le Ciel te conserve & ne m'oublie pas, ADIEU.

DE L.

DEIFICATION

DE L'INCOMPARABLE DOCTEUR ARISTARCHUS MASSO.

GRANDE NOUVELLE! GRANDE NOUVELLE!

Sub pedibus videt nubes & ſydera MASSO.

OU

RELATION *de ce qui ſe paſſa au pié & ſur le ſommet du Parnaſſe, le 24 Septembre dernier, jour de la* DEÏFICATION *de l'incomparable Docteur* ARISTARCHUS MASSO.

LA Grande Nouvelle que j'annonce aujourd'hui, eſt trop intereſſante pour que j'omette aucune des circonſtances qui la regardent. Auſſi mon deſſein eſt-il de rapporter non ſeulement ce qui ſe paſſa ſur le haut ſommet du Parnaſſe le 24 Septembre, mais encore ce qui ſe paſſa au pié de ce ſacré Mont.

O Toi! s'il eſt encore permis de t'invoquer, Toi PHOEBUS APOLLON, plus libre maintenant & plus enjoüé que jamais, viens repandre dans ce recit ces traits charmans, ces graces qui diſtinguent ſi avantageuſement les écrits de ceux que tu favoriſes. Ou plûtôt,

DI-

DIVIN MASSO, Toi, dont j'ai le premier annoncé la Gloire immortelle, viens, c'eſt Toi que j'invoque ; que je ſois le premier qui reſſente les bontez de ta Divinité propice ! Viens, inſpire-moi en dépit de MINERVE & des GRACES, qu'elles reconnoiſſent déja les effets de ton pouvoir ! Sans toi, ſans ton divin ſecours, je ſerois trop au-deſſous de mon ſujet, je pourrai l'égaler avec ton aide, inſpire-moi, il s'agit ici de ta Gloire.

Sub pedibus videt nubes & ſydera MASSO.
Plaudite, plaudite,
Cœlicolæ.
Cantate, Io, cantate ;
O felix ! O fauſta Dies !
Cœli fit hoſpes,
Fit Deus & Præſes
Orbi Erudito,
Vivat, Io, vivat, ARISTARCHUS MASSO.

C'eſt le Motet que les Dieux mêmes chanterent après la Déification de ce grand Docteur.

Suſpendons pour quelque tems les tranſports de notre joie, pour faire le recit fidele de toutes les choſes extraordinaires qui ſe ſont paſſées le jour de cette Au-

Auguſte fête : *Quæquæ ipſe pulcherrima vidi.*

L'Aſtre qui donne le jour au monde ne s'étoit point encore dégagé de l'humide ſein de THETIS. A peine l'extrémité des rayons de ſa lumiere avertiſſoit l'AURORE de ſa retraîte. On eût dit que ce Dieu brillant dont l'éclat efface celui de tous les Aſtres ne permettoit point aux heures d'ouvrir la barriere du jour, afin que l'inconſolable amante de CEPHALE donnât quelques larmes de plus à ſon amour & à ſa triſteſſe. Cependant les legers habitans des airs commençoient à faire éclater leurs Concerts mélodieux. Les doux ZEPHIRES careſſoient la jeune FLORE dont les délicieux parfums s'exhaloient de toutes parts. Le frais & le calme regnoient par tout, & ſi les ténébres étoient diſſipées, ce n'étoit pas de façon qu'on n'en vît encore quelques traces.

Tel fut le jour où VENUS ſortit de l'onde, où les GRACES, les AMOURS, les RIS badins, les jeux reconnurent leur mere & leur déeſſe, où la nature prit une forme riante, & conçut ces feux charmans qui font que la terre ſe couvre de verdure & de fleurs, que les Tigres depoſent leur rage & ſentent l'at-

trait de la volupté, que les oiſeaux animent leurs chants & leur vol, & cherchent des reduits inconnus pour redoubler leurs amours & multiplier leur eſpece ; que les poiſſons même malgré la froideur de leur élément ſe ſuivent & viennent ſur un ſable doré imprimer les traces de leurs plaiſirs.

Je vins alors dans ces campagnes riantes qui ſont au pié de la double montagne, la gloire de la Theſſalie & l'honneur du monde entier. C'eſt là que les filles de MNEMOSYNE ont choiſi leur retraite & établi leur Sanctuaire. C'eſt de là que ces Déeſſes filles de JUPITER & compagnes d'APOLLON, régardent de travers une foule incroyable d'Auteurs, qui ſe rendent au pié de ce mont ſacré dans l'eſperance de s'élever juſqu'au ſommet. C'eſt de là auſſi qu'elles repandent ces heureuſes influences qui donnent à leurs favoris le courage & la force de parvenir juſques à elles. Mais qu'il y en a peu qui méritent cette faveur, & qu'il y en a beaucoup qui croyent & l'avoir, & la mériter ! Crédulité flateuſe qui ſans-ceſſe les anime & les ſéduit, & qui ne ſert qu'à leur faire faire des effortsin utiles & des culbutes ridicules.

Conſiderer cette multitude innombrable

ble de gens qui environnent le pié de la double montagne, eſt un ſpectacle très-riſible pour ceux qui aiment à ſe divertir des folies des ridicules mortels.

On y voit des hommes de toutes les nations, & l'on y remarque une diverſité d'habits & de mines qui a quelque choſe de très groteſque. Là, c'eſt un ARABE qui aſſis les jambes croiſées au pié d'un arbre, l'œil plein de feu quoique dans une eſpece de raviſſement, voit ſous des figures giganteſques tous les objets. Ici, c'eſt au contraire un ITALIEN, s'agitant comme un Pantomime pour n'attrapper que des papillons ou des mouches. Là, un ANGLOIS ſe promene avec un air mélancolique & diſtrait, ou s'arrête pour lire un Auteur François qu'il copie & qu'il déchire. Près de lui, c'eſt un ESPAGNOL ſuperbe, qui ne daigne pas honorer d'un de ſes regards les autres hommes, & qui fait une invocation aux MUSES & à SAINT ANTOINE *de Padoue*. Plus loin vous verrez un ALLEMAND qui a ſes poches & ſon ſein remplis de livres; il les conſulte rapidement l'un après l'autre, & il en tire de quoi charger ſes recueils & ſa mémoire, ſe croyant riche lorſqu'il a beaucoup lû. Ici un FRANÇOIS

çois ne daignant pas s'embaraſſer d'aucun livre, ſe promene d'un air vain & dégagé, riant au nez des uns, & regardant les autres par deſſus ſon épaule, il croit qu'il a naturellement toute la juſteſſe & le bon goût qu'on peut avoir. Ainſi non ſeulement la varieté des habillemens & des mines, mais encore la diverſité de langage, ajoute à la bizarrerie du ſpectacle. On y voit des gens qui ſe ſervent de langues qui ne leur ſont pas naturelles, & qui s'y applaudiſſent comme s'ils les parloient plus purement, que ceux qui les ont apriſes dès le berceau & qui les ont le mieux cultivées. Quelle cacophonie, grands Dieux! Quel baragoin!

Cependant ce n'eſt pas là ce qui ſurprend le plus encore un ſpectateur ſenſé. C'eſt l'air égaré & mépriſant qui ſe voit univerſellement repandu ſur la face de preſque tous ceux qui forment cette multitude. Cet air leur vient d'une préſomption qui les enivre. Hiſtoriens, Poëtes, Orateurs, Philologues, Mathematiciens, quelques Philoſophes même y ſont ſujets. On voit dans cette multitude des gens ſi bouffis d'orgueil que leur couleur en eſt livide. On dit que les littérateurs ſont plus ſujets que les autres à cette intempérie, dont la cauſe principale eſt l'étude

tude des langues, & l'abondance des choſes mal digerées, qui leur deviennent toujours nuiſibles faute de les mêler avec les connoiſſances néceſſaires. Le même orgueil produit un effet different ſur d'autres; au lieu de leur donner une couleur livide, il leur donne au contraire une couleur vive. Ils ont la démarche ſuperbe. On croiroit que leur bouffiſſure eſt un embonpoint que conſerve une ſanté parfaite. C'eſt le cas où ſe trouvent preſque tous ces Docteurs, qui ſe croyent des Etres mitoyens entre les hommes & les Dieux dont ils ſe diſent les Interpretes, mais il ne faut pas s'y tromper; quoique cet orgueil paroiſſe moins dangereux que l'autre, c'eſt cependant celui qui produit les plus pernicieux effets. O Envie! tu creuſes les regards de quelques autres, tu les accoutumes à grincer les dents & leur deſſeches toute l'habitude du corps. Il eſt vrai que ce mal n'eſt pas commun, parce que ton poiſon ne cauſe cet effet que lors qu'il domine ſur la préſomption, ce qui eſt très-rare. Les Poëtes qui travaillent pour le théatre ſont ceux qui ſont le plus ſujets à cette ſorte de conſomption. Enfin, on voit là pluſieurs gens qui d'un air triomphant & dédaigneux, entrepren-

nent de monter sur le Parnasse avec une démarche aussi assurée que s'il étoit pour eux de plein pié. Mais à peine ont-ils monté jusqu'à mi-côte que le terrein devenant alors rude & difficile, on voit ces pauvres fanfarons culbuter & rouler jusques au plus profond de la vallée, non sans se faire de bonnes contusions au crane, dont ils ont, à ce que disent les Anatomistes, la future fort mal-jointe.

Le matin même du jour célebre dont je fais la relation, je vis un petit *François* qui pour avoir fait des Comédies, & avoir été le Sécretaire d'un Ambassadeur, s'imaginoit que les grandes entrées chez APOLLON lui étoient dues & qu'il devoit du moins être le premier Sécretaire du Parnasse, il monta avec un air aussi présomptueux, que celui d'un Comédien qui vient sur la scene pour représenter le Capitan MATAMORE. Mais helas! on vit ce Poëte tomber à la renverse, & rouler rapidement jusques sur un de ses amis qui commençoit à monter. C'étoit un jeune Abbé du nombre de ces Savans, qui ne pouvant atteindre au bon sens ni à la politesse des excellens Modernes, vantent THEOCRITE, HOMERE, LUCIEN, DEMOSTHE-

NE

NE même, & les autres Anciens qu'ils n'ont jamais lus, comme si le mérite de ces grands hommes ne permettoit pas d'en avoir, à ceux qui sont nés après eux. Le choc fut rude, & le contre-coup qui renversa l'Abbé fit sauter le petit Poëte jusques dans le marais, où sa tête enfonça si avant dans la bourbe, que quand il la retira, il présenta une figure plus comique assurément que les personnages de ses Comédies.

Un Docteur Anglois du nombre de ceux qui sont attaqués d'une violente hydropisie d'orgueil, fendit une foule avec grand bruit. Il se faisoit faire place en donnant des coups de coude à droit & à gauche, ou des coups de pié dans les talons de tous ceux qui se trouvoient devant lui sur son passage. Il avoit trois volumes sous le bras, c'étoit une *nouvelle Edition des Oeuvres d'*HORACE, de TERENCE, & de PHEDRE. Il vouloit les porter à leurs propres Auteurs, & leur prouver qu'ils étoient des sots s'ils n'avoient pas dit ce qu'il leur faisoit dire. Mais après s'être élevé avec beaucoup de travail jusques à une hauteur considerable, la tête lui tourna, l'haleine & les forces lui manquerent. Il donna du nez en terre & ses livres rou-

lerent de côté & d'autre. Son édition d'HORACE qui faisoit un assez gros in *Quarto*, vint en roulant frapper rudement un *Ecossois* qui s'en saisit, & qui plein d'indignation, lança ce livre à la tête de son Editeur, dans le tems qu'il faisoit un nouvel effort pour se relever. Ce coup qui lui causa une grande douleur le fit retomber presqu'évanoui, & le fit rouler ainsi lui même jusqu'aux piés de l'Ecossois, qui le relevant alors avec un air de bonté, *ne me sachez pas mauvais gré*, lui dit il, *du coup que je vous ai donné avec votre propre Ouvrage; c'est un châtiment salutaire pour vous corriger de cet orgueil immodere, qui fait que vous vous preferez à tous les Critiques du monde. C'est une correction que je vous fais, & non pas une injure, ne regardez pas comme un mal ce qui peut servir à votre bien.* Le Docteur *Anglois* encore tout étourdi du coup, regarda le charitable *Ecossois* de travers, sans avoir la force de lui répondre.

Lorsque ce Docteur fendoit la presse ainsi que je viens de le dire, il étoit suivi d'un Professeur *Hollandois* qui a le plus grand nom qui soit en Europe. Il s'appelle ANGLOGERMANOGALLOMASTIX. Ce Professeur faisoit comme le Docteur

An-

Anglois. Il donnoit à droit & à gauche de grands coups de coude, ou ruoit du pié sur ceux qui se trouvoient dans son passage. Il tenoit à la main une lettre qu'il avoit écrite à l'Abbé CAPERONIER, & vouloit monter sur le Parnasse pour la faire signer par QUINTILIEN. Mais ayant brusquement heurté un *Anglo-François* qui causoit avec un Libraire *Franco-Batave*, le premier le prit au collet & alloit le suffoquer, si quelques personnes & moi n'eussions demandé sa grace, tandis que le *Libraire*, qui lui avoit déchiré sa lettre lui en jettoit les morceaux au nez. Le *Professeur* échapé de ce danger reprit courage, & fendant de nouveau la foule avec précipitation, il s'élança pour monter sur le Parnasse où il s'assuroit du moins de la protection d'OVIDE, & sur tout de celle de PETRONE. Mais à peine se fut-il élevé à quinze ou vingt toises de hauteur, ce qui n'étoit pas mal pour un homme aussi pesant, qu'il tomba tout essoufflé sur son gros ventre. Trois fois il se releva sur ses piés & sur ses mains, & trois fois voulant se relever tout-à fait, il retomba par terre & toujours en reculant. Tel qu'on voit dans les champs de CERE's un gros crapaut qui veut traverser un sillon, il

s'agite, il s'élance, il saute ; mais le poids de son ventre le retient, & s'il s'éléve un peu, il avance moins qu'il ne recule. Tel étoit le Professeur *Hollandois* lors qu'ayant enfin épuisé toutes ses forces, le propre poids de son corps le fit rouler jusqu'au bas de la montagne, justement où étoit une troupe de Journalistes qui le reconnurent, & qui ne purent s'empêcher de rire de l'air qu'il avoit.

Un *Officier* François nommé BEAUREGARD, s'entretenoit avec quelques personnes que la curiosité avoit comme moi attirées au pié de la double montagne. Un *Poëte* de la même nation, portant le nez au vent comme un cheval houzard, vint effrontément se mêler de la conversation, & parlant à tort & à travers s'abandonna à quelques saillies insultantes que l'Officier desaprouva. *Le Poëte* s'en mit peu en peine & continua. *L'Officier* s'éloignant alors, alla dans un détour par où il savoit que ce *Poëte* devoit passer pour aller parler à un Comédien. Il y vint en effet accompagné d'un homme à qui il recitoit des vers, & qu'il ne croyoit pas devoir être le temoin d'une de ses infortunes. Car l'*Officier* arrêtant le *Poëte* par le bras. *J'ai toujours ouï*

dire

dire que les impudens étoient lâches, lui dit-il, *j'en veux faire l'épreuve & ne puis mieux m'adresser qu'à vous. Voyons*, Monsieur le bel esprit, *si vous vous servirez bien de cette épée que vous portez, je ne sai pourquoi; ou préparez-vous à recevoir de cette canne, le châtiment de votre insolence.* Telle qu'une Catin pâlit & s'effraye aux éclats redoublés du tonnerre, tel le *Poëte* pâlit au discours de l'*Officier*, & la frayeur lui inspirant avec le repentir des sentimens d'humilité & de prudence,

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes,
J'offre mon échine & mes côtes
Au juste châtiment que prépare ton bras.
Frappe, ne me crains point, frappe, je te pardonne.
Ma vie est peu de chose & je te l'abandonne.
Tu vois en ce moment un poëte éperdu.
Digne d'être puni, content d'être battu,
N'opposer nul effort à ta valeur suprême.
BEAUREGARD n'aura point de vainqueur que lui même.

Ces beaux discours ne servent ici de rien, dit l'Officier, *defendez-vous, ou prenez garde à vos épaules.* Le *Poëte* n'ayant pas la hardiesse de se défendre, l'*Officier* le chargea

chargea de quantité de coups de bâton, dans l'eſperance que l'outrage & la douleur lui inſpireroit du courage puiſqu'elle en inſpire aux plus lâches ; mais la prudence du Poëte redoubla à proportion des coups qu'il reçut ; ce qui fit que l'homme qui l'avoit accompagné s'écria en s'adreſſant à l'Officier :

Arrêtez, arrêtez l'ardeur de votre bras :
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame,
Et le cœur eſt digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

L'*Officier* alors après avoir ainſi diſpoſé le *Poëte* à ſes remontrances, SECTATEUR DES MUSES, lui dit-il, *apprenez qu'il eſt plus important d'être ſage qu'il n'eſt néceſſaire d'être Poëte : & que ſi les lauriers du Parnaſſe mettent à couvert de la foudre, ils ne mettent point à l'abri des coups de bâton.* En diſant ces mots il jetta dans un champ celui qu'il avoit en main. Mais ô prodige ! ce bâton devint dans l'inſtant même un arbre. Il jetta de profondes racines, ſon tronc droit, ſe couvrit d'une écorce d'un verd brun, ſa tige pouſſa une infinité de branches noueuſes & pliantes, mais avec cela d'une dureté égale à celle du chêne.

Ce

Ce prodige dont le bruit se repandit d'abord fut vu de tout le monde, & cet arbre reçut d'un commun consentement le nom du Poëte sur qui il avoit été employé n'étant que canne. Cet arbre se voit près du chemin qui conduit vers cette admirable prairie qu'on trouve à l'Orient de la montagne. Le Poëte, occasion & témoin de cette métamorphose, la considéroit avec étonnement, lors qu'un mauvais plaisant, car on insulte toujours aux malheureux, l'aborda & lui dit : *je vous félicite*, Favori des Muses, *d'un événement qui vous met en état d'être pour toujours insolent avec impunité.*

A propos de cannes je ne dois pas oublier de dire que parmi les gens qui fréquentent les avenues du Parnasse, il y en a beaucoup qui croyent que des cannes faites du bois des arbres qui ont cru en certains lieux, comme sur les bords du *Meles* près de Smyrne, ou dans l'Isle de *Cos*, ou aux environs de *Mantoüe*, ou dans la vallée de *Sabine*, que des cannes, dis-je, faites du bois de ces arbres, ont une vertu particuliere pour soutenir ceux qui ont envie de monter jusques au sommet du Parnasse. Ils ne se trompent pas : les cannes faites du bois de ces arbres sont d'un excellent usage; mais

mais toutefois il faut avoir naturellement le jarret bon, autrement le corps qui s'abaiſſe inſenſiblement par la peine que cauſe la roideur de la montagne, fait enfin que les cannes s'éclatent ou ſe briſent ; alors ceux qui s'y appuyoient ſi fort donnent du nez en terre, & roulent enſuite comme les autres juſques au pié du mont. On dit de plus qu'il arrive à ceux qui ſe ſervent toujours de ces ſortes de cannes, que par l'habitude qu'ils contractent de s'y appuyer ſans ceſſe, leurs jambes perdent leur force naturelle juſques à ne pouvoir plus les ſoutenir, & c'eſt ce que je me ſouviens d'avoir en effet remarqué, dans preſque tous les Poëtes de Collége qui ont toujours de telles cannes à la main.

Il y en a beaucoup, & ceux-là ſont les plus divertiſſans, qui par l'habitude qu'on leur a fait prendre ou qu'ils ſe ſont faite eux-mêmes de regarder toutes choſes de travers, ſe ſont rendus louches. Ils montent toujours en zig-zag, juſques enfin que trouvant quelque caillou qu'ils n'apperçoivent pas, ils trébuchent ſi lourdement qu'ils roulent enſuite juſques au plus bas de la montagne ſans pouvoir ſe retenir, parce que lorſqu'ils veulent ſaiſir quelque choſe pour s'arrêter, ils portent toujours les mains préciſément où

cette

cette choſe n'eſt pas. On dit que leur préſomption naturelle, ou celle de ceux qui les ont élevés, contribuë beaucoup à leur tourner ainſi la vûë.

D'autres enfin croyent que de grimper à quatre pates, c'eſt le plus lent, mais le plus ſûr moyen de parvenir juſques au Sanctuaire des MUSES. Ils diſent, que ſi du moins on n'y parvient pas, les chutes ne ſont pas ſi dangereuſes: cela eſt vrai. Cependant il n'y en a gueres qui réüſſiſſent, ſi ce n'eſt ceux qui ont d'abord aſſez de force pour aller ſur deux piés & tout d'une haleine juſqu'à mi-côte, & qui ſe mettant là à quatre pates, grimpent enſuite ſans ſe preſſer. Ceux qui commencent dès le pié du mont à marcher à quatre pates ont déja les ongles ſi déchirés, & les mains ſi tendres lorſqu'ils ſont parvenus à mi-côte, que la douleur qu'ils ſouffrent ne leur permet pas d'aller plus loin, ou il arrive que pour abreger chemin, leur impatience les empêche de ſe détourner quelque fois pour trouver des paſſages aiſés, de ſorte qu'un morceau de rocher auquel ils ne s'attendoient pas les arrête tout court & les rebute, ou que donnant de la tête dans les broſſailles, ils ne peuvent s'en retirer qu'en reculant, ce qui les deſeſpere & leur fait pren-

prendre le parti d'abandonner leur deſſein, de ſorte qu'il eſt très-rare de voir de ces gens-là réüſſir.

Il faut avouer que c'eſt une terrible montagne que celle où les MUSES font leur demeure. Le commencement en paroit aiſé, mais enſuite on en trouve la pente ſi roide, qu'il eſt preſqu'impoſſible de ne pas gliſſer en y montant. Outre cela c'eſt que l'air y eſt ſi vif qu'il fait aiſément tourner la tête, ou cauſe de grands éblouïſſemens. Pour moi, quoi que je n'aye jamais été aſſez vain pour eſperer ſeulement de m'élever juſques à la quatrieme partie, j'avouerai cependant que j'ai été aſſez téméraire pour eſſayer deux ou trois fois mes forces, mais que quelques efforts que j'aye fait; je n'ai jamais pu y grimper qu'à la hauteur de deux ou trois toiſes. De ſorte qu'il y a plus de vingt ans que je ne viens là tous les jours que comme les gens oiſifs vont aux ſpectacles ou aux cafés, pour y voir ce qui ſe paſſe ou pour y apprendre des nouvelles.

Je m'entretenois avec trois Auteurs dont l'un qui étoit *François*, venoit de reciter une Ode Grecque, adreſſée à une *Dame* ſur *le jeu des Echecs*, & dont un autre qui étoit *Hollandois* venoit de lire des Madrigaux & une Eglogue intitu-

titulée : *Boteramkje* ; le troisieme qui étoit un *Italien* , me proposa d'aller nous asseoir à l'ombre d'un Tilleul. Il vouloit , disoit-il, éviter l'ardeur du soleil , qui étoit déja fort élevé sur l'Horison. Mais le vrai de la chose , c'est qu'il vouloit m'entretenir d'un plan de Comédie dont ces deux Poëtes lui avoient fait naître l'idee. Il me le traçoit déja en l'égayant de diverses saillies qui me divertissoient infiniment , lors que tout-à-coup nous vîmes un nuage epais descendre sur la cime du Parnasse & couvrir tout notre Horison. La terre trembla trois fois. Les oiseaux cesserent leurs ramages , une sainte horreur nous saisit tous. Au lieu du murmure confus qu'on entendoit auparavant , il se fit un profond silence , & tout l'air fut parfumé d'une odeur délicieuse , qui nous ravissoit malgré la frayeur & l'étonnement où nous étions. Mais quelle fut notre surprise lorsque peu de tems après nous vîmes descendre , ou plûtôt voler vers nous du haut du Parnasse , des femmes que nous ne fûmes pas longtems sans reconnoître pour des DE'ESSES, & même pour les MUSES. MINERVE, les trois GRACES & les neuf MUSES fuyoient en effet , & MERCURE qui voloit après elles , crioit d'une

voix qui ſe fit entendre dans toute la Theſſalie, *arrêtez*, *arrêtez de par* JUPITER, *arrêtez*. Nous nous levames & fûmes au devant de celles qui venoient de notre côté, non pour les arrêter, mais pour leur donner la main & les empêcher de tomber, lorſque leur courſe ne trouveroit plus de pente. Je tendis les bras à TERPSICHORE, qui fit un ſaut en me donnant la main & reſta auſſi ferme que ſi elle n'avoit point couru.

Je ne puis m'empêcher d'interrompre ici ma narration, pour dire ce qui ſe paſſa entre un Poëte & deux Muſes, qui étoient tombées toutes deux en même tems ſur lui. L'une étoit MELPOMENE, l'autre étoit CLIO. Le poëte reconnut MELPOMENE à ſon air imperieux & funeſte. *Vous ne pouviez pas mieux tomber*, lui dit-il, *mon génie vous eſt connu, ſi ma perſonne ne vous l'eſt pas. Tenez*, continue-t-il, *vous me reconnoîtrez à ces marques. Vous connoîtrez cet homme, ou qui fraye de nouvelles routes, ou qui perfectionne celles qu'avoient frayées vos plus chers favoris.* Il tira alors quelques Tragédies de ſa poche, ſur leſquelles la DE'ESSE jetta la vûe, fit une grimace & s'enfuit. Le Poëte parut ſurpris pendant un inſtant, puis ſe raſſûrant bien vite

vite, *n'eſt-ce pas* MELPOMENE, dit-il : en s'adreſſant á l'autre MUSE, *oui*, repondit elle : *comment donc*, reprit le Poëte, *je la croyois* la Muſe de la Tragédie, *& elle ne s'y connoit pas ?* Malgré l'émotion où CLIO étoit encore de la courſe qu'elle avoit faite, elle ne pût s'empêcher de faire un éclat de rire, & comme elle vouloit ſerrer dans ſon ſein un livre qu'elle liſoit lorſqu'elle fut obligée de fuïr, & qu'elle avoit toûjours eû dans ſa main en courant ; *quel livre eſt-ce là*, lui demanda le Poëte *? Ce ſont*, lui repondit la Muſe, *les Fables de* LA FONTAINE. *O le naïf ! O l'excellent Auteur ! O le rare génie* ! s'écria le Poëte : *mais que dites-vous de celles-ci*, aimable Muſe, continua-t-il en lui montrant des Fables nouvelles *? Jugez-en, vous qui ſavez apprécier les choſes à leur juſte valeur. De quel côté entre ces Fables-ci & celles de la Fontaine eſt la difference deſavantageuſe ?* LA MUSE ſourit, & pelant à la fois ſur chacune de ſes mains, les unes & les autres, comme pour en juger au poids, elle laiſſa gliſſer les Fables nouvelles, qui tomberent à terre entraînées par leur propre peſanteur. *Bravo, bravo, benedetto mio*, s'écria mon Italien, qui avoit prêté l'oreille au diſcours du nouveau

Fabuliſte. *Quelle façon de juger*, dit celui-ci, en ramaſſant ſon livre, *eſt-ce ainſi que les Muſes décident du merite des ouvrages ? C'eſt un Phénoméne litteraire qui nous étoit inconnu.*

Cependant MINERVE & les trois GRACES avoient paſſé, ou plûtôt volé près de nous, évitant ceux qui ſe trouverent ſur leur paſſage. Perſonne n'eût la hardieſſe d'entreprendre de les arrêter, ni même de s'oppoſer aux detours qu'elles faiſoient pour fuïr ; en effet quel audacieux auroit oſé le riſquer ? MINERVE avoit ſur le viſage un air d'indignation capable d'inſpirer de la crainte aux plus téméraires. MERCURE fit alors raſſembler du côté où nous étions, les neuf MUSES, à chacune deſquelles il donna deux gardes, menaçant de précipiter au fond du ténébreux Tartare, ceux qui laiſſeroient échaper la MUSE qui leur étoit conſignée ; enſuite plus prompt qu'un éclair, il vola à la pourſuite de MINERVE.

Je fus du nombre de ceux que le divin fils de MAIA commit à la garde des MUSES. Sa menace me fit frémir. La crainte de me voir frappé du redoutable Caducée, de me trouver dans la compagnie des SISYPHES & des IXIONS

victi-

victimes desespérées des cruelles EUMENIDES, fit que je repris la main de TERPSICHORE, qu'elle avoit retirée de la mienne. *Pardonnez la liberté que je prends*, Grande DE'ESSE, lui dis-je, en la lui baisant respectueusement, *vous entendez la menace de* MERCURE, *j'en frémis & vous êtes trop ingambe pour que je ne m'assûre pas de vous. N'appréhende rien de l'agile* TERPSICHORE, me dit-elle, *les Déesses ne sont pas comme les femmes mortelles, qui ne craignent pas de faire des malheureux pourvû qu'elles se satisfassent. Vos malheurs ne font pas le plaisir des Dieux. Suis l'ordre de* MERCURE, *fils & messager du Roi des Dieux & des hommes. Si nous fuyons le sommet du Parnasse, ce n'est pas qu'il y ait à craindre pour nous.* En vérité cette Muse est charmante : tandis qu'elle me parloit ainsi, je la regardois avec des yeux où elle dût voir quelque chose de plus que du respect, & l'embarras où je me trouvois pour lui répondre, dût assûrément lui découvrir ma témérité. Cependant elle fit semblant de ne s'en point appercevoir. Elle se tourna du côté de son autre garde qui étoit un *Espagnol :* il avoit été plus respectueux, mais non pas moins effrayé que moi, quoi qu'il eût

entendu ce que TERPSICHORE m'avoit dit, car il savoit assez joliment le François; le pauvre homme n'étoit pas encore trop rassuré. *Como esto*, lui dit la Muse, *no temples de miedo*, Señor, *buen animo* Señor, *buen animo*, *yo no intendo de esquivar*, *yo lo juro por los Dios infernales.* Alors MERCURE parût sans MINERVE ni les GRACES qu'il n'avoit pû contraindre à revenir. Il pria les Muses de remonter, & ordonna à ceux qui les avoient eû en garde, de suivre ces DE'ESSES. Au lieu de donner la main à notre MUSE, l'*Espagnol* voulut d'abord la soûtenir à la maniere Danoise. Mais TERPSICHORE le regardant avec un sourris dédaigneux, *usted se olbida*, SEÑOR, lui dit-elle, *yo yo tengo d'estribar vestra flaqueza.* L'Espagnol rougit de sa politesse, qui cessoit en effet de l'être à cause de celle qui en étoit l'objet. Une Muse qu'on accompagne en montant sur le Parnasse, au lieu d'être aidée, doit aider. Mais qu'il est aisé d'y monter quand on est dans la compagnie des MUSES! Je ne sai par quel enchantement le Parnasse paroissoit s'aplanir sous nos pas, nous le montames en peu de tems & sans peine.

C'est ici, c'est ici que quand j'aurois cent

cent bouches d'où l'éloquence couleroit comme de celle de PINDARE, ou comme un grand fleuve coule de ſes ſources, je ne pourrois toutefois raconter dignement, ce qui s'offrit à nos regards ſurpris. Toute la Cour céleſte étoit aſſemblée ſur le ſommet du Mont ſacré, tous les DIEUX & toutes les DE'ESSES formoient plus des deux tiers d'un cercle, au fond duquel paroiſſoit le grand JUPITER & la ſuperbe JUNON, un peu élevés ſur un nuage doré qui faiſoit une eſpece de Sopha, ou plûtôt de Trône. JUPITER avoit à ſes piés l'aigle tenant dans ſes ſerres le foudre redoutable. Le Païon étoit à ceux de JUNON placée à la droite de JUPITER. A côté du Trône un peu derriere le maître des Dieux, étoit MERCURE debout, ſon Caducée à la main. La brillante IRIS étoit de l'autre côté auprès de JUNON, dans la même ſituation que MERCURE. Le prudent CONSUS étoit aſſis au pié du Trône au devant de JUPITER & de JUNON, & derriere le Trône étoient PERSE'E, CASTOR, l'indomptable HERCULE, POLLUX, INDIGETE, QUIRINUS, JUTURNE, LUCINE, MYRTIL, ÆGE, HELICE. A la gauche de JUPITER & un degré moins élevé, étoit aſſiſe

THETIS, on voyoit à côté de cette Déesse PONTUS, ensuite CYBELLE, la grande AMPHITRITE, le fougueux NEPTUNE, EOLE, FORNAX, CERE'S au visage sec & hâlé, & son fils BACCHUS au gros ventre. L'éclatante FLORE, VERTUMNE, POMONE, PALE'S, la grande ISIS, PRIAPE, PAN aux piés de chevre, IPHTIME. PLUTUS, la chaste DIANE, PHOEBE', l'affreux PLUTON, SUMMANUS, JANUS. POSTVERTA; derriere lesquels on voyoit BATIA, LEUCOTHOE'. PALEMON, PSAMMATE. NE'RE'E, PROTE'E. DORIS, LYRIOPE. CYRENE, SILENE, ALPHOESIBE'E, SOSA

A la droite de JUNON paroissoit le vieux SATURNE, au même niveau que THETIS. A côté de ce Dieu étoit la sage THEMIS, MNEMOSYNE, l'aimable ASTRE'E, la courageuse BELLONE, APOLON aux blonds cheveux, VENUS aux yeux verds, CUPIDON, HYMENE'E avec sa robe nuptiale; la folatre HEBBE', MOMUS, COMUS. Le terrible MARS, BACCHUS, le grave HARPOCRATE, la triste PROSERPINE, le boiteux VULCAIN, LATONE, ESCULAPE, THEMIS, CAR-

CARNA, derriere laquelle on voyoit PORRIMA, & enſuite en remontant vers le Trône, CANBIRO, DIOMEDES, CHIRON, OPHIUCHUS, CIRCE', CALYPSO, VIRBIUS, PSYCHE', ÆGERIE, CORICYA, LOTIS, OMPHALE & pluſieurs autres. L'eſpace qui ſe trouva vuide entre POSTVERTA & CARNA fut occupé par les MUSES, & le cercle alors ſe trouva à peu près fermé.

Comme nous avions toujours ſuivi ces DE'ESSES, nous nous trouvames placés derriere elles avec les Héros du Pinde, qui faiſoient un troiſieme cercle derriere les DIEUX & les DEMI-DIEUX. Imaginez vous quel tranſport de joye je reſſentis, de me voir ainſi ſur le haut ſommet du Parnaſſe. Il me ſembloit que c'étoit de moi dont VIRGILE avoit parlé dans une de ſes éclogues, lorſqu'il avoit dit :

..... diviſque videbit
Permiſtos heroas & ipſe videbitur illis.

Je voyois d'un côté la Cour des Dieux immortels, & de l'autre je me trouvois environné des ORPHE'ES, des HESIODES, des HOMERES, des ARCHILOQUES, des STESICHORES.

J'y pouvois examiner la figure d'ESOPE, admirer le grand air d'ALCE'E, considerer THEOGNIS, SIMONIDE, METO, PINDARE. Les deux CRATINUS, étoient tout près de moi avec HERODOTE, EUPOLIS, TELESTE & MENANDRE. Peu loin étoient TURPILIUS, LUCILIUS, CECILIUS & ENNIUS, auprès desquels TERPSICHORE me montra PHILOXENE, TIMOTHE'E, CALLIMAQUE, THEOPHRASTE & ARATUS. Elle me fit aussi remarquer LUCRECE dont la physionomie a quelque chose de si égaré & de si violent, que ceux qui le verroient sans le connoître, ne le prendroient jamais pour l'Auteur de l'excellent Poéme qu'il a composé. Mais quelle fut ma joye, lorsque TERPSICHORE me fit remarquer le bon HORACE qui causoit avec LONGIN, DESPREAUX & le Marquis DE LA FARE. Je fus extrêmement tenté d'aller l'assûrer que je le regardois comme un très-grand Poéte, un galant homme, & un excellent Philosophe. Mais je n'eus pas la hardiesse de lui aller faire un compliment, qui, toute reflexion faite, auroit marqué en moi plus d'impertinence que de respect pour HORACE.

En

En effet, n'auroit-ce pas été lui dire, que je le croyois assez vain pour qu'il se trouvât flatté de mon estime, ou du moins, que je présumois assez de moi pour croire qu'il devoit en être flatté ? L'estime d'un homme comme moi doit être à peu près aussi indifferente à HORACE, que le mépris d'un bel-esprit de Paris, à qui j'ai ouï dire qu'il ne voudroit pas être l'Auteur de la plus belle des Odes de ce Poete. D'ailleurs, la curiosité de savoir pourquoi les DIEUX Immortels étoient ainsi assemblés, me faisoit craindre de perdre ma place, d'où je pouvois tout voir & tout entendre très-commodément, & voilà ce que je vis & ce que j'entendis.

CONSUS se leva & dit d'une voix grave, élevée & sonore ; „ que JUPITER „ avoit fait assembler les DIEUX & les „ DE'ESSES, pour les informer, qu'A- „ POLLON lui ayant très-humblement „ remontré, que depuis l'invention de l'Im- „ primerie, le nombre des Auteurs s'étoit „ si prodigieusement accru & se multi- „ plioit si fort tous les jours, que les di- „ vers tribunaux des journalistes ne suffi- „ soient pas à rendre compte de leurs é- „ crits, il étoit impossible de vaquer à „ tout ce qui regardoit les sciences & les „ arts,

„ arts , & à l'examen des nouveaux li-
„ vres : que faute d'y pouvoir mettre
„ ordre , les belles-lettres alloient tom-
„ ber dans une confusion d'où il seroit
„ impossible de les retirer : que dès qu'un
„ homme savoit écrire , il s'imaginoit
„ être capable de faire des livres , & en
„ faisoit : que l'art de faire des livres
„ étoit devenu une manufacture que les
„ Libraires entretenoient en vûe d'un
„ intérêt sordide , & non par l'amour
„ des Sciences auxquelles ils n'enten-
„ doient rien : que c'étoit un commer-
„ ce où l'on ne cherchoit qu'à donner
„ du nouveau , comme on fait chez les
„ marchands d'étofes ou de galante-
„ ries : que le mal même alloit si loin ,
„ que ceux qui ne pouvoient inventer
„ des choses nouvelles , portoient des mains
„ sacriléges sur les ouvrages les plus
„ respectables de l'Antiquité , & que par
„ un assortiment bizarre de miserables
„ Préfaces , de fades Critiques , de faux
„ & insipdes Commentaires , on donnoit
„ des éditions nouvelles dont le déteста-
„ ble accompagnement souilloit ou défi-
„ guroit les meilleurs ouvrages : qu'é-
„ tant d'une absolue nécessité de remé-
„ dier à un si grand abus , APOLLON
„ supplioit très-humblement JUPITER ,

„ de

» de charger particulierement quelque
» DIEU, de cette partie des Sciences
» qu'on appelle LITTERATURE.
» Sur quoi JUPITER ayant mûrement
» déliberé, & voulant prévenir tous les
» inconvéniens qui pouvoient resulter
» d'un si grand desordre, àprès avoir fait
» exposer au conseil des DIEUX les
» raisons d'APOLLON son très-cher
» & très digne fils, telles qu'elles se trou-
» voient exposées dans sa très-humble
» requête, il souhaitoit qu'on déliberât sur
» le choix du DIEU, qui seroit fait ce-
» lui de la Litterature; que ceux qui pré-
» tendoient à ce nouvel honneur, soit
» DIEUX soit DE'ESSES, n'avoient
» qu'à se lever, & qu'ensuite on iroit
» aux voix pour savoir celui que tout le
» conseil des DIEUX en jugeroit le
» plus digne, chacun des DIEUX & des
» DE'ESSES ayant à cet égard une voix
» active & passive.

Après ce discours CONSUS se rasit. Mais aucun des DIEUX ni des DE'ESSES ne se leva. Après avoir attendu quelque tems, JUPITER ce Roi des Dieux & des hommes, demanda lui-même si nulle des Divinitez ne vouloit partager avec APOLLON la gloire de présider aux sciences & aux arts. Mais cha-

chacun d'eux repondit qu'il avoit déja ſon emploi, & quelques-uns même dirent qu'ils en avoient deux ou trois. VENUS propoſa MOMUS, & MARS appuya cette propoſition. Mais APOLLON rejettant avec dédain un pareil collégue, DIEU *blondin*, lui dit MOMUS en s'avançant quelques pas dans le cercle, *ne vous fâchez pas. De quelqu'emploi que je ſois capable, je ſerois très-fâché de me charger de celui qu'on propoſe. Je ne voudrois pas ſeulement prendre ſur moi le département des Epigrammes & des Comédies. J'en vis quelques-unes l'autre jour, qui penſerent me faire perdre toute ma bonne humeur. Ainſi ſoyez tranquille & croyez que je n'ambitionne point du tout l'honneur de vous être aſſocié, quoique j'aye autant ou plus de droit à y prétendre qu'un autre.*

JUPITER fit de nouvelles exhortations pour engager quelqu'un des DIEUX, ou quelqu'une des DEESSES, à ſecourir APOLLON, mais tous refuſerent conſtamment une charge ſi pénible, quoique ſi glorieuſe. Alors JUPITER nomma SATURNE, JANUS, APOLLON, THEMIS, ASTRE'E & MNEMOSYNE pour aller avec CONSUS, examiner quel parti il y avoit à prendre, & venir en-

enſuite en faire le rapport au Conſeil. Ils furent tous ſept tenir une conference particuliere qui dura plus d'une heure. Ils ſortirent du cercle par l'endroit où j'étois, du côté de CARNA. Il ſe fit alors divers mouvemens parmi les Héros du Parnaſſe, la plûpart d'eux ſe flattoient de l'honneur d'être fait collegue d'APOLLON, puis qu'aucun des DIEUX ne s'étoit préſenté & qu'on n'avoit point offert cet honneur aux DEMI-DIEUX. Je jettois mes regards curieux parmi ces Héros, attentif à en découvrir quelqu'un de ma connoiſſance, lorſque TERPSICHORE s'appercevant du deſir qui m'occupoit, *vous voudriez bien*, me dit-elle, *connoître tous ces grands hommes que leurs talens ont rendus immortels, & dont la gloire augmente la notre. Je l'avouë*, lui répondis-je, *charmante* DE'ESSE, *après avoir admiré le cercle des* DIEUX, *je voudrois bien voir tant de grands Hommes dont la renommée ne ſera pas moins durable que l'Univers; mais je crains de perdre ma place & de m'éloigner de vous qui étes ici ma ſeule Protectrice. Eh bien*, dit-elle, *allez, je vous conſerverai votre place juſques à ce que* CONSUS *revienne, mais ne vous écartez pas ſans un guide que je vais vous donner.* Cette obligeante MU-

se appella alors une Nymphe du Parnasse nommée Grafibio, lui dit de me conduire par tout, au travers de la foule savante qui nous environnoit, & de me faire voir ceux que je voudrois connoître. J'étois bien embarrassé, j'aurois voulu connoître tous ces hommes immortels, mais le tems ne me le permettoit pas; ainsi je priai ma conductrice de me faire voir ceux qu'elle croyoit devoir m'intéresser d'avantage. Puisque vous le voulez ainsi, dit-elle, & que vous êtes François, je crois devoir vous faire principalement connoître ceux qui font le plus d'honneur à votre Nation. Il faut dire à sa loüange, repondis-je, qu'elle a produit un plus grand nombre d'excellens hommes qu'aucune autre. Cela n'est pas surprenant, reprit-elle, la France est un grand & ancien Royaume, situé sous d'heureux climats. Elle a eû dès les premiers siecles de la Monarchie, un Prince illustre par ses conquetes, plus illustre par ses vertus & son savoir, qui portoit l'amour des sciences si loin que dans une Academie formée par ses soins, il fit prendre aux savans qu'il y avoit admis avec lui, des noms Academiques & en avoit pris un lui-même pour se rendre leur egal & leur faire oublier ses titres

tres de Roi & d'Empereur. Un Royaume qui dès ſes commencemens a eû un ſi grand Prince, imité dans ſon amour pour les ſciences par divers de ſes Succeſſeurs, doit aſſûrément avoir produit un grand nombre d'excellens hommes. Je ſerois charmé de les connoître tous, ſi cela ſe pouvoit, lui dis-je; cependant ne négligez point, belle NYMPHE, de me faire remarquer les grands hommes des autres Nations, dont j'ai lû, ou dont je pourrois lire avec utilité, les Ouvrages. Je le ferai, repondit-elle, & commençons par ces quatre que vous voyez, dont deux ſont habillés à la Gréque, & les deux autres un peu à la Gauloiſe. Les Grecs ſont HESIODE le Pere de la Mythologie, & à ſa gauche c'eſt HOMERE qui n'eſt point aveugle, comme vous voyez, mais qui n'eſt aſſûrément pas l'Auteur de tous les Poëmes dont on veut lui faire honneur. Il eſt étonnant que tant de Critiques ne s'en apperçoivent pas. Les deux autres, continua-t-elle, ſans me donner le tems de lui repondre, ſont LORRIS & CLOPINEL, qui peuvent être regardés comme les reſtaurateurs & les Peres de la Poëſie Françoiſe, à moins que vous ne vouliez remonter juſques aux *Troubadours* ou juſques aux anciens *Druides*. Permettez-moi, lui dis-je, de m'approcher d'eux & de

prier très-humblement HOMERE, de m'apprendre ce que je dois dire de lui & des ouvrages qu'on lui attribuë. J'ai dequoi lui faire ma Cour ; je sai par cœur tous les endroits où Me. DACIER se livre pour lui, à un enthousiasme plein de tendresse. Je pourrai aussi, continuai-je, reciter aux deux Poëtes François, quelques-unes de ces charmantes descriptions qui se trouvent dans leur *Roman de la Rose* ; eh qui peut les oublier quand on les a lûes ! Nous ferons ce que vous voudrez, me repondit la NYMPHE ; mais si vous voulez satisfaire la curiosité que vous avez d'abord fait paroitre, songez que vous n'avez point de tems à perdre. Cela est vrai, lui repondis-je, belle NYMPHE, je ne suis ici que pour voir, voyons donc, & puisque vous m'avez montré LORRIS & CLOPINEL, tâchez de me faire voir aussi leur Commentateur MOLINET. Vous avez raison, repondit-elle, il mérite bien d'être connu. C'est un homme, qui, sous un badinage qui paroit même extravagant, laisse échaper des traits qui vont bien loin. Je n'en veux de preuves que ses allegories du *Roman de la Rose*. En passant ici sur la droite, continua GRAFIGNO, nous pourrons bien le trouver, j'y viens d'appercevoir COQUILLART, ils

ils ſont ſouvent enſemble avec VILLON, *Octavien* & *Mellin* de SAINT GELAIS, *Andry* DE LA VIGNE, *François* D'AMBOISE, BONNEFONS & THEOPHILE. Mais ne paſſez point, dit la NYMPHE, ſans bien regarder ces deux hommes, l'un eſt APOLLODORE & l'autre MEZIRIAC. Vous ſavez ſans doute, que ce dernier eſt un des plus ſavans hommes qu'ait eû la France. Perſonne n'a été plus capable que lui, de nous donner l'hiſtoire de tous les DIEUX. Lors même qu'il n'étoit qu'un ſimple mortel, il connoiſſoit l'Olympe, comme s'il en avoit été un des habitans. Il avoit deſſein de donner cette Hiſtoire, & nous avons en manuſcrit dans la Bibliotheque du Parnaſſe, des Mémoires qu'il avoit aſſemblés pour des Commentaires qu'il préparoit, ſur ce qu'APOLLODORE a dit de nos Divinitez, mais MEZIRIAC n'a pas mis la derniere main à cet Ouvrage, & il n'y a que lui ou les MUSES qui puiſſent l'achever. Auſſi voyez-vous, ajoûta-t-elle, qu'il eſt du moins auſſi grand qu'APOLLODORE.

Après avoir traverſé la foule, l'eſpace de vingt pas, ſans que ma Conductrice m'eût fait remarquer perſonne, elle s'écria tout d'un coup, vous êtes bienheureux, avançons un peu ſur la droite & vous al-

lez voir non seulement MOLINET, avec ceux que je vous ai nommés, & qui au fond sont plus dignes de votre curiosité par leur reputation que par leur vrai mérite, mais vous allez voir encore ce qui mérite le plus d'être vû dans le genre agréable & divertissant. Regardez ce petit cercle, où il y a un Latin, & un Ecossois avec six ou sept François & un Italien. Le plus grand sur la gauche c'est MOLINET, l'Italien qui est auprès de lui, est LA CASA, ensuite *François* D'AMBOISE, MARTIAL, OWEN, THEOPHILE, le plus petit c'est VILLON, & cet autre qui est plus grand sur la gauche de MOLINET, c'est COQUILLART. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'entre THEOPHILE & VILLON ce sont *Octavien* & *Mellin* de SAINT GELAIS, ils se ressemblent si fort, que ce n'est pas sans fondement qu'on croit que l'un est fils de l'autre. Mais voyez de tous vos yeux cet autre cercle où vous découvrez les hommes de toutes sortes de Nations: le grand homme que vous voyez avec un habit different de tous les autres, & qui a quelque chose de si égaré dans la vûe, c'est SANTEUIL, un des plus grands, pour ne pas dire le plus grand Poëte Latin qui ait été depuis le regne d'AUGUSTE. Autre fou, du moins

moins à en juger par ſon viſage, qui ſe montre en cent manieres differentes. C'eſt DU FRENY, m'écriai-je en l'interrompant. Oh! rien ne m'empêchera de l'aller embraſſer, nous avons bû autrefois enſemble à la ſanté des Muſes. Je m'avançai en effet avec précipitation. Il me reconnut, & me félicitant de me voir ſur le Mont ſacré, ou il n'avoit jamais crû de me voir, il me préſenta à ceux avec qui il s'entretenoit. J'en fus reçû avec beaucoup de bonté. Ils ont tous une eſtime particuliere pour celui qui me préſentoit à eux. En effet DU FRENY mérite d'être conſideré comme un de ces hommes originaux, rares & ſi diſtingués par la ſingularité de leur excellent caractère, qu'il n'y en a pas deux à admirer. Mais quelle joye ne reſſentis-je point, quel charme, lors que je connus que preſque tous ceux avec qui DU FRENY ſe trouvoit, n'étoient pas moins diſtingués dans leurs genres. L'un, par exemple, étoit L'ARIOSTE, l'honneur de l'Italie & auquel elle n'a point encore produit d'égal. Un autre étoit LA FONTAINE, ce conteur ingénieux, chez qui la ſimplicité n'eſt jamais ſans l'élégance, toujours au-deſſus des François qui l'ont imité, & des étrangers qui l'ont voulu traduire. A côté de lui étoit *Théophile* FOLENGIO ſi célebre

bre sous le nom de *Merlin Coccaie*, BEMBO, dont la douce éloquence coule avec la pureté du stile, & RABELAIS, autre Auteur original, si rempli de savoir & de reflexions utiles, qu'au milieu des balivernes, qu'il débite pour se réjouïr lui-même, il ne peut s'empêcher de repandre les maximes les plus importantes, accompagnées de traits d'une érudition peu commune. PETRONE dont l'élégance fait voir avec plaisir des Peintures qui font horreur, étoit auprès de RABELAIS avec BOCACE la gloire de Certaldo, ce conteur aussi fécond que naturel, & dont l'ouvrage le moins serieux lui a fait la plus grande reputation. CHARTIER paroissoit ensuite, le même dont l'esprit inspira tant d'estime pour lui à une grande Princesse, que le trouvant endormi elle ne pût resister à l'envie *de baiser*, dit-elle, *une bouche dont il étoit sorti tant de belles choses.* Ensuite étoit *Jean* MAROT, qui nous a donné deux Poëmes héroïques qui n'ennuïent point, quoi qu'ils soient écrits en vers François. Son fils *Clement* & son petit-fils *Michel* étoient auprès de lui. *Clement*, dont l'ingenieuse & charmante naïveté a consacré le langage de son siecle à cette sorte de stile, où beaucoup d'esprit & de délicatesse se cachent avec art sous une simplicité apparente & qu'on nom-

nomme *Stile Marotique*, du nom de *Clement* MAROT, honneur qui n'eſt arrivé qu'à lui. J'avoüe que je fus ſurpris de voir ſon fils *Michel* faire nombre dans une compagnie ſi diſtinguée ; le peu qu'il a fait ne m'a jamais parû digne de lui procurer l'honneur d'être admis ſur le Parnaſſe, auſſi GRAFIBIO m'aſſûra-t-elle qu'il n'y avoit été reçû qu'en conſideration de ſon Pere & de ſon grand-Pere. Il y avoit enſuite CERVANTES qui forma ſi ſagement le fameux Don QUIXOTTE, qu'avec la lance de ce Chevalier & l'armet de MAMBRIN, il a détruit toute la Chevalerie errante. L'ingénieux & le facétieux BUTLER étoit à ſes côtez, & auprès de celui-ci le Comte de ROCHESTER, dont l'eſprit s'explique toujours avec un enjoüement & des graces riantes, peu ordinaires à ſa Nation. Enfin GELLI qui a fait parler les animaux ſi ſagement, & LUCIEN, ce modele de la bonne plaiſanterie, qui a ſi bien fait parler les DIEUX, que quoi qu'il les raille, ils n'ont pû s'en fâcher ; GELLI, dis-je, & LUCIEN étoient de cette troupe. Il auroit été difficile de trouver encore ſur tout le Parnaſſe un nombre d'hommes auſſi aimables, auſſi divertiſſans, & même auſſi ſavans & auſſi raiſonnables, malgré l'air libertin de la

plûpart d'entr'eux. Le bon DU FRENY me demanda des nouvelles de pluſieurs perſonnes de ſa connoiſſance, entr'autres de M. *de* LA MOTTE, de M. l'Abbé *de* PONS, & de M. l'Abbé TERRASSON, dont la Diſſertation ſur la Critique eſt extrêmement eſtimée de tous les bons eſprits du Parnaſſe. Il n'oublia pas l'Abbé DE GRECOUR à qui PHILOTANUS, à ce qu'on dit, garde une place ſur la double montagne; ni M. TITON *du* TILLET, à qui les grands hommes du ſiecle de LOUÏS XIV. ſont preſqu'auſſi redevables qu'aux Muſes.

Je contois à DU FRENY par quel hazard je me trouvois en ce lieu, & lui marquois la crainte où j'étois d'être bien-tôt obligé d'en ſortir, lors que GRAFIBIO me tirant par le bras, voyez dit-elle, ces trois hommes qui traverſent ſur la gauche, c'eſt DE GROOT, ERASME & DE THOU. Comme ils étoient preſque paſſés, & qu'ainſi je ne pouvois les bien voir, quoique leur taille avantageuſe les élevât au-deſſus de toute la foule, j'oubliai alors & DU FRENY & ſa charmante compagnie, pour voir trois hommes dont l'un eſt le TITE-LIVE de la France, & les deux autres l'honneur de la Hollande & du Brabant. PUFFENDORF les ſuivoit & les joignit. Il

me

me parût que tout grand qu'il eſt, il étoit un peu moins grand que DE GROOT lors qu'il étoit auprès de lui, & qu'il étoit beaucoup moins grand que DE THOU quand ils étoient à côté l'un de l'autre.

Je viens d'appeller DE THOU le TITE-LIVE de la France, & ce n'eſt pas ſans raiſon, car l'ayant retrouvé enſuite avec une troupe d'Hiſtoriens, parmi leſquels il étoit à côté de TITE-LIVE, ce dernier ne paroiſſoit preſque pas plus grand que de THOU. Illuſtre Hiſtorien mais Pere infortuné! JOSEPHE, ſurnommé *le* TITE-LIVE *des Grecs*, eût une ſtatuë érigée dans Rome pour avoir compoſé l'Hiſtoire des Juifs, & la recompenſe que la tienne a eû dans ta Patrie, a été de faire couper la tête à ton fils, en rendant impardonnable une faute qui ceſſoit de l'être par les circonſtances: mais ſi le Cardinal de RICHELIEU s'eſt ainſi vangé de la vérité qu'on avoit dite d'un de ſes lâches ancêtres, les MUSES ſe ſont vangées à leur tour. Elles n'ont jamais voulu permettre que ce Cardinal ait été admis ſur le Parnaſſe, quelqu'effort qu'il ait fait, quelques ſoins qu'il ſe ſoit donnés, quelques ruſes qu'il ait employées pour y être reçû, quelques mercenaires & flateurs éloges que lui ait donné & lui donne encore *l'Academie Françoiſe*. Son

ombre errante au pié de la double montagne n'a pour compagnie que la noire envie qui la déchire, & la cruelle Politique qui ne lui sert plus de rien.

Parmi la troupe d'Historiens où je vis DE THOU pour la seconde fois, étoient HERODOTE, JOSEPHE, THUCIDIDE, POLYBE, TITE-LIVE, SALUSTE, CESAR, MEZERAI & SIRI. TACITE n'y étoit pas, GRAFIBIO à qui j'en parlai, me dit qu'il étoit apparemment avec LA HOUSSAIE, MACHIAVEL & quelques autres Italiens politiques. THUCYDIDE & SALUSTE étoient les deux plus grands de la troupe, l'un comme Grec & l'autre comme Latin. Mais ce qui me surprit, c'est qu'il falloit y regarder de bien près pour s'appercevoir qu'HERODOTE fût moins grand que THUCIDIDE; ma surprise venoit de ce que j'avois oui dire le contraire à beaucoup de savans. J'en parlai à GRAFIBIO qui me repondit qu'il ne falloit jamais juger d'un Auteur sur la foi d'autrui; que si quelques savans avoient mal parlé d'HERODOTE, il étoit cependant vrai qu'il avoit été appellé *le Pere de l'Histoire*, & que chacun de ses livres avoit été honoré du nom d'une des Muses. Son stile, ajoûta-t-elle, est peut-être un peu trop fleuri

fleuri pour un Hiſtorien, mais celui de THUCYDIDE n'eſt-il point auſſi un peu trop ſec? Il y a beaucoup de contes dans les Hiſtoires d'HERODOTE; mais n'eſt-ce pas lui faire injuſtice que de l'accuſer pour cela de menſonge, puiſque ne les rapportant que comme des choſes qui étoient crues & qu'il ne garantiſſoit point pour vrayes, il dit au contraire la vérité lors même qu'il rapporte des fables?

Après avoir ainſi parlé d'HERODOTE, je vois, continua la NYMPHE, quelques-uns de mes bons amis que vous n'avez peut-être pas connus, quoi qu'ils ſoyent vos contemporains. Avançons un peu. Voyez ce grand homme qui paroît ſur la droite avec une phyſionomie ſi agréable & ſi ſpirituelle, c'eſt SALO le Pere des Journaux Litteraires, à ſa gauche eſt le ſavant MENKEN, voyez enſuite BAYLE & ſon ami BAUVAL, ALLVSSI, LAMBEC, STRUVIUS, MORHOF & le Baron de LEIBNITZ; ce ne ſont pas là des amis du commun, ajoûta GRAFIBIO. Voyez la haute taille du dernier, ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, c'eſt qu'il la conſerve telle en quelque compagnie qu'il ſe trouve, & même qu'elle augmente avec les Mathematiciens. Il eſt bien grand, repondis-je, mais ne croyez,

croyez-vous pas qu'il eût été encore plus grand s'il n'eût pas voulu l'être en tout genre ? Croyez-vous donc, reprit la NYMPHE, que sa gloire ait diminué par les soins qu'il a pris de l'étendre ? Oui, repondis-je franchement, je le crois. Il en pourroit bien être quelque chose, dit GRAFIBIO, mais voulez-vous que je vous dise sur ce sujet mes conjectures ? LEIBNITZ n'étant que simple mortel, eut le malheur d'estimer les biens de la vie un peu plus qu'ils ne valent. Il voulut s'acquerir des honneurs & des richesses ; le moyen d'y parvenir étoit de se faire une grande renommée : & on n'y réüssit pas en ne faisant parler de soi que les sages. La terre est couverte d'une si grande multitude de sots, & si peu de gens ont le goût de la perfection, qu'il s'agit principalement de gagner la voix de la multitude ; on le peut avec des talens fort ordinaires, il y faut plus d'art que de savoir. LEIBNITZ a mis l'un & l'autre en usage & y a bien réüssi. Si sa vraye gloire s'en trouve moins grande, sa gloire passagere s'en est sans doute mieux trouvée. Croyez-vous, poursuivit-elle, que si LEIBNITZ n'eût pas cherché à paroître aussi grand qu'il pouvoit le devenir, il eût laissé en mourant la prodi-

gieuse

gieuſe ſomme d'argent qui ſe trouva chez lui ? Il n'y auroit pas eu grand mal, repondis-je, puiſque cela n'a ſervi qu'à faire ſubitement mourir de joye ſon héritiere. On peut dire tout ce qu'on voudra, pourſuivis-je, mais il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez faire d'honneur aux MUSES, que de leur aſſocier PLUTUS dans le culte qu'on leur rend. J'en conviens, repondit GRAFIBIO, auſſi les MUSES n'accordent-elles jamais à ceux qui le font, un auſſi haut degré de gloire, qu'à ceux qui les ont ſervies plus purement. C'eſt par cette raiſon, pourſuivit-elle, que quelqu'excellent homme qu'ait été le Chevalier NEWTON, URANIE le reçut aſſez froidement quand il arriva ſur le Parnaſſe, & que ſi le Conſeil des MUSES lui accorda la plus haute taille parmi les Mathematiciens, & une taille éminente parmi les Phyſiciens & les Aſtronomes, ces Déeſſes ne lui ont pas accordé le même avantage parmi les Philoſophes. Que dites vous là, demandai-je à GRAFIBIO, eſt-ce que les Mathematiciens, les Phyſiciens & les Aſtronomes ne ſont pas mis au rang des Philoſophes ? Ne vous y trompez pas, reprit la NYMPHE, nous croyons ſur le Parnaſſe, qu'on peut être Mathematicien, Phy-

Phyſicien, Aſtronome, ſans être Philoſophe; & qu'on peut être Philoſophe ſans être ni Aſtronome, ni Phyſicien, ni Mathematicien. Nous ne donnons ici le nom de Philoſophe qu'à ceux, qui, par les principes de la nature des choſes, cherchent à conduire l'homme à une ſageſſe ſalutaire, dont le but eſt la vertu pratique, & non pas ceux dont les recherches ont un autre objet. En parlant de NEWTON, pourſuivit-elle, regardez ſur votre droite, le voilà qui paſſe environné de la plus ſérieuſe troupe qui ſoit ſur le ſacré Mont. Les deux premiers ſont ANAXIMANDRE *de Milet*, & DIOPHANTE. Les trois qui ſuivent ſont ALDILAZITH, ALFRAGAN & le Prince de Syrie ABUL-FEDA. Voilà enſuite PTOLOME'E entre ALPHONSE *de Cordoue*, & *Roger* BACON. TYCO-BRAHE' & COPERNIC ſont les deux que vous voyez aux côtez de GALILEI. Derriere, c'eſt NEWTON, je n'ai pas beſoin de vous le dire, peut être l'avez-vous connu avant ſon arrivée ſur le Parnaſſe; mais quand vous ne l'auriez jamais vû, ſa taille éminente doit aſſez vous le faire connoître. Remarquez ſeulement qu'il eſt entre KEPLER & ALPHONSE Roi de *Caſtille*, & avec quelle joye & quelle

le vivacité ce dernier l'interroge. Les deux qui suivent sont EUTOCIUS ASCALONITE & JACQUES DE CREMONE. Voyez ensuite WREN, WALLIS, BARROW, PICARD, le Marquis de L'HÔPITAL & VARIGNON; tous gens d'une taille extraordinaire, mais tous moins grands que NEWTON. Je suis charmé, dis-je à la NYMPHE, de voir une troupe si distinguée. Voilà bien le Chevalier NEWTON, sa grosse tête, ses cheveux blancs & cet air massif, qu'on n'auroit jamais crû voiler un génie si pénétrant. La hauteur de la taille ne me surprend point, on ne pouvoit la lui refuser & par rapport à son savoir & par rapport à sa retenuë, grand à l'égard des choses qu'il a demontrées, plus grand peut-être à l'égard de celles qu'il n'a point voulu décider. Mais que je suis fâché, poursuivis-je, de ne pas voir ici ARCHIMEDE! Je m'en étois flaté quand vous m'avez montré EUTOCIUS & *Jacques de* CREMONE. ARCHIMEDE n'est-il pas aussi d'une taille prodigieuse? Vous en seriez surpris, repondit GRAFIBIO, mais voici encore de la même troupe, ajoûta-t-elle, voyez ces quatre hommes qui suivent, c'est APOLLONIUS *de Pergée*, VIVIANI, BERNOULLI

NOULLI & ECHELLENSIS. ECHELLENSIS ? repliquai-je, pourquoi eſt-il là ? Je croyois qu'il n'étoit rien moins que Mathematicien. Il n'eſt rien moins auſſi, repondit la NYMPHE ; mais depuis qu'avec le ſecours de VIVIANI, il a traduit APOLLONIUS qu'il n'entendoit pas, il a été ſaiſi de cet amour fatal qui s'empare de tous les Traducteurs pour ceux qu'ils traduiſent. Il ne quitte plus APOLLONIUS. Je ſuivis de vûë ces deux troupes, tant qu'elles allerent en droite ligne, mais dès qu'elles s'en écarterent je les perdis de vûë, car j'étois ſi petit au milieu de tous ces Héros du Parnaſſe, que je ne pouvois voir que ceux auprès de qui je paſſois, ou qui paſſoient auprès de moi.

GRAFIBIO continuant de me conduire vers l'endroit où étoit le trône, me mena auprès de deux hommes dont l'un étoit Grec & l'autre François. Ils étoient l'un auprès de l'autre ſans ſe parler, ils jettoient les yeux ſur la multitude, leur air étoit appliqué & tranquille. Ils étoient l'un & l'autre d'une taille avantageuſe, mais le François étoit ſi grand, que GRAFIBIO m'aſſûra qu'il avoit plus de ſept piés & un pouce. Ce François étoit LA BRUYERE, le Grec étoit

étoit le divin parleur THEOPHRASTE.

Peu loin d'eux, je vis ÆSCHILE & EURIPIDE, qui s'entretenoient avec *Pierre* CORNEILLE, *Thomas* son frere, SHAKESPEAR & CAMPISTRON. Je ne puis exprimer la joie que j'eus de voir *Pierre* CORNEILLE. C'eſt à bon titre qu'on l'a ſurnommé *le grand*, il s'élevoit de toute la tête au deſſus de ceux qui l'environnoient. Mais à ne conſiderer que ſa phyſionomie, il s'en falloit bien qu'elle annonçât un ſi grand homme. Voilà, me dit GRAFIBIO en parlant de lui, un homme que toutes les nations doivent envier à la France, aucune n'a encore produit ſon ſemblable & peut-être n'en verra-t-on jamais. Mais, ajouta-t-elle, conſiderez bien la taille de ſon frere, afin que vous puiſſiez aſſurer qu'elle eſt fort au deſſus du commun, quoiqu'en diſent tant de gens qui ne l'ont jamais vu. GRAFIBIO avoit raiſon, c'eſt faire une grande injuſtice à *Thomas* CORNEILLE, que de s'imaginer qu'il ſoit autant au deſſous de ſon frere que quelques gens le prétendent. Je les examinois tous attentivement; l'air noble d'EURIPIDE me charmoit, il attira ſouvent mes regards,

mais une chose qui me surprit d'autant plus que je m'y attendois moins, c'est que SHAKESPEAR paroissoit quelquefois presqu'aussi grand que CORNEILLE, & que tout d'un coup il paroissoit si petit qu'il ne lui venoit pas à la ceinture. Je crus d'abord que je me trompois, prévenu par ce que j'avois ouï dire de SHAKESPEAR. Je me frotai les yeux, mais je vis si distinctement & plusieurs fois la même chose, que je n'eus plus lieu d'en douter. Aussi ne l'avois-je connu jusqu'alors, que par ce que j'en avois ouï dire à des Anglois. Je voulois aller demander au grand CORNEILLE, quel art lui avoit appris à intéresser autant les spectateurs par des discours que par les plus touchantes actions de la scène, car c'est principalement en cela que CORNEILLE m'a toujours paru très grand; mais je reflechis qu'un effet si merveilleux ne pouvoit être produit que par un génie aussi élevé que plein de justesse, qui trouvoit dans son propre fonds des ressources que l'art ne peut donner.

Le tems qui pressoit, fit que ma conductrice m'avertit de porter mes regards ailleurs, en me faisant remarquer ARISTOTE, CASTELVETRO, LE BOSSU & D'AUBIGNAC. Ensuite elle me mon-

montra QUINAUT & LULLY, c'eſt à dire, deux hommes dans leur genre preſqu'auſſi grands que CORNEILLE l'eſt dans le ſien. COULANGES, LA SABLIERE, LAMBERT, CHARPENTIER & GAUTIER étoient avec eux, & de plus TERPANDRE, PYTHAGORE, ARISTOXENE, BOECE, & *Guy* l'ARETIN. Près d'eux, GRAFIBIO me montra RACINE, qui s'entretenoit avec SOPHOCLE. Après avoir vû CORNEILLE & EURIPIDE je devois naturellement avoir une grande curioſité de voir ces deux grands Poëtes. Je conſiderai RACINE avec beaucoup d'attention, je comparai la hauteur de ſa taille avec celle de SOPHOCLE, je pouvois aiſément en juger, puiſqu'ils étoient l'un auprès de l'autre, & je puis aſſurer, malgré le jugement extraordinairement porté par le fils de RACINE contre ſon propre Pere, que celui-ci eſt plus grand que SOPHOCLE. RACINE a la phyſionomie auſſi ſpirituelle & auſſi riante que CORNEILLE l'a peu, & il joint à cela un air ſi François qu'on le reconnoîtroit pour l'être, quand même il ſeroit habillé à la Grecque ou à la Romaine. Un peu derriere eux, ma conductrice me fit remarquer PLAUTE, LUCAIN, JUVENAL;

PERSE, LUCILIUS. Ils composoient un groupe, si je puis m'expliquer ainsi, qui faisoit un effet très-remarquable. L'air emporté de LUCILIUS, l'air colère de JUVENAL, l'air caustique de PERSE contrastoient admirablement ensemble, & plus encore avec l'air superbe de LUCAIN, & l'air goguenard de PLAUTE; celui-ci malgré sa physionomie spirituelle sentoit encore le Meunier. Après les avoir considerés avec beaucoup de plaisir, avançons un peu, me dit la NYMPHE; & nous nous arrêterons ensuite pour vous faire voir à droite & à gauche, des hommes que vous ferez sans doute bien aise de connoître. Elle me montra en effet MOLIERE, TERENCE & AFRANIUS, avec CHAPELLE, BACHAUMONT, LAINEZ, l'Abbé de CHAULIEU, le Marquis de LA FARE, HORACE & DESPREAUX, qui venoient de les joindre. Je fus charmé de voir l'Abbé de CHAULIEU qui me reconnut & me présenta à HORACE, à TERENCE & au reste de la compagnie. Je lui demandai des nouvelles du bon PALAPRAT, il me dit qu'il venoit de le laisser avec LA FOSSE, LA CHAPELLE, CATULLE, TIBULLE, PROPERCE, LE NOBLE,

LE

LE SAGE, le Comte BONARELLI & le Cavalier MARINO. Pendant le peu de tems que GRAFIBIO me laiſſa à les conſiderer, mes yeux revinrent ſouvent ſur TERENCE. Je trouvois en lui quelque choſe que je ne voyois point dans les autres, & qui avoit plus d'affinité avec l'humanité périſſable telle qu'eſt la notre, qu'avec cette humanité immortelle & glorieuſe dont jouiſſent les Héros du Parnaſſe. Quand nous les eumes quittés je m'en expliquai avec GRAFIBIO, & voici ce qu'elle m'apprit: vous avez ſu ſans doute, me dit-elle, que l'an cinq cent quatre-vingt quatorze de la fondation de Rome, TERENCE quitta cette Ville pour paſſer en Aſie. Il s'embarqua & depuis ce tems on n'a point ſu ce qu'il étoit devenu. On l'a cru mort, la choſe n'étoit pas hors de vraiſemblance. Cependant TERENCE n'a point ſenti le pouvoir des Parques. Il vit & vivra toujours en depit de leur fil & de leurs ciſeaux. Le vaiſſeau ſur lequel il étoit, fit naufrage, l'impétueux AQUILON le pouſſa contre un rocher où il fut briſé en mille morceaux, & TERENCE avoit déja été deux fois précipité au fond de la Mer par les vagues, lors que le même AQUILON, touché

de pitié au milieu de toutes ses fureurs, enleva ce Poëte quand il revint pour la troisieme fois sur l'eau, & l'apporta sur le sommet de l'Helicon. Les MUSES le reçurent avec une joye inexprimable, & pour ne plus exposer une vie qui leur étoit si chere, elles lui firent tant boire de Nectar & manger tant d'Ambroisie, que son corps devint incorruptible & par consequent immortel, de sorte qu'exempt des miséres de la vie humaine il vit & vivra éternellement parmi nous,

Sans avoir vu couper la trame de ses jours.

Voilà, poursuivit GRAFIBIO, pourquoi vous lui trouvez quelque chose qui ressemble plus aux hommes mortels, qu'à ceux qui ont mérité après leur mort de jouïr ici de l'immortalité. Cette difference est petite, ajouta la NYMPHE, mais en voici une bien considerable & qui n'est pas à l'avantage de TERENCE. C'est qu'ayant ainsi conservé le corps terrestre qu'il auroit dû dépouiller à la mort, il a conservé la même taille qu'il avoit. Et au lieu que la taille des Héros du Parnasse croît ou decroît selon le degré de mérite qu'ils ont dans les differentes Sciences dont ils parlent,

la

la ſienne reſte toujours mediocre, & menue, toujours égale. Je ne voudrois pas pour un Empire, dis-je à ma conductrice, ignorer ce que vous venez de m'apprendre du ſort de TERENCE. Je pourrai maintenant tirer de peine tous les Savans de l'Europe, qui, depuis tant de ſiecles, ont cru que ce Poëte n'eſt plus en vie ſans pouvoir cependant fixer l'époque de ſa mort, ni dire comment elle étoit arrivée. Mais pour rendre complette l'obligation que je puis vous avoir à ce ſujet, dites-moi, belle NYMPHE, continuai je, quel étoit le véritable nom de ce grand Poëte, car c'eſt encore une choſe que nos Savans ignorent. Il s'appelloit ASDRAL, me repondit la NYMPHE, vous pouvez en être auſſi ſur que de tout ce que je viens de vous dire à ſon ſujet. J'avoue que j'eus tant de joye de ſavoir ces deux anecdotes, que le plaiſir d'aller les apprendre à toute la Republique des Lettres, & de me faire par là un grand nom, me fit plutôt ſouhaiter que craindre le moment où je devois deſcendre du Parnaſſe. C'eſt à ma honte que je fais cet aveu, il eſt vrai; mais telle eſt la vanité de l'homme, une occaſion de briller lui fait ſouvent oublier ſes vrais intérêts & ſa véritable gloire.

Je demandai enſuite à GRAFIBIO, ſi elle ne pouvoit pas me faire voir ARISTOPHANE, afin que je puſſe me vanter, d'avoir vu ce qu'il y a de plus fameux parmi ceux qui ont travaillé pour le théatre. Mais la NYMPHE me repondit qu'elle ne l'avoit point apperçu, & qu'aſſurément il n'étoit pas du côté où nous étions puiſqu'elle venoit d'y voir SOCRATE. Les remords & la honte d'avoir perſecuté ce grand homme, obligent-ils donc ARISTOPHANE de fuir ſa préſence, demandai-je? Non ſeulement les remords & la honte, mais la peine, me repondit GRAFIBIO. Je vais encore vous apprendre une anecdote qui n'eſt pas moins curieuſe que celles que je vous ai appriſes. Vous ſaurez, pourſuivit elle, que lorſqu'après ſa mort, ARISTOPHANE ſe préſenta ſur le Parnaſſe, APOLLON & les MUSES, même THALIE, refuſerent de le recevoir, s'il n'expioit auparavant le crime qu'il avoit commis contre SOCRATE. Il fut livré pendant dix ſiecles aux triſtes Eumenides. Elles lui ont fait ſouffrir dans l'affreux Tartare des maux mille fois plus cruels que ceux des PROMETHE'ES & des SISYPHES. Après cette expiation il a été reçu ici, mais encore

core à cette condition, que lors qu'il se trouveroit, sous la vuë de SOCRATE, il perdroit sa figure d'homme & ne paroîtroit plus que sous celle de cet horrible reptile noir qu'on nomme *Mouron.* Cela non seulement lui cause la honte que vous pouvez vous imaginer, mais de plus, c'est que la contraction de tous ses membres pour prendre la forme de ce vilain animal, lui fait éprouver, à ce qu'il dit lui-même, des douleurs égales à celles qu'il a soufert dans le ténébreux manoir. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il fuit SOCRATE, la douleur l'y forceroit, quand la honte ne l'y obligeroit pas ; mais j'ajouterai à la gloire de SOCRATE, poursuivit la NYMPHE, que pour épargner à ARISTOPHANE ces douleurs & cette honte, SOCRATE a soin lui-même de l'éviter. Ce divin Philosophe a d'abord fait tout ce qu'il a pu pour exempter le Poëte des peines du Tartare, & ensuite, tout ce qu'il pouvoit pour l'exempter du châtiment auquel il est ici condamné. *O* APOLLON, *ô* MUSES, disoit-il, *loin de punir* ARISTOPHANE *pour l'amour de moi, vous devez le recompenser ; la mort qu'il m'a procurée n'a servi qu'à avancer mon bonheur & ma gloire. Lors même que j'étois le plus heu-*

*reux à Athenes, je n'étois que dans une ville pleine de corruption, lors qu'on m'y croyoit le plus libre, j'y étois dans une prison mobile qu'on nommoit mon corps. Les soins d'*ARISTOPHANE *m'en ont délivré, pourquoi voulez-vous l'en punir ?* C'est ainsi que parloit SOCRATE, mais la justice des Dieux n'a pas permis que la punition du Poëte ne fût pas égale à la bonté du Philosophe. Si l'on peut, dis-je à ma conductrice, se rejouïr des maux d'un miserable, j'avoue que je me rejouïs de ceux d'ARISTOPHANE. Il y a des coupables qui ne sont pas indignes de pitié. Mais les calomniateurs, les perfides & les avares ne me paroissent dignes que de châtiment. Mais puisque vous avez découvert SOCRATE, ne songeons plus qu'à aller à lui, n'est-il pas plus grand que tout ce que vous m'avez fait voir ? On m'a dit que ses discours ne sont pas seulement la source de la sagesse, qu'ils sont encore celle des graces. Voyons-le, je vous supplie, voyons le. J'aime cette impatience, dit GRAFIBIO, il n'y a rien en effet de si grand sur le Parnasse que SOCRATE, & par un privilége dû à la vertu quand elle est aussi pure que la sienne, c'est qu'il conserve toujours l'éminence de sa taille, lors même qu'il se

trouve

trouve avec les plus grands de ceux qui ont excellé dans quelque genre que ce ſoit. Comment, demandai-je à GRAFIBIO, ſi SOCRATE ſe trouvoit avec CORNEILLE, ARCHIMEDE, NEWTON, THUCYDIDE, SALUSTE, VIRGILE, CICERON, DEMOSTHENE & qu'on parlât de Tragédie, de Mathematique, d'Hiſtoire, de Poëſie, d'Eloquence, SOCRATE conſerveroit cependant une taille ſuperieure à celle de ces grands hommes ? Oui, dit la NYMPHE. VIRGILE petit quand on parleroit de Mathematique, ſeroit très-grand quand il s'agiroit de Poëſie. THUCYDIDE très-grand quand on parleroit d'Hiſtoire, deviendroit petit lors qu'on parleroit de Poëme Dramatique. Mais de quelque choſe qu'on parlât, SOCRATE conſerveroit toujours ſa ſuperiorité, parce qu'il ne la tient que de la vertu, & que ce n'eſt que par elle qu'on parvient au point fixe de la véritable grandeur. Cela vous ſurprend, continua-t-elle, on ne juge chez vous de la grandeur que par le ſavoir & les talens, & même par quelque choſe de moins, on en juge par les richeſſes le pouvoir, ou les titres. Il n'en eſt pas ainſi ſur le Parnaſſe. Les richeſſes, le pouvoir y diſparoiſſent, les titres n'y ſont regar-

regardés que comme de ſimples noms, le ſavoir & les talens s'y comparent & reglent les divers degrez de grandeur, mais la vertu quand elle eſt parfaite, eſt ſi fort au deſſus du ſavoir & des talens, qu'il n'y a plus de comparaiſon. Je ſuis charmé de ce que vous m'apprenez, dis-je à GRAFIBIO, je ne m'y attendois pas, je ſavois & j'ai vû aujourd'hui, qu'il y a ſur le Parnaſſe tant d'hommes ſans vertu qui y jouïſſent toutefois des premiers rangs, que j'ai cru que les ſeuls talens y décidoient du mérite. Vous vous trompiez, repondit la NYMPHE, je pourrois là-deſſus vous dire bien des choſes que le tems ne me permet pas de vous apprendre. Si le ſavoir & les talens procurent ici des honneurs, les vices y attirent auſſi des punitions. Il n'eſt pas juſques à ces faiſeurs d'éloges, de panegyriques, ceux qui flatent dans des Epitres dédicatoires ces ſortes de gens que vous appellez grands, & qui ſont ſouvent ſi petits qu'aux yeux de la raiſon, ce ne ſont que des Marionettes : tous ces flateurs, dis-je, ſont ici punis de diverſes façons, les uns dans certains jours deviennent ſcarabées, les autres chenilles, les autres araignées, ou ſont metamorphoſés en inſectes encore plus vilains. Ce pen-

pendant, quelqu'impatience que vous ayez de voir SOCRATE, comme je suis sûre de vous le faire voir, puisqu'il est sur le chemin où nous devons passer pour rejoindre TERPSICHORE ; regardez cette troupe que je vous ai déja annoncée. Ces trois hommes qui sont les plus proches de nous, sont trois Poëtes Hollandois VONDEL, ANTONIDES & ROTGANS. Vous voyez que celui du milieu est le plus grand, ils seroient tous les trois plus grands encore s'ils avoient eu autant d'art que de génie. Celui que vous voyez ensuite c'est MILTON, cet Anglois célebre, Poëte fecond, merveilleux, soit que l'on considere la grandeur de son imagination, la force de son expression, l'art, l'enthousiasme, en un mot tous les talens Poëtiques ; mais si peu judicieux dans le choix de ses sujets, qu'avec tous ses talens merveilleux, il n'a pû traiter ses sujets sans bizarrerie & sans indécence. Celui qui paroît ensuite, c'est ALIGHIERI, l'HOMERE des Italiens, mais dans les ouvrages duquel il y a plus à profiter que dans ceux qu'on attribuë à HOMERE. CLAUDIEN, STACE, TASSO & TRISSINO sont ceux qui suivent. TASSO que l'Italie a regardé comme le rival d'ARIOSTE, TRISSINO

SINO dont les Italiens négligent les ouvrages parce que, contre l'ordinaire de sa nation, il s'y montre si sage qu'il a mieux aimé ne pas briller que d'employer de faux brillans, ou des ornemens mal placés ; APOLLONIUS *de Rhode*, VALERIUS FLACCUS, & enfin *Louis de* CAMOENS ferment ce cercle. Considerez, poursuivit la NYMPHE la taille éminente de CAMOENS, vous conviendrez que c'est avec justice que les Portugais lui ont donné le titre de *grand*, O GRANDE LUIS DE CAMOENS, & que c'est sans flatterie que *Sanchez* BROCENSE a dit de lui : *Tal me parece a mi Luis de* CAMOENS, *cuyo subtil ingenio, doctrina entera, cognicion de lenguas, delicada vena muestran claramente no faltarle nada para la perfeccion de tan alto nombre.* Plus grand que VALERIUS FLACCUS, il chante de nouveaux Argonautes, & je veux bien vous avoüer confidemment, ajouta la NYMPHE, que j'apprends plus de choses instructives & intéressantes dans la *Louisiade*, que je n'en trouve dans l'*Argonauticon* & même dans l'*Eneïde*. L'intrépide JASON, & le devot ENE'E ne sont pas comparables à *Vasco de* GAMA, cependant, poursuivit GRAFIBIO, ne vous arrêtez pas

si

si fort à le considerer que vous en oubliez les autres, voyez sur tout MILTON, ALIGHIERI & TASSO ; DESPREAUX a bien regret d'avoir insulté comme il a fait ce dernier. Avec le clinquant qu'on lui reproche, il n'a pas moins d'or que VIRGILE. Oui, lui repondis-je, mais cet or est moins pur, puisqu'il y a de l'alliage ; ce que je dis, continuai je, n'est pas pour offenser TASSO, dont les Ouvrages m'ont toujours persuadé qu'il avoit un des premiers rangs sur le Parnasse. Mais, ajoutai-je, d'où vient qu'il a l'air si mélancolique, pour ne rien dire de plus, (car en le considerant je trouvois qu'il avoit quelque chose d'égaré dans la physionomie.) Quoi ! répondit la NYMPHE, ne savez-vous pas qu'il devint fou sur la fin de ses jours ? Non, lui répondis-je, & je l'ignorerois encore si vous ne me l'aviez appris ; toutefois, cela ne me surprend point : ce qui me surprend, c'est que tous ceux qui sont ici avec lui ne le soient pas devenus, ajoutez y même VIRGILE & tous ces autres faiseurs de grands Poëmes héroïques ou épiques. Je n'ai jamais pû comprendre comment avec tant d'esprit qu'il faut avoir pour composer des Ouvrages d'une si longue haleine, on en a assez

peu

peu pour l'entreprendre. C'eſt, repartit la NYMPHE, que vous n'avez pas la facilité de faire des vers, comme ces grands hommes; ſi vous l'aviez, ce qui vous paroit un travail étonnant, ſeroit un jeu pour vous. J'ai peine à croire, repliquai je, qu'on puiſſe faire quelque choſe de bien en ſe jouant, & ſur tout de ſi grands Poëmes; cependant, ſoit, je ne m'oublierai point aſſez pour oſer diſputer contre vous. Mais laiſſons-là ces grands Poëtes, & allons, je vous ſupplie, vers SOCRATE ſans nous arrêter. Seulement, comme j'ai vû ALIGHIERI, TASSO & CAMOENS, ſi vous voyez ſur notre paſſage PETRARQUE, GUARINI & *Lopez* de VEGA, faites-moi la grace de me les montrer. Je doute que nous les trouvions, repondit la NYMPHE, ſi ce n'eſt *Lopez* de VEGA; n'ayant point vû juſques ici PETRARQUE, il ſera ſans doute ſur les bords de l'Hippocrene. Cette fontaine lui tient à preſent lieu de celle de Vaucluſe, c'eſt là où il va ſoupirer encore pour la belle SADO, car l'amour Platonique ne meurt point. Pour GUARINI comme la préſence de TASSO lui reproche le vol qu'il lui fit de ſon *Aminte*, il aime mieux être avec THEOCRITE,

CRITE BION, le Marquis de RACAN, SEGRAIS, quoique d'un caractère très different du sien, que de se trouver avec les Princes des Poëtes Italiens.

Après avoir fait quelques pas sans nous arrêter, quoique je visse des tailles & des physionomies assez extraordinaires, nous trouvames cinq Italiens & un François que ma conductrice me nomma, & dont les deux premiers étoient de ses amis particuliers, c'étoit NAZZADI & CIAMPINI, ils cherchoient SALO, BAILLET & OLDOINI, qui sont aussi de bons amis de GRAFIBIO, & le savant GRAVINA les accompagnoit. PULCI étoit le sixieme, il vouloit aller joindre CERVANTES. La NYMPHE leur indiqua où ils trouveroient ce qu'ils cherchoient, & PULCI se sépara alors pour prendre un autre chemin.

En passant un peu sur la gauche, ma conductrice me fit remarquer MONTAGNE, CHARRON & LA MOTHE LE VAYER. MONTAGNE me parut le plus grand, quoique LE VAYER ait fait de plus gros Volumes. Mais TESORO qui les joignit alors, me parut plus grand qu'eux tous.

La NYMPHE me fit encore obser-

ver de l'autre côté, TIBAULT Comte de Champagne, cet amant si passionné & si dupe de la Reine BLANCHE. MARTIAL DE PARIS, *le bon* CRETIN *aux Vers équivoques*, SALCEL & TAHUREAU qui mérite bien une place sur le Parnasse, n'eût-il fait que ses *Baisers*.

Peu loin d'eux nous entendimes une troupe de Poëtes Gascons qui traversoient sur notre droite, nous regardames, mais nous ne pûmes voir que GOUDOULI. Les autres nous tournoient déja le dos.

Nous passames ensuite tout près de CAJANO, qui s'entretenoit avec VOITURE, BALZAC, le Comte de BUSSI-RABUTIN & POLITIANO. Ils parloient du stile Epistolaire, ce qui faisoit que BUSSI paroissoit alors le plus grand. Car lors qu'il s'agit d'esprit & de savoir, il est beaucoup au-dessous d'eux, à ce que m'assûra GRAFIBIO. Je fus bien aise de voir BALZAC & VOITURE, ces deux hommes dont on doit lire les Ouvrages sans dessein de les imiter, quoi qu'il fût aussi heureux qu'il est rare, d'avoir l'enjoument de l'un, ou l'élevation de l'autre.

Enfin

Enfin je me trouvai à portée de voir SOCRATE. Il étoit au milieu d'une nombreuſe troupe de Philoſophes, qui avoient tous les yeux tournés ſur lui, comme ſur leur maître. Les deux qui étoient immédiatement à ſa droite & à ſa gauche, étoient preſque de la tête plus grands que tous les autres, ſi on en excepte ZOROASTRE, THALE'S & ANAXAGORAS, cependant SOCRATE étoit lui-même de toute la tête au-deſſus des deux premiers. Je devinai, ſans que GRAFIBIO me le dit, que celui de ſa gauche étoit PLATON, & par un portrait que j'avois vû de DESCARTES, je reconnus que c'étoit lui, qui étoit à la droite. PLATON regardoit SOCRATE avec des yeux ſi pleins de reſpect & de reconnoiſſance, que ſes regards avoüoient que c'étoit aux leçons de ce cher maître qu'il devoit le magnifique éloge qu'on lui a donné, lors qu'on a dit : que *l'éminence de la raiſon ſe trouve jointe dans Platon à toute la beauté de la langue.* A voir la hauteur de la taille de SOCRATE, me dit la NYMPHE, ne croyez-vous pas qu'il a les huit pieds qui font la plus haute taille qu'on puiſſe avoir ici ? Sans doute, repondis-je, & ſi je ne ſavois

pas qu'on ne peut avoir plus de huit pieds de haut, je croirois qu'il en a davantage. Pour ce qui y manque, reprit GRAFIBIO, ce n'eſt pas la peine de dire qu'il ne les a pas. Cependant, à prendre exactement ſa meſure, il s'en faut de deux lignes qu'il n'ait les huit piés complets. Telle eſt l'infirmité humaine; SOCRATE même n'a pû remplir la meſure de la perfection.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'y a rien d'égal à ce que je voyois. Quand je me trouvai dans la troupe, à laquelle DU FRENY me préſenta, je ſentis tant de joye & de plaiſir, que je crûs ne pouvoir jamais en goûter davantage. Au plaiſir que j'eus de voir les CORNEILLES, les NEWTONS, les THUCYDIDES, ſe joignit une admiration ſinguliere. Mais ce que j'éprouvai en voyant tant de grands hommes Philoſophes, eſt ſi fort au-deſſus de la joye, du plaiſir, de l'admiration que j'avois ſenti, qu'il m'eſt impoſſible de l'exprimer. Ces grands hommes n'ont pourtant pas, au premier coup d'œil, la phyſionomie du monde la plus prévenante; elle paroît même d'abord plûtôt ſérieuſe & auſtere qu'aimable. La méditation à laquelle ils ſont accoûtumés, leur donne ſou-

ſouvent un air de recueillement qu'on prendroit pour ſtupidité : & leur modeſtie leur donne plûtôt l'air ſimple que ſpirituel ; mais j'oſe aſſûrer que plus on les conſidere, plus on leur trouve la phyſionomie charmante, vive, ſpirituelle, douce, attirante ; enfin tout ce qui peut véritablement toucher. SOCRATE, par exemple, eſt très laid, ſi l'on fait conſiſter la beauté dans la regularité de certains traits ; il parloit avec EPICURE, qui lui reſſemble extrêmement, & qui eſt auſſi laid que lui. Je regardois SOCRATE avec attention, & plus je le regardois, plus j'en étois charmé. Au milieu de tous ces traits difformes éclatent des graces merveilleuſes, qui s'augmentent ou ſe reproduiſent ſans-ceſſe par la belle ame qui les anime. EPICURE tenoit à la main un écrit, qui faiſoit alors le ſujet de la converſation de ces Philoſophes. Ils en paroiſſoient charmés, ce qui augmentoit la curioſité que j'avois d'en voir le titre ; mais ma petite taille empêchoit ma vûë d'y atteindre, de ſorte que ſans GRAFIBIO, je n'aurois point ſû que c'étoient des morceaux de Poëme, que le Cardinal de POLIGNAC a fait, en oppoſition à la Doctrine d'EPICURE. Ce qu'on a

vû de ce Poëme, me dit GRAFIBIO, a déja réüni EPICURE avec SOCRATE, & a même fait abandonner à LUCRECE ce fatal ſiſtême dont il s'étoit ſi fort entêté. Ce n'eſt pas, ajoûta la NYMPHE, qu'EPICURE ne conſerve encore ſa Doctrine du vuide & des atômes, qu'il n'admit jamais que conſéquemment aux principes de MOSCHUS & de LEUCIPPE; mais il a tout-à-fait rectifié ſa Doctrine ſur la nature des DIEUX, ſur celle de l'AME, & par là, perfectionné encore l'idée qu'il avoit de la volupté.

La NYMPHE me fit enſuite remarquer ce MOSCHUS & ce LEUCIPPE, dont on venoit de me parler. DEMOCRITE étoit auprès d'eux, & au lieu qu'EPICURE avoit autrefois penſé comme ces Philoſophes, ils penſent à préſent tous trois comme lui. C'eſt ce que me dit la NYMPHE. Elle me fit enſuite remarquer tout près de SOCRATE, XENOPHON, CRITO, SIMON. XENOCRATES, cet homme qui redoutoit moins la violence du feu, que les douceurs de la volupté ſenſuelle, étoit à côté de PLATON. Près de XENOCRATES étoient POLEMON & CRATES, ces deux amis que la mort même n'a pû déſunir.

POR-

PORPHYRE, MAXIME *de Tyr*, & *Marſilio* FICINO les touchoient ; & entre FICINO & DEMOCRITE, ma conductrice me fit obſerver GASSENDI, charmé d'avoir été le Prophète des ſentimens de ſon maître, s'il n'en avoit pas été le véritable interprète. Derriere lui étoit HERACLITE : ſon air plus ſombre que celui des autres, ne vous fait-il pas penſer, me demanda la NYMPHE, à ce qu'on a dit de lui : *clarus ob obſcuram linguam* ? Oui, repondis-je ; je penſai ajoûter que j'en connoiſſois bien un autre, dont on pouvoit dire la même choſe ; mais comme je ne voulois pas le nommer, j'eus la prudence de me taire. Vis-à vis de lui, à côté de DESCARTES, je remarquai l'illuſtre BOYLE, MALEBRANCHE, NICOLE, BAYLE que j'avois déja vû avec SALO, le Comte de SHAFTSBURY, WOLASTON, *Henri* MORE, MERSENNE, REGIS, tous Philoſophes modernes, avec PYRRHON & SEXTUS EMPIRICUS, que DESCARTES a ramenés de leurs égaremens, la vûë de ces deux derniers me fit ſouvenir de GORGIAS qui ſoutenoit *que rien n'exiſtoit, non pas même l'entendement, qui prétend concevoir que quelque choſe exiſte.* J'en

demandai des nouvelles à GRAFIBIO, elle me repondit qu'il étoit si fou, qu'on n'avoit pas voulu le recevoir dans le Parnasse, non plus que d'autres fous d'une espece differente, ANAXIMANDRE, ANAXIMENE, DIOGENE *d'Apollonie*, DIODORE, XENOPHANE & quelques autres, au nombre desquels elle compta SPINOSA. Il faut donc avoüer, dis-je à GRAFIBIO, que le nom de Philosophe a été bien prophané. Mais je vous supplie, continuai-je, HOBBES, que vous ne m'avez pas nommé n'est-il pas du nombre de ceux que leur folie a exclus du Parnasse ? Non, me repondit GRAFIBIO, il y a été reçû ; il y a bien de la difference, poursuivit elle, entre lui & SPINOSA. HOBBES étoit un homme de beaucoup d'esprit, naturellement fait pour la Philosophie. Il a toûjours raisonné conséquemment à ses principes, & la plûpart de ses Principes sont vrais. Il n'a peché, que parce qu'il n'a vû qu'une partie de ce qu'il devoit voir, quoi qu'il eût la vûë assez bonne pour voir le tout ; & ainsi préoccupé d'un seul objet, il s'y est borné sans y associer celui d'où dépend & la perfection & la vraye détermination de sa Doctrine. SPINO-

SA

SA au contraire, homme de peu de génie, à peine capable d'être repetiteur de la Philosophie de DESCARTES, n'en a pris que ce qu'il y a de plus mauvais, & n'y a pas reconnu ce qu'il y a de plus important & de mieux démontré. La regle qu'il avoit choisie, quoiqu'excellente en elle-même, s'est faussée entre ses mains. Abusant du mot de *substance*, comme XENOPHANE avoit fait de celui de *nature*, SPINOSA a voulu, plus de deux mille ans après XENOPHANE, retablir le système de ce prétendu Philosophe; système monstrueux, qui n'a pour fondement qu'un amas de contradictions qui le rendent inintelligible. Mais, ajoûta la NYMPHE, je vous dirai plus au sujet de HOBBES, c'est que CUMBERLAND lui a si bien fait voir ce qu'il n'avoit pas vû, qu'il a parfaitement reconnu toutes ses erreurs. J'en suis bien aise, repondis-je, & si vous voyez l'un ou l'autre, je vous supplie de me les montrer. Je le ferai, dit la NYMPHE; puis continuant de me faire remarquer le reste des Philosophes dont elle ne m'avoit pas dit le nom, elle me montra CEBES, MENEDEMUS, CHILON, BION, LACYDES, BIAS, ANTISTHE-

NES, SOLON, & enſuite ZENON, CHRYSIPPE, POSSIDONIUS, EPICTETE & MARC-ANTONIN, bien perſuadés à préſent que l'*Ether* n'eſt pas ce que les Stoïciens le croyent être.

Quelque attentive que fût ma Conductrice à me faire diſtinguer chacun de ces Philoſophes, il y en eut pluſieurs que je ne fis qu'entrevoir, cependant je puis aſſûrer qu'EPICTETE, CEBES & MARC-ANTONIN étoient les plus petits. EPICTETE n'avoit que cinq pieds & douze pouces, les deux autres avoient ſix pouces de moins, à ce que GRAFIBIO me dit. Surpris de voir que MARC-ANTONIN n'étoit pas plus grand, il me ſemble, dis-je à la NYMPHE, qu'un Empereur Philoſophe devoit être le plus grand de tous les hommes; d'où vient donc que celui-ci eſt un des plus petits de cette troupe? C'eſt qu'il eſt parmi des hommes Philoſophes, me repondit la NYMPHE, & non parmi des Empereurs. Un Empereur parfaitement Philoſophe ſeroit ſans doute, pourſuivit-elle, le plus grand des hommes, & même des Philoſophes, parce qu'il faut plus de Philoſophie, pour être Philoſophe & Empereur que pour être Philoſophe & particu-

ticulier. Mais le bon ANTONIN n'eût pas l'ame assez grande pour s'élever jusques à la véritable source de la sagesse. Il ne puisa sa vertu que dans les ruisseaux de cette source. C'est pourtant là où le vrai Philosophe doit remonter. Si les Princes le faisoient, ils seroient aussi grands qu'on leur dit qu'ils le sont.

GRAFIBIO parloit ainsi, lors que nous vîmes deux troupes qui s'avançoient vers nous. J'apperçois, dit-elle, dans la premiere un homme, que nous n'avons vû qu'en passant, mais grand en differens genres, & dont la reputation a été si étenduë que je suis bien aise que vous le consideriez mieux que vous n'avez fait. C'est ARISTOTE, NICOMACHUS est avec lui, j'apperçois aussi LESSIUS, AZOR, SUAREZ, VASQUEZ & ESCOBAR, gens de differens Pays, quoiqu'habiles de la même maniere, mais tous grands hommes, moins amis de l'opinion que de la vérité, & dont on dénigre la Doctrine par les conseils des préjugés & de l'envie, plûtôt que par les conseils d'une saine raison. Je vois avec eux CUJAS, & NOODT, WIQUEFORT, VERA, SELDEN & *de* GROOT, que vous avez déja vû. Je ne distingue encore de

l'autre

l'autre troupe, ajoûta-t-elle que DIOGENE *le Cynique*, & TIMON *le Misantrope*. Quoi ! dis-je, TIMON, le grand TIMON, qui connoissoit si bien les hommes, qu'il n'auroit pas été fâché de les voir tous pendre ? Le même, repondit la NYMPHE. Je me félicitois de pouvoir considerer un homme, pour qui je me sentois quelque sympathie, lors que nous vimes tout le Parnasse se mettre en rumeur, & la premiere des deux troupes, dont je viens de parler, s'arrêter, pour en laisser passer une autre, qui marchoit fort vite. Nous fûmes nous-mêmes obligés de nous ranger pour faire place. Cette troupe n'étoit composée que de Dames. PHILIPPE *de Bergame* marchoit devant elles comme un Huissier. GRAFIBIO qui me les nommoit à mesure qu'elles passoient, me fit remarquer que la premiere de toutes étoit MARIE, ensuite ARETE', & SAPHO au milieu de *Claudia* RUFINA & d'*Argenteria* POLA. FALCONIA, l'Imperatrice EUDOXE & ANNE *Commene* suivoient immédiatement, & après elles *Martia* PROBA. Cette illustre Reine & Legislatrice de la Grande-Bretagne marchoit seule, suivie de *Hilda* HERENICA, *Cambra* FORMOSA,

MOSA, *Anna* ASKEWE, *Helena* AUGUSTA & les trois sœurs SEYMOUR. Ensuite parurent *Ossota* NOVARULA, *Olympia* MORATA, *Piscopia* CORNARA, & *Anna* SCHURMAN, qui marchoit seule avec *Marguerite* d'AUTRICHE. De toutes celles qui étoient passées, *Martia* PROBA étoit la plus grande, sa haute taille, son air sage & majestueux m'avoient inspiré un respect extraordinaire ; mais la vûë de celle qui suivoit après *Anna* SCHURMAN & *Marguerite* d'AUTRICHE, excita dans mon cœur les sentimens les plus tristes & les plus tendres. Non seulement l'idée de son mérite & de ses malheurs m'attendrirent, mais elle reveilla en moi celle d'une autre Dame qui porte le même habit, & qui lui ressemble plus encore par la noblesse du sang, par l'élevation de l'ame, par l'étendue & la délicatesse de l'esprit, & par les sentimens du cœur. C'est vous.... ô vous ! que je ne dois pas nommer, qui êtes ma chére HELOÏSE, sans que j'aye été votre ABAILARD. Vous verrez par cette relation, si elle parvient jusqu'à vous, que l'éloignement des tems ni des lieux ne vous effaceront jamais de mon cœur, & que votre idée lui sera toûjours

jours assez chére pour que je ne veuille jamais dire :

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée
Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir ?

Je supplie les Universités, où cette relation sera lûë, de me pardonner cette digression, je n'ai pas été le maître de m'empêcher de la faire.

Celle qui reveilla en moi des sentimens si tristes & si tendres, étoit l'incomparable *Heloïse* DE MONTMORENCI. Elle marchoit seule, son air est triste encore, mais il n'en est que plus touchant. Au reste, elle est si fort élevée au-dessus des autres, qu'il n'y a que la Reine *Martia* PROBA qui soit plus grande qu'elle ; & la difference n'est pas considerable. Celles qui la suivoient étoient en si grand nombre, qu'à peine en pus-je retenir les noms. Les voici, si je m'en souviens bien, selon qu'elles passerent devant nous. *Catherine de* PARTHENAI, *Georgette de* MONTENAI, *Claude* PERRONE, *Perronelle du* GUILLET, *Louïse* LABBE,

BE, *Magdelaine des* CHAMPS, *Marie de* COSTEBLANCHE, *Marie de* ROMIEU, *Nicole* ETIENNE, *Marie de* FRANCE, *Jeanne la* FONTAINE, *Anne de* MARQUETS, *Jeanne* GAILLARDE, la Reine de Navarre, *Marguerite de* VALOIS, la Princeſſe Palatine ELIZABETH, *Henriette de* COLIGNY, *Antoinette de la* GARDE, *Catherine des* JARDINS, *Marie* JARS, *Magdelaine de* SCUDERY, N. *de la* VERGNE, *Anne le* FEVRE, *Elizabeth* CHERON, *Catherine* BERNARD & *Marie* DESCARTES, la Princeſſe d'ORLEANS *de Montpenſier*, *Françoiſe* BERTAUD. *Louïſe* SIGOIA & *Fulvia* MORATA marchoient les dernieres. Elles étoient ſuivies d'ABAILARD, de HAINAUT, & de la ROCHEFOUCAUT, ce qui étoit fort naturel. ABAILARD avoit dans cette troupe ſa chere maîtreſſe, HAINAUT ſon admirable éleve, & la ROCHEFOUCAUT, la meilleure de ſes amies; mais *Jean de la* CAZA les ſuivoit auſſi, ce qui nous ſurprit extrêmement.

Cependant GRAFIBIO ayant ſû que CONSUS & les Commiſſaires qui lui avoient été adjoints, avoient fini leurs dé-

déliberations, & qu'ils alloient revenir dans l'assemblée générale en rendre compte, me dit, qu'il falloit sans perdre de tems, regagner ma place auprès de TERPSICHORE, si je voulois voir ce qui s'alloit passer. Ainsi nous suivimes la troupe des Dames, parce qu'elles alloient se placer derriere les Muses.

Avant que de pousser plus loin ce recit, il me semble que je dois expliquer ce que plusieurs personnes n'auront peut-être conjecturé qu'imparfaitement par la lecture de ce qui précéde ; c'est ce qui regarde la grandeur de la taille de ceux qui sont admis à la double montagne.

Il faut premierement savoir, que la grandeur de la plus haute taille qu'on puisse avoir sur le Parnasse, est celle de la toise, dont on s'y sert ; que cette toise est de huit piés, que les piés sont de seize pouces, & les pouces de seize lignes. Desorte que huit piés du Parnasse font quatorze piés, deux pouces & huit lignes de notre mesure, c'est à-dire deux toises, deux piés, deux pouces & deux tiers de pouces.

Secondement, qu'il y a grandeur *fixe* & *grandeur proportionnelle* ou *comparative*. La grandeur *fixe* est celle qui est déterminée pour chaque classe & au de-là de la-

laquelle le plus excellent homme de cette classe n'est jamais élevé. Par exemple, la taille des plus grands Philosophes, entant que Philosophes spéculatifs, ne va jamais à plus de sept piés de hauteur ; tout ce qui est au delà ne leur est accordé, qu'à proportion qu'ils ont fait servir les lumieres de la Philosophie à la pratique de la vertu, dont les degrès se marquent par pouces. Car on estime sur le Parnasse, qu'un pouce de vertu vaut mieux qu'une demi toise de savoir. La grandeur *proportionnelle* est ainsi nommée de ce qu'elle augmente ou diminue, selon les gens avec qui on est, ou selon les sujets qu'on traite. Un exemple rendra la chose sensible. La plus haute taille qu'on puisse avoir dans la classe des *Poëtes* ou *Orateurs*, dans celle des *Peintres* ou des *Musiciens*, entant que Poëte, Orateur, Peintre ou Musicien, est depuis trois piés & demi jusques à quatre piés & quatre pouces, mesure de Parnasse ; c'est-à-dire, depuis six piés, deux pouces, huit lignes, jusqu'à sept piés, six pouces & huit lignes de notre mesure. La grandeur fixe de VIRGILE, entant que Poëte, & de CICERON entant qu'Orateur, est de quatre piés, mesure de Parnasse, ou si

l'on veut, ſept piés, un pouce & quatre lignes de la nôtre. En ſuppoſant que VIRGILE & CICERON ſe trouvent avec RAPHAEL & LULLY, & qu'ils parlent de choſes indifferentes, ils paroîtront tous quatre d'une même taille; mais ſi la converſation tourne ſur la *Peinture*, VIRGILE, CICERON & LULLY deviendront alors plus petits que RAPHAEL. Il conſervera ſeul l'éminence de ſa taille. Si de la *Peinture* ils paſſent à la *Poëſie*, VIRGILE alors reprendra ſa hauteur de quatre piés & la taille de *Raphaël* diminuera. S'agit-il de *Rhetorique* & de *Muſique*, qui ne ſont que les deux ſœurs de la *Peinture* & de la *Poëſie*? CICERON & LULLY ſeront alors les plus grands. Ils prendront la grandeur de leur taille fixe, tandis que *Virgile* & *Raphaël* la perdront.

Il y a plus. La grandeur de la taille fixe ne ſe conſerve pas même toujours avec ceux qui ſont de la même claſſe. Que VIRGILE, LUCRECE, OVIDE & MARTIAL ſoient enſemble, VIRGILE & LUCRECE auront chacun quatre piés de hauteur, OVIDE n'en aura que trois & quatorze pouces & demi, & MARTIAL n'aura que trois piés

&

& demi. Parlent-ils de la douceur, de l'harmonie & des autres beautés de la verſification ? VIRGILE alors s'éléve au-deſſus de ſes quatre piés & atteint juſqu'aux quatre pouces de plus, qui fixent la plus haute taille qu'on puiſſe avoir en Poeſie. S'agit-il de la force de l'expreſſion ? LUCRECE alors s'éléve & VIRGILE baiſſe. Mais s'il s'agit des paſſions & des mœurs, de la maniere vraye & inſtructive, dont on peut les peindre, les juſtifier ou les condamner, OVIDE, d'ordinaire moins grand que LUCRECE & que VIRGILE, prend alors le deſſus. Il s'éléve juſques à quatre piés & trois pouces, douze lignes ; & LUCRECE & VIRGILE diminuent encore quatre pouces au-deſſous de leur taille ordinaire ; tandis que MARTIAL, de quelque choſe qu'on traite, ne s'éléve jamais au-deſſus de ſes trois piés & demi. C'eſt ainſi que les plus grands hommes du Parnaſſe s'élévent ou s'abaiſſent, ſelon les perſonnes ou les matieres ; juſques-là qu'un grand Mathematicien, qui auroit ſix piés & quatre pouces de haut, ce qui eſt la plus grande taille qu'on puiſſe avoir en Mathematique, & qui ſe trouveroit avec THUCYDIDE & la FONTAINE, lorſqu'on parleroit de

Poëſie ou d'Hiſtoire, deviendroit au deſſous des cinq piés, où commence la meſure de la grandeur de la claſſe des Mathematiciens, & paroîtroit autant de pouces au-deſſous, que THUCYDIDE & La FONTAINE en auroient au-deſſus de trois piés : cela s'entend ſi le talent du Mathematicien en hiſtoire ou en poëſie, étoit égal à zero ou au deſſous.

Ainſi quand on jette la vûë ſur la foule de ces grands hommes, dont la cime du Parnaſſe eſt couverte, on les voit tous dans des mouvemens alternatifs & preſque continuels. Les uns hauſſent & les autres baiſſent, tandis que quelques-uns, qui ſont en repos, ſont prêts à chaque moment à hauſſer ou à baiſſer de même. Pardonnez-moi, grands, & divins GENIES, je ne puis mieux vous comparer qu'aux ſautereaux d'un clavecin, dont on joüe ; ils s'élévent ou s'abaiſſent ſelon la touche, ſur laquelle on appuye.

Quoique la troupe des Dames, dont j'ai parlé, nous ouvrit le paſſage, je ne pus gueres en profiter. Elles âlloient ſi vite, qu'il me fut impoſſible de les ſuivre, & ſans GRAFIBIO je me ſerois perdu dans la foule. Mais à la faveur

de

de cette Nymphe, je regagnai enfin ma place, juſtement lorſque CONSUS & les autres Commiſſaires rentroient dans le cercle des Dieux. Quand je rejoignis TERPSICHORE, cette aimable Muſe daigna m'honorer d'un ſourire, & elle ſe plaça de ſorte que je voyois auſſi-bien qu'elle, tout ce qui ſe faiſoit dans le cercle. CONSUS & les autres Commiſſaires parlerent d'abord à JUPITER, mais un moment après, chacun d'eux ayant repris ſa place, CONSUS ſeul, debout au devant de JUPITER & de JUNON, la face tournée vers l'aſſemblée, parla ainſi:

„ DIEUX & DE'ESSES,

„ JUPITER informé du reſultat de „ notre déliberation, m'ordonne de „ vous en informer. Sa Divinité l'ap- „ prouve, & ne doute point que toute „ la Cour celeſte n'y applaudiſſe. Mais „ ne voulant point ſe ſervir ici de ſon „ autorité ſuprême, ce Roi des Dieux „ & des hommes veut bien s'en remet- „ tre au choix de cette auguſte aſ- „ ſemblée, à qui il accorde pour cet „ effet la liberté des ſuffrages. Ainſi, „ DIEUX & DE'ESSES, vû le refus

„ que chacun de vous a fait de l'em-
„ ploi litteraire, pour lequel on a beſoin
„ d'un DIEU, le Commiſſaire dépu-
„ té, après une longue & mure déli-
„ beration ſur le choix que la Cour ce-
„ leſte peut faire, eſt d'avis que le
„ choix ne doit tomber, ni ſur les de-
„ mi-Dieux, ni ſur les Héros du Par-
„ naſſe, mais ſur un homme, qui par
„ l'inimitable ouvrage, qui a pour ti-
„ tre, *Hiſtoire Critique de la Republique*
„ *des Lettres*, s'eſt acquis depuis long-
„ tems le droit de prétendre à cet hon-
„ neur. Ce n'eſt qu'un homme, il eſt
„ vrai, mais c'eſt un homme qui vaut
„ lui ſeul tout ce qu'il y a eu, & tout ce
„ qu'il y aura jamais de grands hommes
„ dans les ſciences & dans les arts.
„ C'eſt un homme qui joint à une con-
„ noiſſance parfaite de toutes les lan-
„ gues qui ſe parlent, qu'on a parlé &
„ qui ſe parleront, la connoiſſance ex-
„ acte de tout ce qu'on ſait, de tout ce
„ qu'on a ſu, & de tout ce qui ſe peut
„ ſavoir. Un homme qui s'eſt fait u-
„ ne critique auſſi ſûre qu'elle eſt par-
„ faite & étendue, parce qu'elle eſt non
„ ſeulement accompagnée d'un goût na-
„ turellement juſte & délicat, mais é-
„ clairée par une connoiſſance exacte &
„ uni-

„ universelle de toutes les sciences dont „ il possede l'encyclopédie : en un mot, „ c'est un homme comme il n'y en a „ point, c'est le grand ARISTARCHUS „ MASSO.

A ce nom mille acclamations d'approbation & de joye s'éleverent. On n'entendit par tout que des *Vivat*, *regnet*, *regnet*, *vivat*, *Io regnet* ARISTARCHUS MASSO. Toutefois, dès qu'un peu de silence eut succedé, MOMUS se leva & dit :

„ Avant que de proceder plus avant, „ je prie la Cour celeste de m'accorder „ un moment d'audience. Ce n'est pas „ pour m'opposer à un choix que con- „ firme un applaudissement universel, à „ un choix qui marque également la „ prudence, la pénétration & l'équité „ des Dieux. Je serois fâché de trou- „ bler par des remontrances inutiles la „ joye qu'il cause, si ce que je dois au „ rang des Dieux ne m'y obligeoit. Je „ connois particulierement & depuis „ long tems, l'incomparable Docteur, qui „ doit bien-tôt partager avec nous les „ droits & les honneurs de la Divinité. „ Je sai qu'il est *grand*, comme pere & „ mere ; *haut*, comme une perche ; „ *droit*, comme un jonc ; *gras*, comme

„ un Moine ; *gros* , comme un tonneau ;
„ *fort* , comme un Turc ; *beau* , comme
„ un ADONIS ; *frais* , comme un
„ œuf ; *blanc* , comme un cygne ; *rou-*
„ *ge* , comme un coq ; *vermeil* , com-
„ me une roſe ; *ſage* , comme une ima-
„ ge ; *profond* , comme un puits ; *reglé* ,
„ comme un papier de Muſique ; *grave* ,
„ comme un âne qu'on étrille ; *fier* ,
„ comme ARTABAN ; *noble* , comme
„ le Roi ; *genereux* , comme un Prince ;
„ *riche* , comme CROESUS ; *bra-*
„ *ve* , comme ſon épée ; *ferme* , comme
„ un roc ; *ſouple* , comme un gand ;
„ *prompt* , comme la foudre ; *adroit* ,
„ comme un ſinge ; *fin* , comme un
„ merle ; *ruſé* , comme un vieux re-
„ nard ; *doux* , comme un agneau ; *bon* ,
„ comme le bon pain ; *éloquent* , com-
„ me DEMOSTHENE ; *clair* , comme
„ eau de roche ; *vif* , comme ſalpêtre ;
„ *gai* , comme Pierrot ; *drole* , comme
„ un coffre ; *éveillé* , comme une potée
„ de ſouris ; *familier* , comme les Epî-
„ tres de CICERON ; *mangeant* , com-
„ me quatre , *buvant* , comme un trou ;
„ *ſautant* , comme un cabri ; *parlant* ,
„ comme un livre. En un mot , je ſai
„ qu'il réünit en lui tous les avantages ,

„ dont

„ dont chacun en particulier rend heu-
„ reux celui qui le poſſede.

. . . & quæ diviſa beatos
Efficiunt, collecta tenet.

„ Ce n'eſt donc point pour m'oppoſer
„ au choix de cet incomparable Doc-
„ teur, au choix de cet homme comme
„ il n'y en a point. Je le verrai ſans
„ envie mon égal, puis qu'il eſt déja mon
„ ami. Je ne parle que pour faire faire
„ à la Cour celeſte une remarque digne
„ de ſon attention.

„ CONSUS, Chancelier de l'Olym-
„ pe qui en cette qualité doit parfaite-
„ ment connoître nos droits & nos pré-
„ rogatives, vient de dire, que JUPI-
„ TER *nous accorde la liberté des ſuf-*
„ *frages.* Ces paroles, que les circonſ-
„ tances & que le caractere de celui qui
„ les a prononcées, ne permet pas de
„ croire qu'elles l'ayent été ſans deſſein,
„ méritent une conſideration particulie-
„ re.

„ JUPITER, & vous, DIEUX &
„ DE'ESSES, vous ſavez que de tems
„ immémorial, la Cour celeſte duement
„ & legitimement aſſemblée, a le droit
„ non ſeulement de la liberté des ſuffra-

„ ges, mais encore de faire des loix &
„ des reglemens, auxquels JUPITER
„ même doit se conformer. C'est de
„ cette liberté que vient le fondement
„ du Gouvernement celeste, & même
„ l'établissement de l'autorité suprême.
„ Pourquoi donc nous dire que JUPI-
„ TER *nous accorde la liberté des suffra-*
„ *ges*, peut-il nous accorder ce qui nous
„ appartient ? Ou, si cette liberté ne
„ nous appartient pas, où est le droit de
„ nos suffrages ? Ils peuvent donc être
„ tous comptés pour rien. En ce cas,
„ pourquoi nous assembler ? Rien n'est
„ plus inutile, si nous n'avons pas le
„ droit de décider avec une entiere li-
„ berté sur les affaires, pour lesquelles
„ on nous assemble. Nous prend-on
„ pour des hommes, serions-nous sembla-
„ bles aux foibles mortels, dont les assem-
„ blées, corrompues par les Ministres,
„ ou animées par l'esprit de faction, ne
„ servent ordinairement qu'à faire, sous
„ le nom de liberté, regner la licence,
„ & quelquefois même appuyer la ty-
„ rannie ? Les Dieux n'ont besoin ni
„ de pensions, ni de charges, ni de ti-
„ tres ; & graces à la sagesse du grand
„ JUPITER, l'esprit de faction est
„ banni de l'Olympe. JUPITER ne

„ veut

„ veut y être le maître, que pour y „ faire regner la justice. Sa Divinité „ suprême met sa gloire à commander „ à des Dieux & non à des esclaves, & „ n'a garde de vouloir attenter sur nos „ droits naturels, ainsi que CONSUS „ vient de l'insinuer.

„ Je demande donc, qu'avant toute „ chose, JUPITER soit très-humble„ ment requis, de donner une déclaration „ dans les formes, sur la liberté de nos „ suffrages, par laquelle déclaration il „ apparoisse, que ce n'est point par gra„ ce, mais par droit, que tous & cha„ cun des Dieux & des Déesses ont une „ entiere, totale, parfaite & absolue li„ berté de suffrage dans les assemblées „ générales. Qu'au surplus, expresses in„ hibitions & défenses soient faites au „ Dieu CONSUS, de se servir doresna„ vant d'expressions, soit simples, soit „ figurées, qui puissent faire soupçon„ ner la droiture des intentions du grand „ JUPITER. *Dixi.*

Le prudent CONSUS, qui s'étoit assis pendant ce discours du genereux MOMUS, se releva alors, & parla en ces termes.

„ Quoi qu'on doive s'attendre à tout „ de la part d'un Dieu tel que MOMUS, „ je

„ je ne puis m'empêcher d'avouër, que „ ma surprise égale mon indignation. „ C'est bien à lui à interrompre les déli- „ berations d'une si auguste Assemblée; „ c'est bien à lui à parler de la consti- „ tution du Gouvernement celeste, des „ droits & des prérogatives des Dieux „ & des Déesses, de l'autorité suprême du „ grand JUPITER, lui MOMUS, qui „ n'est fait que pour regenter une ma- „ rotte, ignore-t-il la puissance du maître „ des Dieux & des hommes: ignore-t il, „ qu'il n'est pas dans le pouvoir de JU- „ NON même de se soustraire à la colere „ de ce terrible Dieu? Cependant qu'y „ a-t-il de plus grand que la gran- „ de JUNON, sœur & femme du „ grand JUPITER? MOMUS a-t-il „ oublié qu'autrefois JUPITER *mit* „ *deux pesantes enclumes aux piés de* JU- „ NON, *qu'il lui lia les mains d'une* „ *chaine d'or qu'on ne pouvoit rompre, &* „ *qu'en cet état, elle demeura long-tems* „ *suspendue au milieu des airs; que les* „ DIEUX *eurent beau prendre part à sa* „ *peine, ils ne purent la secourir, & qu'il* „ *y en eut un, qui, précipité du sacré par-* „ *vis par les mains invincibles de* JUPI- „ TER, *arriva à terre, presque sans* „ *force & sans respiration? Cette ven-*

„ *geance*

„ *geance ſi éclatante ne fut pourtant qu'un*
„ *remede bien foible à la douleur que* JU-
„ PITER *reſſentit pour le divin* HER-
„ CULE, *que* JUNON *perſecutoit*
„ *avec tant de cruauté*, (pace ſua dixe-
„ rim) *qu'ayant engagé les vents & les*
„ *tempêtes à ſervir ſes reſſentimens, elle*
„ *les déchaina contre lui, & qu'après*
„ *avoir diſperſé ſes vaiſſeaux, elle le fit*
„ *aborder à l'Ile de* Cos. JUPITER
„ *le tira de ce danger & le ramena à*
„ Argos, *après qu'il eut eſſuyé des tra-*
„ *vaux ſans nombre. Enfin* JUPITER
„ *la délia, & jetta dans* Troye *ces deux*
„ *peſantes maſſes, afin que dans tous les*
„ *âges elles appriſſent à tous les mortels à*
„ *craindre un* DIEU, *qui ſait punir les*
„ DIEUX *mêmes avec tant de ſévé-*
„ *rité.*

A ces mots l'illuſtre MOMUS ſe levant, & s'avançant même quelques pas dans le cercle, adreſſa ainſi la parole au grave Chancelier de l'Olympe :

„ Tout ce que vous venez de dire
„ & rien, ô CONSUS, c'eſt la mê-
„ me choſe : nous ſommes tous con-
„ vaincus de la puiſſance du redouta-
„ ble JUPITER. Sa droite, armée
„ de la foudre, renverſa les audacieux
„ TITANS, & fit ſervir pour les ac-

„ cabler,

„ cabler dans leur chute, les mêmes
„ montagnes, qu'ils avoient eu la force
„ d'entasser pour escalader les Cieux.
„ Plus fort que SATURNE son pere,
„ nous savons que JUPITER l'a banni
„ du Ciel & s'est emparé de son Trône.
„ Plus puissant que NEPTUNE & que
„ PLUTON ses freres, nous voyons
„ qu'il a bravé les Loix du sort, qui leur
„ avoient laissé en commun le Ciel &
„ la Terre, & qu'il oblige l'un à se
„ contenter de l'empire des ondes, &
„ l'autre de celui des enfers. Vous
„ n'aviez pas besoin de nous faire sou-
„ venir de cette chaine, à laquelle JU-
„ NON ne put être suspendue que dans
„ une situation fort indécente pour une
„ Déesse, & dont le recit ne peut que
„ renouveller sa honte & ses douleurs.
„ Il ne s'agit pas ici de choses de fait, il
„ s'agit de ce qui est de droit, & c'est
„ à quoi vous n'avez pas repondu, quoi
„ qu'il semble que votre charge vous
„ oblige de savoir l'un encore mieux
„ que l'autre. Fâché de ce que j'ai dé-
„ couvert les insinuations dangereuses
„ de votre Harangue, & dans l'impuis-
„ sance de les excuser, vous n'avez songé
„ qu'à deux choses; l'une d'empêcher
„ que la Cour celeste n'y fit attention,

„ en

„ en inſpirant du mépris pour moi, qui „ les ai relevées ; l'autre, d'inſpirer de „ la crainte à ceux qui trouveroient que „ j'ai raiſon, & qu'étant DIEU, auſſi- „ bien qu'un autre, je ne ſuis digne d'au- „ cun mépris.

„ Je ne dirai rien à l'égard de la „ crainte, ſi ce n'eſt que je ne vois pas „ qu'on ait lieu de craindre JUPITER, „ lors qu'on ne lui demande rien que de „ juſte. A l'égard du mépris que vous „ voulez inſpirer pour moi, il eſt bon „ que vous ſachiez, ô CONSUS, qu'a- „ vec cette Marotte, à laquelle vous „ bornez mon pouvoir, je fais plus que „ JUPITER ne fait avec ſon *Sceptre*, „ NEPTUNE avec ſon *Trident*, l'A- „ MOUR avec ſes *Fléches*, MERCU- „ RE avec ſon *Caducée*, HERCULE „ avec ſa *Maſſue*. MAROTTE, aimée „ des Dieux & des hommes, c'eſt par „ toi, que le grand JUPITER s'eſt „ fait Taureau ; que la ſuperbe JU- „ NON diſputa à VENUS le prix de la „ beauté ; que l'antique CYBELLE „ ſe paſſionna pour ATHIS ; que VE- „ NUS fut bleſſée par DIOMEDE ; „ qu'APOLLON & MINERVE, mé- „ tamorphoſés en vautours, ont été vus „ perchés ſur un arbre ; que VUL-

„ CAIN

„ CAIN rendit les Dieux témoins de l'in-
„ fidélité de sa femme. C'est toi, qui fis
„ qu'ALEXANDRE enleva la belle HE-
„ LENE, que MENELAS, qui l'avoit
„ épousée fille, κουριδίην ἄλεχον, la re-
„ demanda adultere; que PRIAM refusa
„ de la rendre; que les TROYENS ne
„ l'y obligerent pas; que toute la Gre-
„ ce s'arma pour la ravoir; que tous les
„ Princes Grecs, quittant leurs maisons
„ pour punir une infidelle, donnerent
„ pendant dix ans à leurs femmes une
„ belle occasion de le devenir; que les
„ DIEUX divisés prirent part à cette
„ guerre, qu'ils firent & dirent, aussi bien
„ que les HEROS Grecs & Troyens, tant
„ de choses ridicules, que je ne puis enco-
„ re y penser sans rire. Oui, CONSUS,
„ oui, je ne crains pas de le dire, tout
„ m'en est témoin, c'est moi, qui gou-
„ verne principalement les Dieux & les
„ hommes, & malgré cette démarche
„ grave, cette mine austere, & cet air
„ appliqué que vous affectez, ô CON-
„ SUS, que ne dirois-je pas, si je vou-
„ lois rapporter tous les avis que vous
„ avez donné, toutes les resolutions
„ que vous avez fait prendre, & tous
„ les jugemens où vous avez décidé
„ par la seule influence de ma Ma-
„ rotte ?

„ rotte. Mais je ne veux point occu-
„ per cette auguſte Aſſemblée, à écouter
„ des recits qui ne ſerviroient qu'à vous
„ confondre, ſans rien faire à la queſtion
„ dont il s'agit.

Laiſſons les contrarietés,
Et demeurons ce que nous ſommes;
N'aprétons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos verités.

Allons au fait. *La liberté des ſuffrages dans les Aſſemblées générales des Dieux & des Déeſſes, eſt-elle de droit ou non?* Repondez, il ne s'agit point ici d'autre choſe. Oui ou non. Repondez donc, ô CONSUS, & apprenons par la bouche de l'Oracle des Loix quels ſont nos Privileges, puiſque vous trouvez mauvais que MOMUS en parle.

Le grave CONSUS ſe levoit pour repondre, lorſque JUPITER lui ordonna de s'aſſeoir, & que prenant lui-même la parole, après quelques mouvemens qui penſerent bouleverſer tout l'Univers, ce fils de SATURNE parla ainſi:

„DIEUX & DE'ESSES,

„ *Ecoutez-moi, & qu'aucun de vous*
„ *ne s'aviſe d'enfraindre ce que j'aurai*
„ *dit, ni de s'oppoſer à mes ordres, mais*
„ *qu'on s'y ſoûmette, afin que j'exécute*

„ *mes Decrets. Celui de vous qui refuse-*
„ *ra d'aplaudir au choix que je fais du grand*
„ ARISTARCHUS MASSO, *pour être le* Dieu de la Litterature, *encour-*
„ *ra mon indignation, & ne regagnera*
„ *l'Olympe qu'après avoir été traité d'u-*
„ *ne maniere peu convenable à un Dieu ;*
„ *ou plûtôt, je le précipiterai dans les pro-*
„ *fonds abymes du Tartare ténébreux,*
„ *dans ces cavernes affreuſes de fer &*
„ *d'airain qui ſont ſous la terre, & au-*
„ *tant au deſſous de l'Empire des morts,*
„ *que le Ciel eſt au deſſus de la Terre : il*
„ *connoîtra par ſon ſupplice, combien je ſuis*
„ *plus puiſſant que tous les Dieux. Et*
„ *pour vous convaincre de ma puiſſance,*
„ *ſuſpendez du haut des Cieux une chaine*
„ *d'or, & tâchez de la tirer en bas, tous*
„ *tant que vous êtes de Dieux & de Dé-*
„ *eſſes, tous vos efforts enſemble ne pour-*
„ *ront jamais m'ébranler, ni me faire*
„ *deſcendre en terre ; & moi, quand il*
„ *me plaira, je vous enleverai tous ſans*
„ *peine, vous, la Terre & la Mer :*
„ *& ſi je lie enſuite la chaine au ſommet*
„ *de l'Olympe, toute la Nature ſuſpendue*
„ *demeurera là ſans action, tant mon*
„ *pouvoir ſurpaſſe celui de tous les Dieux*
„ *& de tous les hommes, quand même*
„ *ils uniroient leurs forces. Cependant*

„ *pour*

„ *pour vous donner des marques de ma*
„ *moderation, de mon équité & du de-*
„ *ſir ſincere que j'ai, de conſerver à tous*
„ *les* DIEUX *& à toutes les* DE'ESSES ;
„ *les privilèges dûs à leur Divinité, &*
„ *de les y maintenir par toute l'étendue*
„ *de ma puiſſance, Je declare ; (ſauf*
„ *les Droits de ma Royauté ſuprême)*
„ *que vous avez une entiere liberté de*
„ *ſuffrage, & que chacun de vous,*
„ DIEUX & DE'ESSES *peut & doit*
„ *en toute liberté déclarer ſes ſentimens*
„ *& s'aſſurer de ma protection.*

Ce diſcours de JUPITER fut fort applaudi, & MOMUS s'avançant juſqu'au pié du Trône, vint lui-même au nom de toute l'Aſſemblée, remercier ce Roi des Dieux & des hommes de ſa gracieuſe & favorable déclaration.

Il ne s'agiſſoit plus alors que de proceder à la Deïfication d'ARISTARCHUS MASSO ; mais comment le faire, il n'étoit pas preſent, comment agir ſur un homme, qui étoit plus de douze cent milles éloigné du Parnaſſe ? Les moyens en furent long-tems débatus, & ils paroiſſoient ſi difficiles à trouver, que les Demi-Dieux & les Héros du Parnaſſe eurent la permiſſion de dire leurs avis. MOMUS propoſa d'abord d'en-

voyer MERCURE chercher ce Docteur incomparable, disant qu'il pouvoit fort aisément l'apporter à brisecou au travers des airs ; mais le fils de Maïa s'en défendit, assûrant que ses aîles ne pourroient jamais le supporter avec le poids d'un si grand homme. JUNON dit, qu'il n'y avoit qu'à envoyer l'*Aigle* l'enlever, comme GANYMEDE l'avoit été autrefois. Mais le judicieux CONSUS remarqua, que, de ce que l'*Aigle* avoit enlevé un enfant, il ne s'ensuivoit pas qu'un homme fait pût être aussi transporté de la même maniere ; que quand l'*Aigle* se saisit du beau GANYMEDE, il étoit en pleine campagne, & que vraisemblablement, le Docteur MASSO seroit enfermé dans sa Bibliotheque ; que l'*Aigle* n'y pourroit entrer, qu'en cas que les fenêtres fussent ouvertes, & que quand même elles le seroient, l'*Aigle* ne pourroit jamais tirer par là le Docteur pour l'enlever dans les airs, n'ayant pas d'espace suffisant pour le saisir, deployer ses aîles & partir ; que le seul moyen seroit que l'*Aigle* commençant d'abord par jetter le Docteur par la fenêtre, fondît en même tems sur lui, & le saisit avant qu'il fut tombé à terre ; mais que toute l'Assemblée jugeoit bien que ce seroit exposer

exposer cet homme incomparable à un risque qui faisoit frémir. JANUS ajouta que, quand même l'*Aigle* pourroit faire cet enlevement, on ne devoit point y employer son ministere. Ce seroit, dit-il, donner lieu aux hommes d'avoir des soupçons aussi odieux & des pensées aussi horribles, qu'elles seroient injurieuses au venerable *Aristarchus* MASSO & au grand JUPITER même. En verité, dit BACCHUS, le divin fils de CERE'S, ce seroit trop exposer l'Oiseau de JUPITER; si les Peuples, parmi lesquels habite l'incomparable MASSO, venoient à reconnoître cet enleveur de GANYMEDE, JUPITER ne pourroit sauver son Aigle, qu'en le metamorphosant en *Canard*; mais, poursuivit-il, les *Chevaux* de NEPTUNE, qui d'un saut se trouvent à l'extrêmité de la Terre, peuvent le mieux du monde être maintenant employés. Que le grand NEPTUNE monte dans son char, & qu'il aille chercher l'illustre MASSO: un saut pour aller, un saut pour revenir, il ne faut pas deux minutes. C'est justement cette force & cette admirable agilité, dit NEPTUNE, qui m'empêche d'exécuter ce que vous proposez, ô BACCHUS, si mes chevaux font un saut,

ils passeront bien loin au delà des païs que le grand MASSO habite ; & si je ne les y méne qu'au trot, je serai trop long-tems à aller & à revenir. Puis qu'il nous est permis de parler, dit TASSO, les Dieux ne pourroient-ils pas ordonner à l'ARIOSTO de monter sur son *Hippogrife*, & d'aller chercher l'incomparable Docteur, qu'il pourroit apporter ici en croupe. Je le veux de tout mon cœur, repondit ARIOSTO je serai charmé de la commission ; mais actuellement mon *Hippogrife* transporte vers la Lune un grand homme, qui a perdu quantité d'idées dans le valon de cette Planete, & je ne sai comment on pourroit faire pour le trouver & l'obliger à revenir. Mais *Pegase*, continua-t-il, ne pourroit-il pas suppléer au défaut de mon *Hippogrife*, & TASSO exécuter alors la commission ? Non, cela est impossible, dit APOLLON, *Pegase* est maintenant si peu en haleine, qu'il ne pourroit faire promptement un si long voyage, sans s'exposer à mourir de gras fondu : d'ailleurs, il ne porte point en croupe. Tout ce qu'on pourroit faire, ce seroit que TASSO montât sur le *Cheval de* RAIMOND ; mais il me semble avoir ouï dire que les particules d'air subtil, dont

dont il étoit formé, se sont évaporées. Cela est vrai, s'écria VIRBIUS, la race de ces enfans des Vents est perdue. Mais, dit CYBELLE, puisque vous parlez de vents, BORE'E ne pourroit-il pas faire cet enlevement? ORYTHIE est une preuve qu'il sait bien comment s'y prendre, EOLE n'a qu'à donner l'ordre. Cela est impraticable, repondit EOLE, à moins qu'on ne fût sûr de trouver l'illustre MASSO à la promenade. Car si BORE'E ou quelques-uns des Aquilons alloient entrer, ou par les fenêtres ou par la cheminée de sa Bibliotheque pour l'en tirer, ils ne pourroient le faire sans renverser la maison, & même toutes celles de la Ville & des campagnes voisines. Eh qui peut assurer que ce grand Docteur ne seroit pas accablé sous les ruines? Nous ne devons pas exposer une tête si savante à un danger si évident. Le Cheval PACOLET, dit HE'BE', ne pourroit-il pas servir? Il me semble que ce seroit bien l'affaire. Vous n'y songez pas, belle DE'ESSE, repondit CERVANTES, il n'auroit jamais pu faire aussi promptement qu'il le faut, une si longue course entre les jambes d'un venerable Docteur. Les chevaux sentent bien ceux qui les montent; mais d'ailleurs, c'est qu'il y a si long-tems

qu'il eſt ſur la litiere, qu'il ne s'en relevera jamais. Le plus ſûr & le plus expeditif ſeroit de trouver le *Chapeau de* FORTUNATUS, & j'irois de tout mon cœur chercher moi-même le célèbre Docteur, ſi les Dieux vouloient m'honorer de cette commiſſion. Cet avis fut ſi bien reçu, qu'on entendit un murmure d'applaudiſſement. On ne peut rien de mieux, dit APOLLON; ſi JUPITER l'approuve, c'eſt à cet avis, ſans doute, qu'il faut s'en tenir, puiſqu'il ne faudra pas deux minutes pour avoir ici le grand MASSO. Je l'approuve tout-à-fait, s'écria JUPITER, & je veux que CERVANTES ait pour recompenſe, l'honneur d'aller chercher le Docteur incomparable que nous allons deïfier, & qu'après ſa Deïfication, CERVANTES ſoit ſon premier Secretaire. Ainſi, pourſuivit-il que MERCURE plus prompt qu'un éclair, aille vite chercher ce chapeau, qu'on le mette ſur la tête de CERVANTES & qu'il parte. Comment s'eſt-il pu faire qu'on n'y ait pas ſongé plutôt? Pars, MERCURE, & reviens. Où voulez vous que j'aille? demanda le Meſſager des Dieux: où eſt le *Chapeau de* FORTUNATUS, repondit JUPITER, & l'apporter, Et où eſt-il? reprit

reprit MERCURE. APOLLON te le dira, repondit le fils de SATURNE. Moi, reprit APOLLON, je n'en sai rien, il faut le demander à CERVANTES. En vérité, repondit CERVANTES, si je le savois, je l'aurois déja dit. Tout ce que j'en sai, c'est qu'il y a quelques années qu'un nommé ALBERONI le trouva dans la cuisine du Duc de VENDÔME, ainsi que CAMPISTRON & PALAPRAT me l'ont conté, mais qu'ALBERONI ayant trop pris plaisir à porter ensuite un chapeau rouge, avoit négligé celui-là & l'avoit perdu. Il se fit alors une huée sur ce bel avis, auquel on avoit tant applaudi: & JUPITER ne pût s'empêcher de rire de l'applaudissement qu'on avoit donné si inconsidérément, à un avis impraticable. Cependant on ne savoit à quoi se resoudre, lors que l'illustre MOMUS, adressant la parole au sage CONSUS: „ Eh bien, dit-il, DIEU des bons „ conseils, n'avez vous rien à proposer „ pour tirer la Cour céleste de l'embar„ ras où elle se trouve? Je vois bien „ que c'est à moi, à qui cet honneur ap„ partient. Envoyez MERCURE „ dans l'Isle des *Ogres*, qui leur or„ donne de faire partir sur le champ leur

„ *Pourvoyeur*, pour aller prendre le ſa-
„ vant MASSO & l'apporter ici, tout
„ cela peut s'exécuter en moins de tems
„ qu'il n'en faudra pour préparer le bu-
„ cher où ce grand Docteur doit è-
„ tre épuré. Voilà, continua-t-il, ce
„ qui s'appelle un avis. Admirable!
„ s'écria MERCURE, mais où eſt
„ l'Isle des *Ogres*, je vous prie? Com-
„ ment, où elle eſt? répondit MOMUS,
„ c'eſt à vous à le ſavoir. Le meſſa-
„ ger des Dieux doit ſavoir la Carte; ſi
„ vous l'ignorez, jen ſuis fâché. Je
„ crains bien, dit MARS, que cet avis
„ ne ſoit comme celui qu'on a donné
„ touchant le Chapeau de FORTUNA-
„ TUS, on ne ſaura où trouver cette
„ Isle. Cela ne peut être, repondit le
„ grand CONSUS, croyant faire la remar-
„ que du monde la plus judicieuſe; car
„ puiſque c'eſt une Isle, NEPTUNE doit
„ ſavoir où elle eſt ſituée. Moi, dit
„ NEPTUNE, je n'en ſai rien, il faut
„ que ce ſoit quelqu'Isle d'eau douce,
„ dont je ne me ſuis jamais informé.
„ C'eſt là où je vous attendois, grave
„ CONSUS, s'écria MOMUS, ſachez
„ que cette Isle & ſon Pourvoyeur n'ont
„ jamais exiſté que dans le cerveau des
„ Comediens de la Foire de St. Lau-

„ rent „.

„ rent , & ceci eſt un trait de ma „ Marotte. CONSUS prit un air refrogné & il alloit repondre ; mais JUPITER lui impoſa encore ſilence , en faiſant lui-même une ſevere reprimande à MOMUS , après quoi il ajouta que, puis qu'on ne trouvoit aucun expédient pour faire venir promptement ſur le Parnaſſe l'incomparable MASSO , il enverroit MERCURE l'inſtruire du choix qu'on avoit fait & lui ordonner de venir inceſſamment, recevoir la Divinité qui lui étoit deſtinée , que lors que ce grand Docteur ſe ſeroit rendu ſur le Parnaſſe, une nouvelle aſſemblée de Dieux ſeroit convoquée pour ſa Deïfication , qu'ainſi il congedioit l'Aſſemblée préſente. Mais LUCRECE demandant que les DIEUX, avant que de ſe ſéparer, vouluſſent bien lui faire l'honneur de l'entendre , on le lui accorda ; & il parla en ces termes : „ Quoi que le grand EPICURE ſe ſoit „ trompé quelquefois , l'aveu que ſa pro„ pre expérience lui a fait faire de ſes er„ reurs , depuis que les Muſes l'ont admis „ ſur ce ſacré Mont, donne droit à ſes Diſ„ ciples de faire valoir ſa Doctrine. Tou„ jours ardent zelateur de la Philoſophie „ de ce grand homme , j'oſe avec d'autant „ plus d'aſſûrance la faire valoir préſen-

„ tement ,

„ tement, qu'elle fournit un moyen „ auſſi efficace qu'il eſt admirable pour „ avoir ici le ſavant MASSO, ſans mê- „ me le détourner des grands travaux „ qui pourroient l'occuper dans ſa Biblio- „ theque.

„ Il eſt certain, 1. Que les choſes „ envoyent perpétuellement de leur ſu- „ perficie, des images & des figures dé- „ liées, que l'on peut conſiderer com- „ me des membranes & des écorces, „ parce que leur tiſſure ſubtile conſer- „ ve dans ſon émanation, la forme & la „ reſſemblance du corps duquel elle „ eſt détachée. 2. Que ces corps menus „ & délicats s'échappent dans le même „ ordre de leur ſituation, ſans perdre le „ moindre trait de la figure qu'ils a- „ voient. 3. Qu'il ſe fait non ſeulement „ des émanations de la ſuperficie des cho- „ ſes, mais qu'il en part auſſi de leur „ fond.

„ Il eſt de même certain que la Nature a „ voulu qu'il ſe fit de toutes les choſes un „ écoulement perpetuel de figures déliées „ & d'originaux ſuperficiels, qui, bien „ que pellicules exterieures ſeparement „ inviſibles, acquierent une reſſemblan- „ ce aſſez parfaite, pour retenir celle „ des choſes dont elles émanent. Ces

„ pellicule

„ pellicules étant, comme elles le ſont, „ fortifiées & ſoutenues par une conti- „ nuelle émanation, il eſt facile de con- „ noître que les corps ne ceſſent jamais „ d'envoyer de leur ſuperficie des tiſſu- „ res ſubtiles & des figures déliées, & „ par conſequent, que beaucoup d'images „ ne ſont que l'ouvrage de très-peu de „ tems. On ne peut pas diſconvenir que „ leur naiſſance ne ſe faſſe avec une ex- „ trême promptitude ; & de même que „ le Soleil doit fournir à l'inſtant beau- „ coup de lumiere pour reparer les diſ- „ ſipations qui s'en font, & remplir in- „ ceſſamment tout l'Univers de ſes clar- „ tés ; ainſi par la même raiſon, c'eſt „ une néceſſité que dans un moment, il „ s'envole quantité d'images de la ſuper- „ ficie des choſes, & que ces ſortes d'é- „ manations ſe portent differemment de „ tous côtés. C'eſt pourquoi, la même „ raiſon donne aux images la faculté „ de traverſer à l'inſtant de leur éma- „ nation, un eſpace incroyable. Ils pé- „ nétrent tout.

„ Etant donc perſuadés du prompt „ élancement des choſes, & qu'il eſt „ certain que les corps, qui s'envolent „ des ſuperficies, & dont rien ne retarde „ l'émanation, ſe portent d'un mouve-

„ ment

„ ment soudain & traversent des lieux
„ d'une plus grande étendue que ceux ,
„ où se termine la lumiere & la chaleur
„ du Soleil , & que n'y ayant jamais
„ d'inaction dans l'écoulement des cho-
„ ses, nos Sens sont frappés sans discon-
„ tinuation. De sorte que , quoi que
„ ces émanations affectent nos Sens sans
„ se rendre visibles ou palpables , elles
„ n'en sont pas moins réelles & peu-
„ vent devenir & visibles & palpables ,
„ par les diverses couches qu'on en pour-
„ roit faire fort aisément & fort promp-
„ tement. Les DIEUX n'ont qu'à or-
„ donner que tous ceux qui se trouvent
„ ici presens, renvoyent dans un même
„ lieu , toutes les images émanées du
„ grand MASSO. En les ajoutant les
„ unes sur les autres & en les unissant
„ avec ce *gluten* , *nescio quod* , *partes co-*
„ *adunans* , qu'un Professeur moderne
„ de Philosophie soupçonne si sage-
„ ment , être le lien indestructible des
„ particules de la matiere , en joignant ,
„ dis-je , ainsi toutes les émanations du
„ grand MASSO , nous aurons bientôt
„ un autre lui-même , puisqu'au fond ,
„ les émanations des choses ne sont pas
„ differentes des choses dont elles éma-
„ nent. Ce sera la substance même du
„ savant

„ ſavant corps du grand MASSO, & ſi „ c'eſt ſa propre ſubſtance, c'eſt lui-„ même. Ainſi cet homme incompa-„ rable, cet homme comme il n'y en a „ point, pourra être ici deïfié, tandis „ qu'un autre lui-même perſeverera ail-„ leurs dans l'état d'humanité où il ſe trou-„ ve. DIEU ſur le Parnaſſe, HOMME „ dans les Pays-Bas.

Ce Diſcours de LUCRECE charma toute l'Aſſemblée. Ce moyen d'avoir ainſi l'incomparable MASSO, parut le plus noble & le plus digne qu'on pût choiſir. Ce moyen étoit fourni par la Philoſophie & par conſequent ſûr. Il conſervoit ce grand Docteur aux hommes, lors même qu'il en faiſoit jouïr les Dieux. Il lui faiſoit donner une naiſſance en quelque maniere ſemblable à celle de PALLAS. MASSO alloit être engendré, pour ainſi dire du cerveau des Dieux & des hommes. C'eſt ainſi que le Ciel & la Terre devoient conſpirer à ſa production. Cependant ESCULAPE ſe leva, il fortifia le Syſtême d'EPICURE par des obſervations ſur la tranſpiration, où il fit voir que du fond même des corps, il ſe faiſoit une emanation des parties intérieures qui tranſpiroient ſans ceſſe, &

qui

qui, quoiqu'inviſibles affectoient nos Sens d'une maniere ſi vive, qu'il n'y avoit pas à douter de leur ſolidité : il rapporta principalement à ces tranſpirations ; ce qu'on appelle *Sympatie* & *Antipathie*, attraction & repulſion, ſur quoi il dit les plus belles choſes du monde. Il rejetta le *gluten neſcio quod* du Profeſſeur moderne, & fit voir que l'homogeneïté des parties & leur preſſion immédiate les unes ſur les autres, ſuffiſoient pour faire l'adherence néceſſaire à la formation des corps. Mais en conſequence de ces principes & de ceux d'EPICURE même, il prouva que la formation d'un autre MASSO compoſé des émanations du premier, étoit impoſſible, parce que tous les objets envoyant des images, celles qu'on coucheroit les unes ſur les autres, pour former le grand MASSO, ſe diſſiperoient à meſure qu'elles ſeroient unies, ſans pouvoir jamais parvenir à la ſolidité néceſſaire pour la forme du corps de cet illuſtre Docteur. EPICURE convint de la vérité de cette remarque, mais il ajouta, que, quoi que la pénétration, ou ſi l'on veut, la pénétrabilité de ces émanations, fût extrême, & leur action plus prompte mille fois, que celle de la lumiere, il y avoit cependant des

corps

corps qu'elles ne pouvoient pénetrer, qu'il y en avoit même qui les reflechiſſoient, & qui par cela ſeroient très-propres à contribuer à leur union, ſi l'on oppoſoit ces corps l'un à l'autre. Qu'il n'y avoit donc qu'à diſpoſer trois ou quatre grands miroirs, de ſorte que leur reflexion ſe fit à un même point, & qu'alors il étoit ſûr que les eſpeces ou images continuellement reflechies, empêcheroient la diſſipation des premieres, qui ſe compreſſant elles-mêmes les unes ſur les autres par la force de la reflexion, formeroient bien vite *l'alter & idem* du grand MASSO.

Je ne puis exprimer la joie que cauſa cet expédient ; l'envie de voir l'incomparable Docteur, réellement deifié étoit inconcevable. On ordonna donc d'aller promptement chercher les plus grands miroirs qui fuſſent dans les Salles d'APOLLON, & on chargea NICERON l'Auteur du *Thaumaturgus Opticus*, de les diſpoſer de la maniere la plus propre à faire l'effet qu'EPICURE en venoit de promettre.

Pendant qu'on fit chercher ces miroirs, un Philoſophe Anglois, nommé KEILL, s'avança près d'ESCULAPE & dit, que ſi ce qu'EPICURE propoſoit

soit ne reüssissoit pas, il n'y falloit point tant de façon, que puisque la matiere étoit inconstamment divisible à l'infini, pour peu qu'on pût avoir un grain d'émanation de substance du grand MASSO, il étoit facile d'y trouver un corps, tel & le même que celui de ce fameux Docteur. Tel, puis qu'un seul grain de sa substance pouvoit fournir par la division & l'arrangement, de quoi former un corps aussi grand & aussi gros que celui de ce Docteur. Le même, parce que cette parcelle ou ce grain étant une émanation de sa propre substance, elle ne seroit pas differente de lui-même. A cette proposition tout le monde se prit à rire, excepté CONSUS, que rien ne pouvoit rendre de bonne humeur, quelques Mathematiciens & quelques Philosophes qui garderent aussi leur serieux : c'est pourquoi KEILL ne fut point déconcerté. Au contraire élevant la voix, je ne vois pas, dit-il, que cette proposition soit si ridicule, & j'avoue que ce rire me surprend infiniment ; puisque j'ai démontré mathematiquement pour l'utilité de la Physique, qu'*il est impossible que la matiere d'un grain de sable soit repandue par tout l'espace que donneroit le cube circonscrit à l'Orbe de Saturne, de telle*

telle sorte que cet espace en soit tout rempli sans qu'il s'y trouve des pores, dont le diametre soit plus grand qu'une ligne droite donnée. Nouveaux éclats de rire s'éleverent sur tout de la part des Poëtes, dont l'imagination, quelque déreglée & feconde qu'elle soit, n'a point encore été jusques-là.

Cependant, les miroirs étant apportés & posés par NICERON, conformément au dessein d'EPICURE, tous les Dieux, les DE'ESSES, les DEMI-DIEUX les HEROS du Parnasse, & même les dix-huit hommes qui étoient montés avec les MUSES, eurent ordre de reflechir au milieu d'un cercle qu'on fit entre les trois miroirs, toutes les images ou émanations qu'ils avoient du grand MASSO. Comme chacun étoit avide de voir la production de cette merveille, chacun renvoyoit avec empressement, toutes les émanations dont l'image de ce grand homme étoit formée, & bientôt ce ne fut plus une image, mais un véritable corps, dont la tête étoit couverte d'une perruque courte & roussatre, & le reste affublé d'une robe de chambre de Toile des Indes.

J'avoue que, quelque persuadé que je

fusse de la Doctrine d'EPICURE, touchant les émanations du corps, quelque confirmé que j'y fusse par le sentiment d'ESCULAPE, soutenu de tant d'expériences, soit à l'égard des odeurs, des couleurs, des figures, des sentimens du chaud & du froid, je n'aurois jamais cru cette merveille, si je n'en avois vu l'expérience, & vu de mes propres yeux. Cependant, je puis dire qu'il n'y a rien de plus simple. Il faut seulement que les trois miroirs soient extrêmement égaux, tant pour la grandeur que pour l'épaisseur & le poli de la glace; qu'ils soient posés à plomb à une égale distance, & disposés en triangle, de façon qu'au milieu de l'espace qu'ils renferment, se trouve exactement un point où leur reflection arrive en même tems. Tout le monde en voit la raison; de sorte qu'il n'y a rien de plus facile à faire que cette expérience, comme il n'y en a point de plus immanquable. La seule difficulté, c'est qu'il faut un grand nombre de personnes qui renvoient en même tems & sans discontinuer, les émanations qu'ils reçoivent de l'objet qu'ils veulent avoir. Car s'il n'y avoit que dix ou vingt personnes, les couches de ces émanations ne se feroient pas, ni

assez

assez vite, ni assez fortement pour se consolider les unes sur les autres d'une maniere sensible, les premieres n'étant pas repoussées assez promptement, se dissiperoient avant que de parvenir à une consistance bien solide. C'est là toute la difficulté. Quoi qu'il en soit, on eut par ce moyen en fort peu de tems, l'incomparable Docteur aussi vrai lui-même, que celui qui étoit dans les Pays-Bas. Je me trompe on n'eut que son corps; mais son corps si exactement qu'on ne put pas douter que ce ne fût lui-même. Pour son esprit, dont personne n'avoit conservé ni ne recevoit d'émanations, il ne se trouvoit point logé dans ce corps, de sorte que le MASSO qu'on avoit alors sur le Parnasse, n'étoit que la partie terrestre du grand MASSO, sans action, parce que nul esprit ne l'animoit, & sans autre mouvement que celui du sang des humeurs ou des vents qui passoient par les divers canaux hydrauliques ou pneumatiques, dont son corps ainsi que le nôtre, est composé. C'étoit beaucoup que d'avoir cette partie du grand MASSO, mais ce n'étoit pas encore assez. Quelques DIEUX prétendoient bien qu'il suffisoit pour le rendre DIEU, de diviniser son

corps, puiſque ſon eſprit d'une nature céleſte, s'étoit encore diviniſé par l'étendue & la ſublimité de ſes connoiſſances. Mais on prouva que pour la Deïfication parfaite, il falloit que l'eſprit fût joint au corps. De ſorte que l'Aſſemblée des Dieux ſe trouva dans un nouvel embarras.

MOMUS toujours prêt à donner des avis, dit que les Ouvrages de cet excellent Docteur pouvoient fournir l'eſprit qui manquoit à ce corps, que c'étoit dans ſes livres admirables que les émanations de ſon eſprit ſe conſervoient, qu'il n'y avoit qu'à les en tirer & les faire paſſer dans le cerveau de ſon corps inanimé, & que les traces ſcientifiques, qu'elles avoient autrefois faites ou parcourues, y ſeroient bientôt imprimées, de ſorte que le MASSO preſent ſeroit tout égal au MASSO abſent, que cela pouvoit aiſément ſe faire par l'operation de la Chimie. APOLLON PARACELSE, *van* HELMONT avec tous les Alchymiſtes, en convinrent, & ſans perdre de tems, on fut dans le laboratoire du Parnaſſe, chercher un fourneau & une cornue qu'on prépara. MOMUS les voyant ſi empreſſés à mettre en état le fourneau, rioit de tout ſon

cœur

cœur avec l'aimable HEBE' ; & le ſujet de leur rire étoit, qu'APOLLON n'avoit pas commencé par ſe munir des Livres, dont on devoit extraire l'eſprit de l'incomparable Docteur. Le jour même que ces Livres avoient été apportés dans la Bibliotheque du Parnaſſe, THALIE les avoit pris & donné à MOMUS pour en faire des papillottes, Ainſi ce Dieu ſavoit bien qu'APOLLON ne les trouveroit point dans cette Bibliotheque. En effet, quand il les y envoya chercher, on n'eut garde de les y trouver. Ce qui mit ce DIEU dans une colere d'autant plus grande, que tout ſon attirail étoit prêt pour l'operation. La colere d'APOLLON augmentoit les ris d'HEBE' & de MOMUS, JUPITER leur en demanda le ſujet. Ils le dirent, & le Pere des Dieux & des hommes ne put s'empêcher lui même de rire, de voir de ſi beaux préparatifs pour rien. Cependant MOMUS, ayant dit qu'il n'avoit point encore fait uſage de ces Livres, grace à ceux de l'Abbé ARCHIMBAUT, qu'il avoit voulu employer auparavant, il offrit de les aller chercher, & promit d'être inceſſamment de retour. JUPITER lui ordonna d'y aller ſans differer, & MOMUS, qui demanda à

HEBE' de l'accompagner, partit comme un éclair pour aller dans ſes appartemens du haut Olympe.

Dans l'inaction où l'on étoit en attendant le retour de MOMUS; TERPSICHORE, qui juſqu'alors ne m'avoit point parlé pour ne pas me diſtraire, voulut bien employer cet intervalle à me faire conter ce que j'avois vu ſous la conduite de la Nymphe GRAFIBIO. Je le fis en accompagnant mon recit de mille actions de grâce, de ce quelle m'avoit donné une conductrice ſi obligeante. Ce terme d'obligeante fit rire la Muſe. GRAFIBIO l'eſt un peu trop, me dit-elle, elle a beaucoup de caquet, elle eſt amuſante, elle ſait beaucoup de choſes, mais il y en a beaucoup plus encore qu'elle croit ſavoir & qu'elle ne ſait point; les moindres bagatelles l'occupent, & des choſes très peu importantes, ſouvent même inventées à plaiſir ou par malignité, lui paroiſſent aſſez conſiderables pour en faire un recit auſſi détaillé que le devroit être le fait le plus intéreſſant de l'Hiſtoire. Je crains fort qu'elle ne vous ait étourdi de ſon babil, au lieu de vous apprendre ſeulement ce que vous auriez voulu ſavoir. Je repondis que GRAFIBIO m'avoit nommé

mé plusieurs grands hommes que je n'aurois point connus sans elle, & qu'elle m'avoit appris diverses anecdotes, sur tout concernant ARISTOPHANE & TERENCE, autrement ASDRAL, que je ne voudrois pas ignorer pour toutes choses du monde. Elle auroit bien pu vous en apprendre d'autres, reprit TERPSICHORE, & qui la regardent elle-même : par exemple, savez-vous que c'est la Nymphe la plus coquette qui soit sous les Cieux pour ne rien dire de plus, & que le fameux Moreri est un de ses fils naturels. Je pourrois vous en nommer bien d'autres, continua la MUSE, mais il faudroit plus de tems que nous n'en avons ; & voilà SADI, qui me paroit avoir quelque chose à vous dire. SADI, qui étoit en effet auprès de moi, ne differoit à me parler que par respect pour la MUSE, dont il ne vouloit point interrompre la conversation. Mais m'adressant alors la parole, après avoir fait une profonde reverence à TERPSICHORE, *pourriez vous me dire certainement*, me demanda-t-il, *qui est l'Auteur de ces Lettres* me montrant un Livre intitulé LETTRES PERSANNES ? *Oui, sage & éloquent* SADI, repondis-je,

on, le nomme le président de MONTESQUIEU. *Ce Livre*, reprit SADI, *est un des plus agréables Livres que j'aye jamais lus. Il n'est tissu que de raison & d'agrément. Nous admirons qu'un François ait pu si bien exprimer nos mœurs, nos manieres, qu'il ait pu penser & écrire comme nous aurions fait nous mêmes, mais nous ne sommes pas moins étonnés de la liberté qui y regne, par rapport à des coutumes & à des opinions reçues dans votre Pays. Comment, sage & clairvoyant* SADI, repliquai je, *comment pouvez-vous être étonné de cette liberté ? Vous venez d'en admirer la cause. En effet*, dit TERPSICHORE, *prudent* SADI, *vous n'y songez pas. L'auteur pouvoit-il ne pas faire parler des Persans comme des Persans ? J'ai tort*, dit SADI, après un petit moment de reflexion, *& cela vient de ce que l'idée de* François *se présente plutôt que celle de* Persan, *qui doit se présenter. On songe à l'Auteur & non pas à celui qu'il fait parler : je ne pense pas que si je faisois parler un François sur ce qui se passe chez nous, je devrois lui faire voir les choses à peu près comme un Persan verroit ce qui se passe en France. Voilà l'effet de la prévention, qui précipite & égare notre jugement. Cepen-*

pendant, pourſuivit-il, en me regardant, *je vous prie à votre retour en France, de faire mille & mille complimens de ma part à cet ingénieux Auteur, dont je n'oublierai jamais le nom.* Je le lui promis, & j'allois lui demander ce qu'il penſoit de la Traduction que GOLLIUS a faite de ſon *Roſaire Politique*, cet Ouvrage ſi agréablement inſtructif, lors que *Clement* MAROT s'avança auprès de moi avec *Antoine du* CERCEAU, qui avoit appris que j'étois ſur le Parnaſſe & qui daignoit m'y chercher. Quoique je ſûſſe bien qu'il devoit un jour y entrer, j'ignorois qu'il y fût déja. Ainſi ſa vûe me frappa d'une ſurpriſe égale à une émotion que je reſſentis, mêlée de joye & de triſteſſe. C'étoit aſſurément une belle ame, quoi qu'on diſe de ceux qui portent ſon habit.

Quales neque candidiores
Terra tulit

Après m'avoir appris la précipitation, avec laquelle les PARQUES l'avoient envoyé ſur le Parnaſſe, & nous être entretenus, quoi qu'à la hâte, de pluſieurs choſes qui s'étoient paſſées à Paris depuis que je l'y avois laiſſé, il me demanda des

des nouvelles de l'Angleterre ; je lui dis ce que j'en savois, & lui ayant appris que ma situation y avoit fort changé depuis la mort du bon Roi GEORGE I, le Roi son Successeur ayant supprimé une pension, dont j'avois en vain sollicité le rétablissement, *Clement* MAROT me dit, qu'il vouloit me donner une Lettre pour le Prince de GALLES ; qu'on vantoit par tout les bontés de ce Prince, & qu'ainsi, il ne seroit pas difficile de l'intéresser en ma faveur. Je remerciai très affectueusement *Clement* MAROT de sa bonne volonté, & l'assurai que je me chargerois d'autant plus volontiers de sa Lettre, que l'excellent naturel du Prince devoit en effet augmenter ma confiance.

Il se fit alors un grand bruit qui m'obligea de tourner la tête vers le cercle des Dieux. MOMUS & HE'BE' descendoient de l'Olympe, & laissoient en riant tomber, au milieu du cercle, la fameuse *Histoire Critique de la Republique des Lettres.* APOLLON, aidé des plus grands Alchymistes, en ramassat promptement tous les Volumes, & après les avoir legérement macerés, on les mit dans une cornue, au col de laquelle on ajusta un long tuyau. dont l'autre ex-

extremité embouchoit le nez du grand MASSO, on l'y scela presque hermetiquement. Ensuite un grand feu de reverbere finit bientôt toute l'operation. Je crus que tout ce qui étoit dans la cornue alloit s'enflammer, les feuilles de cette *Histoire Critique* étant si seches, que je ne crois pas qu'il y eût rien de plus combustible. Cela n'arriva pas cependant. L'operation se fit à merveille. On détacha le tuyau du nez du grand MASSO, qui sur le champ se mit à parler Grec, Latin, Hebreu, François, Arabe, Batavique, Chinois, Allemand, Anglois. Enfin, il fit un discours qu'APOLLON lui-même aura eu bien de la peine à entendre, tant pour le sens que pour les paroles. Cela fit que quelques uns des Dieux, & sur tout les Muses, crurent que l'esprit qu'on avoit tiré de ses Ouvrages, pour animer son corps, n'étoit pas son véritable esprit; mais son esprit emprunté de differens Auteurs, sur quoi il se fit de nouvelles difficultés pour la Déification. Mais MAXIME *de Tyr* & l'Auteur de *la Premotion Physique* firent parfaitement voir que l'esprit, semblable à la flamme, se communiquoit sans se partager, & qu'ainsi, un esprit pouvoit fort bien

bien s'être fortifié & même accru par les lumieres des autres esprits, sans pour cela cesser d'être un & le même. Qu'il étoit vrai que le discours que l'incomparable Docteur venoit de prononcer, paroissoit plutôt l'effet d'une évaporation, ou même une détonation chymique, que celui d'un enthousiasme divin ; mais que cela n'étoit pas surprenant, après une operation si précipitée. On applaudit fort au discours de MAXIME, & l'on dit qu'il faloit donner quelques momens au grand MASSO, pour laisser rasseoir ses esprits, & qu'il lui falloit faire boire quelques verres de la liqueur précieuse qui alloit devenir sa boisson ordinaire. JUPITER commanda donc qu'on lui versa du Nectar, il ordonna à HE'BE' de le faire, malgré la repugnance qu'elle fit paroître. Le grand MASSO but plusieurs coups de ce divin breuvage dans une coupe digne des plus grandes tables d'Allemagne ; cependant l'agitation de ses esprits n'en fut point calmée. Il continuoit toujours à parler toute sorte de langages & à traiter toute sorte de sujets, ou plutôt à en discourir *abhoc* & *abhac*, si j'ose me servir de cette expression dans un sujet si relevé. On craignit que la violente irritation des esprits

esprits ne fit en peu de tems des traces si profondes dans le cerveau de ce grand homme, qu'il fût ensuite impossible d'en arrêter le desordre. HARVE'E, glorieux d'avoir découvert la circulation du sang, vint humblement proposer de lui en tirer trente six onces. Mais ESCULAPE crut aussi bien qu'HIPPOCRATE, CHIRON, GALIEN & plusieurs autres, que le plus sûr étoit d'envoyer prier MORPHE'E de donner une bonne quantité de ses pavots les plus assoupissans. En attendant qu'on les eût, on ordonna que les excellens Musiciens, qui se trouvoient sur le Parnasse, jouassent les divers airs pour les sommeils qui se trouvent dans les Operas de LULLI. Cela fut executé de façon que toute l'Assemblée pensa s'endormir, & qu'on crut que les pavots de MORPHE'E seroient inutiles. Les Zephirs, qui étoient allez les chercher, revinrent cependant, chargés d'une si grande quantité de ces pavots, qu'ils en éprouvoient l'effet. Ils ne voloient plus que d'une aîle, & tomberent endormis au milieu du cercle des Dieux. On les déchargea promptement du fardeau, sous lequel ils étoient plus assoupis que fatigués, & on repandit sur la tête du grand

grand MASSO, ces fleurs somnifères en si grande abondance, qu'il en fut dans un moment tout couvert. Leur vertu acheva ce que les airs de sommeil avoient commencé. Il tomba au milieu du tas de pavots, sous lesquels il se trouva pour ainsi dire enseveli.

Pendant que cet excellent homme, ou pour mieux parler, pendant que ce Dieu futur étoit ainsi tranquillisé par les doux sons d'une melodie assoupissante, & par les puissantes vapeurs des fleurs de MORPHE'E, JUPITER ordonna deux choses : l'une qu'on préparât vite le bucher où le grand MASSO devoit être purifié de tout ce qu'il avoit de terrestre ; l'autre qu'on fit au plutôt un Motet pour être chanté au premier instant de sa Deïfication.

Les DEMI-DIEUX furent chargés d'aller chercher les Lauriers nécessaires pour construire le bucher, & APOLLON choisit l'Empereur LEOPOLD pour avoir soin du Motet.

Dans cet intervalle, le Dieu des Vers & de la Médecine examina ce que l'operation chymique avoit produit, outre l'esprit qui étoit passé dans le cerveau du grand MASSO. On ne trouva qu'un *Caput mortuum* extrêmement épais, une

ne prodigieuſe quantité d'*huile. fœtide*, à laquelle on donna le nom d'*huile de jactance*, & que MOMUS demanda pour aller, dit-il, la jetter dans *les ornieres de la Vérité* que ce grand Docteur avoit creuſées, & que d'autres n'ont jamais ſuivies ſans s'embourber; mais ce qui ſurprit tout le monde, c'eſt qu'on ne put tirer par cette operation le moindre grain de ſel, ſoit fixe, ſoit volatile. Pendant que les Chymiſtes raiſonnoient ſur ce ſujet, mon envie de connoitre encore perſonnellement quelques autres de ces Heros du Parnaſſe, fit que je priai TERPSICHORE de m'en nommer quelques-uns qui étoient ſur notre droite, je ne les avois point vus dans le tour que j'avois fait avec GRAFIBIO, & ils me paroiſſoient d'une taille & d'une mine à devoir être connus. L'aimable MUSE le fit d'abord, avec ces graces qu'on ne peut trouver que dans les Immortelles. J'appris donc que celui qui paroiſſoit le plus grand de tous ceux que je lui montrois, étoit ARCHIMEDE; il s'appuyoit ſur un Sicilien, qui s'appelloit, ſi je ne me trompe, MAUROLICI Le celèbre HUYGENS, FERMAT, VIETTE, CAVALIERI, furent ceux qu'elle me fit remarquer juſques à LA

HIRE le fils, que je reconnus & que je vis réellement tel que je l'avois toujours conſideré en idée, c'eſt-à-dire, d'une grandeur égale ou ſuperieure à tous ceux qui l'environnoient. LA HIRE le Pere, CASSINI, RICCIOLI, AMONTONS, HERACLITE, GASSENDI, ANAXAGORE, CICERON, OVIDE, PLINE, HIPPARQUE, ALDOBRANDI & PLUTARQUE furent enſuite ceux que TERPSICHORE me nomma, & qu'elle diſtingua de pluſieurs autres. La grande reputation de CICERON attacha particulierement mes regards ſur lui, & j'avouerai que, quelqu'eſtime que je faſſe de ſes Ecrits admirables, je trouvai dans ſon air quelque choſe de ſi vain, que je ne puis m'empêcher de croire que la vanité ne l'ait plus animé que l'amour de la Vérité & de la Vertu, quelques belles choſes qu'il ait dites, n'en deplaiſe a ſes admirateurs. Il peut être comparé au Baron de Feneſte en cela qu'il cherchoit principalement *de paroître*. Il eſt vrai que c'eſt le cas où ſont preſque tous les Savans, & même preſque tous les hommes. Chacun dans ſon état cherche plus à paroitre ce qu'il n'eſt pas, qu'à être effectivement ce qu'il

qu'il veut paroitre. Tant de grandes entrepriſes, tant d'actions éclatantes, tant d'admirables ouvrages n'ont eu pour principal mobile que l'amour de la gloire, l'amour de la reputation, & quoi qu'on donne de grands éloges à cet amour de la gloire, ce n'eſt en bon François que la vanité, paſſion ſi baſſe, qu'elle eſt une marque de petiteſſe dans ceux mêmes qu'elle a fait grands. Ainſi, j'ai peut-être tort de faire au ſujet de CICERON, une remarque à laquelle tous les hommes donnent lieu; mais il faut avouer que, quoique tous les hommes y ſoient ſujets, la plûpart cachent leur vanité de façon qu'ils donnent lieu de croire qu'ils cherchent à la détruire, ou qu'ils en ont honte, au lieu que CICERON en paroit ſi poſſedé, qu'on diroit qu'il s'en fait honneur.

OVIDE; que je conſiderai auſſi avec beaucoup d'atention, me parut un de ces hommes heureuſement nés, qui n'ont qu'à ſe préſenter pour plaire. Ce n'eſt pas qu'il n'eût l'air un peu mélancolique, mais on voyoit dans la tendreſſe & le feu de ſes yeux, que c'etoit de cette ſorte de melancolie, qui marque plutôt un tempéramment porté au plaiſir, qu'à la triſteſſe. Son air eſt galant, ſes traits

ſont reguliers, il ne pêche que par trop d'embonpoint.

Parmi les grands hommes que la Divine TERPSICHORE me fit remarquer, il n'y en avoit point qu'elle eſtimât au deſſus de PLUTARQUE; elle m'en fit un éloge merveilleux & dit que pour former une excellente Bibliotheque, il ne falloit que joindre les Ouvrages de PLUTARQUE à ceux de PLATON & de LUCIEN. Que les livres de ces trois hommes devoient être regardés comme la ſource de la ſageſſe, du ſavoir & des graces de tout genre. J'en convins, non par déférence pour les ſentimens de TERPSICHORE, mais parce qu'en effet, je penſois comme elle. Seulement je demandai que par rapport aux mœurs des modernes, on ajoutât les Caracteres de LA BRUYERE à cette Bibliotheque, comme un Livre très-propre à nous corriger de nos vices & de nos ridicules. La charmante Muſe en convint.

C'eſt ainſi que m'inſtruiſoit TERPSICHORE, lorſque les DEMI-DIEUX revinrent, ſi chargés de Lauriers, qu'on auroit pu croire qu'ils en avoient dépouillé tout l'Hélicon. Ils en conſtruiſirent un Bucher ſuperbe en forme de py-

pyramide au milieu du vallon, qui eſt entre les ſommets du Mont ſacré. Les Zephirs dirigés par MERCURE, y porterent ſur le ſommet le grand MASSO, envelopé de ſa robe de chambre & encore aſſoupi. Dès qu'il y fut poſé, JUPITER prit la foudre des mains de ſon Aigle, la lança au pied du bucher, mais preſque ſans bruit. On ne vit qu'une longue trace de lumiere, mais qui pénetra dans le bucher, & qui le parcourant en ſerpentant de tous côtés, depuis le pié juſqu'au ſommet, fit bientôt une pyramide de feu d'une pyramide de verdure. Les Dieux & tous ceux qui étoient préſens à cette cérémonie, regardoient avec autant d'admiration que de plaiſir, l'éclatante lumiere de ce bucher. Elle étoit accompagnée d'un bruit doux du tonnerre, auquel ſe joignoient mille petits éclats du bruit petillant que faiſoient les Lauriers enflammés. C'étoit un ſpectacle magnifique. Les Dieux mêmes prenoient plaiſir à le conſiderer; mais ce plaiſir fut bientôt troublé par un odeur inſupportable. Quand la partie terreſtre du grand MASSO devint l'objet de l'action des flammes, on vit s'élever au deſſus du bucher une colonne noire d'une fumée épaiſſe, de laquelle

il s'exhala une odeur dont je ne parlerai point, ne fût-ce que pour m'en épargner le souvenir. Il suffit de dire que les Dieux, les Déesses, les Demi-Dieux, les Héros & les Mortels mêmes, qui se trouverent alors sur le sacré Mont, ne pouvoient la supporter. On ne voyoit de tous côtés que grimaces & contorsions. Chacun prêt à s'étouffer, n'osoit respirer un air suspect de contagion. Par bonheur pour moi, j'avois deux petites bouteilles, dont l'une étoit pleine d'une essence céphalique où il entroit beaucoup d'esprit de canelle & d'ambre gris, & une autre pleine de Sel volatile d'Angleterre, humectée d'esprit de lavande. Elles furent d'un grand secours non seulement à moi, mais à ma chere Protectrice l'aimable TERPSICHORE, & aux autres muses qui les firent circuler entre elles. Vous auriez eu pitié de l'aimable HEBE', d'ASTRE'E & de quelques autres Déesses; & dans toute autre occasion on n'auroit pû s'empêcher de rire des grimaces de la vieille THETIS, de JUNON, de CYBELLE & de MNEMOSYNE. Pour VENUS, elle se trouva si mal que si PYTHAGORE qui par hazard étoit derriere elle, ne lui eût donné de l'*eau des Carmes*, je ne sai

pas

pas ce qu'il en seroit arrivé. Cependant les Vents appellés au secours chasserent vers la mer, & l'infection & la fumée. Elle diminua ensuite tout-à-fait, & l'on vit du milieu du bucher, s'élever en l'air le Divin MASSO, qui précedé de MERCURE, qui avoit toujours voltigé autour du bucher, vint se présenter devant JUPITER. Dès qu'il parut, ce furent des éclats de joye redoublés qui s'eleverent de tous côtés sur le Parnasse, & que les ECHOS firent retentir au loin dans toute la Thessalie. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu éclater plus de joye.

Le Grand MASSO n'avoit plus cet air foible & caduc qui s'augmente avec le nombre des années, les rides qui sillonnoient son visage, avoient disparu, il n'avoit plus ces yeux rouges & ténébreux, cette mine présomptueuse & refrognée. L'agilité & la force étoient substituées à la caducité, la sérénité paroissoit sur son front auguste, ses yeux étinceloient d'un feu céleste, la Majesté Divine éclatoit dans toute sa personne, il paroissoit tel, qu'on auroit dit qu'en lui la force d'HERCULE s'étoit jointe à la beauté d'APOLLON. Plus je le considerois, moins pouvois-je m'em-

pécher de m'écrier *quantum mutatus ab illo.*

Quand le nouveau Dieu se présenta devant JUPITER, ce Roi des Dieux & des hommes se leva pour lui faire honneur. Toute la Cour céleste fit de même, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué auparavant. Mais l'équitable fils de SATURNE voulut honorer d'une maniere extraordinaire un mérite extraordinaire. Il se rassit ensuite & le nouveau Dieu se mit à genoux devant lui, ayant à ses côtés CONSUS & MERCURE, qui étoient debout, de même qu'APOLLON, qui étoit derriere lui. Le Divin MASSO ayant joint ses mains, Jupiter les prit entre les siennes, & dans le transport de sa joye ne pouvant s'exprimer en prose, le Maître du Tonnerre parla ainsi au grand MASSO:

De l'heureuse Immortalité
Reçois l'investiture
Et deviens la Divinité
De la Litterature
De l'Olympe & de l'Hélicon.
La faridondaine la faridondon.
Tu seras le Dieu favori,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

A quoi tout le Parnaſſe repondit en chœur :

A la façon de Barbari,
Mon ami.

Après cela le nouveau Dieu fit un ſerment touchant l'adminiſtration de l'emploi qui venoit de lui être conféré. Je ne pus l'entendre à cauſe de l'éloignement, mais je ſai qu'il le repeta en ſoixante & quatre Langues, ce qui ſurprit APOLLON même, & augmenta encore la joye du Grand JUPITER. Enſuite le Divin MASSO fut conduit à la place, qui lui étoit marquée dans le cercle des Dieux. C'étoit immédiatement à côté d'APOLLON, de ſorte que MASSO avoit APOLLON à ſa gauche & Venus à ſa droite.

Dès qu'il fut aſſis, ORPHE'E & LINUS, à la tête d'une nombreuſe troupe de Muſiciens, s'avancerent au milieu du cercle, pour y exécuter le Motet que l'empereur LEOPOLD avoit été chargé de faire. Une longue ſymphonie inſtrumentale préceda les voix admirables, qui chanterent les paroles de ce Motet. Je les ai déja rappor-

tées, mais je ne puis m'empecher de le rapporter encore ici.

Sub pedibus videt nubes & ſydera MASSO.
Plaudite, plaudite,
Cœlicolæ
Cantate, Io, cantate,
O felix! ô fauſta Dies!
Cœli fit hoſpes:
Fit Deus & Præſes
Orbi erudito.
Vivat, Io, vivat ARISTARCHUS MASSO.

Il eſt inutile de parler ici de la Muſique de ce Motet. On doit bien juger qu'elle etoit au deſſus de tout ce qu'on a jamais entendu de beau, de parfait, de raviſſant. L'exécution repondit à la beauté de la compoſition, ſoit par l'exactitude & la délicateſſe des inſtrumens, ſoit par l'élévation, la douceur, la force & la flexibilité des voix, ſoit par la juſteſſe & l'accord du tout enſemble. Nul de ces agrémens, qu'on ne peut marquer ſur la tablature, & que le ſeul goût d'un Muſicien délicat ſait repandre, nul de ces agrémens n'y furent négligés. Ces inflexions touchantes, ces ports de voix admirables, ces roulemens, ces paſſages où l'art délicat des diſſonances eſt

eſt employé avec tant d'habileté, tout s'y fit admirer. On voit que les paroles excepté le ſeul mot *Ariſtarchus*, ſont très propres au chant. Mais c'eſt dans ce mot-là même, que l'habileté des Compoſiteurs éclata d'une maniere ſublime. Comme la Muſique de ce Motet étoit dans le goût Italien, on peut juger ſi tous les *I*, les *A*, les *E* & les *O* furent divinement mis en œuvre. Oui je ſuis ſûr que toutes les voix des cygnes de l'antiquité, toutes celles des roſſignols de tous les ſiécles, toutes celles de tous les chapons d'Italie n'ont jamais égalé ce qui ſe fit d'admirable ſur les *I*, les *E*, mais ſur tout ſur les *A* & les *O* de ce Motet. Enfin il ſuffit de dire que les plus excellens Muſiciens de l'Antiquité, tels que TERPANDRE, PYTHAGORE, ARISTOXENE, joignirent leur ſavoir pour la compoſition de la muſique de ce Motet, non ſeulement au ſavoir de BOECE & l'ARETIN, ſous la direction de l'Empereur LEOPOLD, mais encore à celui de tous les autres excellens modernes. On trouva l'art d'y faire paſſer ſucceſſivement tous ces tons fameux, qui produiſoient chez les Anciens des effets que nous avons peine à croire. Le Dorien, le Lydien, l'Eolien, le

le Souſphrygien, le Phrygien même y furent employés avec adreſſe ; & pour l'exécution, quand on ſaura que MERCURE, PAN, THALES de Milet & TIMOTHE'E étoient les Chefs de la PNEUMATIQUE, que LINUS, ORPHE'E & ARION étoient ceux de la Pſaltique, que LULLI & BEAUJOYEUX n'y étoient que de ſimples Violons, qu'APOLLON y battoit la meſure, il me ſemble qu'on ne pourra ſe former une plus haute idée de quelque Concert que ce puiſſe être.

Ce Motet dura plus de deux heures, il ne faut pas en être ſurpris ; il étoit tout-à-fait dans le goût Italien, & on trouve dans les paroles quatre *A* & ſept *O*, qui peuvent être heureuſement employés, ſans compter les *I* & les *E*. Cependant je puis aſſurer qu'il ennuia moins, que n'ennuiera peut-être ce que j'en viens de dire.

Quoi qu'il en ſoit, après que ce Motet fut fini, JUNON, la fiere JUNON, ſoit pour faire plaiſir à JUPITER, ſon cher Epoux, qu'elle fait ſi ſouvent enrager, ſoit pour ſe donner un air de prude, ou que la Muſique qu'elle venoit d'entendre l'eut miſe en train de chanter, JUNON, ayant arraché des plumes à ſon

ſon Paon, s'avança deux pas du côté du nouveau Dieu, lui préſenta ces plumes & lui dit, ſur l'air de *Nous voyageons parmi le monde*,

De ma bienveillance le gage
Ces plumes ſont.
Vous en ferez un bon uſage,
Divin MASSON,
Admirez l'extreme beauté,
Qui brille en elles,
Pour cacher votre nudité,
J'ai choiſi les plus belles.

Elle lui fit une grande reverence, & reprit ſa place, tandis que toutes les voix repeterent :

Pour cacher votre nudité,
J'ai choiſi les plus belles.

Comme l'exemple des Princes devient d'ordinaire la regle à laquelle on ſe conforme, & qu'on s'empreſſe toujours à marquer de grands égards à ceux qu'ils honorent de quelque diſtinction, la plûpart des Dieux s'empreſſerent à témoigner la joie qu'ils avoient de l'exaltation du grand MASSO, de la même maniere

maniere que JUPITER & JUNON l'avoient fait.

DIANE, traverſant le cercle, vint la premiere après JUNON, faire un compliment, qui ne ſignifioit pas grand choſe. Voilà ce qu'elle lui dit ſur l'air du *Confiteor*.

Que peut la Déeſſe des bois
Vous offrir, *Divin Perſonnage*?
Ses chiens, ſon arc & ſon carquois
Ne ſont point faits pour votre uſage;
Et je ne puis vous faire don
Des grandes cornes d'*Acteon*.

SATURNE, que ſon tempéramment & ſes malheurs ne devroient pas diſpoſer à chanter, ſe leva toutefois & dit, en s'adreſſant au nouveau Dieu, ſur l'air *Ah que je crains dans ce repas* :

Autrefois ſous mon regne heureux,
Dans une paix profonde,
Tous les plaiſirs ſuivoient les vœux
Des habitans du monde.
Mais nous allons plus voir encor,
Car ſous ta Dictature
Nous allons voir le Siecle d'Or
De la Litterature.

A quoi tout le Parnaſſe repondit, ainſi qu'il avoit fait auparavant :

Nous allons voir le Siecle D'Or
De la Litterature.

THETIS imitant le vieux SATURNE, s'avança enſuite, & d'une voix qui eſt un peu caſſe pour une immortelle, après avoir fait de même que JUNON, une reverence au nouveau Dieu, dit en chantant ſur l'air de *Cahin caha* :

Toute Science
S'en allant au rebours
Par un triſte decours,
Sans ton divin ſecours
Paroiſſoit pour toujours
Tomber en décadence.
A preſent ce n'eſt plus cela,
Sous ta Dictature
La Critique ſûre,
La Verité pure
En Litterature
Jamais n'ira
Cahin caha.

Après quoi toutes les voix repeterent :

Ja-

Jamais n'ira
Cahin caha.

ORPHE'E & LULLI ayant alors fait dire à leurs violons l'air de ces deux derniers Vers, pluſieurs autres Muſiciens reprirent leurs inſtrumens, & ſe joignirent à ORPHE'E & à LULLI. Les voix s'unirent de nouveau aux inſtrumens, & tous repeterent plus de vingt fois de ſuite,

Jamais n'ira
Cahin caha.
Jamais n'ira
Cahin caha.

Cela fit une eſpece de charivari le plus joyeux & le plus mélodieux du monde. On ne pouvoit s'en laſſer, d'autant plus que MASSO lui-même y mêla ſa voix.

Cependant CYBELLE, qui s'étoit levée, & qui attendoit pour complimenter le nouveau Dieu, que le *Cahin caha* finit, dit, auſſi-tot qu'il eût ceſſé :

Que toute la terre béniſſe
Le choix par qui JUPIN propice
T'éleve au deſſus des mortels,

Nos

Nos fleurs te feront des guirlandes,
Nos habitans chargés d'offrandes
Crieront autour de tes Autels,
Tera lera lanla lerire, tera lera lanla lerire.
Tera, lera, lera, lera.

Ce refrain donna lieu à un nouveau charivari. Les voix & les inſtrumens reprirent encore pluſieurs fois de ſuite,

Crieront autour de tes Autels,
Tera lera lanla lerire, tera lera lanla lerire
Tera, lera, lera, lera.

C'eſt ce qui ſe fit plus ou moins à la fin de tous les complimens qui furent faits au grand MASSO, c'eſt pourquoi je ne rapporterai plus ces repriſes que ſous le Titre de *Chœur*.

Après CYBELLE, NEPTUNE s'avança & toutes les Divinités de la Mer s'éleverent, ainſi que celles de la Terre s'étoient levées lorſque CYBELLE avoit parlé. Ce Frere puiſné du grand JUPITER, le Trident à la main, s'exprima ainſi ſur l'air du *Branle de Metz*.

Les Divinités de l'Onde
Vous aſſurent par ma voix

De l'allègreſſe profonde
Que leur cauſe le beau choix ;
Que l'Olympe a fait de vous,
Pour que la gent litteraire
Vous invoque à deux genoux,
Comme ſon Dieu tutelaire,
Vous invoque à deux genoux
Et craigne votre courroux.

LE CHOEUR.

Vous invoque à deux genoux
Et craigne votre courroux.

TERPSICHORE me dit alors tout bas, qu'on voyoit bien que NEPTUNE beuvoit plus d'eau ſalée qu'il ne beuvoit de l'eau d'Hippocrene, & me fit remarquer qu'il n'y avoit pas une des Muſes qui n'écoutât en ſe moquant, les chanſons de ces Dieux. Cependant PLUTON s'avança vers MASSO & lui dit ſur l'Air des *Folies d'Eſpagne* :

Quoique des Cieux j'abhorre la lumiere,
Je ſuis ſorti du ténébreux ſejour,
Pour te donner une aſſurance entiere
Du dévoûment de l'infernale Cour.

LE CHŒUR.

Du dévoûment de l'infernale Cour.

Le boiteux VULCAIN, qui étoit assez loin sur la droite au dessus de MASSO; vint en clopinant près de lui, & lui chanta sur une variation du même air, les paroles suivantes:

Du plus dur fer que jamais sur l'enclume
Ait contourné d'un Cyclope le bras,
Je te promets de te faire une plume
Qui durera tant que tu dureras.

La gravité de l'air; la dureté des vers & de la voix convenoient parfaitement à la mine de VULCAIN & à la promesse qu'il venoit de faire. Je n'avois jamais si bien considéré sa laideur que je le fis alors. On diroit qu'il n'a été donné pour époux à VENUS, qu'afin de rendre l'infidélité légitime. Qu'il ressemble peu à celui qui parut ensuite auprès de MASSO! C'étoit le fils de Sémelé. Il joint à des traits charmans un air de sincérité & de generosité si peu commun, qu'il n'est pas surprenant qu'ARIANE se soit jettée entre ses bras pour se consoler du perfide THESE'E.

Il aborda MASSO de la maniere la plus gracieuſe, en lui diſant ſur l'air de *Ton humeur eſt, Catherine.*

Par les ſoins de ta Critique
Va renaître le bon goût.
Nous allons de ſel Attique
Saupoudrer tous nos ragouts.
La meilleure beatille
Qui ſe trouve en un Feſtin,
C'eſt quand l'eſprit y petille
Autant que fait le bon vin.

Auſſi la reconnoiſſance
Duë à ta Divinité,
Veut que tout repas commence
En bûvant à ta ſanté.
Je veux ſans ceſſe à ta gloire
Voir mon Nectar circuler.
Si bien raiſonner fait boire,
Bien boire fait raiſonner.

LE CHOEUR.

Si bien raiſonner fait boire ;
Bien boire fait raiſonner.

Alors SILENE à la face boutonnée, fit un effort pour ſe lever, & ſans ſortir de ſa place, ſe tenant debout appuyé ſur

sur son âne, il entonna d'une voix dont les articulations n'étoient pas fort libres.

A la santé de MASSO,
A la santé de MASSO,
Beuvons à tirlarigo,
Beuvons à tirlarigo,
Il sait en Litterature
Plus qu'APOLLON & MERCURE.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons,

Tremblez Messieurs les Auteurs,
Traducteurs, Commentateurs,
Editeurs, Compilateurs,
Imprimeurs & Reviseurs;
Car ses jugemens critiques
Doivent passer sans repliques.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons,

C'est pourquoi vous ferez bien (*bis.*
De ne composer plus rien : (*bis.*
Laissez là vôtre écritoire,
Ne vous occupez qu'à boire.
Lampons, lampons
Camarades, lampons.

Les SATIRES, Compagnons de SILENE, s'étoient levés comme lui, &

repetoient de tout leur cœur avec leurs voix rauques & leurs cornets à Bouquin.

Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Tout le Parnaſſe le repeta de même, nul des Muſiciens n'eut garde de ne pas faire honneur à leur Refrain favori.

MARS s'avança alors un pas ou deux en dedans du cercle, & dit ſur un air de Baſſe ſi grave qu'il reſſembloit à un recitatif de POLIXENE:

Pour montrer à quel point ta gloire m'intéreſſe
Je veux te conſacrer des temples en tous lieux,
Et puis qu'on offre aux Dieux
Des Animaux de toute eſpéce,
Je t'immolerai tous les ans
Une Hecatombe de Pedans.

LE CHOEUR

Je t'immolerai tous les ans
Une Hecatombe de Pedans.

PRIAPE fut enſuite féliciter de la même maniere le nouveau Dieu, & après PRIAPE, PLUTUS, FORNAX, MNEMOSYNE, ESCULAPE, avec quelques

quelques autres qui le firent en prose. Mais le crayon dont je me servois pour écrire en abregé ce qui se disoit, s'étant rompu, je n'ai pu retenir ce qui se dit, & par consequent je ne puis le rapporter. Je dirai seulement que CONSUS parla le dernier, & que dans son compliment qui fut long, il insinua au nouveau Dieu, ce qu'il étoit à propos de faire pour réprimer plusieurs abus qu'il indiqua. C'est apparemment le formulaire qu'observent les gens de robe dans leurs complimens ou harangues, car je l'ai toujours ainsi remarqué. Cependant MOMUS trouva mauvais que CONSUS voulût faire l'important avec MASSO, sur ce qui regardoit la Republique des Lettres, il s'en expliqua, & cela fit naitre une petite querelle entre CONSUS & MOMUS. Je me souviens qu'en la finissant le grave CONSUS demanda à MOMUS, *pourquoi vous, qui vous dites ami particulier du grand* MASSO *ne lui avez-vous point fait de compliment de felicitation, vous qui trouvez à redire à ceux des autres?* A quoi MOMUS avoit repondu que *toute la Cour céleste l'en avoit acquité.*

Quand MASSO eut ainsi reçû les complimens des Dieux & des Déesses, JUPITER ordonna que la

Renommée fut en instruire tout l'Univers. Il voulut de plus que quatre des dixhuit mortels, qui avoient servi de gardes aux Muses, allassent dans les quatre parties du Monde porter la nouvelle de cette Déification, & qu'ils y en publiassent une relation fidelle. On tira au sort. Je fus un des quatre, & mon ignorance fit qu'on m'envoya en Europe, ne sachant point les Langues de l'Asie, ni de l'Amérique, ni de l'Afrique. Avant que de nous faire partir, le bon JUPIN attentif à tout, nous fit donner deux bouteilles de Nectar, il crut avec raison que, n'ayant rien pris de tout le jour, nous avions besoin de quelque chose qui nous donnât des forces. Puis-je le dire, sans offenser les Dieux ni les Poëtes ? Je trouvai le Nectar fort au dessous de ce que je me l'étois imaginé. Je ne le préfererois ni au Tokai, ni au Champagne : mon palais n'est apparemment pas fait pour les boissons célestes.

Quoique je fusse charmé de l'honneur de porter le premier en Europe cette grande nouvelle, j'eus beaucoup de chagrin d'être obligé de quitter le Parnasse. TERPSICHORE m'apprit que cette Fête se termineroit par un grand repas

pas que JUPITER y devoit donner, & par un Bal qu'APOLLON y donneroit enſuite. Tout ce que je pûs faire, fut de prier un des quatorze, qui reſtoient, d'être bien attentif à tout ce qui ſe paſſeroit, & de vouloir bien dans la ſuite me l'apprendre.

Lors que nous bûvions à l'écart la liqueur divine, moi & les trois que le ſort avoit deſtinés à partir, pluſieurs des Héros du Parnaſſe vinrent nous charger des marques de leur eſtime pour divers particuliers des pays où nous allions. Les deux CORNEILLES, après m'avoir demandé des nouvelles de Monſieur de FONTENELLE, leur cher neveu, me chargerent de le bien aſſûrer de la continuation de leur amitié la plus tendre, ce que fit auſſi un de leurs anciens amis, nommé PETIT. BRAHE', COPERNIC, *Van* DALE, LUCIEN, ARCHIMEDE, VOITURE, THALE'S, DESCARTES, ANACREON, PLATON, LA SABLIERE, NEWTON, HIPPOCRATE, TOURNEFORT, CASSINI, THEOCRITE même & VIRGILE (car l'envie n'a point lieu chez les Héros du Parnaſſe) HERODOTE, VESALE, APOLLODORE, LEEU-

WENHOEK, ALDOBRANDI, les deux PLINES, ou pour mieux dire, (car je ne finirois point), tous ceux qui me parlerent, dans quelque Science qu'ils ayent excellé, me chargerent d'assûrer D. *de* FONTENELLE de leur estime & de leur reconnoissance. LA HIRE Pere & Fils, le Marquis *de l'*HOPITAL VARIGNON, le bon OZANAM & tous les grands hommes de l'Academie Royale des Sciences, me chargerent de mille complimens pour Monsieur *de* MAIRAN & Monsieur *de* MAUPERTUIS. BEAUFORT qu'une mort prématurée a empêché d'obtenir les premiers rangs, s'attendrit à ma vuë & me dit les choses du monde les plus touchantes & les plus remplies de reconnoissance sur les soins que Monsieur *de* MAUPERTUIS avoit pris de lui dans sa maladie, & sur les attentions de Monsieur *de* FONTENELLE. BAYLE, SAINT EVREMOND, le Comte de SHAFTSBURY SALLENGRE, ADDISSON & LA MONOYE s'informerent avec empressement de la santé & des occupations de Monsieur *des* MAIZEAUX, ils me dirent de le bien assûrer de leur reconnoissance & de leur amitié. BAYLE en particulier, me chargea de complimens

mens pour Monsieur MARAIS ; & SALENGRE pour le P. *des* MOLETS. VERULAM & NEWTON me firent promettre de ne pas manquer d'assûrer Monsieur BOERHAVE de toute leur estime. NEWTON qui me reconnut, me demandant des nouvelles de Londres, je crus que rien ne pouvoit l'intéresser davantage, que de lui parler du Mausolée, qu'on venoit de lui ériger à Westminster ; je lui en fis la description. Après m'avoir écouté avec cet air appliqué qui lui étoit ordinaire : si ce monument est tel que vous le décrivez, me dit-il, cela doit faire un mauvais effet. Je lui avouai que la grosseur du Globe Céleste suspendu à si peu de distance au dessus de son corps, non seulement choquoit la vue, mais faisoit, pour ainsi dire, craindre qu'il n'en fût écrasé, & pour lui dire tout, j'ajoutai qu'il me sembloit que l'envie de trop bien faire, avoit empêché l'inscription d'être meilleure. Ce n'est pas de quoi je m'inquiete, me dit ce grand homme,

Scilicet hoc putas manes Curare sepultos?

Ce qui m'intéresse le plus, c'est que vous fassiez bien mes complimens à mon cher ami le Docteur HALLEY, à Monsieur

ſieur *de* MOIVRE, à Monſieur MACHIN. Je lui demandai s'il ne vouloit rien faire dire au Docteur PEMBERTON, mais il ſecoua la tête ſans me repondre. MOLIERE & LAINEZ, Madame *des* HOULIERES, & Mademoiſelle DESCARTES, GAUTIER & *des* LANDES furent députés de tous les illuſtres François, tant Poëtes que Muſiciens, pour me charger de leur reconnoiſſance & de leurs remercimens pour Monſieur TITON *du* TILLET, au ſujet du Parnaſſe magnifique qu'il a fait ériger. CHAULIEU, MARSOLLIER, FRAGUIER, BOIVIN, *la* MONOYE, DION CASSIUS, me dirent pluſieurs choſes obligeantes pour Monſieur l'Abbé ALARI; DION CASSIUS me fit expreſſément promettre de lui dire de ne le point oublier. THALE'S & ANAXAGORE au nom des Philoſophes de l'Antiquité, CICERON, PLUTARQUE, VALERE MAXIME, GERSON, GUARIN, SARPI, MARSOLLIER, LE NAIN DE TILLEMONT, FRAGUIER, BEAUFORT me chargerent de beaucoup de complimens pour Monſieur *de* BURIGNI, de même que SEXTUS EMPIRICUS, BAYLE, JOSEPHE, BEROSUS, BID-

BIDLOO, NEWTON, LA HIRE le Fils, VAUGELAS, PAVILLON, GUARIN & MEZIRIAC pour Monsieur *de* POUILLI son Frere. PETAU, SIRMOND, MARSHAM, HERODOTE, TITE-LIVE firent de même à l'égard de Monsieur FRERET. LOCKE me dit de bien faire ses amitiés à Monsieur COSTE; HIERON me dit la même chose, l'un & l'autre marquant beaucoup de reconnoissance des peines qu'il avoit pris pour eux. OSSAT, d'AVAUX, WIQUEFORT, DE GROOT, PUFENDORF, HERERA me chargerent de très-humbles complimens pour M. le Cardinal de POLIGNAC. SOCRATE, PLATON, BOYLE & DERHAM firent de même, & LUCRECE exigea de moi avec beaucoup d'instance, que je fisse savoir à son Eminence qu'on ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur sur le Parnasse, que la publication de son Poëme contre la Doctrine d'EPICURE. Par les fragmens que nous avons vu ici, ajouta-t-il, personne ne doute que la Verité n'ait dévoilé la Nature aux yeux de ce Cardinal, & que la Poësie ne lui ait prodigué tous ses charmes pour mieux préparer les traits de la Sagesse. ESCU-

LA-

LAPE au milieu d'HIPPOCRATE & de GALIEN, suivi de tous les Chefs des Sectes de la Médecine & de tous les excellens Anatomistes, Chimistes & Botanistes, s'avança alors vers nous, précedé d'OPHIUCUS. Après avoir parlé à celui qui devoit partir pour l'Amérique, ce Dieu se tourna vers moi & me dit: „ Je „ suis venu exprès moi-même, vous or„ donner ici d'assurer les Docteurs CHI„ RAC, BOERHAVE, HELVETIUS de „ mon estime singuliere, & de celle de „ tous les grands hommes que vous „ voyez. Nous leur reservons ici les „ premiers rangs, mais nous aimons „ assez le genre humain pour souhaiter „ qu'ils ne viennent pas si tôt en jouïr. Je promis fort au Dieu d'exécuter ses ordres, que je reçus avec le respect que je devois. HIPPOCRATE & GALIEN me dirent en particulier de bien assûrer M. BOERHAVE que les soins qu'il se donnoit en faveur des Médecins Grecs, les obligeoit d'ajouter aux sentimens d'estime, qu'ils avoient pour lui, tous ceux de la reconnoissance; qu'elle devoit être d'autant plus vive, que les Ouvrages de M. BOERHAVE pouvant suffire, il ne pouvoit publier ceux des autres que pour leur faire honneur.

VAIN-

VAILLANT & VESALE me parurent auſſi extrémement ſenſibles à ce que M. BOERHAVE avoit fait pour eux. VESALE me chargea encore de beaucoup de remércimens pour monſieur ALBINUS. C'eſt ce qué fit auſſi KÆMPFER pour M. le Chevalier SLOANE, pour lequel PLINE, AVERROES, ALDOBRANDI, RONDELET, MALPIGHI, BOCONE, BELON, JONSTON, WILLOUHGBY, ou pour le dire en un mot, tout ce que je vis de ſavans Naturaliſtes, me chargerent de complimens. SPANHEIM l'Antiquaire y ajouta auſſi les ſiens. DIOSCORIDE, MATHIOLE, LA QUINTINIE, COLUMELLE, VAILLANT, SHERARD, me parlerent avec beaucoup d'eſtime de Monſieur MILLER, aux ſoins duquel on a confié le Jardin de Médecine à Chelſey. Ils me dirent qu'en lui faiſant bien leurs complimens, je ne manquaſſe pas de lui marquer la joye qu'ils avoient de voir en lui un homme, qui joignant la pratique à la Science, ne pouvoit manquer d'être très-utile aux progrès de la Botanique. PARE' & MAITRE JEAN me firent leurs civilités pour Monſieur CHESELDEN. Le grand *de* THOU pour

pour Monsieur BUKLEY. SADI ; comme s'il avoit eu peur que je n'oubliasse ce qu'il m'avoit dit pour Monsieur de MONTESQUIEU, vint de nouveau me repeter, de lui faire mille civilités de sa part. ABUL-FEDA, POCOK & RELAND me dirent la même chose pour Monsieur GAGNIER. PAPEBROCK, CERI, RUINART, *le* COINTE, TRITHEME, PHOTIUS, *le* LONG, mais sur tout ERASME, me firent beaucoup de complimens pour Monsieur *le* COURAYER ; DENIS d'Halicarnasse pour M. l'Abbé BELANGER; QUINTILIEN pour M. l'Abbé GEDOIN & M. l'Abbé CAPERONIER ; RABELAIS pour Monsieur *le* DUCHAT & le Docteur SWIFT. SALO, POURCHOT, PHOTIUS, RICHELET, SIMON, FURETIERE, PASCAL, VAUGELAS, BOUHOURS, BARBIER d'*Aucour*, *le* SAGE, LUCIEN, DESPREAUX, LUCILIUS & APULE'E pour M. l'Abbé *des* FONTAINES. VAUGELAS, BOUHOURS & d'AUCOUR voulurent que je le priasse de leur part de ne pas manquer de donner de tems à autre, un Supplement au *Dictionnaire Néologique*. Ils dirent tous trois qu'on

qu'on ne pouvoit rien faire de plus utile pour la Langue & pour les Ecrivains de France, sur tout quand ces supplemens seroient faits par un homme, qui connoissant bien en quoi consiste la perfection du stile, sauroit conserver à la Langue Françoise ses beautés, sans s'opposer à ce qui peut augmenter la force & la précision de cette Langue. Ils ajouterent qu'ils ne doutoient pas que M. l'Abbé *des* FONTAINES ne s'apperçût bien, qu'on avoit quelquefois outré la Critique dans le *Dictionaire Néologique*, & qu'il n'y remediât: ADDISSON me chargea aussi de lui faire beaucoup de complimens de sa part. MILTON & ADDISSON me marquerent encore bien de l'estime & de la reconnoissance pour Monsieur de SAINT MAUR. BOUHOURS & VAUGELAS y joignirent leurs civilités. MELANCHTHON, ERASME, SERVET, *du* PIN, BRANDT & DE GROOT témoignerent des sentimens pleins d'estime & de reconnoissance pour Monsieur l'Abbé MOSHEIM, Monsieur LE CLERC, Monsieur de la ROCHE, Monsieur PFAFFIUS, Monsieur MURATORI, Monsieur ABAUSIT, & Monsieur MAICHEL. Le même *de* GROOT,

PUFFENDORF, CUMBERLAND & NOODT me dirent, que je devois joindre de leur part pour Monsieur BARBEYRAC, tous les sentimens de l'estime à ceux de l'amitié & de la reconnoissance. VIRGILE & RAPIN me parlerent du P. VANIERE dans des termes qui font bien voir, que les grands hommes du Parnasse savent sincerement admirer ceux qui les égalent, ou même qui les passent. LUCIEN me chargea de complimens pour Monsieur RAYMOND *de* SAINT MARC. C'est ce que fit aussi LEIBNITZ pour Monsieur MENKEN, Monsieur WOLFIUS, Monsieur BERNOULLI & Monsieur BULFFINGER. POLYBE & JULES CESAR voulurent que je disse de leur part, mille choses obligeantes à Dom THUILLIER & à M. le Chevalier FOLARD. VAUBAN & GOULONY joignirent leurs complimens pour M. le Chevalier FOLARD & pour Monsieur BELIDOR. HOMERE, PINDARE, HORACE, ANACREON, CORNEILLE, LA FONTAINE me dirent tous, de bien marquer leur reconnoissance à Monsieur HOUDART *de la* MOTTE, de tout ce qu'il avoit fait à leur honneur. DACIER, & son illustre

illuſtre Epouſe, QUINAUT, PERRAULT, & les deux SENEQUES me chargerent auſſi de lui faire mille civilités. CORNEILLE & RACINE me témoignerent beaucoup d'eſtime pour Monſieur CREBILLON; & me prierent de lui faire leurs civilités. VILLON, COQUILLART, MOLINET, THEOPHILE, & MALHERBE me firent leurs complimens pour Monſieur ROUSSEAU. VIRGILE & HORACE me chargerent de leurs remerciemens pour le P. CATROU; CICERON pour Monſieur le Préſident BOUHIER, l'Abbé OLIVET. HOMERE, SHAKESPPER, & LONGIN pour Monſieur POPE. C'eſt ainſi que mon depart me procura l'honneur & le plaiſir, de voir & de parler à tant de grands hommes, que je n'avois pas vus, ou que je n'avois vus qu'en paſſant. J'aurois ſans doute été encore chargé de bien d'autres complimens; mais notre Nectar étant fini, & *Clement* MAROT étant venu m'apporter la lettre qu'il m'avoit promiſe pour Monſeigneur le Prince *de* GALLES, je ne ſongeai plus qu'à partir. Je ne pus le faire toutefois ſans aller me jetter aux piés de ma divine TERPSICHORE; la

remercier des bontés qu'elle avoit eu pour moi ; & la supplier de me continuer l'honneur de sa protection. Elle daigna m'en assûrer & me dit, en la quittant, d'avoir soin que ma Relation fût fidele, & de n'y point oublier la suite des MUSES, & celle de MINERVE & des GRACES, d'y bien marquer que les MUSES n'avoient assisté à cette Fête que par la force, qu'on n'avoit pu obliger MINERVE, ni les GRACES de s'y trouver ; & même que VENUS y avoit été sans ceinture. J'assûrai la charmante MUSE, que ma relation seroit si exacte à marquer toutes ces choses, que ceux qui la liroient n'en pourroient douter, & c'est du moins de quoi je suis certain de m'être acquité.

FIN.

LE

LE DOCTEUR CHRISOSTOME MATANASIUS AU LECTEUR, SALUT.

APrès avoir lu la Relation précedente, il eſt bon, CHER LECTEUR, que vous ſoyez inſtruit de quelle maniere je l'ai reçue, & de ce qui m'a forcé d'en être l'Editeur.

J'étois le huit d'Octobre dernier dans ma Bibliotheque, extrémement abbatu par l'épuiſement où m'avoit jetté une étude exceſſive; en effet j'avois recueilli pour un *Florilegium Poëticum* auquel je travaille, tout ce que les Poëtes Latins, tant anciens que modernes, ont dit ſur

ce qu'ils appelloient *Garrulitas*, ce que nous ne pouvons bien rendre en François, que par le terme de *Babil.* J'avois vérifié vers pour vers, mot pour mot, tout le centon d'AUSONE, qui fera le sujet du dernier & neuvieme Livre d'un Ouvrage important, que je publierai bientôt en Latin, sous le Titre de *Tractatus de Arte Mosaïca Eruditorum.* C'est-à-dire, *Traité de la Mosaïque Litteraire*, ou *l'Art de faire des Livres avec des pieces de rapport.* Art admirable, auquel tant de gens doivent leur reputation, qu'il est étonnant que personne jusques ici, n'en ait reduit la pratique en règle. Un bon Traité sur ce sujet, auroit mis d'abord les Ecoliers en état de faire aussi bien des livres que leurs Professeurs. Ce qui contribueroit infiniment, comme on voit, au progrès des Sciences.

J'avois de plus fait la Table des Matieres d'un gros in Quarto que je prépare pour la presse, & qui n'est qu'une Dissertation où je prouve invinciblement, par des raisonnemens appuyés sur un fait certain, que les Oeuvres d'ARISTIPPE de *Cyrene*, dont parle DIOGENE LAERCE, sont absolument perdus, de même que ceux de CADMUS-

MUS de *Milet*, dont parle SUIDAS, & que PLINE dit être l'inventeur du discours en prose ; ainsi que le rapporte SIMLER dans son Epitome de la Bibliotheque de CONRAD GESNER, où il dit : CADMUS *Milesius paulò post* ORPHEUM *scripsit Historias* Mileti *ac totius* Ioniæ, *ut Auctor est* SUIDAS. *Hunc* PLINIUS *ait primum prosam Orationem inveniſſe.*

Il faisoit d'ailleurs, un tems bas & couvert, où un brouillard froid & épais se convertissoit en pluie ; de sorte que l'esprit fatigué par le travail & le corps abatu par le mauvais tems, qui a presqu'autant d'influence sur moi que sur un Anglois, j'étois dans une situation assez semblable à celle d'un triste Hypocondriaque. Je me renversai dans mon fauteuil pour ranimer mes esprits par du caffé qu'on m'avoit apporté, lors que j'entendis ouvrir ma porte, & vis paroître un homme d'une grandeur extraordinaire, du moins je crus que c'en étoit un ; il s'approcha de moi sans parler, & me présenta un paquet en forme de lettre, mais si mouillé que je n'osois y toucher, de crainte de le déchirer. Par dessus un justaucorps, dont cet Etre, (car je n'ose plus l'appeller un homme)

étoit vêtu, il avoit une robe de chambre grise, faite à la Baniane. Sa tête étoit couverte d'un bonnet de peau, qui par le retroussé, qui lui tomboit sur les épaules, & venoit se boutoner sous son menton, ressembloit à un casque ouvert. Il avoit aux jambes de grosses bottes de Cavalier, dont les vastes genouilleres faisoient sous sa robe de chambre, le même effet que les paniers sous les jupes des Dames; mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que cet Etre devint si petit après m'avoir remis le paquet dont il étoit chargé, qu'il ne me parut plus que de la hauteur d'un pié & demi, & sans me rien dire, il disparut par la porte qu'il avoit laissée entr'ouverte. On peut juger de mon étonnement. Je m'étois levé & je restai debout quelque tems, sans savoir que penser ni que faire. Par bonheur, un recit, que m'avoit fait autrefois un de mes amis me revint dans l'esprit, & m'apprit à quoi m'en tenir. Voici le fait. Cet ami, qui étoit un très honnête homme, vieil Officier, qui avoit servi chez les Venitiens, & de là dans les troupes du Grand Electeur de Brandebourg, pere du feu Roi de Prusse, cet ami, dis-je, m'avoit dit, qu'un de ses amis, qui étoit ami particu-

culier d'un Seigneur, qui étoit ami d'un ami intime de M. de LOUVOIS, l'avoit assûrè que cet ami de M. de LOUVOIS, étant un jour dans le cabinet de ce Ministre seul avec lui, un petit homme, qui n'avoit pas deux piés de haut, ajusté comme un Abbé, avoit ouvert la porte de ce cabinet, s'étoit approché du Marquis de LOUVOIS, lui avoit remis une Lettre & avoit disparu; il ajoutoit, que cette Lettre étoit si mouillée, que le marquis de LOUVOIS fit apporter un rechaut de feu pour la secher avant que de l'ouvrir, qu'elle venoit de Rome, & qu'elle avoit été apportée en trois heures de tems. Il assûroit fort que ce Ministre avoit ainsi des Esprits Aeriens, qui le servoient dans les affaires importantes & qui allant d'un endroit en un autre par le vague des airs, faisoient plus de cent lieues par heure, de sorte qu'on comptoit qu'ils pouvoient en quatre-vingt heures, faire le tour de la Terre. Ce qui faisoit au reste, que cette Lettre étoit si humide, c'est que le Génie, qui l'avoit apportée, avoit apparemment été obligé de passer au travers de quelque nuage. Mon ami m'avoit assûré de tout ceci comme d'un fait certain, dont l'ami de l'ami de son ami, qui étoit l'ami

de celui qui l'étoit de l'ami intime de M. de LOUVOIS avoit été témoin oculaire.

Cette Hiſtoire, à laquelle je n'avois pas eu grand foi, ſe trouvant confirmée par ce qui m'arrivoit, ſervit à me faire connoitre, quel avoit été le porteur du paquet que je recevois. Je pris pour l'ouvrir les mêmes précautions que le Marquis de LOUVOIS avoit pris pour ouvrir ſa Lettre de Rome. L'ayant ouverte j'y trouvai une Lettre & la Relation qu'on vient de lire.

La Lettre avoit pour ſuſcription, *au très Docte & très Renommé Docteur, le Docteur* Chriſoſtome Matanaſius, *Profeſſeur en Hiſtoire & en Belles-Lettres, dans l'Univerſité de Pedanſtat* à *Pedanſtat*: & contenoit ce qui ſuit:

On vous confie le ſoin de faire imprimer la Relation ci-jointe, votre zele pour la gloire du grand MASSO *vous a mérité cet honneur.*

Après avoir lu la Lettre, je lus la Relation qui l'accompagnoit, mais j'avoue que je ne pus me reſoudre à repondre à l'honneur qu'on me faiſoit, de m'en choiſir pour l'Editeur.

Je

Je ſoupçonnai cette Relation de fauſſeté, je croyois en avoir de bonnes raiſons. Le recit d'un événement ſi extraordinaire ne doit-il pas être ſuſpect, par cela même qu'il eſt ſi extraordinaire ?

D'ailleurs, cette Relation me parut ſi bizarre, tant pour le fond de la narration que pour le ſtile, que je croyois devoir ne la regarder que comme une fiction extravagante, qu'avoit enfanté une imagination déreglée. Le ſtile Poëtique, l'Hiſtorique & le Burleſque m'y parurent joints d'une maniere peu convenable à la majeſté des Dieux & à la dignité du ſujet. Tout ce qui s'étoit paſſé à cette Deification, ne m'en paroiſſoit pas plus digne.

Cette Deification, qui doit être le véritable ſujet de la Relation, n'en fait à peine que la troiſieme partie. La premiere n'a preſqu'aucune relation à l'objet principal. On diroit qu'elle n'a été faite, que pour attaquer par de fades plaiſanteries, des Auteurs très-reſpectables ; ainſi que l'épiſode qu'on trouve peu après, ſemble n'être fait que pour étaler une Litterature ſi mince, qu'avec le moindre Catalogue de Livres, un habile homme auroit trouvé de quoi faire parade d'une plus grande Erudition.

Tous

Tous les moyens qu'on proposoit pour avoir le grand MASSO ; & le Deïfier, me paroissoient si ridicules, & la Cour Céleste y jouoit un role si peu convenable à des DIEUX, que j'avois peine à croire qu'on eût pu imaginer des choses si peu sensées. La Deïfication même, ce Miroir, cet Alambic, ce tuyau qu'on scele hermétiquement au nez de ce Docteur incomparable, les complimens en Vaudeville que lui font les Dieux & les Déesses, ce Motet, tout enfin ne me présentoit qu'une invention ridicule de quelqu'esprit dérangé, qui vouloit rire aux depens de la Raison & qui, persuadé que mon zéle pour la gloire du grand MASSO me rendoit credule sur le Rang que les Dieux lui avoient donné, vouloit se servir de moi pour publier une Piece aussi fausse que mal concertée.

Dans cette idée, je jettai & la Lettre & la Relation sur ma table, & rappellai dans mon esprit les pensées importantes qui l'occupoient auparavant. Il est vrai que le Génie, quel qu'il soit, qui m'avoit apporté cette Relation, se présentoit souvent à mon esprit. Mais un tel messager n'étoit point une preuve de l'authenticité de la Piéce. Cependant

la

la nuit étant venue, ou pour mieux dire, l'heure de la nuit, où la misere de la condition humaine me force à derober à l'étude un tems que je regrette de donner au sommeil, je fus me coucher. Je m'endormis à mon ordinaire, mais sur le matin, tems où les Dieux envoyent les songes, je vis dans mon sommeil le grand MASSO, tel que la Relation le représente, excepté qu'il avoit à la main la Massue d'HERCULE, & dans les yeux un regard foudroyant. Ce n'est pas tout, j'entendis intérieurement une voix qui me reprochoit mon incrédulité, & qui m'accusoit d'indifference pour l'honneur de ce nouveau Dieu. Je me reveillai saisi d'étonnement & de frayeur; & lors que plein d'agitation, je voulois chercher à me rassûrer, un bruit horrible se fit entendre dans ma Bibliotheque. Je me levai, j'y courus après avoir fait ma priere au grand MASSO, & après avoir appellé du monde; car j'avoue que je n'aurois jamais osé y entrer seul. Mais helas! que vis-je en y entrant? tous mes livres renversés en pile au pié des tablettes, mes Manuscrits enlevés de dessus mes tables, la seule Relation y restoit. L'on peut juger de ma crainte & de mon étonnement: que faire? Je pris la Relation

lation, la relus, & reconnus mon erreur. En effet, parce qu'une chose est extraordinaire, s'ensuit-il, lorsqu'elle est arrivée, qu'elle ne soit pas aussi vraye qu'une autre, & parce qu'elle arrive rarement, est-ce une raison pour se prévenir contre la réalité du fait? Cette difference de stile que j'avois condamné, n'étoit-elle pas nécessaire, puisque le stile doit toujours être convenable aux choses qu'on traite? Cette mince Litterature dont j'avois été offensé, loin de me faire accuser l'Auteur d'ostentation, devoit au contraire me persuader de sa modestie & me convaincre de sa sincérité. Il pouvoit sans beaucoup de peine, paroître cent fois, mille fois plus savant, il n'avoit qu'à consulter quelques Journaux ou quelques Bibliographes, cela est aisé à faire; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a donc pas voulu imposer. La discussion des moyens proposés au Conseil des Dieux pour la Deïfication du grand MASSO, ces Miroirs, cet Alambic, ce Tuyau ne marquent que la prudence des Dieux dans le choix des moyens, & leur sagesse à choisir les meilleurs, puisqu'en effet ceux-là réüssirent. la construction d'un nouveau MASSO, qui est autre & qui est pourtant le même, n'est-elle pas fondée sur les principes de

la

la Phyſique, tirés de l'expérience que nous avons des émanations des corps.

Perpetuo quoniam ſentimus, & omnia ſemper
Cernere, odorari licet & ſentire ſonorem. Luc l. 4.

Il eſt vrai que la maniere d'infuſer l'eſprit dans le corps, par un tuyau ajuſté au col d'une cornue, paroîtra difficile à croire. Mais ſi la Matiere peut penſer, ainſi qu'on prétend que quelques philoſophes l'ont cru, & même M. LOCKE. il eſt certain que les Chymiſtes peuvent trouver dans la décompoſition des corps un nouveau principe, qui ſera l'*Eſprit penſant*, & que, s'ils ne l'ont pas fait juſques à preſent, c'eſt qu'apparemment ils n'y ont point penſé, ou qu'ils n'ont point encore inventé de recipient propre à le conſerver. Enfin, qu'ont d'indecent ces complimens que les Dieux font en Vaudeville? N'étoient-ils pas charmés de voir leur nombre accru, n'étoit-ce pas une Fête, un tems de réjouiſſance, & le chant n'eſt-il pas naturellement l'expreſſion de la joye? Voila comme les hommes précipitent leurs jugemens & condamnent, faute d'attention, ce qui mérite leurs éloges. Plein de regret de m'être ainſi trompé, j'envoyai dans le moment chercher mon Imprimeur, je lui ordonnai, toute affaire ceſſante, de joindre cette Relation aux Commen-

mentaires sur *le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, consacrés dès leur naissance, au Grand MASSO. Il me promit de le faire & dans l'instant même, mes livres se replacerent sur les tablettes, d'où ils avoient été renversés mes Manuscrits reparurent sur mes tables, des mains invisibles operoient ces miracles & confirmoient la vérité de la Deïfication de celui à qui JUPITER a dit:

De l'Olympe & de l'Hélicon
Tu seras le Dieu favori,
Biribi.

Voilà, CHER LECTEUR, ce que j'avois à t'apprendre, pour ne te rien laisser à desirer sur une nouvelle aussi grande & aussi intéressante, & pour t'empêcher de tomber dans des soupçons qui pensérent me séduire, puisque tous les raisonnemens du monde ne sont rien contre un fait certain.

TABLE

I. TABLE

DES

DIABLES

ET DES

DIVINITE'S PAYENNES,

Dont il eſt parlé dans cet Ouvrage.

A

Barbarée.
Amour.
Aſtaroth.
Apollon.

B

Bacchus.
Belphegor.
Belzebuth.
Biſolco.

C

Calliope.
Cupidon.
Cybelle.

D

les *Deſtinées.*
Diane.

E

Erato.
Euterpe.

F

Flore.
les *Furies.*

G

les *Graces.*

H

Hebbé
Hécate.

J

Janus
Jupiter.

L

Lucifer.

M

Mars.
Melpomene.
Mercure.
Minerve.
les *Muſes.*

N

Neptune.

O

Oſiris.

P

Pallas.
Papefiguiere.
les *Parques*
Pegaſe.
Phébus.
Pluton.
Polyhymnie.
Proſerpine.
Protée.

II. TABLE

S

les *Satires.*
Saturne.

T

Thetis.

V

Venus.
Vertumne.

Z

Zephir.

II. TABLE

DES

NATIONS

ET DES

SOCIETE'S,

Dont il eſt parlé dans ce Volume.

A.

Allemans.
Anglois.
Anthropophages.
Athéniens.

B.

Bas Bretons.

C.

Caffres.
Chinois.

D.

Dolopes.

E.

Eſpagnols.

F.

Flamans.
François.

G.

Gaſcons.
Grecs.

H.

Haliens.
Hollandois.
Hottentots.

L.

Lacedémoniens.
Latins.

N.

Normans.

P.

Pariſiens.
Perſes.

S
Séleucides.
Spartiates.
V
Vaudois.
Les RR. PP. Capucins.
Les RR. PP. Jésuites.
M M. de l'Académie. Françoise.
M M. les Journalistes d'Amsterdam.
M M. les Journalistes de la Haye.
Les RR. PP. de Trevoux.
M M. de Port Royal.
Les Molinistes.
Les Thomistes.

III. TABLE
DES NOMS
DES
AUTEURS LOUE'S
Dans cet Ouvrage.

A
Abelard.
Allix.
Anacreon.
Arnauld.
B
Basilides.
Baptiste Mantouan.
Benserade.
Boileau.
Bossu (le R. P. le)
Bourbon (Nicolas)
Buchanan.
C
Chapelain.
Ciceron.
Cleves, (Duchesse de)
Crousaz, (De)
D
Dacier (Mad.)
Dacier (M.)
Drouillet la Presidente.
E
Eustathe.
F
de la Fontaine.
M. de Fontenelle.
Furetiere.

IV. TABLE.

H

Homere.

I

Jodelle.

K

M. van Kruyningen.

L

Laure.
Longin.

M

Marot, (*Clement*)
Marot, (*Jean*)
Maſſon.
Matanaſius.
Menke.
Moliere.
Molinet.

N

Nemours, (*Duc de*)
Noyer, (*Mad. du*)
Nouë, (*Odet de la*)

P

Placette (*M. de la*)
Pavillon.
Petrarque.
Pindare.
Pitiſcus.

R

Ronſard.

S

Saraſin.
St. Gelais, (*Octavien de*)
St. Gelais, (*Melin de*)

T

Théocrite.
Thomas à Kempis.
Tiron.

V

Virgile.
Voiture.

IV. TABLE.

DES NOMS DES AUTEURS, *DES DEMI-DIEUX* DES HEROS

OU AUTRES PERSONNAGES,

Cités ou critiqués dans cet Ouvrage.

A

Abbadie.
Abarbarée.
Accurſius.
Achemenés.
Achille.
Adam.
Adonis.

Adonis.
Adraſte.
Aeacus.
Anchiſe.
Aenée.
Agamemnon.
Agnès.
Aimon.
Alcé.
Aldhelme.
Alexandre ab Alexandro.
Alexandre le Grand.
Allix.
St. *Ambroiſe.*
Amone.
Amphicrate.
Anacreon.
Andromaque.
Angelas.
Aneau.
Annius.
Anſeaume.
Antiochus.
Appellès.
Appien.
Arbriſſel.
Ariſte.
Ariſtogiton.
Ariſtophane.
Ariſtote.
Argant.
Arquin (Louïſon d')
Aſiatidès.
Aſtaeolidès.
Athis.
Atrides.
Attalide.
St *Auguſtin.*
Auſone.
Auſſonne.
Auvergne.
Azonaces.

B

Baccalaureus.
Baif.
Bajazet.
Balzac.
Barbe à foin.
Baronius.
Barthenos.
Barthius.
Baſilides.
Baptiſte Mantouan.
Baudet.
Baudius.
Belleau.
Bellegarde.
Belon.
Benſerade.
Ben Juda.
Bentlei.
Beroalde.
Beroſus.
Berſanius.
Beze.
Biſolco.
Bocace.
Boileau.
Bonjour.
Bouchet.
Bougaios.
Bouhours.
Bourbon.
Brandimart.

Brignole.
Briocbis.
Bruyere, (*de la*)
Buchanan.
Budé.
Bollinbrook.
Burman.
Buſſi Rabutin.

C

Cadmus.
Calepin.
Cambrai, (*Archevêque de*)
Camille.
Canaye.
Caritidès.
Caſeau.
Catin.
Catos.
Catulle.
Celadon.
Ceſar.
Ceves.
Charès.
Charles.
Chartier.
Chloeus.
Chriſtian de Troye.
Ciceron
Claude, *Miniſtre.*
Claude Religieuſe.
Claudien.
Cleves (*Princeſſe de*)
Climene.
Clopinel.
Cœlus.
Colin.
Colinette.
Conſtance.
Coridon.
Corneille. M. M.
Cornelie.
Cotin.
Coulon.
Cratile.
Crenius.
Cretin.
Criſpe.
Cuper.
Curiaces. (*les*)
Cyprian.
Cyrus.

D

Dacier. (*Mad.*)
Dacier. (*M.*
Daſné.
Damien.
Dammartin.
Dannet, *Abbé.*
Delie
Delphire.
Demoſthène.
Deſportes.
Deucalion.
Dikinſon.
Diomede.
Dioſcoride.
Dorimene.
Douza.
Drouillet.
Du Cheſne.

E

Eacus.
Eſchyle.
Egeſius.

Ste *Elisabeth.*
Enoc.
Enostrius.
Erato.
Erasistrate.
Eugene.
Eustathe.

F

Fabretti.
Fayolle.
Feneste.
Flamelle.
Fleurdelis.
Florise,
Fontaine (de la)
Fontenelle (M. de)
Fram du Tremblai.
François I.
Frapart. (Frere)
Furetiere.

G

Galbano.
Gallien.
Gallus.
Garnier.
Gournay. (Mlle. de)
Gramont.
Gronovius.
Guesclin (du)
Guillaume.

H

Haas.
Hécatée.
Hector.
Heinsius.
Héloise.
Henri II.
Henri III.
Henri IV.
Henriot.
Héroet.
Hias.
Homere.
Honesta.
Hoogstrat.
Hopital. (de L.)
Hoquincourt.
Horaces, (les 3.)
Horace.
Hornius.
Houlieres. (Mad. des)
d'Hozier.
Huet M.
Hungerford.

I

S. *Jerome.*
Jessée. (de la)
Imhof.
Ino.
Io.
Jodelle.
Iris
Justin.
Juvenal.
Ixion.
Ixixius.

K

Kempis. (à)
Kruyningen. (M. van)
Kuster. (M.)

L

Laerce
La Ferté, (Chevalier.)

Laïs.
Lambert (Licors.)
La Mothe (le Vayer)
La Mothe (Houdart)
Laure.
Lauſus.
Le Boſſu.
Leda.
Leibnitz.
Le Maire.
Le Noble.
Leothezianus.
Leptine.
Ligdamis.
Liſſe.
Li Nevelois.
Liſis.
Longin.
Loris.
Louis XIII.
Luce.
Lucile.
Lucrece.
Lycymnia.

M

Macrobe.
Maguelonne.
Mailly.
Mainſerme.
Malherbe.
Manley. (Mad.)
Marais (Regnier des)
Marchaire.
Marot, (Clement)
Marot, (Jehan)
Marſias.
Maſſon.
Matthei.
Matris.
Mecenas.
Médée.
Medicis, (Catherine de)
Menage.
Menelas.
Menké.
Mercier.
Metuschela.
Minos.
Mithridâte.
Moliere.
Moſimet.
Monime.
Moniot.
Montagne.
Montmorenci.

N

Nanette.
Naſonia.
Navarre, (Iſabeau de)
Navarre, (Marguerite de)
Navarre, (Thiebaut de)
Naudé
Nemours. (Duc de)
Neron.
Nesle. (Blond de)
Noach.
Noa.
Noé.
Noyer. (Mad. du)

O

Oanès.
Oenotrius.
Ogygès.
Olibama.
Oreſtès.

Oreſtès.
Orſa.
Ovide.

P

Païs, (le)
Pagniodès.
Pardaliſca.
Paſſerat.
Patiſſon.
Patkul.
Patrocle.
Pavillon.
Pauſanias.
Pedro.
Pelée.
Pénelope.
Perrault.
Pétrarque.
Pétrone.
Pierrot,
Pindare.
Piſon.
Pithou.
Placette. (M. de la)
Platon.
Pline.
Plutarque.
Ponchius.
Porcie.
Poötgieter.
Prat, (du)
Prométhée.
Proteus.
Provence, (Pierre de)
Pythagore.

Q

Quinte-Curce.

R

Racan.
Racine.
Radamante.
Rantzau.
Remi.
Renard.
Richard.
Rivinus.
Roche-guillem.
Romulus.
Ronſard.
Roquelaure.
Rouviere.
Rudel.
Rutgerſius.

S

Saga.
St. Aignan.
St. Evremond.
St. Gelais, (Octavien.)
St. Gelais, (Melin de)
St Leger, (Mlle. de)
Saluſte.
Sangaride.
Saulec.
Santeuil.
Saraſin.
Sarbieski.
Satiriac. (M. de)
Saumaiſe.
Saurin. (Jaques)
Scaliger.
Scarron.
Scuderi.
Segrais.
Seleucus Nicanor.

Seneque.
Servius.
Sgambatus.
Silleri.
Silvanire.
Sisitrus.
Socrate.
Sosie.
Spon.
Stace.
Stanhope, le General.
Stilicon.
Stobée.
Stratonice.
Susanne.
Suse.
Sylvie.

T

Tabulati - Mylord.
Tachart, (le P.)
Tan rede.
Tarteron, (le P.)
Terence.
Thais.
Théocrite.
Theophile.
Timothée.
Tircis.
Tiron.
Turnebe.
Tydée.

V

Vandimon.
Varambon.
Varron.
Vaugelas.
Vauquelin.
Vigne, (Andry de la)
Villedieu, (Mad. de)
Villon.
Vinet.
Virgile.
Vitalian. (St.)
Ulisse
Voiture.
Vondel.
Vossius.
Uranie.
Uranus.

W

Walle.
Weitzius.
Whisson.

X

Xenocrate.
Xiphares.
Xissutrus.

Y

Yveteaux, (des

Z

Zeuide.
Zoile.

V. TABLE

DES

MATIERES.

A Barbarée, Nymphe, 12
Abbadie, cité. 11
Abélard, donnoit le fouët à sa Maîtresse, 130 & 140
Academie Françoise, [*M.M. de l'*] leur Dictionaire cité 108. ne définissent point le mot de *Car*. 126
Adam a fait un Livre, 191
Alcée, ses Vers cités, 62
Alexandre le Grand étoit au lit quand il mourut, 24
Alighieri, l'Homere des Italiens, 413
Alouette, ses differens noms 161. Ses differentes especes, *ibid. & suiv.*
St. Ambroise, ne se connoissoit pas en amour, 128
Ami, ce que c'est, 122. *& suiv.*
Amour intéressant en tout 8. Sa définition par S. Augustin, 51. égal dans les deux Sexes, 92. embellit toutes choses,
Anacreon, réveille son Auditeur, 7. cité, 47. 50. 90
Aneau. cité, 179
Antiochus. malade d'amour, 17 se guérit en épousant Stratonice, *ibid.*
Antique vase, son explication par M. le Docteur Matanasius, 309
Anti-Rousseau, 59
Apollodore, 387
Apollonius, de Pergée, 399. 400
Apulée. cité, 68
Archimede, 399
Aristophane, fait Socrate sur le Parnasse, 408
Aristote, cité, 168. 169
Atys, sa mort en chantant, 32
St. Augustin. sa définition de l'Amour, 51
Ausone, ses Remarques sur le nombre de trois, 73
Aussone [*Mad.*] citée 177

Aymond, Voyez *Pitiſcus.*
Azor loué, 427

B *Acchus*, combien a eu de nourices, 72
Balzac, cité, 42
Barthenos, voyez *Haical.*
Bayf, cité, 40
Belon [*P.*] cité, 168
Belleau cité, 13. 14
Bellegarde, [*l'Abbé de*] ſa remarque, 111
Benſerade, cité, 68
Beroſus, [*le faux*] cité, 191. 195
Berſannius, cité, 179
Bible de Guïot citée, 173
Boccace loué, 390
Boccace, [*Songe de*] cité élegamment, 41. 139
Boileau, 10. 73. 114. 131. 134. 135. 165. 184. 199. 219. 220 222. 281
Bonjour, [*le P.*] ſes ſupputations admirables, 53
Boucs 74
Bouhours [*le P.*] eſt trop Critique, 104. eſt ſavant & Jeſuite, *ibid.*
Bruyere [*la*] 400
Butor, eſt d'un heureux préſage, 72

C *Abinet de Vers Satyriques*, imprimé avec Privilege à Paris, cité, 14. 34
Cabeliau, Poiſſon connu chez les Anciens, 77
Camoens [*Louis de*] Poëte Portugais, traité avec raiſon de Grand, 414
Capucins, voyez *Boucs*
Catalogue de Livres au deſſous d'un méchant vers, 59 60. 61
Catin, *Catos* Maitreſſe de COLIN, 8c. eſt traitée de ſon Amant comme une Divinité, *ibid* Jeune a toutes les qualités d'une perſonne âgée, 91. fait un acte de fragilité, 92. ſe leve, 99. Avoit promis à COLIN d'ouvrir ſa porte, 100 l'ouvre, 108. eſt comparée à Oyſeuſe, 119 eſt hardie, 128 ne vient pas chercher COLIN, 141, aimoit COLIN, 142. ſon innocence,

ce, 149. se sépare avec peine de son Amant, 187. de quelle maison elle est, 190. descend d'Olybama, 196. est Plus noble que qui que ce soit, 197. Remarques générales sur sa personne, 198 *& suiv.*
Cerceau, [*le P. du*] cité, 121. loué, 475
César [*Jules*] donne le nom d'Alouëtte à une Légion, 172
Cervantes, Traduction de sa Preface sur Don Quixotte, 115. *& suiv.* loué, 391
Chanson, sur le nombre de trois, 84. de Mr. Perrault, 87. sur les prudes, 94. de Mr. le Mercier, 107. de Mad Ste, Elisabeth, *ibid.*
Chartier, loué, 390
Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, 3. Remarques générales sur cet Ouvrage, 218
Chemise, son usage, 105. se prononce *Kemise* par les Normands, 106
Chrestian de Troyes, cité, 21. 98. 168
Ciceron, cité, 118
Claudien, cité, 189
Clopinel, un des restaurateurs de la Poësie Françoise, 385
Colin, ce nom doux à l'oreille, 12. est un nom de famille, 15. Colin est malade, 16. pense mourir, 27 Songe à ses amours, 40. n'est point faux devot, 41 ne peut dormir, *ibid.* veut tenir celle qu'il aime, 43 étoit galant, 57. & habile, 58. Il se leve & frappe trois fois à la porte de sa belle, 61. va faire le Frere FRAPPART. 85, traite sa Maitresse comme une Divinité, *ib.* étoit pur dans ses affections, 101. est plus heureux qu'Ovide & que Théocrite, 108. galant, 132. & honnête, 138. Se deshabilloit soi-même 141. vient chercher Catos, *ibid.* aimoit Catin, *ibid.* se reposa, 144 pénetré de son bonheur, *ibid.* Son innocence, 149 se sépare avec peine de Catin, 188 Descend d'Olybama, 296 est très noble, 197 Remarques générales sur sa personne, 198
Comete, cause le Déluge par la queuë, 190.
Corneille [*P.*] son éloge, 401
Corneille [*T.*] parle Normand, 115. loué, 401

Cornes, les JESUITES n'en ont que trois, 74
Cotin, ceux qui le lisent perdent leur tems, 42
Cremone [*Jaques de*] 399
Crousaz (*De*). son Traité du Beau, 143
Cyathe, ce que c'est, 77. 78
Cyprien [*S.*] son sentiment sur les chutes d'Amour, 93

D'Acier, [*Madame*] citée, 13. son sentiment sur le bon goût, 39. Ce qu'on apprend en lisant ses Ouvrages, 185
Danet, [*l'Abbé*] cité, 44
Dedans, Vers sur ce mot, 20. 21. 22. 23
Déification de l'Incomparable Docteur Aristarchus Masso, 350. *& suiv.*
Democrite, loué, 422
Deslandes, ses Réflexions plaisantes sur la mort, 60
Desmarais, [*l'Abbé Regnier*] une de ses Epigrammes citée, 65. Couplet de cet Abbé, 96
Destinées, sont trois, 71
Dialogues des grands Hommes, *&c.* Mauvais Livre, 60
Diane, a trois noms & trois emplois; 70. a trois Nymphes à ses côtés, 71
Didyme, son sentiment sur le nombre de trois, 73
Dieux sont au nombre de trois pour le gouvernement du monde, 70
Dilemme est un raisonnement cornu, 146
Dissertation, sur Homere & sur Chapelain, 267
Drouillet. la Présidente, sa recepte contre la Tentation, 62
Duchene, Généalogiste, 196
Du Noyer [*Mad.*] citée, 62

Echellensis, 390
Elisabeth [*Mad. Ste.*] sa Chanson, 107
Elision, heureusement employée par l'inconnu. 185
Ennius, licences qu'il prend, 89
Enoc. Auteur habile, 191
Epictete étoit des plus petits Philosophes, 426
Erasme, loué, 392
Erythrée, [*la Sibylle*] Bru d'Olybama, 195
Escobar, loué, 427
Esprit, ce que c'est, 34
Evremond [*St.*] cité, 150
Euripide, loué, 401
Eustathe, cité, 185
Eutocius Ascalonite, 399

Fabliau des trois Dames, cité, 171
Fabretti, [*M.*] son Livre *de Aquæductibus*, 71
Femmes illustres, 428. *& suiv.*
Ferté. [*le Chevalier de la*] cité 25
Filles, comment elles perdent leurs pucelages, 129
Fillette, est propre pour les COLINS, 91
Folengio[*Theoph.*] connu sous le nom de *Merlin Coccaie*, 386
Fontaine [*la*] se sert de *dédans*, 19. fait mieux le Franço s que Boileau, 20 cité, 25. 85. 97, 112. 129. 130 141. 153. 166. 206. 256. 314. Eloge de ses Fables, 371. de ses Contes, 389
Fontange, ce que c'est, 105
Fontenelle [*M. de*] sa Remarque sur Ronsard. 12 cité, 9. 36. 247
Freni (*du*) son caractère 389
Fureteurs (*les*) cette Piece citée, 92
Furetiere, cité, 180
Furies; ne sont que trois, 71
GAlant, est un terme original de la Langue Françoise, 57. définition de ce mot, 132. *& suiv* à qui ce mot n'est point applicable *ibid.*
Garnier le Poëte, fecond en Epithetes, 39. merite des éloges, 40
Gelais (*Melin de St.*) cité, 23 143. 174. 388
Gelais (*Octavien de St.*) cité, 98. 177. 178. 388
Gorgias, son Système extravagant. 423
Gorgones, sont au nombre de trois, 71
Graces, sont trois, *ibid.*
Groot, (*de*) loué, 392
Guarini plagiaire du Tasso, 416
Guiot (*Bible de*) citee 173
HAical, Femme d'*Olybama*, 194
Harpies, sont trois 71
Helo se de Montmorenci, 430
Heraclite, celebre par son obscurité. 423
Herodote, appelle le pere de l'Histoire, 394. son stile, *ib.*
Hesiode, pere de la Mythologie, 385
Hesperides, sont trois, 71

Homere, n'étoit pas délicat, 12. cité, 38. 76. N'eſt pas l'Auteur de tous les Poëmes qu'on lui attribue, 385
Horace, comment il commence ſes Odes, 6. cité, 38 46. 61. 77. 86. 87. 111. 119. 120 136. 143. 162
Hornius, ſa conjecture ſur Pythagore, 68
Houlieres, (*Mad. des*) citée, 167
Hozier, 196
Hungerford, (*M.*) Tori judicieux, 70

I *Dionie* Pariſien & Savoyard, conforme au Dorien, 109
Jerome (*St*) ſe rapporte à Montagne, 91
Jéſuites, ont trois cornes, 74
Imhoff, 196
Inconnu, ſon Chef-d'œuvre, 5. Va d'abord au fait, 8 Habile à peindre un Caractère, 45. Merite des louanges plus que qui que ce ſoit, 64. Eſt auſſi grand que Pindare, 160, Employe les tranſitions fort heureuſement, 164 Grand Phyſicien, 181
Jodelle, cité, 31. 33. 125.
Joſephe, Statue érigée en l'honneur de cet Hiſtorien, 393
Journal Litteraire cité, 176. 254
Jugement des RR. PP. Jéſuites ſur une antique, 308
Juges Infernaux, ſont au nombre de trois, 71
Juvenal, cité, 155. Son caractère, 404
Kempis (*Thomas à*) cité, 153

L *Ainez*, cité, 88
Legion Gauloiſe, prend le nom de l'Alouëtte, 172
Leibnitz, ſon caractère; 395. 396
Leſſius, loué, 427
Lettre de Monſr. de la Roque, 301
Licors, (*Lambert*) cité, 172
Lit, differentes ſignifications de ce mot, 24
Litterateurs, pourquoi plus orgueilleux que les autres Savans. 356
Longin, cité, 89. 165. *& ſuiv.*
Loris (*Guillaume de*) ſon Roman de la Roſe, cité, 21 119, *& ſuiv.* peut être regardé comme le Reſtaurateur de la Poëſie Françoiſe, 385
Lucien, 391
Lucilius. ſon caractère. 404. *Macrobe*;

Macrobe, son songe de Scipion cité 67. 69
Ses Saturnales citées,
Maladie grosse, intéresse & touche le Lecteur, 26
Malherbe, loué par Boileau, 113 cité, 188
Manteau, de quel usage, quand il est grand & pendant, 97
Mantouan (*Baptiste*) cité admirablement, 170
Marc Antonin, pourquoi il est moins grand que d'autres Philosophes, 426
Marguerite de Navarre (*la Reine*) a fait une farce, 22
citée, 174
Marot, (*Clement*) cité, 13. 21. 22. 98. 105. 125 174
Marot, (*Jehan*) cité, 21. 173. 390
Matanasius, (*M le Docteur*) Auteur des Remarques sur le Chef-d'œuvre, 5. Ne prend point de parti entre les Thomistes & les Molinistes, 43 44
Maires, où ne sont que trois, 71
Menage, cité, 180
Mercier (*M le*) Gros Normand, sa Chanson sur les Chemises courtes, 107
Mezeriac, loué, 387
Minerve, est triple suivant les Egyptiens, 70
Misanthrope son Auteur, 112
Mithridate, fier & dissimulé, 18. veut faire périr Monime & Xiphare, *ibid.*
Moliere, cité. 96 117. 130. 134
Molinet (*Jehan*) cité, 13. prend des licences 115 & *suiv.* 140 180 loue, 386
Mon, Pronom curieux & pourquoi, 127
Moniot, (*Jehan*) cité, 45
Montagne cité, 91. 145. *& suiv.* loué, 417
Montesquieu, (le Président de) Auteur des Lettres Persanes, éloge de cet Ouvrage, 413 414
Motte (*M. de la*) cité, 8. 9. 135. honoré comme le Prince du Parnasse François 111. a tort de supprimer les repetitions dans son Iliade, 185. 186
Mourir, ce que c'est, 27
Muses, autrefois au nombre de trois, 71

Nasonia, Famille Romaine, 71
Naudé, (*Ph.*) son Traité contre M. de la Placette, 59
Newton, 397. 398. 399
Nivelois (*Jehan le*) cité, 173
Nombre, de dix, le plus parfait, selon un Prédicateur, 67 de sept, propre aux Cérémonies Religieuses, 68 de trois, parfait, *ibid.* impair agréable aux Dieux, 69
Noble (*le*) sa Comédie d'Esope citée, 97
Notæ variorum, sur le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, augmentées considerablement, 247
Nouë, (*Odet de la*) cité 174

Olybama, est averti que tout devoit périr, 190 fait une maison curieuse, *ibid* Sonne le Tocsin pour avertir les hommes, 191. est enlevé avec sa maison dans la moyenne région de l'air *ibid.* y étudie, *ibid.* sort de sa maison, 192. établit une Academie. *ibid.* y est Professeur, *ibid.* compose un Livre, *ibid* est Astronome & Laboureur, *ibid.* est pris pour un Dieu par les Armeniens ou pour un Magicien, *ibid* va en Italie, 193. Fait les mêmes choses qu'en Armenie, *ibid.* Ses differens noms, *ibid.* n'a que trois fils. 194 Catin descend de lui, 196. & Colin, *ibid* Fait une chose souhaitée de tout le monde, 198
Ovide cité, 62. 80 94. 95 99

Papa définition de ce mot, 127
Parques, combien il y en a, 71
Pastor fido, imite la premiere Strophe du Chef-d'œuvre 55
Patrocle, ses funerailles, 76
Perrault, (*M.*) n'avoit pas vû le Chef-d'œuvre, 87
Perse son Caractère, 404
Petrone, son éloge, 190
Philippe de Bergame, 418
Pindare, cité, 100 145 est au dessous de l'Inconnu, 160
Pitiscus, voyez *Simond.*
Platon est redevable à Socrate du grand éloge qu'on lui a donné, 219
Poëme sur la superstition. 136. *& suiv.*
Poëte, son habileté, quelle elle doit être, 5

Poëte sans fard, fait de mauvaises Traductions, 48
Polignac (*le Cardinal de*) éloge de son Poëme contre la Doctrine d'Epicure, 421
Ponchius (*le Dr.*) son sentiment sur la Poëtie Françoise, 112
Porte, Maniere facile de les ouvrir, 66. 67.
Port Royal (*MM. de*) estiment la Rime dans la Poëtie Françoise, 112
Prudes, sont médisantes, 154
Pucelage, comment se perd. 119
Pythagore, son sentiment sur le nombre de sept, 68

Quinaut, 403
Quinte-Curce, cité, 24

Rabelais, son éloge, 390
Racan cité, 114
Racine, cité, 10. 18. 42 115 135 145. 167. 182. comparé avec Sophocle, 208
Ramsay (*le Chev. de*) cité, 75
Ramtzau (*le Maréchal de*) son epitaphe, 104
Reflexions sur les Morts en plaisantant, 60
Regnier des Marais, cité, 65 imite le Chef d'œuvre, 88 fait un Couplet contre les Prudes, 96
Remarques generales sur le Chef-d'œuvre, 218
Remi, cité, 159
Richelieu (*le Cardinal de*) traits contre ce Card. 303
Rochester (*le Comte de*) 391
Ronsard quelles sont ses Eglogues, 12 loué par Turnèbe, 38. cité, 98. 170
Rouviere, *Apotiquaire*, son Voyage, 59

Salo, Pere des Journaux, 395
Salluste, Historien Romain, 394
Salluste (*Guillaume de*) cité, 174
Sanlec, cité, 135
Santeuil, cité, 74. son caractère, 388
Saurin (*Jaques*) cité, 156
Scaliger, cité, 58
Scandale, Digression sur ce sujet, 150. *& suiv.*
Scarron, cité, 32. 107
Scuderi, met les Heros à la sauce douce, 41
Segrais, (*Mr. de*) cité, 54
Seleucus, Capitaine d'Alexandre le Grand, 16. cede Stratonice à son fils; 17
Sgambatus (*Scipio*) cité, 194.
Shakespear, loué, 402
Sibylles, au nombre de trois. 71
Sirenes, sont trois; 71
Socrate, son éloge, 410, 411 419
Solecisme, sa definition, 118
Spinosa, mauvais Philosophe. 175
Spon, son explication d'un marbre, 71

Stances à Erato 147
Stanhope (*le General*) son sentiment sur un Comité, 70
Suarez, loué. 427
Superstition, (*Poëme sur la*) 136. *& suiv.*
Suse, (*le Comte de la*) son apparition, 42
Syllogismes, en *Datisi*, *Camestres & Dorii*, 63
Syncope, changée dans la Musique, 176

Tabulati, (*Milord*) sa maison est l'assemblée des beaux esprits, 112
Tacon, (*le P.*) cité, 162
Tasso, loué, 413, 415
Terence, cité, 118. son caractere, 405
Tesoro, plus grand que Montagne, 417
Thé, sujet de desespoir, 29
Theocrite, cité, 101. court risque d'être mangé des Loups, 108
Thiebaut Roi de *Navarre*, cité, 173
Thiebaut de Mailly, cité, 21, 167, 168
Thou (*de*) le Tite Live de la France, 362. Le Cardinal de Richelieu fait mourir son fils pour se venger de ce que cet Historien avoit dit contre un de ses ancêtres, 393
Thucidide, plus grand qu'Herodote, 394
Timon, le Misantrope, 428
Tite Live, loué, 392
Titon du Tillet, loué, 392
Trois, est un nombre parfait, 68. Pourquoi *ibid.* & *suiv.* Pratique des modernes sur ce nombre, 73. & *suiv.* gâte tout en Galanterie, 81
Turnebe (*Adrien*) loue Ronsard, 38

Varro, (*M.*) cité, 67
Vaudois, Cruautés exercées contr'eux, 137
Vangelas, cité, 24
Vayer (*la Mothe le*) moins grand que Montagne, 417
Vigne, (*André de la*) cité, 177
Virgile, cité, 24, 54
Vitalian, (*St.*) fréquente les mauvais lieux, 154
Viviani, 399 400
Voiture, imite le Chef d'œuvre, 182. 184. loué, 418

Zoile, est un exemple pour les La Mottes & les Terrassons, 109

FIN.

PQ
2063
S45C5
1758

Saint-Hyacinthe, Hyacinthe
Cordonnier
Le chef-d'oeuvre d'un incor

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 06 14 008 2